





R++

2 vols in one

HISTOIRE
DE L'EMPIRE
DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND;

Par l'Auteur de l'Histoire de CHARLES XII.

TOME PREMIER.



MDCCLXIV.



PREFACE.

§. I.

QUI aurait dit en 1700, qu'une Cour magnifique & polie ſerait établie au fond du golfe de Finlande, que les habitans du Solikam, de Caſan & des bords du Volga & du Saïk ſeraient au rang de nos troupes les mieux diſciplinées, qu'ils remporteraient des victoires en Allemagne après avoir vaincu les Suédois & les Ottomans; qu'un Empire de deux mille lieues preſque inconnu de nous juſqu'alors, ſerait policé en cinquante années; que ſon influence s'étendrait ſur toutes nos Cours, & qu'en 1759 le plus zélé Protecteur des Lettres en Europe ſerait un Ruſſe? Qui l'aurait dit, eût paſſé pour le plus chimérique de tous les hommes. PIERRE LE GRAND ayant fait & préparé ſeul toute cette révolution que perſonne n'avoit pu prévoir, eſt peut-être de tous les Princes celui dont les faits méritent le plus d'être tranſmis à la poſtérité.

La Cour de Petersbourg a fait parvenir à l'Hiſtorien chargé de cet ouvrage tous les documens authentiques. Il eſt dit dans le corps de cette Hiſtoire, que ces Mémoi-

res sont déposés dans la Bibliotheque publique de Geneve, Ville assez fréquentée & voisine des terres où cet Historien demeure; mais comme toutes les instructions & tout le Journal de PIERRE LE GRAND ne lui ont pas encore été communiqués, il a pris le parti de garder chez lui ces archives qui seront montrées à tous les curieux avec la même facilité qu'elles le seraient par les gardes de la Bibliotheque de Geneve, & le tout y sera déposé quand le second volume sera achevé.

Le public a quelques prétendues Histoires de PIERRE LE GRAND. La plupart ont été composées sur des gazettes. Celle qu'on a donnée à Amsterdam en quatre volumes sous le nom du *Boyard Nestésuranoy*, est une de ces fraudes typographiques trop communes. Tels sont les Mémoires d'Espagne sous le nom de *Dom Juan de Colmenar*, & l'Histoire de *Louis XIV*, composée par le Jésuite *La Motte* sur de prétendus Mémoires d'un Ministre d'Etat, & attribuée à *La Martiniere*; telles sont l'Histoire du Prince *Eugene*, celle du Comte de *Bonneval*, & tant d'autres.

C'est ainsi qu'on a fait servir le bel Art de l'Imprimerie au plus méprisable des commerces. Un Libraire de Hollande commande un Livre comme un Manufacturier fait fabriquer des étoffes; & il se trouve malheureusement des Ecrivains que la né-

ceſſité force de vendre leur peine à ces Marchands, comme des Ouvriers à leurs gages; de-là tous ces inſipides Panégyriques & ces Libelles diffamatoires dont le Public eſt ſurchargé: c'eſt un des vices les plus honteux de notre ſiecle.

Jamais l'Hiſtoire n'eut plus beſoin de preuves authentiques que dans nos jours où l'on trafique ſi inſolemment du menſonge. L'Auteur qui donne au public l'Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie ſous le regne de PIERRE LE GRAND, eſt le même qui écrivit il y a trente ans l'Hiſtoire de *Charles XII* ſur les Mémoires de pluſieurs perſonnes publiques qui avaient long-tems vécu auprès de ce Monarque. La preſente Hiſtoire eſt une confirmation & un ſupplément de la premiere.

On ſe croit obligé ici, par reſpect pour le public & pour la vérité, de mettre au jour un témoignage irrécuſable, qui apprendra quelle foi on doit ajouter à l'Hiſtoire de *Charles XII*.

Il n'y a pas long-tems que le Roi de Pologne Duc de Lorraine ſe faiſait relire cet ouvrage à Commercy; il fut ſi frappé de la vérité de tant de faits dont il avait été le témoin, & ſi indigné de la hardieſſe avec laquelle on les a combattus dans quelques Libelles & dans quelques Journaux, qu'il voulut fortifier par le ſceau de ſon témoignage la créance que mérite l'Hiſto-

rien ; & que ne pouvant écrire lui-même, il ordonna à un de ses grands Officiers de dresser l'Acte suivant. *

NOUS Lieutenant Général des Armées du Roi, Grand Maréchal des Logis de Sa Majesté Polonaise, & Commandant en Toulois, les deux Barois, &c. certifions que Sa Majesté Polonaise, après avoir entendu la lecture de l'Histoire de CHARLES XII, *écrite par Monsieur* DE V.... (*derniere édition de Geneve*) *après avoir loué le style..... de cette Histoire, & avoir admiré ces traits.... qui caractérisent tous les ouvrages de cet illustre Auteur, nous a fait l'honneur de nous dire qu'il était prêt à donner un certificat à Monsieur* DE V..... *pour constater l'exacte vérité des faits contenus dans cette Histoire. Ce Prince a ajouté que Monsieur* DE V.... *n'a oublié ni déplacé aucun fait, aucune circonstance intéressante, que tout est vrai, que tout est en son ordre dans cette Histoire : qu'il a parlé sur la Pologne, & sur tous les événemens qui y sont arrivés, &c. comme s'il en eût été témoin oculaire. Certifions de plus, que ce Prince nous a ordonné d'é-*

* On est obligé de le faire imprimer ; on a pris seulement la liberté d'épargner aux yeux du Lecteur quelques termes trop honorables ; on sent assez qu'on ne les doit qu'à l'indulgence & à la bonté, & on se réduit uniquement au témoignage donné en faveur de la vérité.

écrire sur le champ à Monsieur DE V..... *pour lui rendre compte de ce que nous venions d'entendre, & l'assurer de son estime & de son amitié.*

Le vif intérêt que nous prenons à la gloire de Monsieur DE V.... *& celui que tout honnête homme doit avoir pour ce qui constate la vérité des faits dans les Histoires contemporaines, nous a pressé de demander au Roi de Pologne la permission d'envoyer à Monsieur* DE V.... *un certificat en forme de tout ce que Sa Majesté nous avait fait l'honneur de nous dire. Le Roi de Pologne, non-seulement y a consenti, mais même nous a ordonné de l'envoyer, avec priere à Monsieur* DE V..... *d'en faire usage toutes les fois qu'il le jugera à propos; soit en le communiquant, soit en le faisant imprimer, &c.*

Fait à Commercy ce 11 Juillet 1759.

LE COMTE DE TRESSAN.

Cet Acte envoyé à l'Auteur, lui causa une surprise d'autant plus agréable, qu'il venait d'un Roi aussi instruit de tous ces événemens que *Charles XII* lui-même, & qui d'ailleurs est connu dans l'Europe par son amour pour le vrai autant que par sa bienfaisance.

On a une foule de témoignages aussi authentiques sur l'Histoire du siecle de *Louis XIV*; ouvrage non moins vrai &

non moins important, qui respire l'amour de la Patrie, mais dans lequel cet esprit de patriotisme n'a rien dérobé à la vérité, & n'a jamais ni outré le bien ni déguisé le mal; ouvrage composé sans intérêt, sans crainte & sans espérance, par un homme que sa situation met hors d'état de flatter personne.

Il y a peu de citations dans le siecle de *Louis XIV*, parce que les événemens des premieres années connus de tout le monde, n'avaient besoin que d'être mis dans leur jour, & que l'Auteur a été témoin des derniers. Au contraire, on cite toujours ses garants dans l'Histoire de l'Empire de Russie, & le premier de ces témoins c'est PIERRE LE GRAND lui-même.

§. II.

On ne s'est point fatigué dans cette Histoire de PIERRE LE GRAND à rechercher vainement l'origine de la plupart des Peuples qui composent l'Empire immense de Russie, depuis le Kamshatka jusqu'à la mer Baltique. C'est une étrange entreprise de vouloir prouver par des pieces authentiques que les Huns vinrent autrefois du fond de la Chine en Sibérie, & que les Chinois eux-mêmes sont une Colonie d'Egyptiens. Je sai que des Philosophes d'un grand mérite ont cru voir quelques conformités

entre ces Peuples : mais on a trop abusé de leurs doutes ; on a voulu convertir en certitude leurs conjectures.

Voici, par exemple, comme on s'y prend aujourd'hui pour prouver que les Egyptiens sont les peres des Chinois. Un ancien a conté que l'Egyptien *Sésostris* alla jusqu'au Gange ; or s'il alla vers le Gange, il put aller à la Chine qui est très-loin du Gange ; donc il y alla, donc alors la Chine n'était point peuplée ; il est donc clair que *Sésostris* la peupla. Les Egyptiens dans leurs fêtes allumaient des chandelles ; les Chinois ont des lanternes ; donc on ne peut douter que les Chinois ne soient une Colonie d'Egypte. De plus, les Egyptiens ont un grand fleuve, les Chinois en ont un ; enfin il est évident que les premiers Rois de la Chine ont porté les noms des anciens Rois d'Egypte : car dans le nom de la famille *Yu* on peut trouver les caracteres qui arrangés d'une autre façon forment le mot *Menès*. Il est donc incontestable que l'Empereur *Yu* prit son nom de *Menès* Roi d'Egypte, & l'Empereur *Ki* est évidemment le Roi *Atoës*, en changeant *k* en *a* & *i* en *toës*.

Mais si un savant de Tobol ou de Pékin avait lu quelques-uns de nos livres, il pourrait prouver, bien plus démonstrativement que nous venons des Troyens. Voici comme il pourrait s'y prendre, &

comme il étonnerait son pays par ses propres recherches. Les Livres les plus anciens, dirait-il, & les plus respectés dans le petit pays d'Occident nommé France, sont les Romans : ils étaient écrits dans une langue pure, dérivée des anciens Romains, qui n'ont jamais menti. Or plus de vingt de ces Livres authentiques déposent que *Francus* fondateur de la Monarchie des Francs était fils d'*Hector*; le nom d'*Hector* s'est toujours conservé depuis dans la nation; & même dans ce siecle, un de ses plus grands Généraux s'appellait *Hector de Villars*.

Les nations voisines ont reconnu si unanimement cette vérité, que l'*Arioste*, un des plus savans Italiens, avoue dans son *Roland*, que les Chevaliers de *Charlemagne* combattaient pour avoir le casque d'*Hector*. Enfin une preuve sans replique, c'est que les anciens Francs pour perpétuer la mémoire des Troyens leurs peres, bâtirent une nouvelle ville de Troye en Champagne; & ces nouveaux Troyens ont toujours conservé une si grande aversion pour les Grecs leurs ennemis, qu'il n'y a pas aujourd'hui quatre de ces Champenois qui veuillent apprendre le Grec. Ils n'ont même jamais voulu recevoir de Jésuites chez eux; & c'est probablement parce qu'ils avaient entendu dire que quelques Jésuites expliquaient autrefois *Homere* aux jeunes lettrés.

Il est certain que de tels raisonnemens feraient un grand effet à Pékin & à Tobol : mais aussi un autre Savant renverserait cet édifice, en prouvant que les Parisiens descendent des Grecs. Car, dirait-il, le premier Président d'un Tribunal de Paris s'appellait *Achille du Harlai*. *Achille* vient certainement de l'*Achille* Grec, & *Harlai* vient d'*Aristos*, en changeant *istos* en *lai*. Les Champs-Elisées qui sont encore à la porte de la Ville, & le mont Olympe qu'on voit près de Méziere, sont des monumens contre lesquels l'incrédulité la plus déterminée ne peut tenir. D'ailleurs toutes les coutumes d'Athenes sont conservées dans Paris ; on y juge les Tragédies & les Comédies avec autant de légéreté qu'elles l'étaient par les Athéniens ; on y couronne les Généraux des Armées sur les Théâtres comme dans Athenes ; & en dernier lieu le Maréchal *de Saxe* reçut publiquement des mains d'une Actrice une couronne qu'on ne lui aurait pas donné dans la Cathédrale. Les Parisiens ont des Académies qui viennent de celles d'Athenes, une Eglise, une Liturgie, des Paroisses, des Dioceses, toutes inventions Grecques, tous mots tirés du Grec ; les maladies des Parisiens sont grecques, *apoplexie*, *phthisie*, *péripneumonie*, *cachexie*, *dissenterie*, *jalousie*, &c.

Il faut avouer que ce sentiment balan-

cerait beaucoup l'autorité du savant personnage qui a démontré tout-à-l'heure que nous sommes une colonie Troyenne. Ces deux opinions seraient encore combattues par d'autres profonds Antiquaires ; les uns feraient voir que nous sommes Egyptiens, attendu que le culte d'*Isis* fut établi au village d'Issy sur le chemin de Paris à Versailles. D'autres prouveraient que nous sommes des Arabes, comme le témoigne le mot d'*almanach*, d'*alambic*, d'*algebre*, d'*amiral*. Les savans Chinois & Sibériens seraient très-embarrassés à décider, & nous laisseraient enfin pour ce que nous sommes.

Il paraît qu'il faut s'en tenir à cette incertitude sur l'origine de toutes les Nations. Il en est des peuples comme des familles ; plusieurs Barrons Allemands se font descendre en droite ligne d'*Arminius* : on composa pour *Mahomet* une généalogie par laquelle il venait d'*Abraham* & d'*Agar*.

Ainsi la maison des anciens Czars de Russie venait du Roi de Hongrie *Bela*, ce *Bela* d'*Attila*, *Attila* de *Turck* pere des Huns, & *Turck* était fils de *Japhet*. Son frere *Russ* avait fondé le trône de Russie ; un autre frere nommé *Camari* établit sa puissance vers le Volga.

Tous ces fils de *Japhet* étaient comme chacun sait, les petits-fils de *Noé*, de qui les trois enfans allerent vîte s'établir

à mille lieues les uns des autres, de peur de se donner des secours, & firent probablement avec leurs sœurs des millions d'habitans en très-peu d'années.

Quantité de graves personnages ont suivi exactement ces filiations, avec la même sagacité qu'ils ont découvert comment les Japonais avaient peuplé le Pérou. L'histoire a été long-tems écrite dans ce goût, qui n'est pas celui du Président de *Thou* & de *Rapin-Thoyras*.

§ I I I.

S'il faut être un peu en garde contre les Historiens qui remontent à la tour de Babel & au Déluge, il ne faut pas moins se défier de ceux qui particularisent toute l'histoire moderne, qui entrent dans tous les secrets des Ministres, & qui vous donnent malheureusement la relation exacte de toutes les batailles dont les Généraux auraient eu bien de la peine à rendre compte.

Il s'est donné depuis le commencement du dernier siecle près de deux cens grands combats en Europe, la plupart plus meurtriers que les batailles d'Arbelles & de Pharsale : mais très-peu de ces actions ayant eu de grandes suites, elles sont perdues pour la postérité. S'il n'y avait qu'un livre dans le monde, les enfans en sau-

raient par cœur toutes les lignes, on en compterait toutes les syllabes ; s'il n'y avait eu qu'une bataille, le nom de chaque soldat serait connu, & sa généalogie passerait à la derniere postérité : mais dans cette longue suite à peine interrompue des guerres sanglantes que se font les Princes Chrétiens, les anciens intérêts qui ont tout changé sont effacés par les nouveaux ; les batailles données il y a vingt ans, sont oubliées pour celles qu'on donne de nos jours ; comme dans Paris les nouvelles d'hier sont étouffées par celles d'aujourd'hui, qui vont l'être à leur tour par celles de demain, & presque tous les événemens sont précipités les uns par les autres dans un éternel oubli. C'est une réflexion qu'on ne saurait trop faire ; elle sert à consoler des malheurs qu'on essuie ; elle montre le néant des choses humaines. Il ne reste pour fixer l'attention des hommes que les révolutions frapantes qui ont changé les mœurs & les loix des grands Etats ; & c'est à ce titre que l'histoire de PIERRE LE GRAND mérite d'être connue.

Si on s'est trop apesanti sur quelques détails de combats & de prises de villes qui ressemblent à d'autres combats & à d'autres sieges, on en demande pardon au Lecteur Philosophe, & on n'a d'autre excuse sinon que ces petits faits étant

liés aux grands, marchent néceſſairement à leur ſuite.

On a réfuté *Norberg* dans les endroits qui ont paru les plus importans, & on l'a laiſſé ſe tromper impunément ſur les petites choſes.

§. IV.

On a fait l'Hiſtoire de PIERRE LE GRAND la plus courte & la plus pleine qu'on ait pu. Il y a des hiſtoires de petites Provinces, de petites Villes, d'Abbayes mêmes de Moines en pluſieurs volumes in-folio; les Mémoires d'un Abbé retiré quelques années en Eſpagne, où il n'a preſque rien fait, contiennent ſept tomes: un ſeul a ſuffi pour la vie d'*Alexandre*.

Il ſe peut qu'il y ait encore des hommes enfans, qui aiment mieux les fables des *Oſiris*, des *Bacchus*, des *Hercules*, des *Théſées*, conſacrées par l'antiquité, que l'Hiſtoire véritable d'un Prince moderne, ſoit parce que ces noms antiques d'*Oſiris* & d'*Hercule* flattent plus l'oreille que celui de *Pierre*, ſoit parce que des géants & des lions terraſſés plaiſent plus à une imagination faible que des loix & des entrepriſes utiles. Cependant il faut avouer que la défaite du géant d'Epidaure & du voleur *Sinnis*, & le combat contre la truie de *Crommion*, ne valent pas

les exploits du vainqueur de *Charles XII*, du Fondateur de Pétersbourg, & du Législateur d'un Empire redoutable.

Les Anciens nous ont apris à penser, il est vrai : mais il serait bien étrange de préférer le Scythe *Anacarsis* parce qu'il était ancien, au Scythe moderne qui a policé tant de peuples. On ne voit pas que le Législateur de la Russie doive céder à *Lycurge* & à *Solon*. Les loix de l'un qui recommandent l'amour des garçons aux Bourgeois d'Athenes, & qui le défendent aux esclaves; les loix de l'autre qui ordonnent aux filles de combattre toutes nues à coups de poing dans la place publique, sont-elles préférables aux loix de celui qui a formé les hommes & les femmes à la société, qui a créé la discipline militaire sur terre & sur mer, & qui a ouvert à son pays la carriere de tous les arts ?

Cette Histoire contient sa vie publique, laquelle a été utile, non sa vie privée, sur laquelle on n'a que des anecdotes, d'ailleurs assez connues. Ce n'est point à un étranger à dévoiler les secrets de son cabinet, de son lit & de sa table. Si quelqu'un eût pu donner de tels mémoires, c'eût été un Prince *Menzikof*, un Général *Sheremeto*, qui l'ont vu si long-tems dans son intérieur : ils ne l'ont pas fait, & tout ce qui aujourd'hui ne serait apuyé que sur des bruits publics, ne mériterait

point de créance. Les esprits sages aiment mieux voir un grand-homme travailler vingt-cinq ans au bonheur d'un vaste Empire, que d'aprendre d'une maniere très-incertaine ce que ce grand-homme pouvait avoir de commun avec le vulgaire de son pays.

§. V.

Quand il ne s'agit que de style, que de critique, que de petits intérêts d'Auteur, il faut laisser aboyer les petits faiseurs de brochures ; on se rendrait presque aussi ridicule qu'eux, si on perdait son tems à leur répondre, ou même à les lire : mais quand il s'agit de faits importans, il faut quelquefois que la vérité s'abaisse à confondre même les mensonges des hommes méprisables ; leur oprobre ne doit pas plus empêcher la vérité de s'expliquer, que la bassesse d'un criminel de la lie du peuple n'empêche la Justice d'agir contre lui : c'est par cette double raison qu'on a été obligé d'imposer silence au coupable ignorant qui avait corrompu l'histoire du siecle de *Louis XIV* par des notes aussi absurdes que calomnieuses, dans lesquelles il outrageait brutalement une branche de la maison de France & toute la maison d'Autriche, & cent familles illustres de l'Europe, dont les antichambres lui étaient aussi inconnues que les faits qu'il osait falsifier.

C'eſt un grand inconvénient attaché au bel art de l'Imprimerie que cette facilité malheureuſe de publier les impoſtures & les calomnies.

Le Prêtre de l'Oratoire *Le Vaſſor* & le Jeſuite *La Motte*, l'un mendiant en Angleterre, l'autre mendiant en Hollande, écrivirent tous deux l'hiſtoire pour gagner du pain : l'un choiſit le Roi de France *Louis XIII* pour l'objet de ſa ſatyre ; l'autre prit pour but *Louis XIV*. Leur qualité d'apoſtat ne devait pas leur concilier la créance publique ; cependant c'eſt un plaiſir de voir avec quelle confiance ils annoncent tous deux qu'ils ſont chargés du dépôt de la vérité : ils rebattent ſans ceſſe cette maxime, qu'il faut oſer dire tout ce qui eſt vrai : ils devaient ajouter qu'il faut commencer par en être inſtruit.

Leur maxime dans leur bouche eſt leur propre condamnation : mais cette maxime en elle-même mérite bien d'être examinée, puiſqu'elle eſt devenue l'excuſe de toutes les ſatyres.

Toute vérité publique, importante, utile, doit être dite ſans doute : mais s'il y a quelque anecdote odieuſe ſur un Prince, ſi dans l'intérieur de ſon domeſtique il s'eſt livré comme tant de particuliers à des faibleſſes de l'humanité connues peut-être d'un ou deux confidens, qui vous a chargé de révéler au public ce que ces deux

confidens ne devaient révéler à personne ? Je veux que vous ayez pénétré dans ce myſtere, pourquoi déchirez-vous le voile dont tout homme a droit de ſe couvrir dans le ſecret de ſa maiſon ? & par quelle raiſon publiez-vous ce ſcandale ? Pour flatter la curioſité des hommes, répondez-vous, pour plaire à leur malignité, pour débiter mon livre, qui ſans cela ne ſerait pas lu. Vous n'êtes donc qu'un ſatyrique, qu'un faiſeur de libelles, qui vendez des médiſances, & non pas un Hiſtorien.

Si cette faibleſſe d'un homme public, ſi ce vice ſecret que vous cherchez à faire connaître a influé ſur les affaires publiques ; s'il a fait perdre une bataille, dérangé les finances de l'Etat, rendu les Citoyens malheureux, vous devez en parler : votre devoir eſt de démêler ce petit reſſort caché qui a produit de grands événemens ; hors de-là vous devez vous taire.

Que nulle vérité ne ſoit cachée : c'eſt une maxime qui peut ſouffrir quelques exceptions. Mais en voici une qui n'en admet point : *Ne dites à la poſtérité que ce qui eſt digne de la poſtérité.*

§. VI.

Outre le menſonge dans les faits, il y a encore le menſonge dans les portraits.

Cette fureur de charger une histoire de portraits a commencé en France par les romans. C'est *Clélie* qui mit cette manie à la mode. *Sarrazin* dans l'aurore du bon goût, fit l'histoire de la conspiration de *Valstein*, qui n'avait jamais conspiré ; il ne manque pas en faisant le portrait de *Valstein* qu'il n'avoit jamais vu, de traduire presque tout ce que *Saluste* dit de *Catilina*, que *Saluste* avait beaucoup vu. C'est écrire l'histoire en bel esprit ; & qui veut trop faire parade de son esprit ne réussit qu'à le montrer, ce qui est bien peu de chose.

Il convenait au Cardinal *de Retz* de peindre les principaux personnages de son tems qu'il avait tous pratiqués, & qui avaient été ou ses amis ou ses ennemis ; il ne les a pas peints sans doute de ces couleurs fades, dont *Maimbourg* enlumine dans ses histoires romanesques les Princes des tems passés. Mais était-il un Peintre fidele ? La passion, le goût de la singularité n'égaraient-ils pas son pinceau ? Devait-il, par exemple, s'exprimer ainsi sur la Reine mere *de Louis XIV*. *Elle avait de cette sorte d'esprit qui lui était nécessaire, pour ne pas paraître sotte aux yeux de ceux qui ne la connaissaient pas ; plus d'aigreur que de hauteur ; plus de hauteur que de grandeur, plus de maniere que de fonds, plus d'application à l'argent que de libéralité,*

plus de libéralité que d'intérêt, plus d'intérêt que de désintéressement, plus d'attachement que de passion, plus de dureté que de fierté, plus d'intention de piété que de piété, plus d'opiniâtreté que de fermeté, & plus d'incapacité que tout ce que dessus?

Il faut avouer que les obscurités de ces expressions, cette foule d'antitheses & de comparatifs, & le burlesque de cette peinture si indigne de l'histoire, ne doivent pas plaire aux esprits bienfaits. Ceux qui aiment la vérité doutent de celle du portrait, en lui comparant la conduite de la Reine, & les cœurs vertueux sont aussi révoltés de l'aigreur & du mépris que l'Historien déploie en parlant d'une Princesse qui le combla de bienfaits, qu'ils sont indignés de voir un Archevêque faire la guerre civile, comme il l'avoue, uniquement pour le plaisir de la faire.

S'il faut se défier de ces portraits tracés par ceux qui étaient si à portée de bien peindre, comment pourrait-on croire sur sa parole un Historien, s'il affectait de vouloir pénétrer un Prince qui aurait vécu à six cens lieues de lui? Il faut en ce cas le peindre par ses actions, & laisser à ceux qui ont approché long-tems de sa personne le soin de dire le reste.

Les harangues sont une autre espece de mensonge oratoire que les Historiens se sont permis autrefois. On faisait dire à ses

héros ce qu'ils auroient pu dire. Cette liberté sur-tout pouvait se prendre avec un personnage d'un tems éloigné : mais aujourd'hui ces fictions ne sont plus tolérées : on exige bien plus ; car si on mettait dans la bouche d'un Prince une harangue qu'il n'eût pas prononcée, on ne regarderait l'Historien que comme un Rhéteur.

Une troisieme espece de mensonge & la plus grossiere de toutes, mais qui fut long-tems la plus séduisante, c'est le merveilleux : il domine dans toutes les histoires anciennes, sans en excepter une seule.

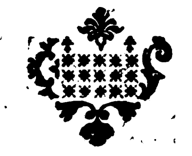
On trouve même encore quelques prédictions dans l'histoire de *Charles XII*, par *Norberg* : mais on n'en voit dans aucun de nos Historiens sensés qui ont écrit dans ce siecle : les signes, les prodiges, les apparitions sont renvoyés à la fable. L'Histoire avait besoin d'être éclairée par la Philosophie.



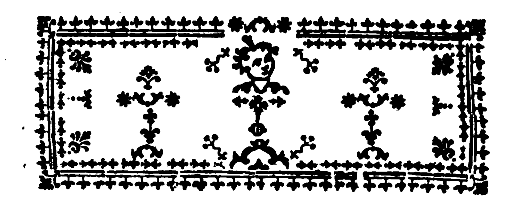
AVANT-PROPOS.

DANS les premieres années du siecle où nous sommes, le vulgaire ne connaissait dans le Nord de Héros que Charles XII. *Sa valeur personnelle qui tenait beaucoup plus d'un soldat que d'un Roi, l'éclat de ses victoires, & même de ses malheurs, frappaient tous les yeux qui voient aisément ces grands événemens, & qui ne voient pas les travaux longs & utiles. Les étrangers doutaient même alors que les entreprises du Czar* PIERRE I *pussent se soutenir; elles ont subsisté, & se sont perfectionnées, sur-tout sous l'Impératrice* ELIZABETH *sa fille. Cet Empire est aujourd'hui compté parmi les plus florissans Etats, &* PIERRE *est dans le rang des plus grands Législateurs. Quoique ses entreprises n'eussent pas besoin de succès aux yeux des Sages, ses succès ont affermi pour jamais sa gloire. On juge aujourd'hui que* Charles XII *méritait d'être le premier soldat de* PIERRE LE GRAND. *L'un n'a laissé que des ruines, l'autre est un fondateur*

en tout genre. J'osai porter à peu près ce jugement il y a trente années, lorsque j'écrivis l'histoire de Charles. *Les Mémoires qu'on me fournit aujourd'hui sur la Russie, me mettent en état de faire connaître cet Empire, dont les peuples sont si anciens, & chez qui les loix, les mœurs & les arts sont d'une création nouvelle.*



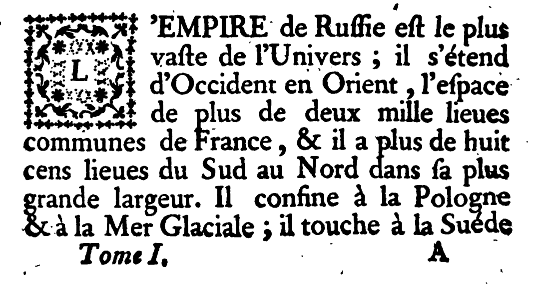
HISTOIRE



HISTOIRE
DE L'EMPIRE
DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Russie.



L'EMPIRE de Ruſſie eſt le plus vaſte de l'Univers ; il s'étend d'Occident en Orient, l'eſpace de plus de deux mille lieues communes de France, & il a plus de huit cens lieues du Sud au Nord dans ſa plus grande largeur. Il confine à la Pologne & à la Mer Glaciale ; il touche à la Suède

& à la Chine. Sa longueur, de l'Isle de Dago à l'Occident de la Livonie, jusqu'à ses bornes les plus orientales, comprend près de cent soixante & dix degrés; de sorte que quand on a midi à l'Occident, on a près de minuit à l'Orient de l'Empire. Sa largeur est de trois mille six cens verstes du Sud au Nord, ce qui fait huit cens cinquante de nos lieues communes.

Nous connaissions si peu les limites de ce pays dans le siecle passé, que lorsqu'en 1689 nous apprîmes que les Chinois & les Russes étaient en guerre, & que l'Empereur *Camhi* d'un côté, & de l'autre les Czarts *Ivan* & *Pierre* envoyaient, pour terminer leurs différends, une Ambassade à trois cens lieues de Pekin, sur les limites des deux Empires; nous traitâmes d'abord cet événement de fable.

Ce qui est compris aujourd'hui sous le nom de Russie ou des Russies, est plus vaste que tout le reste de l'Europe, & que ne le fut jamais l'Empire Romain, ni celui de *Darius* conquis par *Alexandre*: car il contient plus de onze cens mille de nos lieues quarrées. L'Empire Romain & celui d'*Alexandre* n'en contenaient chacun qu'environ cinq cens cinquante mille, & il n'y a pas un Royaume en Europe qui soit la douzieme partie de l'Empire Romain. Pour rendre la Russie aussi peuplée, aussi abondante, aussi couverte de villes

que nos pays méridionaux, il faudra encore des siecles & des Czars tels que PIERRE LE GRAND.

Un Ambassadeur Anglais qui résidait en 1733 à Petersbourg, & qui avait été à Madrid, dit dans sa relation manuscrite, que dans l'Espagne, qui est le Royaume de l'Europe le moins peuplé, on peut compter quarante personnes par chaque mille quarré, & que dans la Russie on n'en peut compter que cinq : nous verrons au chapitre second si ce Ministre ne s'est pas abusé. Le plus grand des Ingénieurs & le meilleur des citoyens, le Maréchal de *Vauban*, supute qu'en France chaque mille quarré contient deux cens habitans. Ces évaluations ne sont jamais bien exactes, mais elles servent à montrer l'énorme différence de la population d'un pays à celle d'un autre.

Je remarquerai ici que de Petersbourg à Pekin, on trouveroit à peine une montagne dans la route que les caravanes pourraient prendre par la Tartarie indépendante ; & de Petersbourg aux extrêmités de la France Septentrionale, en passant par Dantzick, Hambourg, Amsterdam, on ne voit pas seulement une colline un peu haute. Cette observation peut faire douter de la vérité du systême dans lequel on veut que les montagnes n'aient été formées que par le roulement des flots de la mer : on

ſupoſe que tout ce qui eſt terre aujourd'hui a été mer très-long-tems. Mais comment les flots qui dans cette ſupoſition ont formé les Alpes, les Pyrénées & les Taurus, n'auraient-ils pas formé auſſi quelque côteau élevé de la Normandie à la Chine dans un eſpace tortueux de trois mille lieues? La Géographie ainſi conſidérée, pourrait prêter des lumieres à la Phyſique, ou du moins donner des doutes.

Nous apellions autrefois la Ruſſie du nom de Moſcovie, parce que la ville de Moſcow, capitale de cet Empire, était la réſidence des Grands Ducs de Ruſſie: aujourd'hui l'ancien nom de Ruſſie a prévalu.

Je ne dois point rechercher ici pourquoi on a nommé les contrées depuis Smolensko juſqu'au-delà de Moſcow, la Ruſſie blanche, & pourquoi *Hibner* la nomme noire, ni pour quelle raiſon la Kiovie doit être la Ruſſie rouge.

Il ſe peut encore que *Madiès* le Scyte, qui fit une irruption en Aſie, près de ſept ſiecles avant notre Ere, ait porté ſes armes dans ces régions, comme ont fait depuis *Gengis* & *Tamerlan*, & comme probablement on avait fait long-tems avant *Madiès*. Toute antiquité ne mérite pas nos recherches; celles des Chinois, des Indiens, des Perſes, des Egyptiens, ſont conſtatées par des monumens illuſtres & intéreſſans. Ces monumens en ſupoſent en-

core d'autres très-antérieurs, puisqu'il faut un grand nombre de siecles avant qu'on puisse seulement établir l'art de transmettre ses pensées par des signes durables, & qu'il faut encore une multitude de siecles précédens pour former un langage régulier. Mais nous n'avons point de tels monumens dans notre Europe aujourd'hui si policée; l'art de l'écriture fut long-tems inconnu dans tout le Nord : le Patriarche *Constantin*, qui a écrit en Russe l'histoire de Kiovie, avoue que dans ces pays, on n'avait point l'usage de l'écriture au cinquieme siecle.

Que d'autres examinent si des Huns, des Slaves & des Tatares ont conduit autrefois des familles errantes & affamées vers la source du Boristhene. Mon dessein est de faire voir ce que le Czar PIERRE a créé, plutôt que de débrouiller inutilement l'ancien cahos. Il faut toujours se souvenir qu'aucune famille sur la terre ne connaît son premier auteur, & que par conséquent aucun peuple ne peut savoir sa premiere origine.

Je me sers du nom de Russes pour désigner les habitans de ce grand Empire. Celui de Roxelans qu'on leur donnait autrefois seroit plus sonore, mais il faut se conformer à l'usage de la langue dans laquelle on écrit. Les gazettes & d'autres mémoires depuis quelque tems emploient le mot

de *Russiens* ; mais comme ce mot aproche trop de *Prussiens*, je m'en tiens à celui de Russes que presque tous nos auteurs leur ont donné ; & il m'a paru que le Peuple le plus étendu de la terre, doit être connu par un terme qui le distingue absolument des autres Nations.

Il faut d'abord que le lecteur se fasse, la carte à la main, une idée nette de cet Empire, partagé aujourd'hui en seize grands Gouvernemens, qui seront un jour subdivisés, quand les contrées du Septentrion & de l'Orient auront plus d'habitans.

Voici quels sont ces seize Gouvernemens, dont plusieurs renferment des Provinces immenses.

DE LA LIVONIE.

La Province la plus voisine de nos climats est celle de la Livonie. C'est une des plus fertiles du Nord. Elle était païenne au douzeme siecle. Des Négocians de Brême & de Lubeck y commercerent, & des Religieux croisés, nommés *Porte glaives*, unis ensuite à l'Ordre Teutonique, s'en emparerent au treizieme siecle, dans le tems que la fureur des Croisades armait les Chrétiens contre tout ce qui n'était pas de leur Religion. *Albert* Markgrave du Brandebourg, Grand-Maître de ces Religieux conquérans, se fit Souverain de la Livo-

nie & de la Prusse Brandebourgeoise, vers l'an 1514. Les Russes & les Polonais se disputerent dès-lors cette Province. Bientôt les Suedois y entrerent; elle fut longtems ravagée par toutes ces Puissances. Le Roi de Suede *Gustave Adolphe* la conquit. Elle fut cédée à la Suede en 1660, par la célébre paix d'Oliva; & enfin le Czar PIERRE l'a conquise sur les Suedois, comme on le verra dans le cours de cette histoire.

La Courlande qui tient à la Livonie, est toujours vassale de la Pologne, mais dépend beaucoup de la Russie. Ce sont-là les limites occidentales de cet Empire dans l'Europe chrétienne.

DES GOUVERNEMENS DE REVEL, DE PETERSBOURG ET DE VIBOURG.

Plus au Nord se trouve le Gouvernement de Révél & de l'Estonie. Révél fut bâtie par les Danois au treizieme siecle. Les Suedois ont possédé l'Estonie depuis que le pays se fut mis sous la protection de la Suede en 1561; & c'est encore une des conquêtes de PIERRE.

Au bord de l'Estonie est le Golphe de Finlande. C'est à l'Orient de cette mer, & à la jonction de la Neva & du lac Ladoga, qu'est la ville de Pétersbourg, la plus nouvelle & la plus belle ville de l'Em-

pire, bâtie par le Czar PIERRE, malgré tous les obſtacles réunis qui s'opoſaient à ſa fondation.

Elle s'éleve ſur le golfe de Cronſtadt, au milieu de neuf bras de rivieres qui diviſent ſes quartiers; un château inexpugnable occupe le centre de la ville, dans une Iſle formée par le grand cours de la Neva: ſept canaux tirés des rivieres, baignent les murs d'un palais, ceux de l'Amirauté, du chantier des galeres & pluſieurs manufactures. Trente-cinq grandes Egliſes ſont autant d'ornemens à la ville; & parmi ces Egliſes il y en a cinq pour les étrangers, ſoit catholiques romains, ſoit réformés, ſoit luthériens: ce ſont cinq Temples élevés à la tolérance, & autant d'exemples donnés aux autres Nations. Il y a cinq palais; l'ancien qu'on nomme celui d'Eté, ſitué ſur la riviere de Neva, eſt bordé d'une baluſtrade immenſe de belles pierres, tout le long du rivage. Le nouveau palais d'Eté près de la porte triomphale, eſt un des plus beaux morceaux d'architecture qui ſoient en Europe; les bâtimens élevés pour l'Amirauté, pour le Corps des cadets, pour les Colleges Impériaux, pour l'Académie des Sciences, la Bourſe, le magaſin des marchandiſes, celui des Galeres, ſont autant de monumens magnifiques. La maiſon de la Police, celle de la Pharmacie publique, où tous les vaſes ſont

de porcelaine ; le magasin pour la Cour, la fonderie, l'arsenal, les ponts, les marchés, les places, les casernes pour la garde à cheval & pour les gardes à pied, contribuent à l'embellissement de la ville, autant qu'à sa sureté. On y compte actuellement quatre cens mille ames. Aux environs de la ville sont des maisons de plaisance, dont la magnificence étonne les voyageurs : il y en a une dont les jets d'eau sont très-supérieurs à ceux de Versailles. Il n'y avait rien en 1702, c'était un marais impraticable. Petersbourg est regardé comme la capitale de l'Ingrie, petite Province conquise par PIERRE PREMIER. Vibourg conquis par lui, & la partie de Finlande perdue & cédée par la Suede en 1742, sont un autre Gouvernement.

ARCHANGEL.

Plus haut en montant au Nord, est la Province d'Archangel, pays entierement nouveau pour les Nations méridionales de l'Europe. Il prit son nom de *St. Michel l'Archange*, sous la protection duquel il fut mis, long-tems après que les Russes eurent reçu le christianisme, qu'ils n'ont embrassé qu'au commencement du onzieme siecle. Ce ne fut qu'au milieu du seizieme que ce pays fut connu des autres Nations. Les Anglais en 1533 chercherent un

paſſage par les Mers du Nord & de l'Eſt ; pour aller aux Indes Orientales. *Chancelor*, capitaine d'un des vaiſſeaux équipés pour cette expédition, découvrit le port d'Archangel dans la mer Blanche. Il n'y avait dans ce déſert qu'un couvent avec la petite Egliſe de *St. Michel l'Archange*.

De ce port ayant remonté la riviere de la Duina ; les Anglais arriverent au milieu des terres, & enfin, à la ville de Moſcow. Ils ſe rendirent aiſément les maîtres du commerce de la Ruſſie, qui de la ville de Novogorod, où il ſe faiſait par terre, fut tranſporté à ce port de mer. Il eſt à la vérité inabordable ſept mois de l'année : cependant il fut beaucoup plus utile que les Foires de la grande Novogorod tombées en décadences par les guerres, contre la Suede. Les Anglais obtinrent le privilege d'y commercer ſans payer aucun droit, & c'eſt ainſi que toutes les Nations devraient peut-être négocier enſemble. Les Hollandais partagerent bientôt le commerce d'Archangel, qui ne fut pas connu des autres Peuples.

Long-tems auparavant les Génois & les Vénitiens avaient établi un commerce avec les Ruſſes par l'embouchure du Tanaïs, où ils avaient bâti une ville apellée Tana : mais depuis les ravages de *Tamerlan* dans cette partie du Monde, cette branche du commerce des Italiens avait été

détruite ; celui d'Archangel a subsisté avec de grands avantages pour les Anglais & les Hollandais, jusqu'au tems où PIERRE LE GRAND a ouvert la mer Baltique à ses Etats.

LAPONIE RUSSE.

Du Gouvernement d'Archangel.

A l'Occident d'Archangel & dans son Gouvernement, est la Laponie Russe, troisieme partie de cette contrée ; les deux autres apartiennent à la Suede & au Danemarck. C'est un très-grand pays qui occupe environ huit degrés de longitude, & qui s'étend en latitude du cercle polaire au cap nord. Les Peuples qui l'habitent étaient confusément connus de l'antiquité sous le nom de Troglodites & de Pygmées septentrionaux ; ces noms convenaient en effet à des hommes hauts pour la plupart de trois coudées, qui habitent des cavernes ; ils sont tels qu'ils étaient alors, d'une couleur tanée, quoique les autres Peuples Septentrionaux soient blancs ; presque tous petits, tandis que leurs voisins & les Peuples d'Islande sous le cercle polaire sont d'un haute stature ; ils semblent faits pour leur pays montueux, agiles, ramassés, robustes ; la peau dure pour mieux résister au froid, les cuisses,

les jambes déliées, les pieds menus pour courir plus legérement au milieu des rochers dont leur terre est toute couverte; aimant passionnément leur patrie, qu'eux seuls peuvent aimer, & ne pouvant même vivre ailleurs. On a prétendu sur la foi d'*Olaus*; que ces Peuples étaient originaires de la Finlande, & qu'ils se sont retirés dans la Laponie où leur taille a dégénéré. Mais pourquoi n'auraient-ils pas choisi des terres moins au Nord où la vie eût été plus commode? Pourquoi leur visage, leur figure, leur couleur, tout différe-t-il entierement de leurs prétendus ancêtres? il serait peut-être aussi convenable de dire que l'herbe qui croît en Laponie vient de l'herbe du Danemarck, & que les poissons particuliers à leurs lacs viennent des poissons de Suede. Il y a grande aparence que les Lapons sont indigenes, comme leurs animaux sont une production de leur pays, & que la nature les a faits les uns pour les autres.

Ceux qui habitent vers la Finlande ont adopté quelques expressions de leurs voisins, ce qui arrive à tous les Peuples. Mais quand deux Nations donnent aux choses d'usage, aux objets qu'elles voient sans cesse, des noms absolument differens, c'est une grande présomption qu'un de ces Peuples n'est pas une colonie de l'autre. Les Finlandais apellent un ours *Karu*, &

les Lapons *Muriet* : le Soleil en Finlande se nomme *Auringa*, en langue Lapone *Beve*. Il n'y a là aucune analogie. Les habitans de Finlande & de la Laponie Suedoise ont adoré autrefois une idole qu'ils nommaient *Iumalac* ; & depuis le tems de *Gustave Adolphe* auquel ils doivent le nom de Luthériens, ils apellent JESUS-CHRIST le fils d'*Iumalac*. Les Lapons Moscovites sont aujourd'hui censés de l'Eglise Grecque : mais ceux qui errent vers les montagnes septentrionales du cap nord se contentent d'adorer un Dieu sous quelques formes grossieres, ancien usage de tous les Peuples Nomades.

Cette espece d'homme peu nombreuse a très-peu d'idées, & ils sont heureux de n'en pas avoir davantage ; car alors ils auraient de nouveaux besoins qu'ils ne pourraient satisfaire ; ils vivent contens & sans maladies, en ne buvant guere que de l'eau dans le climat le plus froid, & arrivent à une longue vieillesse. La coutume qu'on leur imputait de prier les étrangers de faire à leurs femmes & à leurs filles l'honneur de s'aprocher d'elles, vient probablement du sentiment de la supériorité qu'ils reconnaissaient dans ces étrangers, en voulant qu'ils pussent servir à corriger les défauts de leur race. C'était un usage établi chez les Peuples vertueux de Lacédémone. Un époux priait un jeune homme bien fait de

lui donner de beaux enfans qu'il pût adopter. La jalousie & les loix empêchent les autres hommes de donner leurs femmes ; mais les Lapons étaient presque sans loix, & probablement n'étaient point jaloux.

MOSCOW.

Quand on a remonté la Duina du Nord au Sud, on arrive au milieu des terres à Moscow la Capitale de l'Empire. Cette Ville fut long-tems le centre des Etats Russes avant qu'on se fût étendu du côté de la Chine & de la Perse.

Moscow situé par le 55e. degré & demi de latitude, dans un terrein moins froid & plus fertile que Pétersbourg, est au milieu d'une vaste & belle plaine sur la riviere de Moska, (1) & de deux autres petites qui se perdent avec elle dans l'Occa, & vont ensuite grossir le fleuve du Volga. Cette ville n'était au treizieme siecle qu'un assemblage de cabanes, peuplées de malheureux oprimés par la race de *Gengis-Kan.*

Le Crémelin (2) qui fut le séjour des Grands Ducs n'a été bâti qu'au quatorzieme siecle, tant les Villes ont peu d'antiquité dans cette partie du Monde. Ce Crémelin fut construit par des Architectes Italiens, ainsi que plusieurs Eglises dans ce

(1) En Russe *Moskwa.*
(2) En Russe *Kremln.*

goût gothique qui était alors celui de toute l'Europe ; il y en a deux du célébre *Aristote* de Bologne qui florissait au quinzieme siecle ; mais les maisons des particuliers n'étaient que des huttes de bois.

Le premier Ecrivain qui nous fit connaître Moscow est *Olearius*, qui en 1633 accompagna une Ambassade d'un Duc d'Holstein, Ambassade aussi vaine dans sa pompe qu'inutile dans son objet. Un Holstenais devait être frapé de l'immensité de Moscow, de ses cinq enceintes, du vaste quartier des Czars, & d'une splendeur Asiatique qui regnait alors à cette Cour. Il n'y avait rien de pareil en Allemagne, nulle Ville à beaucoup près aussi vaste, aussi peuplée.

Le Comte de *Carlisle* au contraire Ambassadeur de *Charles II*, en 1663 auprès du Czar *Alexis*, se plaint dans sa relation de n'avoir trouvé ni aucune commodité de la vie dans Moscow, ni hôtellerie dans la route, ni secours d'aucune espece. L'un jugeait comme un Allemand, l'autre comme un Anglais, & tous deux par comparaison. L'Anglais fut révolté de voir que la plupart des Boyards avaient pour lit des planches ou des bancs, sur lesquels on étendait une peau ou une couverture ; c'est l'usage antique de tous les peuples. Les maisons presque toutes de bois étaient sans meubles, presque toutes les tables à

manger ſans linge, point de pavé dans les rues, rien d'agréable & de commode; très-peu d'artiſans, encore étaient-ils groſſiers, & ne travaillaient qu'aux ouvrages indiſpenſables. Ces peuples auraient paru des Spartiates s'ils avaient été ſobres.

Mais la Cour dans les jours de cérémonie paraiſſait celle d'un Roi de Perſe. Le Comte de *Carliſle* dit qu'il ne vit qu'or & pierreries ſur les robes du Czar & de ſes Courtiſans. Ces habits n'étaient pas fabriqués dans le pays : cependant il était évident qu'on pouvait rendre les peuples induſtrieux, puiſqu'on avait fondu à Moſcow long-tems auparavant ſous le regne du Czar *Boris Godono*, la plus groſſe cloche qui ſoit en Europe, & qu'on voyait dans l'Egliſe Patriarchale des ornemens d'argent qui avaient exigé beaucoup de ſoins. Ces ouvrages dirigés par des Allemands & des Italiens étaient des efforts paſſagers; c'eſt l'induſtrie de tous les jours & la multitude des Arts continuellement exercés qui fait une Nation floriſſante. La Pologne alors & tous les pays voiſins des Ruſſes ne leur étaient pas ſupérieurs. Les arts de la main n'étaient pas plus perfectionnés dans le nord de l'Allemagne, & les beaux Arts n'y étaient guere plus connus au milieu du dix-ſeptieme ſiecle.

Quoique Moſcow n'eût rien alors de la magnificence & des Arts de nos grandes

Villes d'Europe, cependant ſon circuit de vingt mille pas, la partie apellée la Ville Chinoiſe où les raretés de la Chine s'étalaient, le vaſte quartier du Krémelin où eſt le Palais des Czars, quelques dômes dorés, des tours élevées & ſingulieres, & enfin le nombre de ſes habitans qui monte à près de cinq cens mille, tout cela faiſait de Moſcow une des plus conſidérables Villes de l'Univers.

Théodore ou *Fœdor* frere aîné de PIERRE LE GRAND, commença à policer Moſcow. Il fit conſtruire pluſieurs grandes maiſons de pierre, quoique ſans aucune architecture réguliere. Il encourageait les principaux de ſa cour à bâtir, leur avançant de l'argent & leur fourniſſant des matériaux. C'eſt à lui qu'on doit les premiers haras de beaux chevaux & quelques embelliſſemens utiles. PIERRE qui a tout fait, a eu ſoin de Moſcow en conſtruiſant Petersbourg; il l'a fait paver, il l'a orné & enrichi par des édifices, par des manufactures; enfin un Chambellan (1) de l'Impératrice ELISABETH fille de PIERRE, y a été l'Inſtituteur d'une Univerſité depuis quelques années. C'eſt le même qui m'a fourni tous les Mémoires ſur leſquels j'écris. Il était bien plus capable que moi de compoſer cette hiſtoire, même dans

(1) Mr. De *Showalow*.

ma langue ; tout ce qu'il m'a écrit & que j'ai déposé dans la Bibliotheque publique de Geneve, fait foi que ce n'est que par modestie qu'il m'a laissé le soin de cet ouvrage.

SMOLENSKO.

A l'occident du Duché de Moscow est celui de Smolensko, partie de l'ancienne Sarmatie Européane. Les Duchés de Moscovie & de Smolensko composaient la Russie blanche proprement dite. Smolensko qui apartenait d'abord aux Grands Ducs de Russie, fut conquise par le Grand Duc de Lithuanie au commencement du quinzeme siecle, reprise cent ans après par ses anciens maîtres. Le Roi de Pologne *Sigismond III* s'en empara en 1611. Le Czar *Alexis* pere de PIERRE la recouvra en 1654, & depuis ce tems, elle a fait toujours partie de l'Empire de Russie. Il est dit dans l'éloge du Czar PIERRE, prononcé à Paris dans l'Académie des Sciences, que les Russes avant lui n'avaient rien conquis à l'Occident & au Midi ; il est évident qu'on s'est trompé.

DES GOUVERNEMENS DE NOVOGOROD, ET DE KIOVIE OU UKRAINE.

Entre Petersbourg & Smolensko est la Province de Novogorod. On dit que c'est dans ce pays que les anciens Slaves ou Slavons firent leur premier établissement. Mais d'où venaient ces Slaves dont la langue s'est étendue dans le Nord-Est de l'Europe? *Sla* signifie un Chef, & *Esclave* apartenant au Chef. Tout ce qu'on sait de ces anciens Slaves, c'est qu'ils étaient des Conquérans. Ils bâtirent la ville de Novogorod la grande, située sur une riviere navigable dès sa source, laquelle jouit long-tems d'un florissant commerce, & fut une puissante alliée des Villes Anséatiques. Le Czar (1) *Ivan Basilovis* la conquit en 1467, & en emporta toutes les richesses, qui contribuerent à la magnificence de la cour de Moscow presque inconnue jusqu'alors.

Au midi de la Province de Smolensko, vous trouvez la Province de Kiovie qui est la petite Russie, la Russie rouge ou l'Ukraine, traversée par le Dnieper, que les Grecs ont appellé Boristhene. La différence de ces deux mots, l'un dur à pronon-

(1) En Russe *Iwan Wassiliewitsch*.

cer, l'autre mélodieux, sert à faire voir avec cent autres preuves la rudesse de tous les anciens Peuples du Nord & les graces de la langue Grecque. La capitale Kiou, autrefois Kisovie, fut bâtie par les Empereurs de Constantinople, qui en firent une Colonie ; on y voit encore des Inscriptions Grecques de douze cens années ; c'est la seule Ville qui ait quelque antiquité dans ces pays où les hommes ont vécu tant de siecles sans bâtir de murailles. Ce fut-là que les Grands Ducs de Russie firent leur résidence dans l'onzieme siécle, avant que les Tartares asservissent la Russie.

Les Ukraniens qu'on nomme Cosaques, sont un ramas d'anciens Roxelans, de Sarmates, de Tartares réunis. Cette contrée faisait partie de l'ancienne Scythie. Il s'en faut beaucoup que Rome & Constantinople qui ont dominé sur tant de Nations soient des pays comparables pour la fertilité à celui de l'Ukraine. La nature s'efforce d'y faire du bien aux hommes ; mais les hommes n'y ont pas secondé la nature, vivant des fruits que produit une terre aussi inculte que féconde, & vivant encore plus de rapine ; amoureux à l'excès d'un bien préférable à tout, la liberté ; & cependant ayant servi tour à tour la Pologne & la Turquie. Enfin ils se donnerent à la Russie en 1654, sans trop se

ſoumettre, & PIERRE les a ſoumis.

Les autres Nations ſont diſtinguées par leurs Villes & leurs Bourgades ; celle-ci eſt partagée en dix Régimens. A la tête de ces dix Régimens était un Chef élu à la pluralité des voix, nommé *Hetman* ou *Itman*. Ce Capitaine de la Nation n'avait pas le pouvoir ſuprême. C'eſt aujourd'hui un Seigneur de la Cour que les Souverains de Ruſſie leur donnent pour Itman ; c'eſt un véritable Gouverneur de Province ſemblable à nos Gouverneurs de ces pays d'Etat qui ont encore quelques priviléges.

Il n'y avait d'abord dans ce pays que des Païens & des Mahométans ; ils ont été baptiſés Chrétiens de la Communion Romaine quand ils ont ſervi la Pologne ; & ils ſont aujourd'hui baptiſés Chrétiens de l'Egliſe Grecque depuis qu'ils ſont à la Ruſſie.

Parmi eux ſont compris ces Coſaques Zaporaviens, qui ſont à peu près ce qu'étaient nos Flibuſtiers, des brigands courageux. Ce qui les diſtingue de tous les autres peuples, c'eſt qu'ils ne ſouffrent jamais de femmes dans leurs peuplades, comme on prétend que les Amazones ne ſouffraient point d'hommes chez elles. Les femmes qui leur ſervent à peupler demeurent dans d'autres Iſles du fleuve ; point de mariage, point de famille ; ils enrôlent les enfans mâles dans leur milice & laiſſent

les filles à leurs meres. Souvent le frere a des enfans de sa sœur, & le pere de sa fille. Point d'autres loix chez eux que les usages établis par les besoins : cependant ils ont quelques Prêtres du rit Grec. On a construit depuis quelque-tems le Fort Sainte Elizabeth sur le Boristhene pour les contenir. Ils servent dans les armées comme Troupes irrégulieres ; & malheur à qui tombe dans leurs mains.

DES GOUVERNEMENS DE BELGOROD, DE VÉRONISE ET DE NISCHGOROD.

Si vous remontez au Nord-Est de la Province de Kiovie, entre le Boristhene & le Tanaïs, c'est le Gouvernement de Belgorod qui se presente ; il est aussi grand que celui de Kiovie. C'est une des plus fertiles Provinces de la Russie ; c'est elle qui fournit à la Pologne une quantité prodigieuse de ce gros bétail qu'on connaît sous le nom de bœufs de l'Ukraine. Ces deux Provinces sont à l'abri des incursions des petits Tartares, par des lignes qui s'étendent du Boristhene au Tanaïs, garnies de forts & de redoutes.

Remontez encore au Nord, passez le Tanaïs, vous entrez dans le Gouvernement de Véronise, qui s'étend jusqu'aux bords des Palus-Méotides. Auprès de la

capitale que nous nommons Véronise (1), à l'embouchure de la riviere de ce nom qui se jette dans le Tanaïs, PIERRE LE GRAND a fait construire sa premiere flotte; entreprise dont on n'avait point encore d'idée dans tous ces vastes Etats. Vous trouvez ensuite le Gouvernement de Nischorod, fertile en grains, traversé par le Volga.

ASTRACAN.

De cette Province vous entrez au Midi dans le Royaume d'Astracan. Ce pays commence au 43e. degré & demi de latitude, sous le plus beau des climats, & finit vers le cinquantieme, comprenant environ autant de degrés de longitude que de latitude; borné d'un côté par la mer Caspienne, de l'autre par les montagnes de la Circassie, & s'avançant encore au-delà de la mer Caspienne, le long du mont Caucase; arrosé du grand fleuve Volga, du Jaïk & de plusieurs autres rivieres entre lesquelles on peut, à ce que prétend l'Ingénieur Anglais *Perri*, tirer des canaux, qui en servant de lit aux inondations feraient le même effet que les canaux du Nil, & augmenteraient la fertilité de la terre: mais à la droite & à la gauche du Volga & du Jaïk, ce beau pays était in-

(1) En Russie on écrit & on prononce *Voronestch*.

festé, plutôt qu'habité, par des Tartares qui n'ont jamais rien cultivé, & qui ont toujours vécu comme étrangers sur la terre.

L'Ingénieur *Perri* employé par PIERRE LE GRAND dans ces quartiers, y trouva de vastes déserts couverts de pâturages, de légumes, de cerisiers, d'amandiers. Des moutons sauvages d'une nourriture excellente paissaient dans ces solitudes. Il fallait commencer par dompter & par civiliser les hommes de ces climats, pour y seconder la nature qui a été forcée dans celui de Petersbourg.

Ce Royaume d'Astracan est une partie de l'ancien Capshak conquis par *Gengis-Kan*, & ensuite par *Tamerlan*; ces Tartares dominerent jusqu'à Moscow. Le Czar *Jean Basilides*, petit-fils d'*Ivan Basilovis*, & le plus grand Conquérant d'entre les Russes, délivra son pays du joug Tartare au seizieme siecle; & ajouta le Royaume d'Astracan à ses autres conquêtes en 1554.

Astracan est la borne de l'Asie & de l'Europe, & peut faire le commerce de l'une & de l'autre, en transportant par le Volga les marchandises apportées par la mer Caspienne. C'était encore un des grands projets de PIERRE LE GRAND. Il a été exécuté en partie. Tout un Fauxbourg d'Astracan est habité par des Indiens.

OREM-

OREMBOURG.

Au sud-est du Royaume d'Astracan est un petit pays nouvellement formé, qu'on appelle Orembourg; la Ville de ce nom a été bâtie en 1734 sur le bord du fleuve Jaïk. Ce pays est hérissé des branches du mont Caucase. Des forteresses élevées de distance en distance défendent les passages des montagnes & des riviéres qui en descendent. C'est dans cette région auparavant inhabitée qu'aujourd'hui les Persans viennent déposer & cacher à la rapacité des brigands leurs effets échappés aux guerres civiles. La ville d'Orembourg est devenue le refuge des Persans & de leurs fortunes, & s'est accrue de leurs calamités; les Indiens, les peuples de la grande Bukarie y viennent trafiquer, & elle devient l'entrepôt de l'Asie.

DES GOUVERNEMENS DE CASAN ET DE LA GRANDE PERMIE.

Au-delà du Volga & du Jaïk, vers le Septentrion, est le Royaume de Casan, qui, comme Astracan, tomba dans le partage d'un fils de *Gengis-Kan*, & ensuite d'un fils de *Tamerlan*, conquis de même par *Jean Basilides*. Il est encore peuplé de beaucoup de Tartares Mahométans. Cette grande contrée s'étend jusqu'à la Sibérie;

il est constant qu'elle a été florissante & riche autrefois ; elle a conservé encore quelque opulence. Une Province de ce Royaume, appellée la grande Permie, & ensuite le Solikam, était l'entrepôt des marchandises de la Perse, & des fourrures de Tartarie. On a trouvé dans cette Permie une grande quantité de monnoie au coin des premiers Kalifes, & quelques idoles d'or des Tartares ; (1) mais ces monumens d'anciennes richesses ont été trouvés au milieu de la pauvreté, & dans des déserts ; il n'y avait plus aucune trace de commerce ; ces révolutions n'arrivent que trop vîte & trop aisément dans un pays ingrat, puisqu'elles sont arrivées dans les plus fertiles.

Ce célebre prisonnier Suédois, *Stralemberg*, qui mit si bien à profit son malheur, & qui examina tous ces vastes pays avec tant d'attention, est le premier qui a rendu vraisemblable un fait qu'on n'avait jamais pu croire, concernant l'ancien commerce de ces régions. *Pline* & *Pomponius-Mela* rapportent que du tems d'*Auguste*, un Roi de Sueves fit present à *Metellus Celer* de quelques Indiens jettés par la tempête sur les côtes voisines de l'Elbe. Comment des habitans de l'Inde auraient-ils navigé sur les mers Germaniques ? Cette aventure a

(1) Mémoires de *Stralemberg*, confirmés par nos Mémoires Russes.

paru fabuleuse à tous nos modernes, surtout depuis que le commerce de notre hémisphere a changé par la découverte du Cap de Bonne-Espérance. Mais autrefois il n'était pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays septentrionaux de l'Occident, que de voir un Romain passer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens allaient en Perse, s'embarquaient sur la mer d'Hyrcanie, remontaient le Rha qui est le Volga, allaient jusqu'à la grande Permie par la Kama, & de-là pouvaient aller s'embarquer sur la mer du Nord ou sur la *Baltique*. Il y a eu de tout tems des hommes entreprenans. Les Tyriens firent de plus surprenans voyages.

Si après avoir parcouru de l'œil toutes ces vastes Provinces, vous jettez la vue sur l'Orient, c'est-là que les limites de l'Europe & de l'Asie se confondent encore. Il aurait fallu un nouveau nom pour cette grande partie du Monde. Les Anciens divisérent en Europe, Asie & Afrique leur Univers connu; ils n'en avaient pas vu la dixieme partie; c'est ce qui fait que quand on a passé les Palus-Méotides, on ne sait plus où l'Europe finit, & où l'Asie commence; tout ce qui est au-delà du mont Taurus, était désigné par le mot vague de Scythie, & le fut ensuite par celui de Tartarie ou Tatarie. Il serait convenable peut-être d'appeller Terres Arctiques ou

Terres du Nord, tout le pays qui s'étend depuis la mer Baltique jusqu'aux confins de la Chine, comme on donne le nom de Terres Australes à la partie du Monde non moins vaste, située sous le Pole Antarctique, & qui fait le contre-poids du Globe.

DU GOUVERNEMENT DE LA SIBÉRIE, DES SAMOYEDES, DES OSTIAKS, DU KAMSHATKA, &c.

Des frontiéres des Provinces d'Archangel, de Resan, d'Astracan, s'étend à l'Orient la Sibérie avec les terres ultérieures, jusqu'à la mer du Japon; elle touche au Midi de la Russie par le mont Caucase; de-là au pays de Kamshatka on compte environ douze cens lieues de France; & de la Tartarie méridionale, qui lui sert de limite, jusqu'à la mer Glaciale, on en compte environ quatre cens; ce qui est la moindre largeur de l'Empire. Cette contrée produit les plus riches fourrures; & c'est ce qui servit à en faire la découverte en 1563. Ce ne fut pas sous le Czar *Fœdor Ivanovits*, mais sous *Ivan Basilides* au seizieme siecle, qu'un particulier des environs d'Archangel, nommé *Anika*, homme riche pour son état & pour son pays, s'apperçut que des hommes d'une figure extraordinaire, vêtus d'une maniere

jusqu'alors inconnue dans ce canton, & parlant une langue que personne n'entendait, descendaient tous les ans une riviere qui tombe dans la Duina, (1) & venaient apporter au marché des martres & des renards noirs, qu'ils troquaient pour des clous & des morceaux de verre, comme les premiers Sauvages de l'Amérique donnaient leur or aux Espagnols; il les fit suivre par ses enfans & par ses valets jusques dans leur pays. C'étaient des Samoyedes, peuples qui paraissaient semblablables aux Lapons, mais qui ne sont pas de la même race. Ils ignorent comme eux l'usage du pain; ils ont comme eux le secours des rangiferes ou rennes qu'ils attelent à leurs traîneaux. Ils vivent dans des cavernes, dans des huttes au milieu des neiges: (2) mais d'ailleurs la nature a mis entre cette espece d'hommes & celle des Lapons des différences très-marquées. Leur machoire supérieure plus avancée est au niveau de leur nez, leurs oreilles sont plus rehaussées. Les hommes & les femmes n'ont de poil que sur la tête; le mammelon est d'un noir d'ébene. Les Lapons & les Laponnes ne sont marqués à aucun de ces signes. On m'a averti par des mémoires envoyés de ces contrées si peu connues, qu'on s'est trompé dans la belle Histoire

(1) Mémoires envoyés de Pétersbourg.
(2) Mémoires envoyés de Pétersbourg.

naturelle du Jardin du Roi, lorsqu'en parlant de tant de choses curieuses concernant la nature humaine, on a confondu l'espece des Lapons avec l'espece des Samoyedes. Il y a beaucoup plus de races d'hommes qu'on ne pense. Celle des Samoyedes & des Hottentots paraissent les deux extrêmes de notre Continent : si l'on fait attention aux mammelles noires des femmes Samoyedes, & au tablier que la nature a donné aux Hottentotes, & qui descend à la moitié de leurs cuisses, on aura quelque idée des variétés de notre espece animale : variétés ignorées dans nos Villes, où presque tout est inconnu, hors ce qui nous environne.

Les Samoyedes ont dans leur Morale des singularités aussi grandes qu'en Physique : ils ne rendent aucun culte à l'Etre suprême ; ils approchent du Manichéisme, ou plutôt de l'ancienne Religion des Mages, en ce seul point qu'ils reconnaissent un bon & un mauvais principe. Le climat horrible qu'ils habitent, semble en quelque maniere excuser cette créance si ancienne chez tant de peuples, & si naturelle aux ignorans & aux infortunés.

On n'entend parler chez eux ni de larcins ni de meurtres ; étant presque sans passions, ils sont sans injustice. Il n'y a aucun terme dans leur langue pour exprimer le vice & la vertu. Leur extrême simpli-

cité ne leur a pas encore permis de former des notions abstraites ; le sentiment seul les dirige, & c'est peut-être une preuve incontestable que les hommes aiment la justice par instinct, quand leurs passions funestes ne les aveuglent pas.

On persuada à quelques-uns de ces Sauvages de se laisser conduire à Moscow. Tout les y frappa d'admiration. Ils regarderent l'Empereur comme leur Dieu, & se soumirent à lui donner tous les ans une offrande de deux martres zibelines par habitant. On établit bientôt quelques colonies au-delà de l'Oby & de l'Irtis (1) ; on y bâtit même des forteresses. Un Cosaque fut envoyé dans le pays en 1595, & le conquit pour les Czars avec quelques soldats & quelque artillerie, comme *Cortez* subjugua le Mexique ; mais il ne conquit guere que des deserts.

En remontant l'Oby, à la jonction de la riviere d'Irtis, avec celle du Tobol, on trouva une petite habitation dont on a fait la ville de Tobol (2), capitale de la Sibérie, aujourd'hui considérable. Qui croirait que cette contrée a été long-tems le séjour de ces mêmes Huns qui ont tout ravagé jusqu'à Rome sous *Attila*, & que ces Huns venoient du nord de la Chine ? Les Tartares Usbecs ont succédé aux

(1) En Russe *Irtisch.*
(2) En Russe *Tobolskoy.*

Huns, & les Russes aux Usbecs. On s'est disputé ces contrées sauvages, ainsi qu'on s'est exterminé pour les plus fertiles. La Sibérie fut autrefois plus peuplée qu'elle ne l'est, sur-tout vers le Midi : on en juge par des tombeaux & par des ruines.

Toute cette partie du Monde, depuis le soixantieme degré ou environ, jusqu'aux montagnes éternellement glacées qui bornent les mers du Nord, ne ressemble en rien aux régions de la Zone tempérée; ce ne sont ni les mêmes plantes, ni les mêmes animaux sur la terre, ni les mêmes poissons dans les lacs & dans les rivieres.

Au-dessous de la contrée des Samoyedes est celle des Ostiaks, le long du fleuve Oby. Ils ne tiennent en rien des Samoyedes, sinon qu'ils sont comme eux & comme tous les premiers hommes, chasseurs, pasteurs & pêcheurs : les uns sans Religion, parce qu'ils ne sont pas rassemblés; les autres qui composent des hordes, ayant une espece de culte, faisant des vœux au principal objet de leurs besoins; ils adorent une peau de mouton, parce que rien ne leur est plus nécessaire que ce bétail, de même que les anciens Egyptiens agriculteurs choisissaient un bœuf, pour adorer dans l'emblême de cet animal la Divinité qui l'a fait naître pour l'utilité de l'homme.

Les Ostiaks ont aussi d'autres idoles, dont ni l'origine ni le culte ne mérite pas plus notre attention que leurs adorateurs. On a fait chez eux quelques Chrétiens vers l'an 1712; ceux-là sont Chrétiens comme nos paysans les plus grossiers, sans savoir ce qu'ils sont. Plusieurs Auteurs prétendent que ce peuple est originaire de la grande Permie: mais cette grande Permie est presque déserte: pourquoi ses habitans se seraient-ils établis si loin & si mal? Ces obscurités ne valent pas nos recherches. Tout peuple qui n'a point cultivé les Arts doit être condamné à être inconnu.

C'est sur-tout chez ces Ostiaks, chez les Burates & les Jakutes leurs voisins qu'on trouve souvent dans la terre de cet yvoire dont on n'a pu jamais savoir l'origine: les uns le croient un yvoire fossile, les autres les dents d'une espece d'éléphant dont la race est détruite. Dans quel pays ne trouve-t-on pas des productions de la nature qui étonnent & qui confondent la Philosophie?

Plusieurs montagnes de ces contrées sont remplies de cet amianthe, de ce lin incombustible dont on fait tantôt de la toile, tantôt une espece de papier.

Au Midi des Ostiaks sont les Burates, autre peuple qu'on n'a pas encore rendu Chrétien. A l'Est il y a plusieurs hordes qu'on n'a pu entierement soumettre. Au-

cun de ces peuples n'a la moindre connaissance du Calendrier. Ils comptent par neiges, & non par la marche apparente du Soleil : comme il neige régulièrement & long-tems chaque hyver, ils disent : Je suis âgé de tant de neiges, comme nous disons, j'ai tant d'années.

Je dois rapporter ici ce que raconte l'Officier Suédois *Stralemberg*, qui ayant été pris à Pultava, passa quinze ans en Sibérie, & la parcourut toute entiere ; il dit qu'il y a encore des restes d'un ancien peuple dont la peau est bigarrée & tachetée, qu'il a vu des hommes de cette race ; & ce fait m'a été confirmé par des Russes nés à Tobol. Il semble que la variété des especes humaines ait beaucoup diminué, on trouve peu de ces races singulieres que probablement les autres ont exterminées : par exemple il y a très-peu de ces Maures blancs, ou de ces Albinos dont l'un a été presenté à l'Académie des Sciences de Paris, & que j'ai vu. Il en est ainsi de plusieurs animaux dont l'espece est très-rare.

Quant aux Borandiens, dont il est parlé souvent dans la savante histoire du Jardin du Roi, mes Mémoires disent que ce peuple est absolument inconnu.

Tout le midi de ces contrées est peuplé de nombreuses hordes de Tartares. Les anciens Turcs sont sortis de cette Tar-

tarie pour aller subjuguer tous les pays dont ils sont aujourd'hui en possession. Les Calmouks, les Monguls, sont ces mêmes Scythes qui, conduits par *Madiès*, s'emparerent de la haute Asie, & vainquirent le Roi des Medes *Cyaxares*. Ce sont ceux que *Gengis-Kan*, & ses enfans menerent depuis jusqu'en Allemagne, & qui formerent l'Empire du Mogol sous *Tamerlan*. Ces peuples sont un grand exemple des changemens arrivés chez toutes les Nations. Quelques-unes de leurs hordes loin d'être redoutables, sont devenues vassales de la Russie.

Telle est une nation de Calmouks qui habite entre la Sibérie & la mer Caspienne. C'est-là qu'on a trouvé en 1720, une maison souterreine de pierre, des urnes, des lampes, des pendans d'oreilles, une statue équestre d'un Prince Oriental portant un diadême sur la tête, deux femmes assises sur des trônes, un rouleau de manuscrits envoyé par PIERRE LE GRAND à l'Académie des Inscriptions de Paris, & reconnu pour être en langue du Tibet : tous témoignages singuliers que les Arts ont habité ce pays aujourd'hui barbare, & preuves subsistantes de ce qu'a dit PIERRE LE GRAND plus d'une fois, que les Arts avaient fait le tour du monde.

La derniere Province est le Kamshatka, le pays le plus oriental du Continent. Les

habitans étaient absolument sans religion quand on l'a découvert. Le Nord de cette contrée fournit aussi de belles fourrures; les habitans s'en revêtaient l'hyver, & marchaient nuds l'été. On fut surpris de trouver dans les parties méridionales des hommes avec de longues barbes, tandis que dans les parties septentrionales, depuis le pays des Samoyedes jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour ou Amur, les hommes n'ont pas plus de barbe que les Américains. C'est ainsi que dans l'Empire des Russes il y a plus de différentes especes, plus de singularités, plus de mœurs différentes que dans aucun pays de l'Univers.

D'abord un Officier Cosaque alla par terre de la Siberie au Kamshatka en 1701, par ordre de PIERRE, qui après la malheureuse journée de Narva étendait encore ses soins d'un bord du Continent à l'autre. Ensuite en 1725, quelques-tems avant que la mort le surprit au milieu de ses grands projets, il envoya le Capitaine *Béring* Danois, avec ordre exprès d'aller par la mer du Kamshatka sur les terres de l'Amérique, si cette entreprise était praticable. *Béring* ne put réussir dans sa premiere navigation. L'Impératrice *Anne* l'y envoya encore en 1733. *Spangenberg* Capitaine de vaisseau, associé à ce voyage, partit le premier du Kamshatka; mais il

ne put se mettre en mer qu'en 1739, tant il avait fallu de tems pour arriver au port où l'on s'embarqua, pour y construire des vaisseaux pour les agréer & les fournir des choses nécessaires. *Spengenberg* pénétra jusqu'au Nord du Japon, par un détroit que forme une longue suite d'Isles, & revint sans avoir découvert que ce passage.

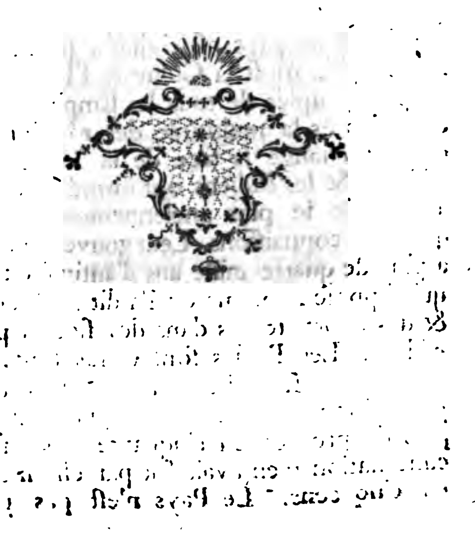
En 1741 *Béring* courut cette mer, accompagné de l'Astronome de *l'Isle de la Croyere*, de cette famille de *l'Isle* qui a produit de si savants Géographes; un autre Capitaine allait de son côté à la découverte. *Béring* & lui atteignirent les côtes de l'Amérique au nord de la Californie. Ce passage si long-tems cherché par les mers du Nord fut donc enfin découvert; mais on ne trouva nul secours sur ces côtes désertes. L'eau douce manqua, le scorbut fit périr une partie de l'équipage: on vit l'espace de cent milles les rivages septentrionaux de la Californie; on apperçut des canots de cuir qui portaient des hommes semblables aux Canadiens. Tout fut infructueux. *Béring* mourut dans une Isle à laquelle il donna son nom. L'autre Capitaine se trouvant plus près de la Californie, fit descendre à terre dix hommes de son équipage; ils ne reparurent plus. Le Capitaine fut forcé de regagner le Kamshatka, après les avoir attendus

inutilement, & de *l'Isle* expira en descendant à terre. Ces désastres sont la destinée de presque toutes les premieres tentatives sur les mers Septentrionales. On ne sait pas encore quel fruit on tirera de ces découvertes si pénibles & si dangereuses.

Nous avons marqué tout ce qui compose en général la domination de la Russie, depuis la Finlande à la mer du Japon. Toutes les grandes parties de cet Empire ont été unies en divers tems comme dans tous les autres Royaumes du monde; des Scythes, des Huns, des Massagetes, des Slavons, des Cimbres, des Getes, des Sarmates, sont aujourd'hui les sujets des Czars: les Russes proprement dits, sont les anciens Roxelans ou Slavons.

Si l'on y fait réflexion, la plupart des autres Etats sont ainsi composés. La France est un assemblage de Goths, de Danois appellés Normands, de Germains septentrionaux appellés Bourguignons, de Francs, d'Allemands, de quelques Romains mêlés aux anciens Celtes. Il y a dans Rome & dans l'Italie beaucoup de familles descendues des peuples du Nord, & l'on n'en connaît aucune des anciens Romains. Le Souverain Pontife est souvent le rejetton d'un Lombard, d'un Goth, d'un Teuton ou d'un Cimbre. Les Espagnols sont une race d'Arabes, de Car-

thaginois, de Juifs, de Tyriens, de Visigots, de Vandales, incorporés avec les habitans du pays. Quand les Nations se sont ainsi mêlées, elles sont long-tems à se civiliser, & même à former leur langage : les unes se policent plutôt, les autres plus tard. La police & les arts s'établissent si difficilement, les révolutions ruinent si souvent l'édifice commencé, que si l'on doit s'étonner, c'est que la plupart des Nations ne vivent pas en Tartares.



CHAPITRE DEUXIEME.

SUITE

DE LA DESCRIPTION

DE LA RUSSIE.

Population, Finances, Armées, Usages, Religion. Etat de la Russie avant PIERRE LE GRAND.

PLUS un pays est civilisé, plus il est peuplé. Ainsi la Chine & l'Inde sont les plus peuplés de tous les Empires, parce qu'après la multitude des révolutions qui ont changé la face de la Terre, les Chinois & les Indiens ont formé le corps de Peuple le plus anciennement policé que nous connaissons. Leur gouvernement a plus de quatre mille ans d'antiquité; ce qui suppose, comme on l'a dit, des essais & des efforts tentés dans des siecles précédens. Les Russes sont venus tard, & ayant introduit chez eux les Arts tout perfectionnés, il est arrivé qu'ils ont fait plus de progrès en cinquante ans qu'aucune nation n'en avait fait par elle-même en cinq cens. Le Pays n'est pas peu-

plé à proportion de son étendue, il s'en faut beaucoup; mais tel qu'il est, il possede autant de Sujets qu'aucun Etat Chrétien.

Je peux d'après les rôles de la capitation & du dénombrement des Marchands, des Artisans, des Paysans mâles, assurer qu'aujourd'hui la Russie contient au moins vingt-quatre millions d'hommes. De ces vingt-quatre millions d'hommes la plupart sont des serfs comme dans la Pologne, dans plusieurs Provinces d'Allemagne, & autrefois dans presque toute l'Europe. On compte en Russie & en Pologne les richesses d'un gentilhomme & d'un Ecclésiastique, non par leur revenu en argent, mais par le nombre de leurs esclaves.

Voici ce qui résulte d'un dénombrement fait en 1747 des mâles qui payaient la capitation.

Marchands.	198000
Ouvriers.	16500
Paysans incorporés avec les Marchands & Ouvriers. . .	1950
Paysans appellés Odonoskis, qui contribuent à l'entretien de la Milice.	430220
Autres qui n'y contribuent pas.	26080
Ouvriers de différens métiers dont les parens sont inconnus.	1000
	673750

De l'autre part, . . .	673750
Autres qui ne sont point incorporés dans les classes des Métiers.	4700
Paysans dépendans immédiatement de la Couronne, environ.	555000
Employés aux mines de la Couronne, tant Chrétiens que Mahométans & Païens. . .	64000
Autres Paysans de la Couronne travaillant aux mines & aux fabriques des Particuliers. . .	24200
Nouveaux Convertis à l'Eglise Grecque.	57000
Tartares & Ostiaks Païens.	241000
Mourses, Tartares, Morduates & autres, soit Païens, soit Grecs, employés aux travaux de l'Amirauté.	7800
Tartares contribuables appellés Tepteris & Bobilitz, &c. .	28900
Serfs de plusieurs Marchands & autres Privilégiés, lesquels sans posséder de terres peuvent avoir des esclaves. . . .	9100
Paysans des Terres destinées à l'entretien de la Cour. .	418000
Paysans des Terres appartenantes en propre à S. M. indépendamment du droit de la Couronne.	60500
	2143950

De l'autre part, ...	2143950
Payſans des Terres confiſquées à la Couronne. . . .	13600
Serfs des Gentilshommes. . .	3550000
Serfs appartenans à l'Aſſemblée du Clergé, & qui défrayent ſes dépenſes. . . .	37500
Serfs des Evêques. . .	116400
Serfs des Couvents que PIERRE avait beaucoup diminués. .	721500
Serfs des Egliſes Cathédrales & Paroiſſiales.	23700
Payſans travaillant aux ouvrages de l'Amirauté ou autres ouvrages publics, environ. . .	4000
Travailleurs aux Mines & Fabriques des Particuliers. . .	16000
Payſans des Terres données aux principaux Manufacturiers. .	14500
Travailleurs aux Mines de la Couronne.	3000
Bâtards élevés par des Prêtres.	40
Sectaires appellés *Baskolniki*. .	2200
	6646390

Voilà en nombre rond ſix millions ſix cens quarante mille mâles payant la Capitation. Dans ce dénombrement les enfans & les vieillards ſont comptés; mais les filles & les femmes ne le ſont point; non plus que les garçons qui naiſſent de-

puis l'établissement d'un cadastre jusqu'à la confection d'un autre cadastre. Triplez seulement le nombre des têtes taillables en y comptant les femmes & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames.

Il faut ajouter à ce nombre l'Etat Militaire qui monte à trois cens cinquante mille hommes. Ni la Noblesse de tout l'Empire, ni les Ecclésiastiques qui sont au nombre de deux cens mille, ne sont soumis à cette capitation. Les Etrangers dans l'Empire sont tous exempts, de quelque Profession & de quelque pays qu'ils soient. Les Habitans des Provinces conquises, savoir la Livonie, l'Estonie, l'Ingrie, la Carélie & une partie de la Finlande, l'Ukraine & les Cosaques du Tanaïs, les Kalmoucks & d'autres Tartares, les Samoyedes; les Lapons, les Ostiaks & tous les Peuples idolâtres de la Sibérie, Pays plus grand que la Chine, ne sont pas compris dans le dénombrement.

Par ce calcul il est impossible que le total des Habitans de la Russie ne monte au moins à vingt-quatre millions d'Habitans. A ce compte il y a huit personnes par mille quarré. L'Ambassadeur Anglais dont j'ai parlé n'en donne que cinq; mais il n'avait pas sans doute des Mémoires aussi fidèles que ceux dont on a bien voulu me faire part.

Le terrein de la Russie est donc, proportion gardée, précisément cinq fois moins

peuplé que l'Espagne ; mais il a près de quatre fois plus d'Habitans : il est à peu près aussi peuplé que la France & l'Allemagne ; mais en considérant sa vaste étendue , le nombre des peuples y est trente-trois fois plus petit.

Il y a une remarque importante à faire sur ce dénombrement , c'est que de six millions six cens quarante mille contribuables on en trouve environ neuf cens mille appartenant au Clergé de la Russie , en n'y comprenant ni le Clergé des pays conquis , ni celui de l'Ukraine & de la Sibérie.

Ainsi sur sept personnes contribuables le Clergé en a une ; mais il s'en faut bien qu'en possédant ce septieme ils jouissent de la septieme partie des revenus d'Etat , comme en tant d'autres Royaumes où ils ont au moins la septieme partie de toutes les richesses ; car leurs Paysans paient une Capitation au Souverain , & il faut compter pour beaucoup les autres revenus de la Couronne de Russie , dont le Clergé ne touche rien.

Cette évaluation est très-différente de celle de tous les Ecrivains qui ont fait mention de la Russie ; les Ministres étrangers qui ont envoyé des Mémoires à leurs Souverains , s'y sont tous trompés. Il faut fouiller dans des Archives de l'Empire.

Il est très-vraisemblable que la Russie a été beaucoup plus peuplée qu'aujourd'hui ,

dans les tems où la petite vérole venue du fond de l'Arabie, & l'autre venue d'Amérique, n'avaient pas encore fait des ravages dans ces climats où elles se sont enracinées. Ces deux fleaux par qui le monde est plus dépeuplé que par la guerre, sont dûs l'un à *Mahomet*, l'autre à *Christophe Colomb*. La peste originaire d'Afrique approchait rarement des Contrées du Septentrion. Enfin les Peuples du Nord depuis les Sarmates jusqu'aux Tartares qui sont au-delà de la grande muraille, ayant inondé le monde de leurs irruptions, cette ancienne pépiniere d'hommes doit avoir étrangement diminué.

Dans cette vaste étendue de pays on compte environ 7400 Moines & 5600 Religieuses, malgré le soin que prit PIERRE LE GRAND de les réduire à un plus petit nombre, soin d'un Législateur dans un Empire où ce qui manque principalement c'est l'espece humaine. Ces treize mille personnes cloîtrées & perdues pour l'Etat ont (comme le Lecteur a pu le remarquer) soixante & douze mille serfs pour cultiver leurs terres, & c'est évidemment beaucoup trop ; rien ne fait mieux voir combien les anciens abus sont difficiles à déraciner.

Je trouve par un état des finances de l'Empire en 1725, en comptant le tribut des Tartares, tous les impôts & tous les

droits en argent, que le total allait à treize millions de roubles, ce qui fait soixante-cinq millions de nos livres de France, indépendamment des tributs en nature. Cette somme modique suffisait alors pour entretenir 339500 hommes tant sur terre que sur mer. Les revenus & les troupes ont augmenté depuis.

Les usages, les vêtemens, les mœurs en Russie avaient toujours plus tenu de l'Asie que de l'Europe Chrétienne : telle était l'ancienne coutume de recevoir les tributs des Peuples en denrées, de défrayer les Ambassadeurs dans leurs routes & dans leur *séjour*, & *celle de ne se présenter ni* dans l'Eglise *ni* devant le Trône avec une épée, coutume orientale opposée à notre usage ridicule & barbare d'aller parler à Dieu, aux Rois, à ses amis & aux femmes avec une longue arme offensive qui descend au bas des jambes. L'habit long dans les jours de cérémonie semblait plus noble que le vêtement court des Nations occidentales de l'Europe. *Une tunique* doublée de pelisse, avec une longue simarre enrichie de pierreries dans les jours solemnels, & ces especes de hauts turbans qui élevaient la taille, étaient plus imposans aux yeux que les perruques & le juste-au-corps, & plus convenables aux climats froids ; mais cet ancien vêtement de tous les Peuples paroît moins fait pour la guerre & moins

commode pour les travaux. Presque tous les autres usages étaient grossiers ; mais il ne faut pas se figurer que les mœurs fussent aussi barbares que le disent tant d'Ecrivains. *Albert Krants* parle d'un Ambassadeur Italien à qui un Czar fit clouer son chapeau sur la tête, parce qu'il ne se découvrait pas en le haranguant. D'autres attribuent cette avanture à un Tartare ; enfin on a fait ce conte d'un Ambassadeur Français.

Olearius prétend que le Czar *Michel Férédowits* relégua en Sibérie un Marquis d'*Exideuil* Ambassadeur du Roi de France *Henri IV* ; mais jamais assurément ce Monarque n'envoya l'Ambassadeur à Moscow, & jamais il n'y eut en France de Marquis d'*Exideuil*. C'est ainsi que les Voyageurs parlent du pays de Borandie qui n'existe pas ; ils ont trafiqué avec les Peuples de la nouvelle Zemble, qui à peine est habitée ; ils ont eu de longues conversations avec les Samoyedes ; comme s'ils avaient pu les entendre. Si on retranchait des énormes compilations de voyages ce qui n'est ni vrai ni utile, ces ouvrages & le Public y gagneraient.

Le Gouvernement ressemblait à celui des Turcs par la Milice des Strélitz, qui comme celle des Janissaires, disposa quelquefois du Trône, & troubla l'Etat presque toujours autant qu'il le soutint. Ces Strélitz

Strélitz étaient au nombre de quarante mille hommes. Ceux qui étaient dispersés dans les Provinces subsistaient de brigandages, ceux de Moscow vivaient en bourgeois, trafiquoient, ne servoient point & poussaient à l'excès l'insolence. Pour établir l'ordre en Russie, il fallait les casser, rien n'était ni plus nécessaire ni plus dangereux.

L'Etat ne possédait pas cinq millions de roubles, environ vingt-cinq millions de France de revenu. C'était assez quand PIERRE parvint à la Couronne, pour demeurer dans l'ancienne médiocrité; ce n'était pas le tiers de ce qu'il fallait pour en sortir, & pour se rendre considérable en Europe; mais aussi beaucoup d'impôts étaient payés en denrées selon l'usage des Turcs; usage qui foule bien moins les peuples que celui de payer leurs tributs en argent.

TITRE DE CZAR.

Quant au titre de *Czar*, il se peut qu'il vienne des Tzars ou Tchars du Royaume de Casan. Quand le Souverain de Russie *Jean* ou *Ivan Basilides* eut au seizieme siecle conquis ce Royaume subjugué par son Aïeul, mais perdu ensuite, il en prit le titre qui est demeuré à ses successeurs. Avant *Ivan Basilides* les Maîtres de la Russie portaient le nom de *Veliki Knès*, *grand Prin-*

ce, *grand Seigneur*, *grand Chef*, que les Nations Chrétiennes traduisent par celui de grand Duc. Le Czar *Michel Féderovits* prit avec l'Ambassade Holstenoise les titres de *grand Seigneur & grand Knès*, *Conservateur de tous les Russes*, *Prince de Volodimer*, *Moscow*, *Novogorod*, *&c. Tzar de Casan*, *Tzar d'Astracan*, *Tzar de Sibérie*. Ce nom de *Tzars* était donc le titre de ces Princes orientaux : il était donc vraisemblable qu'il dérivait plutôt des *Tshas* de Perse que des *Césars* de Rome, dont probablement les *Tzars* Sibériens n'avaient jamais entendu parler sur les bords du fleuve Oby.

Un titre tel qu'il soit n'est rien, si ceux qui le porte ne sont grands par eux-mêmes. Le nom d'*Empereur* qui ne signifiait que *Général d'Armée*, devint le nom des Maîtres de la République Romaine : on le donne aujourd'hui aux Souverains des Russes, à plus juste titre qu'à aucun autre Potentat, si l'on considere l'étendue & la puissance de leur domination.

RELIGION.

La Religion de l'Etat fut toujours depuis le onzieme siécle, celle qu'on nomme Grecque par opposition à la Latine : mais il y avait plus de pays Mahométans & de Païens que de Chrétiens. La Sibérie jusqu'à la Chine était idolâtre, & dans plus

d'une Province toute espece de Religion était inconnue.

L'Ingénieur *Perri* & le Baron de *Stralemberg* qui ont été si long-tems en Russie, disent qu'ils ont trouvé plus de bonne foi & de probité dans les Païens que dans les autres ; ce n'est pas le Paganisme qui les rendait plus vertueux ; mais menant une vie pastorale, éloignées du commerce des hommes, & vivant comme dans ces tems qu'on appelle le premier âge du monde, exemts de grandes passions, ils étaient nécessairement plus gens de bien.

Le Christianisme ne fut reçu que très-tard dans la Russie, ainsi que dans tous les autres pays du Nord. On prétend qu'une Princesse nommée *Olha* l'y introduisit à la fin du dixieme siecle, comme *Clotilde* niéce d'un Prince Arien, le fit recevoir chez les Francs, la femme d'un *Micislas* Duc de Pologne chez les Polonais, & la sœur de l'Empereur *Henri II* chez les Hongrois. C'est le sort des femmes d'être sensibles aux persuasions des Ministres de la Religion, & de persuader les autres hommes.

Cette Princesse *Olha*, ajoute-t-on, se fit baptiser à Constantinople, on l'appella *Helene*, & dès qu'elle fut Chrétienne, l'Empereur *Jean Zimiscès* ne manqua pas d'en être amoureux. Apparemment qu'elle était veuve ; elle ne voulut point de l'Em-

pereur. L'exemple de la Princesse *Olha* ou *Olga* ne fit pas d'abord un grand nombre de prosélytes ; son fils qui régna longtems (1) ne pensa point du tout comme sa mere ; mais son petit-fils *Volodimer*, né d'une concubine, ayant assassiné son frere pour régner, & ayant recherché l'alliance de l'Empereur de Constantinople *Basile*, ne l'obtint qu'à condition qu'il se ferait baptiser ; c'est à cette époque de l'année 987, que la Religion Grecque commença en effet à s'établir en Russie. Le Patriarche *Photius*, si célébre par son érudition immense, par ses querelles avec l'Eglise Romaine & par ses malheurs, envoya baptiser *Volodimer*, pour ajouter à son Patriarchat cette partie du monde (2).

Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son aïeule. Un Grec fut premier Métropolitain de Russie ou Patriarche. C'est de-là que les Russes ont adopté dans leur langue un alphabet tiré en partie du Grec ; ils y auroient gagné, si le fond de leur langue qui est la Slavone, n'était toujours demeuré le même à quelques mots près qui concernent leur Liturgie & leur Hiérarchie. Un des Patriarches Grecs, nommé *Jérémie*, ayant un procès au Divan, & étant

(1) On l'appellait *Sowastoslaw*.

(2) Tiré d'un manuscrit particulier déposé aussi à la Bibliotheque, intitulé ; *Du Gouvernement Ecclésiastique de Russie*.

venu à Moscow demander des secours, renonça enfin à sa prétention sur les Eglises Russes, & sacra Patriarche l'Archevêque de Novogorod, nommé *Job* en 1588. Depuis ce tems l'Eglise Russe fut aussi indépendante que son Empire. Le Patriarche de Russie fut dès-lors sacré par les Evêques Russes, non par le Patriarche de Constantinople; il eut rang dans l'Eglise Grecque après celui de Jérusalem; mais il fut en effet le seul Patriarche libre & puissant, & par conséquent le seul réel. Ceux de Jérusalem, de Constantinople, d'Antioche, d'Aléxandrie, ne sont que les Chefs mercenaires & avilis d'une Eglise esclave des Turcs. Ceux même d'Antioche & de Jérusalem ne sont plus regardés comme Patriarches, & n'ont pas plus de crédit que les Rabins des Synagogues établies en Turquie.

C'est d'un homme devenu Patriarche de toutes les Russies que descendait PIERRE LE GRAND en droite ligne. Bientôt ces premiers Prélats voulurent partager l'autorité des Czars. C'était peu que le Souverain marchât nue tête une fois l'an devant le Patriarche en conduisant son cheval par la bride. Ces respects extérieurs ne servent qu'à irriter la soif de la domination. Cette fureur de dominer causa de grands troubles comme ailleurs.

Le Patriarche *Nicon*, que les Moines ré-

gardent comme un Saint, & qui siégeait du tems d'*Alexis*, pere de PIERRE LE GRAND, voulut élever sa chaire au-dessus du trône; non-seulement il usurpait le droit de s'asseoir dans le Sénat à côté du Czar, mais il prétendoit qu'on ne pouvait faire ni la guerre ni la paix sans son consentement. Son autorité soutenue par ses richesses & par ses intrigues, par le Clergé & par le Peuple, tenait son Maître dans une espéce de sujétion. Il osa excommunier quelques Sénateurs qui s'opposerent à ses excès; & enfin *Alexis* qui ne se sentait pas assez puissant pour le déposer par sa seule autorité, fut obligé de convoquer un Synode de tous les Evêques. On l'accusa d'avoir reçu de l'argent des Polonais; on le déposa, on le confina pour le reste de ses jours dans un cloître, & les Prélats élurent un autre Patriarche.

Il y eut toujours depuis la naissance du Christianisme en Russie quelques sectes, ainsi que dans les autres Etats; car les sectes sont souvent le fruit de l'ignorance, aussi-bien que de la science prétendue. Mais la Russie est le seul grand Etat Chrétien où la Religion n'ait pas excité des guerres civiles, quoiqu'elle ait produit quelques tumultes.

La secte de ces *Raskolniski* composée aujourd'hui d'environ deux mille mâles, & de laquelle il est fait mention dans le

dénombrement (1) est la plus ancienne; elle s'établit dès le douzieme siecle par des zèlés qui avaient quelque connoissance du nouveau Testament; ils eurent, & ont encore la prétention de tous les sectaires, celle de le suivre à la lettre, accusant tous les autres chrétiens de relâchement, ne voulant point souffrir qu'un Prêtre qui a bû de l'eau-de-vie confere le Baptême, assurant avec JESUS-CHRIST qu'il n'y a ni premier ni dernier parmi les fideles, & sur-tout qu'un fidele peut se tuer pour l'amour de son Sauveur. C'est, selon eux, un très-grand péché de dire *alleluia* trois fois, il ne faut le dire que deux, & ne donner jamais la bénédiction qu'avec trois doigts. Nulle société d'ailleurs n'est ni plus réglée ni plus sévere dans ses mœurs: ils vivent comme les Quakers, mais ils n'admettent point comme eux les autres chrétiens dans leurs assemblées; c'est ce qui fait que les autres leur ont imputé toutes les abominations dont les Païens accuserent les premiers Galiléens, dont ceux-ci chargerent les Gnotiques, dont les catholiques ont chargé les Protestans. On leur a souvent imputé d'égorger un enfant, de boire son sang, & de se mêler ensemble dans leurs cérémonies secrettes sans distinction de parenté, d'âge, ni même de sexe. Quelquefois on les a persécutés: ils se sont alors

(1) Page 66 & suivantes.

enfermés dans leurs Bourgades, ont mis le feu à leurs maisons, & se sont jettés dans les flammes. PIERRE a pris avec eux le seul parti qui puisse les ramener, celui de les laisser vivre en paix.

Au reste, il n'y a dans un si vaste Empire que vingt-huit Sieges Episcopaux, & du tems de PIERRE on n'en comptait que vingt-deux : ce petit nombre était peut-être une des raisons qui avaient tenu l'Eglise Russe en paix. Cette Eglise d'ailleurs était si peu instruite, que le Czar *Fœdor*, frere de PIERRE LE GRAND, fut le premier qui introduisit le plein-chant chez elle.

Fœdor, & sur-tout PIERRE, admirent indifféremment dans leurs armées & dans leurs conseils ceux du Rite Grec, Latin, Lutherien, Calviniste ; ils laisserent à chacun la liberté de servir Dieu suivant sa conscience, pourvu que l'Etat fût bien servi. Il n'y avait dans cet Empire de deux mille lieues de longueur aucune Eglise Latine. Seulement lorsque PIERRE eut établi de nouvelles manufactures dans Astracan, il y eut environ soixante familles Catholiques dirigées par des Capucins ; mais quand les Jesuites voulurent s'introduire dans ses Etats, il les en chassa par un Edit au mois d'Avril 1718. Il souffrait les Capucins comme des Moines sans conséquence, & regardait les Jesuites comme des politiques dangereux.

L'Eglise Grecque est flattée de se voir étendue dans un Empire de deux mille lieues, tandis que la Romaine n'a pas la moitié de ce terrein en Europe. Ceux du Rite Grec ont voulu sur-tout conserver dans tous les tems leur égalité avec ceux du Rite Latin; & ont toujours craint le zele de l'Eglise de Rome, qu'ils ont pris pour de l'ambition; parce qu'en effet l'Eglise Romaine très-resserrée dans notre hémisphere, & se disant universelle, a voulu remplir ce grand titre.

Il n'y a jamais eu en Russie d'établissement pour les Juifs, comme ils en ont dans tant d'Etats de l'Europe depuis Constantinople jusqu'à Rome. Les Russes ont toujours fait leur commerce par eux-mêmes & par les nations établies chez eux. De toutes les Eglises Grecques, la leur est la seule qui ne voie pas des Synagogues à côté de ses Temples.

SUITE DE L'ÉTAT OU ÉTAIT LA RUSSIE AVANT PIERRE LE GRAND.

La Russie qui doit uniquement à PIERRE LE GRAND sa grande influence dans les affaires de l'Europe, n'en avait aucune depuis qu'elle était Chrétienne. On la voit auparavant faire sur la mer Noire, ce que les Normands faisaient sur nos côtes maritimes de l'Océan, armer du tems d'*Hé-*

raclius quarante mille petites barques, se présenter pour assiéger Constantinople, imposer un tribut aux Césars Grecs. Mais le grand Knès *Volodimer* occupé du soin d'introduire chez lui le Christianisme, & fatigué des troubles intestins de sa maison, affaiblit encore ses Etats en les partageant avec ses enfans. Ils furent presque tous la proie des Tartares, qui asservirent la Russie pendant deux cens années. *Ivan Basilides* la délivra & l'aggrandit : mais après lui les guerres civiles la ruinerent.

Il s'en fallait beaucoup avant PIERRE LE GRAND, que la Russie fût aussi puissante, qu'elle eût autant de terres cultivées, autant de sujets, autant de revenus que de nos jours. Elle ne possédait rien dans la Finlande, rien dans la Livonie ; & la Livonie seule vaut mieux que n'a valu long-tems toute la Sibérie. Les Cosaques n'étaient point soumis ; les Peuples d'Astraçan obéissaient mal ; le peu de commerce que l'on faisait était désavantageux. La mer Blanche, la Baltique, celle du Pont-Euxin, d'Asoph, & la mer Caspienne étaient entierement inutiles à une nation qui n'avait pas un vaisseau, & qui même dans sa langue, manquait de terme pour exprimer une flotte. S'il n'eût fallu qu'être au-dessus des Tartares & des Peuples du Nord jusqu'à la Chine, la Russie jouissait de cet avantage ; mais il fallait s'égaler aux nations poli-

cées, & se mettre en état d'en surpasser un jour plusieurs. Une telle entreprise paraissait impraticable, puisqu'on n'avait pas un seul vaisseau sur les mers, qu'on ignorait absolument sur la terre la discipline militaire, que les manufactures les plus simples étaient à peine encouragées, & que l'agriculture même qui est le premier mobile de tout, était négligée. Elle exige du Gouvernement de l'attention & des encouragemens, & c'est ce qui a fait trouver aux Anglais dans leurs bleds, un trésor supérieur à celui de leurs laines.

Ce peu de culture des arts nécessaires, montre assez qu'on n'avait pas d'idée des beaux arts, qui deviennent nécessaires à leur tour quand on a tout le reste. On aurait pu envoyer quelques naturels du pays s'instruire chez les étrangers ; mais la différence des langues, des mœurs & de la Religion s'y oposaient ; une loi même d'Etat & de Religion, également sacrée & pernicieuse, défendait aux Russes de sortir de leur patrie ; & semblait les condamner à une éternelle ignorance. Ils possédaient les plus vastes Etats de l'Univers, & tout y était à faire. Enfin PIERRE nâquit, & la Russie fut formée.

Heureusement de tous les grands Législateurs du monde, PIERRE est le seul dont l'histoire soit bien connue. Celle des *Thésées*, des *Romulus*, qui firent beaucoup

moins que lui, celles des Fondateurs de tous les autres Etats policés, sont mêlées de fables absurdes ; & nous avons ici l'avantage d'écrire des vérités qui passeraient pour des fables si elles n'étaient attestées.

CHAPITRE TROISIEME.

DES ANCÊTRES DE PIERRE LE GRAND.

LA famille de PIERRE était sur le trône depuis l'an 1613. La Russie avant ce tems avait essuyé des révolutions qui éloignaient encore la réforme & les arts. C'est le sort de toutes les sociétés d'hommes. Jamais il n'y eut de troubles plus cruels dans aucun Royaume. Le tyran *Borris Godonou* fit assassiner en 1597 l'héritier légitime *Démètri*, que nous nommons *Démétrius*, & usurpa l'Empire. Un jeune Moine prit le nom de *Démétrius*, prétendit être le Prince échapé aux assassins, & secouru des Polonais & d'un grand parti que les tyrans ont toujours contr'eux, il chassa l'usurpateur, & usurpa lui-même la Couronne. On reconnut son imposture

tès qu'il fut Maître, parce qu'on fut mécontent de lui : il fut assassiné. Trois autres faux *Démétrius* s'élevérent l'un après l'autre. Cette suite d'impostures supposait un pays tout en désordre. Moins les hommes sont civilisés, plus il est aisé de leur en imposer. On peut juger à quel point ces fraudes augmentaient la confusion & le malheur public. Les Polonais qui avaient commencé les révolutions en établissant le premier faux *Démétri*, furent sur le point de régner en Russie. Les Suédois partagerent les dépouilles du côté de la Finlande, & prétendirent aussi au trône ; l'Etat était menacé d'une ruine entiére.

Au milieu de ces malheurs, une assemblée composée des principaux Boyards, élut pour Souverain en 1613 un jeune homme de quinze ans ; ce qui ne paraissait pas un moyen sûr de finir les troubles. Ce jeune homme était *Michel Romano* (1), grand-pere du Czar PIERRE, fils de l'Archevêque de Rostou, surnommé *Philarete*, & d'une Religieuse, alliée par les femmes aux anciens Czars.

Il faut sçavoir que cet Archevêque était un Seigneur puissant que le tyran *Boris* avait forcé de se faire Prêtre. Sa femme *Sheremeto* fut aussi contrainte de prendre

(1) Les Russes écrivent *Romanow* : les Français ne se servent point du w. On prononce aussi *Romanof*.

le voile : c'était un ancien uſage des tyrans occidentaux Chrétiens Latins : celui des Chrétiens Grecs était de crever les yeux. Le tyran *Démétri* donna à *Philarete* l'Archevêché de Roſtou, & l'envoya Ambaſſadeur en Pologne. Cet Ambaſſadeur était priſonnier chez les Polonais alors en guerre avec les Ruſſes, tant le droit des gens était ignoré chez tous ces peuples. Ce fut pendant ſa détention que le jeune *Romano* fils de cet Archevêque fut élu Czar. On échangea ſon pere contre des priſonniers Polonais, & le jeune Czar créa ſon pere Patriarche : ce vieillard fut Souverain en effet ſous le nom de ſon fils.

Si un tel Gouvernement paraît ſingulier aux étrangers, le mariage du Czar *Michel Romano* le ſemble davantage. Les Monarques des Ruſſies ne prenaient plus des épouſes dans les autres Etats depuis l'an 1490. Il paraît que depuis qu'ils eurent Caſan & Aſtracan, ils ſuivirent preſqu'en tout les coutumes Aſiatiques, & principalement celles de ne ſe marier qu'à leurs ſujettes.

Ce qui reſſemble encore plus aux uſages de l'ancienne Aſie, c'eſt que pour marier un Czar, on faiſait venir à la Cour les plus belles filles des Provinces ; la grande Maîtreſſe de la Cour les recevait chez elle, les logeait ſéparément, & les faiſait manger toutes enſemble. Le Czar les voyait,

ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage était fixé, sans que le choix fût encore connu ; & le jour marqué on presentait un habit de nôce à celle sur qui le choix secret était tombé ; on distribuait d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournaient chez elles. Il y eut quatre exemples de pareils mariages.

C'est de cette maniere que *Michel Romano* épousa *Eudoxe*, fille d'un pauvre Gentilhomme nommé *Streshneu*. Il cultivait ses champs lui-même avec ses domestiques, lorsque des Chambellans, envoyés par le Czar avec des présens, lui apprirent que sa fille était sur le trône. Le nom de cette Princesse est encore cher à la Russie. Tout cela est éloigné de nos mœurs, & n'en est pas moins respectable.

Il est nécessaire de dire qu'avant l'élection de *Romano*, un grand parti avait élu le Prince *Ladislas*, fils du Roi de Pologne *Sigismond III.* Les Provinces voisines de la Suede avaient offert la Couronne à un frere de *Gustave Adolphe* : ainsi la Russie était dans la même situation où l'on a vu si souvent la Pologne, chez qui le droit d'élire un Monarque a été une source de guerres civiles. Mais les Russes n'imiterent point les Polonais, qui font un contrat avec le Roi qu'ils élisent. Quoiqu'ils eussent éprouvé la tyrannie, ils se

fournirent à un jeune homme sans rien exiger de lui.

La Russie n'avait jamais été un Royaume électif : mais la race masculine des anciens Souverains ayant manqué, six Czars, ou prétendans, ayant péri malheureusement dans les derniers troubles ; il fallut, comme on l'a vu, élire un Monarque ; & cette élection causa de nouvelles guerres avec la Pologne & la Suede, qui combattirent pour leurs prétendus droits au trône de Russie. Ces droits de gouverner une nation malgré elle ne se soutiennent jamais long-tems. Les Polonais d'un côté, après s'être avancés jusqu'à Moscow, & après des pillages qui étaient les expéditions militaires de ces tems-là, conclurent une tréve de quatorze ans. La Pologne par cette treve demeura en possession du Duché de Smolensko, dans lequel le Boristhene prend sa source. Les Suédois firent aussi la paix ; ils resterent en possession de l'Ingrie, & priverent les Russes de toute communication avec la mer Baltique, de sorte que cet Empire resta plus que jamais séparé du reste de l'Europe.

Michel Romano depuis cette paix régna tranquille, & il ne se fit dans ses Etats aucun changement qui corrompît ni qui perfectionnât l'administration. Après sa mort arrivée en 1645, son fils *Alexis Michaelowits*, ou fils de *Michel*, âgé de seize

ans, régna par le droit héréditaire. On peut remarquer que les Czars étaient ſacrés par le Patriarche ſuivant quelques rites de Conſtantinople, à cela près que le Patriarche de Ruſſie était aſſis ſur la même eſtrade avec le Souverain, & affectait toujours une égalité qui choquait le pouvoir ſuprême.

ALEXIS MICHAELOVITZ, FILS DE MICHEL.

Alexis ſe maria comme ſon pere, & choiſit parmi les filles qu'on lui amena celle qui lui parut la plus aimable. Il épouſa une des deux filles du Boyard *Miloslauski*, en 1647, & enſuite une *Nariskin*, en 1671 ; ſon favori *Moroſou* épouſa l'autre. On ne peut donner à ce *Moroſou* un titre plus convenable que celui de Viſir, puiſqu'il était deſpotique dans l'Empire, & que ſa puiſſance excita des révoltes parmi les Strélitz & le peuple, comme il eſt arrivé ſouvent à Conſtantinople.

Le regne d'*Alexis* fut troublé par des ſéditions ſanglantes, par des guerres inteſtines & étrangeres. Un chef des Coſaques du Tanaïs nommé *Stenko-Raſin*, voulut ſe faire Roi d'Aſtracan ; il inſpira longtems la terreur ; mais enfin vaincu & pris, il finit par le dernier ſupplice, comme tous ſes ſemblables, pour leſquels il n'y a jamais

que le trône ou l'échafaud. Environ douze mille de ses partisans furent pendus, dit-on, sur le grand chemin d'Astracan. Cette partie du Monde était celle où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étaient que par les supplices; & de ces supplices affreux naissait la servitude & la fureur secrette de la vengeance.

Alexis eut une guerre contre la Pologne; elle fut heureuse, & terminée par une paix qui lui assura la possession de Smolensko, de Kiovie, & de l'Ukraine: mais il fut malheureux avec les Suédois, & les bornes de l'Empire étaient toujours très-resserrées du côté de la Suede.

Les Turcs étaient alors plus à craindre: ils tombaient sur la Pologne & menaçaient les pays du Czar, voisins de la Tartarie Crimée l'ancienne Kersonnese Taurique. Ils prirent en 1671 la ville importante de Kaminiek, & tout ce qui dépendait de la Pologne en Ukraine. Les Cosaques de l'Ukraine qui n'avaient jamais voulu de maîtres, ne savaient alors s'ils appartenaient à la Turquie, à la Pologne ou à la Russie. Le Sultan *Mahomet IV*, vainqueur des Polonais, & qui venait de leur imposer un tribut, demanda avec tout l'orgueil d'un Ottoman & d'un vainqueur, que le Czar évacuât tout ce qu'il possédait en Ukraine, & fut refusé avec la même fierté. On

ne ſçavait point alors déguiſer l'orgueil par les dehors de la bienſéance. Le Sultan dans ſa lettre ne traitait le Souverain des Ruſſies, que de *Hoſpodar Chrétien*, & s'intitulait, *très-glorieuſe Majeſté, Roi de tout l'univers.* Le Czar répondit, *qu'il n'était pas fait pour ſe ſoumettre à un chien de Mahométan, & que ſon cimeterre valait bien le ſabre du Grand Seigneur.*

Alexis alors forma un deſſein qui ſemblait annoncer l'influence que la Ruſſie devait avoir un jour dans l'Europe Chrétienne. Il envoya des Ambaſſadeurs au Pape, & à preſque tous les grands Souverains de l'Europe, excepté à la France, alliée des Turcs, pour tâcher de former une ligue contre la Porte Ottomane. Ses Ambaſſadeurs ne réuſſirent dans Rome, qu'à ne point baiſer les pieds du Pape, & n'obtinrent ailleurs que des vœux impuiſſants; les querelles des Princes Chrétiens, & les intérêts qui naiſſent de ces querelles même, les mettant toujours hors d'état de ſe réunir contre l'ennemi de la Chrétienté.

Les Ottomans cependant menaçaient de ſubjuguer la Pologne, qui refuſait de payer le tribut. Le Czar *Alexis* la ſecourut du côté de la Crimée, & le Général de la Couronne *Jean Sobieski* lava la honte de ſon pays dans le ſang des Turcs, à la célebre bataille de Chokſim, qui lui fraya le chemin au trône. *Alexis* diſputa ce trône,

& propofa d'unir fes vaftes Etats à la Pologne, comme les Jagellons y avaient joint la Lithuanie; mais plus fon offre était grande, moins elle fut acceptée. Il était très-digne, dit-on, de ce nouveau Royaume par la maniere dont il gouvernait les fiens. C'eft lui qui le premier fit rédiger un code de Loix, quoiqu'imparfait; il introduifit des manufactures de toile & de foie, qui à la vérité ne fe foutinrent pas, mais qu'il eut le mérite d'établir. Il peupla des déferts vers le Volga & le Kama de familles Lithuaniennes, Polonaifes & Tartares, prifes dans fes guerres; tous les prifonniers auparavant étaient efclaves de ceux auxquels ils tombaient en partage; *Alexis* en fit des cultivateurs: il mit autant qu'il put la difcipline dans fes armées; enfin il était digne d'être le pere de PIERRE LE GRAND; mais il n'eut le tems de perfectionner rien de ce qu'il entreprit, une mort prématurée l'enleva à l'âge de 46 ans; au commencement de 1677, felon notre Calendrier, qui avance toujours de onze jours fur celui des *Ruffes*.

FŒDOR ALEXIOVITZ.

Après *Alexis* fils de *Michel*, tout retomba dans la confufion. Il laiffait de fon premier mariage deux Princes & fix Princeffes. L'aîné *Fœdor* monta fur le trône

âgé de quinze ans, Prince d'un tempérament faible & valétudinaire, mais d'un mérite qui ne tenait pas de la faiblesse de son corps. *Alexis* son pere l'avait fait reconnaître pour son successeur un an auparavant. C'est ainsi qu'en userent les Rois de France depuis *Hugues Capet* jusqu'à *Louis le jeune*, & tant d'autres Souverains. 1677.

Le second des fils d'*Alexis* était *Ivan*, ou *Jean*, encore plus maltraité par la nature que son frere *Fœdor*; presque privé de la vue & de la parole, ainsi que de santé, & attaqué souvent de convulsions. Des six filles nées de ce premier mariage, la seule célebre en Europe fut la Princesse *Sophie* distinguée par les talens de son esprit, mais malheureusement plus connue encore pour le mal qu'elle voulut faire à PIERRE LE GRAND.

Alexis, de son second mariage avec une autre de ses sujettes, fille du Boyard *Nariskin*, laissa PIERRE & la Princesse *Nathalie*. PIERRE né le 30 Mai 1672, & suivant le nouveau style, le 10 Juin, n'avait que quatre ans quand il perdit son pere. On n'aimait pas les enfans du second lit, & on ne s'attendait pas qu'il dût un jour régner.

L'esprit de la famille de *Romano* fut toujours de policer l'Etat; tel fut encore le caractere de *Fœdor*. Nous avons déjà

remarqué, en parlant de Moſcow, qu'il encouragea les citoyens à bâtir pluſieurs maiſons de pierre. Il agrandit cette Capitale; on lui doit quelques réglemens de police générale. Mais en voulant réformer les Boyards, il les indiſpoſa tous. D'ailleurs, il n'était ni aſſez inſtruit, ni aſſez actif, ni aſſez déterminé pour oſer concevoir un changement général. La guerre avec les Turcs, ou plutôt avec les Tartares de la Crimée, qui continuait toujours avec des ſuccès balancés, ne permettait pas à un Prince d'une ſanté faible de tenter ce grand ouvrage. *Fœdor* épouſa, comme ſes autres prédéceſſeurs, une de ſes ſujettes, originaire des frontieres de Pologne, & l'ayant perdue au bout d'une année, il prit pour ſeconde femme en 1682 *Marthe Matheona*, fille du Secrétaire *Nariskin*. Il tomba malade quelques mois après de la maladie dont il mourut, & ne laiſſa point d'enfans. Comme les Czars ſe mariaient ſans avoir égard à la naiſſance, ils pouvaient auſſi choiſir (dit moins alors) un ſucceſſeur ſans égard à la primogéniture. Il ſemblait que le rang de femme & d'héritier du Souverain, dût être uniquement le prix du mérite; & en cela l'uſage de cet Empire était bien ſupérieur aux coutumes des Etats les plus civiliſés.

Fœdor avant d'expirer, voyant que ſon frere *Ivan*, trop diſgracié de la nature,

était incapable de régner, nomma pour héritier des Russies son second frere PIERRE, qui n'était âgé que de dix ans, & qui faisait déjà concevoir de grandes espérances.

Si la coutume d'élever les sujettes au rang de Czarine, était favorable aux femmes, il y en avait une autre bien dure. Les filles des Czars se mariaient alors rarement; la plûpart passaient leur vie dans un monastere.

La Princesse *Sophie*, la troisieme des filles du premier lit du Czar *Alexis*, Princesse d'un esprit aussi supérieur que dangereux, ayant vu qu'il restait à son frere *Fœdor* peu de tems à vivre, ne prit point le parti du couvent; & se trouvant entre ses deux autres freres, qui ne pouvaient gouverner, l'un par son incapacité, l'autre par son enfance, elle conçut le dessein de se mettre à la tête de l'Empire; elle voulut dans les derniers tems de la vie du Czar *Fœdor*, renouveller le rôle que joua autrefois *Pulcherie* avec l'Empereur *Théodose* son frere.



CHAPITRE QUATRIEME (1).

IVAN ET PIERRE.

HORRIBLE SÉDITION

de la Milice des Strélitz.

1682. A Peine *Fœdor* fut-il expiré, que la nomination d'un Prince de dix ans au trône, l'exclusion de l'aîné & les intrigues de sa Princesse *Sophie* leur sœur, excitèrent dans le corps des Strélitz, une des plus sanglantes révoltes. Les Janissaires ni les Gardes Prétoriennes ne furent jamais si barbares. D'abord deux jours après les obséques du Czar *Fœdor*, ils courent en armes au Krémelin, c'est, comme on sait, le palais des Czars à Moscow; ils commencent par se plaindre de neuf de leurs Colonels qui ne les avaient pas assez exactement payés. Le Ministere est obligé de casser les Colonels, & de donner aux Strélitz l'argent qu'ils demandent. Ces soldats ne sont pas contens; ils veulent qu'on leur remette les neuf Officiers, & les condamnent, à la pluralité des voix, au

(1) Tiré tout entier des Mémoires envoyés de Moscow & de Petersbourg.

au supplice qu'on appelle *des Batogues*: voici comme on inflige ce supplice.

On dépouille nud le patient; on le couche sur le ventre, & deux bourreaux le frappent sur le dos avec des baguettes, jusqu'à ce que le Juge dise *c'est assez*. Les Colonels ainsi traités par leurs soldats, furent encore obligés de les remercier, selon l'usage oriental des criminels, qui après avoir été punis, baisent la main de leurs Juges; ils ajouterent à leurs remerciemens une somme d'argent, ce qui n'était pas d'usage.

Tandis que les Strélitz commençaient ainsi à se faire craindre, la Princesse *Sophie* qui les animait sous main, pour les conduire de crime en crime, convoquait chez elle une assemblée des Princesses du sang, des Généraux d'armée, des Boyards, du Patriarche, des Evêques, & même des principaux Marchands: elle leur representait que le Prince *Ivan*, par son droit d'aînesse & par son mérite, devait avoir l'Empire, dont elle espérait en secret tenir les rênes. Au sortir de l'assemblée elle fait promettre aux Strélitz une augmentation de paye & des présents. Ses émissaires excitent sur-tout la soldatesque contre la famille des *Noriskins*, & principalement contre les deux *Noriskins*, freres de la jeune Czarine douairiere, mere de PIERRE I. On persuade aux Strélitz

qu'un de ses freres nommé *Jean* a pris la robe du Czar, qu'il s'est mis sur le trône, & qu'il a voulu étouffer le Prince *Ivan*; on ajoute qu'un malheureux Médecin Hollandais nommé *Daniel Vangad* a empoisonné le Czar *Fœdor*. Enfin, *Sophie* fait remettre entre leurs mains une liste de quarante Seigneurs qu'elle appelle leurs ennemis & ceux de l'Etat, & qu'ils doivent massacrer. Rien ne ressemble plus aux proscriptions de *Sylla* & des Triumvirs de Rome. *Christiern II* les avoit renouvellées en Danemarck & en Suede. On voit par-là que ces horreurs sont de tout pays dans les tems de trouble & d'anarchie.

On jette d'abord par les fenêtres les Knès *Dolgorouki* & *Masseu* (1) : les Strélitz les reçoivent sur la pointe de leurs piques, les dépouillent & les traînent sur la grande place; aussi-tôt ils entrent dans le palais, ils y trouvent un des oncles du Czar PIERRE, *Athanase Nariskin*, frere de la jeune Czarine; ils le massacrent de la même maniere : ils forcent les portes d'une Eglise voisine, où trois proscrits s'étaient réfugiés; ils les arrachent de l'autel, les dépouillent & les assassinent à coups de couteau.

Leur fureur était si aveugle, que voyant passer un jeune Seigneur de la maison de

(1) Ou *Matheoff*, c'est *Mathieu* dans notre langue.

Soltikof qu'ils aimaient, & qui n'était point sur la liste des proscrits, quelqu'un d'eux ayant pris ce jeune homme pour *Jean Nariskin* qu'ils cherchaient, ils le tuerent sur le champ. Ce qui découvre bien les mœurs de ces tems-là, c'est qu'ayant reconnu leur erreur, ils porterent le corps du jeune *Soltikof* à son pere pour l'enterrer, & le pere malheureux, loin d'oser se plaindre, leur donna des récompenses pour lui avoir rapporté le corps sanglant de son fils. Sa femme, ses filles & l'épouse du mort, en pleurs, lui reprocherent sa faiblesse. *Attendons le tems de la vengeance*, leur dit le vieillard. Quelques Strélitz entendirent ces paroles, ils rentrent furieux dans la chambre, traînent le pere par les cheveux & l'égorgent à la porte de sa maison.

D'autres Strélitz vont chercher par-tout le Médecin Hollandais *Vangad*, ils rencontrent son fils, ils lui demandent où est son pere; le jeune homme en tremblant répond qu'il l'ignore, & sur cette réponse il est égorgé. Ils trouvent un autre Médecin Allemand: » Tu es Médecin, » lui disent-ils; si tu n'as pas empoisonné » notre maître *Fœdor*, tu en as empoisonné d'autres, tu mérites bien la mort «; & ils le tuent.

Enfin ils trouvent le Hollandais qu'ils cherchaient; il s'était déguisé en men-

diant ; ils le traînent devant le palais ; les Princeſſes qui aimaient ce bon homme, & qui avaient confiance en lui, demandent ſa grace aux Strélitz, en les aſſurant qu'il eſt un fort bon Médecin, & qu'il a très-bien traité leur frere *Fœdor*. Les Strélitz répondent que non-ſeulement il mérite la mort comme médecin, mais comme ſorcier, & qu'ils ont trouvé chez lui un crapaud ſéché & une peau de ſerpent. Ils ajoutent qu'il leur faut abſolument livrer le jeune *Ivan Nariskin* qu'ils cherchent en vain depuis deux jours, qu'il eſt ſûrement caché dans le palais, qu'ils y mettront le feu ſi on ne leur donne leur victime. La ſœur d'*Ivan Nariskin*, les autres Princeſſes épouvantées vont dans la retraite où *Jean Nariskin* eſt caché ; le Patriarche le confeſſe, lui donne le Viatique, & l'Extrême-onction ; après quoi il prend une image de la Vierge qui paſſait pour miraculeuſe ; il mene par la main le jeune homme & s'avance aux Strélitz en leur montrant l'image de la Vierge. Les Princeſſes en larmes entourent *Nariskin*, ſe mettent à genoux devant les ſoldats, les conjurent au nom de la Vierge d'accorder la vie à leur parent ; mais les ſoldats l'arrachent des mains des Princeſſes, ils le traînent au bas de l'eſcalier avec *Vangad* ; alors ils forment entr'eux une eſpece de tribunal ; ils appliquent à la queſtion *Nariskin* & le

Médecin. Un d'entre eux qui ſavait écrire, dreſſe un procès verbal ; ils condamnent les deux infortunés à être hachés en pieces ; c'eſt un ſupplice uſité à la Chine & en Tartarie pour les parricides : on l'appelle le ſupplice des dix mille morceaux. Aprés avoir ainſi traité *Nariskin* & *Vangad*, ils expoſent leurs têtes, leurs pieds & leurs mains ſur les pointes de fer d'une baluſtrade.

Pendant qu'ils aſſouviſſaient leur fureur aux yeux des Princeſſes, d'autres maſſacraient tous ceux qui leur étaient odieux, ou ſuſpects à *Sophie*.

Cette exécution horrible finit par proclamer Souverains les deux Princes *Ivan* & PIERRE, en leur aſſociant leur ſœur *Sophie* en qualité de corégente. Alors elle approuva tous leurs crimes & les récompenſa, confiſqua les biens des proſcrits & les donna aux aſſaſſins ; elle leur permit même d'élever un monument, ſur lequel ils firent graver les noms de ceux qu'ils avaient maſſacrés comme traîtres à la patrie ; elle leur donna enfin des Lettres-patentes par leſquelles elle les remerciait de leur zèle & de leur fidélité.



CHAPITRE CINQUIEME (1).

GOUVERNEMENT DE LA PRINCESSE SOPHIE.

Querelle singulière de Religion. Conspiration.

VOILA par quels degrés la Princesse *Sophie* monta en effet sur le trône de Russie sans être déclarée Czarine, & voilà les premiers exemples qu'eut PIERRE I, devant les yeux. *Sophie* eut tous les honneurs d'une Souveraine ; son buste sur les monnoies, la signature pour toutes les expéditions, la premiére place au Conseil, & sur-tout la puissance suprême. Elle avait beaucoup d'esprit, faisait même des vers dans sa langue, écrivait & parlait bien : une figure agréable relevait encore tant de talens, son ambition seule les ternit.

Elle maria son frere *Ivan*, suivant la coutume dont nous avons vu tant d'exemples. Une jeune *Soltikof*, de la Maison de ce même *Soltikof* que les Strélitz avaient as-

(1) Tiré tout entier des Mémoires envoyés de Petersbourg.

saffiné, fut choisie au milieu de la Sibérie où son pere commandait dans une Forteresse, pour être présentée au Czar *Ivan* à Moscow. Sa beauté l'emporta sur les brigues de toutes ses rivales. *Ivan* l'épousa en 1684. Il semble à chaque mariage d'un Czar qu'on lise l'histoire d'*Assuerus*, ou celle du second *Théodose*.

Au milieu des fêtes de ce mariage, les Strélitz exciterent un nouveau soulévement; & qui le croirait ? c'était pour la Religion, c'était pour le Dogme. S'ils n'avaient été que soldats, ils ne seraient pas devenus controversistes; mais ils étaient bourgeois de Moscow. Du fond des Indes jusqu'aux extrêmités de l'Europe, quiconque se trouve ou se met en droit de parler avec autorité à la populace, peut fonder une secte; & c'est ce qu'on a vu dans tous les tems, sur-tout depuis que la fureur du Dogme est devenue l'arme des audacieux & le joug des imbéciles.

On avait déjà essuyé quelques séditions en Russie dans le tems où l'on disputait si la bénédiction devait se donner avec trois doigts ou avec deux. Un certain *Abakum* Archi-prêtre, avait dogmatisé à Moscow sur le Saint-Esprit, qui, selon l'Evangile doit illuminer tout fidele; sur l'égalité des premiers Chrétiens, sur ces paroles de JESUS : *Il n'y aura point parmi vous ni premier ni dernier*. Plusieurs Citoyens, plu-

sieurs Strélitz embrasserent les opinions d'*Abakum* : le Parti se fortifia ; un certain *Raspop* en fut le Chef. (1) Les Sectaires enfin entrerent dans la Cathédrale où le Patriarche & son Clergé officiaient : ils le chasserent lui & les siens à coups de pierres, & se mirent dévotement à leur place pour recevoir le S. Esprit. Ils apellaient le Patriarche *loup ravisseur dans le bercail*; titre que toutes les Communions se sont libéralement donné les unes aux autres. On courut avertir la Princesse *Sophie* & les deux jeunes Czars de ces désordres ; on fit dire aux autres Strélitz qui soutenaient la bonne cause, que les Czars & l'Eglise étaient en danger. Le Parti des Strélitz & Bourgeois patriarchaux en vint aux mains contre la faction des *Abakumistes* ; mais le carnage fut suspendu dès qu'on parla de convoquer un Concile. Aussi-tôt un Concile s'assemble dans une salle du Palais : cette convocation n'était pas difficile ; on fit venir tous les Prêtres qu'on trouva. Le Patriarche & un Evêque disputerent contre *Raspop*, & au second syllogisme on se jetta des pierres au visage. Le Concile finit par couper le cou à *Raspop* & à quelques-uns de ses fideles disciples, qui furent exécutés sur les seuls ordres des trois Souverains, *Sophie*, *Ivan* & PIERRE.

(1). 1682, 16 Juillet nouveau style.

Dans ce tems de trouble il y avait un Knès *Chovanskoi*, qui ayant contribué à l'élévation de la Princesse *Sophie*, voulait pour le prix de ses services partager le Gouvernement. On croit bien qu'il trouva *Sophie* ingrate. Alors il prit le parti de la dévotion & des *Raspopites* persécutés, il souleva encore une partie des Strélitz & du Peuple au nom de Dieu : la conspiration fut plus sérieuse que l'enthousiasme de *Raspop*. Un ambitieux hypocrite va toujours plus loin qu'un simple fanatique: *Chovanskoi* ne prétendait pas moins que l'Empire ; & pour n'avoir désormais rien à craindre, il résolut de massacrer & les deux Czars, & *Sophie*, & les autres Princesses, & tout ce qui était attaché à la famille Czarienne: Les Czars & les Princesses furent obligés de se retirer au Monastère de la Trinité à douze lieues de Moscow. C'était à la fois un couvent, un palais & une forteresse, comme Mont-Cassin, Corbie, Fulde, Kempten, & tant d'autres chez les Chrétiens du Rit Latin. Ce Monastère de la Trinité apartient aux Moines Basiliens; il est entouré de larges fossés & de remparts de brique garnis d'une artillerie nombreuse. Les Moines possédaient quatre lieues de pays à la ronde. La famille Czarienne y était en sureté, plus encore par la force que par la sainteté du lieu. De-là *Sophie* négocia avec le rebelle, le trompa, l'at-

tira à moitié chemin, & lui fit trancher la tête, ainſi qu'à un de ſes fils, & à trente-ſept Strélitz qui l'accompagnaient.

1689. Le Corps des Strélitz à cette nouvelle, s'aprête à marcher en armes au couvent de la Trinité; il menace de tout exterminer: la famille Czarienne ſe fortifie; les Boyards arment leurs vaſſaux, tous les Gentilshommes accourent; une guerre civile ſanglante commençait. Le Patriarche apaiſa un peu les Strélitz: les troupes qui venaient contr'eux de tous côtés les intimiderent; ils paſſerent enfin de la fureur à la crainte, & de la crainte à la plus aveugle ſoumiſſion; changement ordinaire à la multitude. Trois mille ſept cens des leurs, ſuivis de leurs femmes & de leurs enfans, ſe mirent une corde au cou, & marcherent en cet état au Couvent de la Trinité, que trois jours auparavant ils voulaient réduire en cendres. Ces malheureux ſe rendirent devant le Monaſtere, portant deux à deux un billot & une hache; ils ſe proſternerent à terre & attendirent leur ſuplice; on leur pardonna. Ils s'en retournerent à Moſcow en béniſſant leurs Maîtres, & prêts, ſans le ſavoir, à renouveller tous leurs attentats à la premiere occaſion.

Après ces convulſions l'Etat reprit un extérieur tranquille: *Sophie* eut toujours la principale autorité, abandonnant *Ivan* à

ſon incapacité, & tenant PIERRE en tutelle. Pour augmenter ſa puiſſance, elle la partagea avec le Prince *Baſile Galitzin*, qu'elle fit généraliſſime Adminiſtrateur de l'Etat & garde des Sceaux; homme ſupérieur en tout genre à tout ce qui était alors dans cette Cour orageuſe; poli, magnifique, n'ayant que de grands deſſeins, plus inſtruit qu'aucun Ruſſe, parce qu'il avait reçu une éducation meilleure, poſſédant même la langue Latine preſque totalement ignorée en Ruſſie; homme d'un eſprit actif, laborieux, d'un génie au-deſſus de ſon ſiecle, & capable de changer la Ruſſie s'il en avait eu le tems & le pouvoir comme il en avait la volonté. C'eſt l'éloge que fait de lui *La Neuville*, envoyé pour lors de Pologne en Ruſſie; & les éloges des étrangers ſont les moins ſuſpects.

Ce Miniſtre contint la Milice des Strélitz en diſtribuant les plus mutins dans des Régimens en Ukraine, à Caſan, en Sibérie. C'eſt ſous ſon adminiſtration que la Pologne long-tems rivale de la Ruſſie céda en 1686 toutes ſes prétentions ſur les grandes Provinces de Smolensko & de l'Ukraine: c'eſt lui qui le premier fit envoyer en 1687 une ambaſſade en France, pays qui était depuis vingt ans dans toute ſa gloire par les conquêtes & les nouveaux établiſſemens de *Louis XIV*, par ſa magnificence, & ſur-tout par la perfection des Arts, ſans

lesquels on n'a que de la grandeur & point de gloire véritable. La France n'avait eu encore aucune correspondance avec la Russie, on ne la connaissait pas : & l'Académie des Inscriptions célébra par une médaille cette ambasse, comme si elle fût venue des Indes : mais malgré la médaille, l'Ambassadeur *Dolgorouki* échoua ; il essuya même de violens dégoûts par la conduite de ses domestiques. On eut mieux fait de tolérer leurs fautes ; mais la Cour de *Louis XIV* ne pouvait prévoir alors que la Russie & la France compteraient un jour parmi leurs avantages celui d'être étroitement alliées.

L'Etat était alors tranquille au-dedans, toujours resserré du côté de la Suede, mais étendu du côté de la Pologne sa nouvelle alliée ; continuellement en allarmes vers la Tartarie Crimée, & en mésintelligence avec la Chine pour les frontieres.

Ce qui était le plus intolérable pour cet Empire, & ce qui marquait bien qu'il n'était point parvenu encore à une administration vigoureuse & réguliere, c'est que le Kan des Tartares de Crimée exigeait un tribut annuel de soixante mille roubles, comme la Turquie en avait imposé un à la Pologne.

La Tartarie Crimée est cette même Kersonese Taurique, célébre autrefois par le commerce des Grecs, & plus encore

par leurs fables ; contrée fertile & toujours barbare, nommée *Crimée* du titre des premiers Kans, qui s'appellaient *Crim* avant les conquêtes des enfans de *Gengis*. C'est pour s'affranchir & se venger de la honte d'un tel tribut que le premier Ministre *Galitzin* alla lui-même en Crimée à la tête d'une armée nombreuse. Ces armées ne ressemblaient en rien à celles que le Gouvernement entretient aujourd'hui: point de discipline, pas même de Régiment bien armé, point d'habits uniformes, rien de régulier; une Milice à la vérité endurcie au travail & à la disette, mais une profusion de bagages qu'on ne voit pas même dans nos camps où regne le luxe. Ce nombre prodigieux de charts qui portaient des munitions & des vivres dans des pays dévastés & dans des déserts, nuisit aux entreprises sur la Crimée. On se trouva dans de vastes solitudes sur la riviere de Samare, sans Magasins. *Galitzin* fit dans ces déserts ce qu'on n'a point, je pense, fait ailleurs; il employa trente mille hommes à bâtir sur la Samare une Ville qui put servir d'entrepôt pour la campagne prochaine; elle fut commencée dès cette année & achevée en trois mois l'année suivante, toute de bois à la vérité, avec deux maisons de briques & des remparts de gazon, mais munie d'artillerie & en état de défense.

1687.
1688.

C'est tout ce qui se fit de singulier dans

cette expédition ruineuse. Cependant *Sophie* régnait ; *Ivan* n'avait que le nom de Czar, & PIERRE âgé de dix-sept ans avait déjà le courage de l'être. L'Envoyé de Pologne *La Neuville*, résidant alors à Moscow, & témoin oculaire de ce qui se passa, prétend que *Sophie* & *Galitzin* engagerent le nouveau Chef des Strélitz à leur sacrifier leur jeune Czar : il paraît au moins que six cens de ces Strélitz devaient s'emparer de sa personne. Les Mémoires secrets que la Cour de Russie m'a confiés assurent que le parti était pris de tuer PIERRE I : le coup allait être porté, & la Russie était privée pour jamais de la nouvelle existence qu'elle a reçue depuis. Le Czar fut encore obligé de se sauver au Couvent de la Trinité, refuge ordinaire de la Cour menacée de la soldatesque. Là il convoque les Boyards de son parti, assemble une Milice, fait parler aux Capitaines des Strélitz, appelle à lui quelques Allemands établis dans Moscow depuis long-tems, tous attachés à sa personne, parce qu'il favorisait déjà les étrangers. *Sophie* & *Ivan* restés dans Moscow conjurerent le Corps des Strélitz de leur demeurer fidéles ; mais la cause de PIERRE qui se plaint d'un attentat médité contre sa personne & contre sa mere l'emporte sur celle d'une Princesse & d'un Czar dont le seul aspect éloignait tous les cœurs. Tous les complices furent pu-

tés avec une sévérité à laquelle le pays était alors aussi accoutumé qu'aux attentats ; quelques-uns furent décapités après avoir éprouvé le supplice du knout ou des battoks. Le Chef des Strélitz périt de cette maniere : on coupa la langue à d'autres qu'on soupçonnait. Le Prince *Galitzin* qui avait un de ses parens auprès du Czar PIERRE obtint la vie ; mais dépouillé de tous ses biens qui étaient immenses, il fut relégué sur le chemin d'Archangel. *La Neuville* présent à toute cette catastrophe, dit qu'on prononça la sentence à *Galitzin* en ces termes : *Il t'est ordonné par le très-clément Czar de te rendre à Karga ville sous le Pôle, & d'y rester le reste de tes jours ; la bonté extrême de Sa Majesté t'accorde trois sols par jour.*

Il n'y a point de Ville sous le Pôle. Karga est au soixante & deuxieme degré de latitude, six degrés & demi seulement plus au Nord que Moscow. Celui qui aurait prononcé cette sentence eût été mauvais Géographe : on prétend que *La Neuville* a été trompé par un rapport infidéle.

Enfin la Princesse *Sophie* fut reconduite dans son Monastere de Moscow, après avoir régné long-tems : ce changement était un assez grand supplice.

De ce moment PIERRE régna. Son frere *Ivan* n'eut d'autre part au gouvernement que celle de voir son nom dans les actes.

publics : il mena une vie privée, & mourut en 1696.

CHAPITRE SIXIEME.

REGNE

DE

PIERRE PREMIER.

Commencement de la grande Réforme.

PIERRE LE GRAND avait une taille haute, dégagée, bien formée, le visage noble, des yeux animés, un tempérament robuste, propre à tous les exercices & à tous les travaux ; son esprit était juste, ce qui est le fond de tous les vrais talens ; & cette justesse était mêlée d'une inquiétude qui le portait à tout entreprendre & à tout faire. Il s'en fallait beaucoup que son éducation eût été digne de son génie : l'intérêt de la Princesse *Sophie* avait été sur-tout de le laisser dans l'ignorance, & de l'abandonner aux excès que la jeunesse, l'oisiveté, la coutume & son rang ne rendaient que trop permis. Cependant il était récemment marié, & il avait épousé comme tous les autres Czars, une de ses

Juin 1689.

Sujettes, fille du Colonel *Lapuchin*, mais étant jeune & n'ayant eu pendant quelque tems d'autre prérogative du Trône que celle de se livrer à ses plaisirs, les liens sérieux du mariage ne le retinrent pas assez. Les plaisirs de la table avec quelques Etrangers attirés à Moscow par le Ministre *Galitzin*, ne firent pas augurer qu'il serait un réformateur ; cependant malgré les mauvais exemples, & même malgré les plaisirs, il s'appliquait à l'Art Militaire & au Gouvernement : on devait déjà en lui reconnaître le germe d'un grand homme.

On s'attendait encore moins qu'un Prince qui était saisi d'un effroi machinal qui allait jusqu'à la sueur froide & à des convulsions quand il fallait passer un ruisseau, deviendrait un jour le meilleur homme de mer dans le Septentrion. Il commença par dompter sa nature en se jettant dans l'eau malgré son horreur pour cet élément ; l'aversion se changea même en un goût dominant.

L'ignorance dans laquelle on l'éleva le faisait rougir. Il apprit de lui-même & presque sans maîtres assez d'Allemand & de Hollandais pour s'expliquer & pour écrire intelligiblement dans ces deux langues. Les Allemands & les Hollandais étaient pour lui les Peuples les plus polis ; puisque les uns exerçaient déjà dans Moscow une partie des Arts qu'il voulait faire naître dans

ſon Empire, & les autres excellaient dans la Marine qu'il regardait déjà comme l'Art le plus néceſſaire.

Telles étaient ſes diſpoſitions, malgré les penchans de ſa jeuneſſe. Cependant il avait toujours des factions à craindre, l'humeur turbulente des Strélitz à réprimer & une guerre preſque continuelle contre les Tartares de la Crimée à ſoutenir. Cette guerre avait fini en 1689 par une treve qui dura peu de tems.

Dans cet intervalle PIERRE ſe fortifia dans le deſſein d'appeller les Arts dans ſa Patrie.

Son pere *Alexis* avait eu déjà les mêmes vues, mais ni la fortune ni le tems ne le ſeconderent : il tranſmit ſon génie à ſon fils, mais plus développé, plus vigoureux, plus opiniâtre dans les difficultés.

Alexis avait fait venir de Hollande à grands frais le (1) Conſtructeur *Bothler*, Patron de Vaiſſeau, avec des Charpentiers & des Matelots, qui bâtirent ſur le Volga une grande Frégate & un Yacht ; ils deſcendirent le fleuve juſqu'à Aſtracan ; on devait les employer avec des navires qu'on allait conſtruire pour trafiquer avantageuſement avec la Perſe par la mer Caſpienne. Ce fut alors qu'éclata la révolte de *Stenko Raſin*. Ce rebelle fit détruire les

(1) Mémoires de Petersbourg & de Moſcow.

deux bâtimens qu'il eût dû conserver pour son intérêt : il massacra le Capitaine : le reste de l'équipage se sauva en Perse, & delà gagna les terres de la Compagnie Hollandaise des Indes. Un maître Charpentier bon constructeur resta dans la Russie, & y fut long-tems ignoré.

Un jour PIERRE se promenant à Ismaelof, une des Maisons de plaisance de son Aïeul, il apperçut parmi quelques raretés une petite chaloupe Anglaise qu'on avait absolument abandonnée : il demanda à l'Allemand *Timmerman* son maître de Mathématique, pourquoi ce petit bateau était autrement construit que ceux qu'il avait vu sur la Moska ? *Timmerman* lui répondit qu'il était fait pour aller à voiles & à rames. Le jeune Prince voulut incontinent en faire l'épreuve ; mais il fallait le radouber, le ragréer : on retrouva ce même constructeur *Brant* ; il était retiré à Moscow : il mit en état la chaloupe, & la fit voguer sur la riviere d'Yauza qui baigne les fauxbourgs de la Ville.

PIERRE fit transporter sa chaloupe sur un grand lac dans le voisinage du Monastere de la Trinité ; il fit bâtir par *Brant* deux frégates & trois yachts, & en fut lui-même le Pilote. Enfin, long-tems après en 1694, il alla à Archangel, & ayant fait construire un petit vaisseau dans ce Port par ce même *Brant*, il s'embarqua sur la Mer glaciale

qu'aucun Souverain ne vit jamais avant lui ; il était escorté d'un vaisseau de guerre Hollandais commandé par le Capitaine *Jolson*, & suivi de tous les navires marchands abordés à Archangel. Déjà il aprenait la manoeuvre, & malgré l'empressement des courtisans à imiter leurs maîtres, il était le seul qui l'apprit.

Il n'était pas moins difficile de former des troupes de terre affectionnées & disciplinées que d'avoir une flotte. Ses premiers essais de marine sur un lac avant son voyage d'Archangel, semblerent seulement des amusemens de l'enfance d'un homme de génie ; & ses premieres tentatives pour former des troupes ne parurent aussi qu'un jeu. C'était pendant la régence de *Sophie* ; & si on eût soupçonné ce jeu d'être sérieux, il eût pu lui être funeste.

Il donna sa confiance à un étranger ; c'est ce célebre *Le Fort*, d'une noble & ancienne famille de Piémont, transplantée depuis peu de siecles à Geneve, où elle a occupé les premiers emplois. On voulut l'élever dans le négoce qui seul a rendu considérable cette ville autrefois connue uniquement par la controverse.

Son génie qui le portait à de plus grandes choses, lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans ; il servit quatre mois en qualité de cadet dans la citadelle de Marseille ; de-là il passa en

Hollande, servit quelque-tems Volontaire, & fut blessé au siége de Grave sur la Meuse, ville assez forte que le Prince d'Orange depuis Roi d'Angleterre, reprit sur *Louis XIV* en 1674. Cherchant ensuite son avancement par-tout où l'espérance le guidait, il s'embarqua en 1675 avec un Colonel Allemand nommé *Verstin*, qui s'était fait donner par le Czar *Alexis* pere de PIERRE, une commission de lever quelques soldats dans les Pays-Bas, & de les amener au port d'Archangel. Mais quand on y arriva après avoir essuyé tous les périls de la mer, le Czar *Alexis* n'était plus, le gouvernement avait changé, la Russie était troublée; le Gouverneur d'Archangel laissa longtems *Verstin*, *Le Fort* & toute sa troupe dans la plus grande misere, & les menaça de les envoyer au fond de la Sibérie; chacun se sauva comme il put. *Le Fort* manquant de tout alla à Moscow, & se presenta au Résident de Danemarck nommé *de Horn*, qui le fit son Sécretaire; il y apprit la langue Russe; quelque-tems après il trouva le moyen d'être presenté au Czar PIERRE. L'aîné *Ivan* n'était pas ce qu'il fallait; PIERRE le goûta, & lui donna d'abord une compagnie d'Infanterie. A peine *Le Fort* avait-il servi, il n'était point sçavant, il n'avait étudié à fond aucun art, mais il avait beaucoup vu avec le talent de bien voir; sa conformité avec le Czar était

de devoir tout à son génie ; il sçavait d'ailleurs le Hollandais & l'Allemand que PIERRE apprenait, comme les langues des deux nations qui pouvaient être utiles à ses desseins. Tout le rendit agréable à PIERRE ; il s'attacha à lui ; les plaisirs commencerent la faveur, & les talens la confirmerent ; il fut confident du plus dangereux dessein que pût former un Czar, celui de se mettre en état de casser un jour sans péril la milice séditieuse & barbare des Strélitz. Il en avait coûté la vie au grand Sultan ou Padisha *Osman*, pour avoir voulu réformer les Janissaires. PIERRE tout jeune qu'il était s'y prit avec plus d'adresse qu'*Osman*.

Il forma d'abord dans sa maison de campagne de Préobazinsky une compagnie de cinquante de ses plus jeunes domestiques ; quelques enfans de Boyards furent choisis pour en être Officiers : mais pour apprendre à ses Boyards une subordination qu'ils ne connaissaient pas, il les fit passer par tous les grades, & lui-même en donna l'exemple, servant d'abord comme tambour, ensuite soldat, sergent & lieutenant dans la compagnie. Rien n'était plus extraordinaire ni plus utile : les Russes avaient toujours fait la guerre comme nous la faisions du tems du gouvernement féodal, lorsque des Seigneurs sans expérience menaient au combat des vassaux sans disci-

pline & mal armés ; méthode barbare suffisante contre des armées pareilles, impuissante contre des troupes régulieres.

Cette compagnie formée par le seul PIERRE, fut bientôt nombreuse, & devint depuis le Régiment des Gardes Préobazinsky. Une autre compagnie formée sur ce modèle devint l'autre régiment des Gardes Semenousky.

Il y avait déjà un régiment de cinq mille hommes sur lequel on pouvait compter, formé par le Général *Gordon* Ecossais, & composé presque tout entier d'étrangers. *Le Fort* qui avait porté les armes peu de tems, mais qui était capable de tout, se chargea de lever un régiment de douze mille hommes, & il en vint à bout ; cinq Colonels furent établis sous lui ; il se vit tout d'un coup Général de cette petite armée, levée en effet contre les Strélitz autant que contre les ennemis de l'Etat.

Ce qu'on doit remarquer, (1) & ce qui confond bien l'erreur téméraire de ceux qui prétendent que la révocation de l'Edit de Nantes & ses suites avaient coûté peu d'hommes à la France, c'est que le tiers de cette armée appellée régiment, fut composé de Français réfugiés. *Le Fort* exerça sa nouvelle troupe comme s'il n'eût jamais eu d'autre profession.

PIERRE voulut voir une de ces

(1) Manuscrit du Général *Le Fort*.

images de la guerre, un de ces camps dont l'usage commençait à s'introduire en tems de paix. On construisit un fort qu'une partie de ses nouvelles troupes devait défendre, & que l'autre devait attaquer. La différence entre ce camp & les autres fut qu'au lieu de l'image d'un combat, (1) on donna un combat réel, dans lequel il y eut des soldats de tués & beaucoup de blessés. *Le Fort* qui commandait l'attaque reçut une blessure considérable. Ces jeux sanglans devaient aguerrir les troupes; cependant il fallut de longs travaux, & même de longs malheurs pour en venir à bout. Le Czar mêla ces fêtes guerrieres aux soins qu'il se donnait pour la marine; & comme il avait fait *Le Fort* Général de terre sans qu'il eût encore commandé, il le fit Amiral sans qu'il eût jamais conduit un vaisseau: mais il le voyait digne de l'un & de l'autre. Il est vrai que cet Amiral était sans flotte, & que ce Général n'avait d'Armée que son Régiment.

On réformait peu à peu le grand abus du militaire, cette indépendance des Boyards qui amenaient à l'armée les milices de leurs paysans: c'était le véritable gouvernement des Francs, des Huns, des Goths & des Vandales, peuples vainqueurs de l'Empire Romain dans sa décadence, &

(1) Manuscrit de Général *Le Fort*.

& qui eussent été exterminés, s'ils avaient eu à combattre les anciennes légions Romaines disciplinées, ou des armées telles que celles de nos jours.

Bientôt l'Amiral *Le Fort* n'eut pas tout-à-fait un vain titre : il fit construire par des Hollandais & par des Vénitiens des barques longues, & même deux vaisseaux d'environ 30 pieces de canon, à l'embouchure de la Véronise qui se jette dans le Tanaïs; ces vaisseaux pouvaient descendre le fleuve, & tenir en respect les Tartares de la Crimée. Les hostilités avec ces peuples se renouvellaient tous les jours. Le Czar avait à choisir en 1689 entre la Turquie, la Suede & la Chine, à qui il ferait la guerre. Il faut commencer par faire voir en quels termes il était avec la Chine, & quel fut le premier traité de paix que firent les Chinois.



CHAPITRE SEPTIEME.

CONGRÈS ET TRAITÉ AVEC LES CHINOIS (1).

ON doit d'abord se représenter quelles étaient les limites de l'Empire Chinois & de l'Empire Russe. Quand on est sorti de la Sibérie proprement dite, & qu'on a laissé loin au midi cent hordes de Tartares, Kalmouks blancs, Kalmouks noirs, Monguls Mahométans, Monguls nommés Idolâtres; on avance vers le cent-trentieme degré de longitude, & au 52e de latitude sur le fleuve d'Amur ou d'Amour. Au nord de ce fleuve est une grande chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'à la mer glaciale par-delà le cercle polaire. Ce fleuve qui coule l'espace de cinq cens lieues dans la Sibérie & dans la Tartarie Chinoise, va se perdre après tant de détours dans la mer de Kamshatka. On assure qu'à son embou-

(1) Tiré des Mémoires envoyés de la Chine, de ceux de Petersbourg & des lettres rapportées dans l'histoire de la Chine, compilée par *Du Halde*.

chure dans cette mer on pêche quelquefois un poiſſon monſtrueux, beaucoup plus gros que l'hipopotame du Nil, & dont la machoire eſt d'un yvoire plus dur & plus parfait. On prétend que cet yvoire faiſait autrefois un objet de commerce, qu'on le tranſportait par la Sibérie, & que c'eſt la raiſon pour laquelle on en trouve encore pluſieurs morceaux enfouis dans les campagnes. C'eſt ce qu'on a dit de plus vraiſemblable ſur cet yvoire foſſille dont nous avons déjà parlé; car il paraît chimérique de prétendre qu'autrefois il y ait eu des éléphans en Sibérie.

Ce fleuve d'Amour eſt nommé le *fleuve noir* par les Tartares Mantchoux, & le *fleuve du Dragon* par les Chinois.

C'était (1) dans ces pays ſi long-tems inconnus que la Chine & la Ruſſie ſe diſputaient les limites de leurs Empires. La Ruſſie poſſédait quelques forts vers le fleuve d'Amour, à trois cens lieues de la grande muraille. Il y eut beaucoup d'hoſtilités entre les Chinois & les Ruſſes au ſujet de ces forts: enfin les deux Etats entendirent mieux leurs intérêts; l'Empereur *Camhi* préféra la paix & le commerce à une guerre inutile. Il envoya ſept Ambaſſadeurs à Niptchou l'un de ſes établiſſemens. Ces Ambaſſadeurs menaient environ dix mille hommes avec eux; en comptant leur eſ-

(1) Mémoires des Jéſuites *Pereira* & *Gerbillon*.

corte. C'était-là le faste Asiatique ; mais ce qui est très-remarquable, c'est qu'il n'y avait point d'exemple dans les annales de l'Empire d'une ambassade vers une autre Puissance ; ce qui est encore unique, c'est que les Chinois n'avaient jamais fait de traité de paix depuis la fondation de l'Empire. Deux fois subjugués par les Tartares qui les attaquerent & qui les dompterent, ils ne firent jamais la guerre à aucun peuple, excepté à quelques hordes, ou bientôt abandonnées à elles-mêmes sans aucun traité. Ainsi cette nation si renommée pour la morale ne connaissait point ce que nous appellons *droit des gens* ; c'est-à-dire ces regles incertaines de la guerre & de la paix, ces droits des Ministres publics, ces formules de traités, les obligations qui en résultent, les disputes sur la préséance & le point d'honneur.

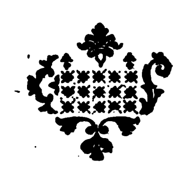
En quelle langue d'ailleurs les Chinois pouvaient-ils traiter avec les Russes au milieu des déserts ? Deux Jésuites, l'un Portugais nommé *Pereira*, l'autre Français nommé *Gerbillon*, partis de Pékin avec les Ambassadeurs Chinois, leur applanirent toutes ces difficultés nouvelles, & furent les véritables médiateurs. Ils traiterent en latin avec un Allemand de l'ambassade Russe, qui savait cette langue. Le chef de l'ambassade Russe était *Golovin* Gouverneur de la Sibérie ; il étala une plus grande magnificence que les Chinois, & par-là

donna une noble idée de ſon Empire à ceux qui s'étaient crus les ſeuls puiſſans ſur la terre. Les deux Jéſuites réglerent les limites des deux dominations ; elles furent poſées à la riviere de Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négociait. Le midi reſta aux Chinois, le nord aux Ruſſes. Il n'en coûta à ceux-ci qu'une petite forteresse qui ſe trouva bâtie au-delà des limites ; on jura une paix éternelle ; & après quelques conteſtations, les Ruſſes & les Chinois la jurerent (1) au nom du même Dieu, en ces termes : *Si quelqu'un a jamais la penſée ſecrette de rallumer le feu de la guerre, nous prions le Seigneur ſouverain de toutes choſes, qui connaît les cœurs, de punir ces traîtres par une mort précipitée.*

Cette formule commune à des Chinois & à des Chrétiens, peut faire connaître deux choſes importantes ; la premiere, que le gouvernement Chinois n'eſt ni athée, ni idolâtre, comme on l'en a ſi ſouvent accuſé par des imputations contradictoires ; la ſeconde, que tous les peuples qui cultivent leur raiſon, reconnaiſſent en effet le même Dieu, malgré tous les égaremens de cette raiſon mal inſtruite. Le traité fût rédigé en Latin dans deux exemplaires. Les Ambaſſadeurs Ruſſes ſignérent les premiers la copie qui

(1) 1689, 8 Septembre nouveau ſtyle. Mémoires de la Chine.

leur demeura ; & les Chinois signerent aussi la leur les premiers, selon l'usage des nations de l'Europe qui traitent de Couronne à Couronne. On observa un autre usage des nations Asiatiques, & des premiers âges du monde connu ; le traité fut gravé sur deux gros marbres, qui furent posés pour servir de bornes aux deux Empires. Trois ans après le Czar envoya le Danois *Ilbrand Id* en ambassade à la Chine, & le commerce établi a subsisté depuis avec avantage jusqu'à une rupture entre la Russie & la Chine en 1722 ; mais après cette interruption il a repris une nouvelle vigueur.





CHAPITRE HUITIEME.

EXPÉDITION VERS LES PALUS MÉOTIDES. CONQUÊTE D'ASOPH.

Le Czar envoye des jeunes gens s'instruire dans les pays étrangers.

IL ne fut pas si aisé d'avoir la paix avec les Turcs : le tems même paraissait venu de s'élever sur leurs ruines. Venise accablée par eux commençait à se relever. Le même *Morosini* qui avait rendu Candie aux Turcs leur prenait le Péloponese, & cette conquête lui mérita le surnom de *Péloponésiaque*, honneur qui rappellait le tems de la République Romaine. L'Empereur d'Allemagne *Léopold* avait quelque succès contre l'Empire Turc en Hongrie, & les Polonais repoussaient au moins les courses des Tartares de Crimée.

PIERRE profita de ces circonstances pour aguerrir ses troupes, & pour se donner, s'il pouvait, l'empire de la mer Noire. Le

Général *Gordon* marcha le long du Tanaïs vers Asoph avec son grand Régiment de cinq mille hommes ; le Général *Le Fort* avec le sien de douze mille, un corps de Strélitz commandé par *Sheremeto* & *Shein*, originaires de Prusse, un Corps de Cosaques, un grand train d'artillerie : tout fut prêt pour cette expédition.

1694.

Cette grande armée s'avance sous les ordres du Maréchal *Sheremoto* (1) au commencement de l'été 1695, vers Asoph à l'embouchure du Tanaïs, & à l'extrêmité des Palus-Méotides, qu'on nomme aujourd'hui la mer de Zabache. Le Czar était à l'armée, mais en qualité de volontaire, voulant long-tems apprendre avant que de commander. Pendant la marche on prit d'assaut deux tours que les Turcs avaient bâties sur les deux bords du fleuve.

L'entreprise était difficile ; la place, assez bien fortifiée, était défendue par une garnison nombreuse. Des barques longues semblables aux saïques Turques, construites par des Vénitiens, & deux petits vaisseaux de guerre Hollandais sortis de la Véronise, ne furent pas assez tôt prêts, & ne purent entrer dans la mer d'Asoph. Tout commencement éprouve toujours des obstacles. Les Russes n'avaient point encore fait de siege régulier : cet essai ne fut pas d'abord heureux.

(1) *Sheremetow*, ou *Sheremetof*.

Un nommé *Jacob* natif de Dantzik, dirigeait l'artillerie sous le commandement du Genéral *Shein* : car on n'avait guere que des étrangers pour principaux Artilleurs, pour Ingénieurs, comme pour Pilotes. Ce *Jacob* fut condamné au châtiment des battoks par son Général *Shein* Prussien. Le commandement alors semblait affermi par ses rigueurs. Les Russes s'y soumettaient malgré leur penchant pour les séditions, & après ces châtimens ils servaient comme à l'ordinaire. Le Dantzikois pensait autrement; il voulut se venger : il encloua le canon, se jetta dans Asoph, embrassa la Religion Musulmane; & défendit la Place avec succès. Cet exemple fait voir que l'humanité qu'on exerce aujourd'hui en Russie, est préférable aux anciennes sévérités, & retient mieux dans le devoir les hommes qui avec une éducation heureuse ont pris des sentimens d'honneur. L'extrême rigueur était alors nécessaire envers le bas peuple : mais quand les mœurs ont changé, l'Impératrice *Elizabeth* a achevé par la clémence l'ouvrage que son pere commença par les loix. Cette indulgence a été même poussée à un point dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire d'aucun peuple. Elle a promis que pendant son regne personne ne serait puni de mort, & a tenu sa promesse. Elle est la premiere Souveraine qui ait

ainsi respecté la vie des hommes. Les malfaiteurs ont été condamnés aux mines, aux travaux publics : leurs châtimens sont devenus utiles à l'Etat ; institution non moins sage qu'humaine. Par-tout ailleurs on ne fait que tuer un criminel avec appareil, sans avoir jamais empêché les crimes. La terreur de la mort fait moins d'impression peut-être sur des méchans pour la plupart fainéans, que la crainte d'un châtiment & d'un travail pénible qui renaissent tous les jours.

Pour revenir au siege d'Asoph, soutenu désormais par le même homme qui avait dirigé les attaques, on tenta vainement un assaut, & après avoir perdu beaucoup de monde on fut obligé de lever le siege.

La constance dans toute entreprise formait le caractere de PIERRE. Il conduisit une armée plus considérable encore devant Asoph, au printems de 1696. Le Czar *Ivan* son frere venait de mourir. Quoique son autorité n'eût pas été gênée par *Ivan*, qui n'avait que le nom du Czar, elle l'avait toujours été un peu par les bienséances. Les dépenses de la maison d'*Ivan* retournaient par sa mort à l'entretien de l'armée ; c'était un secours pour un Etat qui n'avait pas alors d'aussi grands revenus qu'aujourd'hui. PIERRE écrivit à l'Empereur *Léopold*, aux Etats-Généraux, à

1696.

l'Electeur de Brandebourg, pour en obtenir des Ingénieurs, des Artilleurs, des gens de mer. Il engagea à sa solde des Kalmouks, dont la Cavalerie est très-utile contre celle des Tartares de Crimée.

Le succès le plus flatteur pour le Czar, fut celui de sa petite flotte qui fut enfin complette & bien gouvernée. Elle battit les saïques Turques envoyées de Constantinople, & en prit quelques-unes. Le siege fut poussé régulierement par tranchées, non pas tout-à-fait selon notre méthode ; les tranchées étaient trois fois plus profondes, & les parapets étaient de hauts remparts. Enfin les assiégés rendirent la place le 28 Juillet n. st. sans aucun honneur de la Guerre, sans emporter ni armes, ni munitions, & ils furent obligés de livrer le transfuge *Jacob* aux assiégeans.

1696.

Le Czar voulut d'abord en fortifiant Asoph, en le couvrant par des forts, en creusant un port capable de contenir les plus gros vaisseaux, se rendre maître du détroit de Caffa, de ce Bosphore Cimmérien qui donne entrée dans le Pont-Euxin, lieux célebres autrefois par les armemens de *Mithridate*. Il laissa trente-deux saïques armées devant Asoph (1), & prépara tout pour former contre les Turcs une flotte

(1) Mémoires de *Le Fort*.

de neuf vaisseaux de soixante pieces de canon, & de quarante-un, portant depuis trente jusqu'à cinquante pieces d'artillerie. Il exigea que les plus grands Seigneurs, les plus riches Négocians contribuassent à cet armement; & croyant que les biens des Ecclésiastiques devaient servir à la cause commune, il obligea le Patriarche, les Evêques, les Archimandrites à payer de leur argent cet effort nouveau qu'il faisait pour l'honneur de sa patrie, & pour l'avantage de la Chrétienté. On fit faire par les Causaques des bateaux légers auxquels ils sont accoutumés, & qui peuvent côtoyer aisément les rivages de la Crimée. La Turquie devait être alarmée d'un tel armement, le premier qu'on eût jamais tenté sur les Palus-Méotides. Le projet était de chasser pour jamais les Tartares & les Turcs de la Crimée, & d'établir ensuite un grand commerce aisé & libre avec la Perse par la Géorgie. C'est le même commerce que firent autrefois les Grecs à Colchos, & dans cette Kersonese Taurique que le Czar semblait devoir soumettre.

Vainqueur des Turcs & des Tartares, il voulut accoutumer son peuple à la gloire comme aux travaux. Il fit entrer à Moscow son armée sous des arcs de triomphe, au milieu des feux d'artifice & de tout ce qui put embellir cette fête. Les soldats qui

avaient combattu ſur les ſaïques Vénitiennes contre les Turcs, & qui formaient une troupe ſéparée, marcherent les premiers. Le Maréchal *Sheremeto*, les Généraux *Gordon* & *Sheen*, l'Amiral *Le Fort*, les autres Officiers généraux précéderent dans cette pompe le Souverain, qui diſait n'avoir point encore de rang dans l'armée, & qui par cet exemple voulait faire ſentir à toute la Nobleſſe qu'il faut mériter les grades militaires pour en jouir.

Ce triomphe ſemblait tenir en quelque choſe des anciens Romains : il leur reſſembla ſur-tout en ce que les triomphateurs expoſaient dans Rome les vaincus aux regards des peuples, & les livraient quelquefois à la mort ; les eſclaves faits dans cette expédition ſuivaient l'armée ; & ce *Jacob* qui l'avait trahi, était mené dans un chariot ſur lequel on avait dreſſé une potence, à laquelle il fut attaché après avoir ſouffert le ſupplice de la roue.

On frappa alors la premiere médaille en Ruſſie. La légende Ruſſe eſt remarquable : PIERRE Ier. *Empereur de Moſcovie toujours auguſte.* Sur le revers eſt Aſoph avec ces mots : *vainqueur par les flammes & les eaux.*

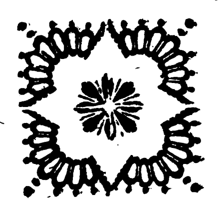
PIERRE était affligé dans ce ſuccès de ne voir ſes vaiſſeaux & ſes galeres de la mer d'Aſoph, bâtis que par des mains étrange-

res. Il avait encore autant d'envie d'avoir un port sur la mer Baltique, que sur le Pont-Euxin.

Il envoya au mois de Mars 1697, soixante jeunes Russes du régiment de *Le Fort* en Italie, la plupart à Venise quelques-uns à Livourne, pour y apprendre la marine & la construction des galeres; il en fit partir quarante autres (1) pour s'instruire en Hollande de la fabrique & de la manœuvre des grands vaisseaux: d'autres furent envoyés en Allemagne pour servir dans les armées de terre, & pour se former à la discipline Allemande. Enfin, il résolut de s'éloigner quelques années de ses Etats, dans le dessein d'apprendre à les mieux gouverner. Il ne pouvait résister au violent desir de s'instruire par ses yeux & même par ses mains, de la marine & des arts qu'il voulait établir dans sa patrie. Il se proposa de voyager inconnu en Danemark, dans le Brandebourg, en Hollande, à Vienne, à Venise & à Rome. Il n'y eut que la France & l'Espagne qui n'entrassent point dans son plan; l'Espagne, parce que ces arts qu'il cherchait y étaient alors trop négligés; & la France parce qu'ils y régnaient peut-être avec trop de faste, & que la hauteur de *Louis XIV*, qui avait choqué

(1) Manuscrit du Général *Le Fort*.

tant de Potentats, convenait mal à la simplicité avec laquelle il comptait faire ses voyages. De plus, il était lié avec la plupart de toutes les Puissances chez lesquelles il allait, excepté avec la France & avec Rome. Il se souvenait encore avec quelque dépit du peu d'égards que *Louis XIV* avait eu pour l'ambassade de 1687, qui n'eut pas autant de succès que de célébrité : & enfin il prenait déjà le parti d'*Auguste* Electeur de Saxe, à qui le Prince de *Conty* disputait la couronne de Pologne.



CHAPITRE NEUVIEME.

VOYAGES
DE
PIERRE LE GRAND.

Le dessein étant pris de voir tant d'Etats & tant de Cours en simple particulier, il se mit lui-même à la suite de trois Ambassadeurs, comme il s'était mis à la suite de ses Généraux à son entrée triomphante dans Moscow.

1697.

(1) Les trois Ambassadeurs étaient le Général *Le Fort*, le Boyard *Alexis Gollovin*, Commissaire général des guerres, & Gouverneur de Sibérie, le même qui avait signé le Traité d'une paix perpétuelle avec les Plénipotentiaires de la Chine sur les frontieres de cet Empire ; & *Vonitsin* Diak ou Sécretaire d'Etat, long-tems employé dans les Cours étrangeres. Quatre premiers Sécretaires, douze Gentilshommes, deux Pages pour chaque Ambassadeur, une compagnie de cinquante Gardes avec leurs Officiers, tous du Régiment

(1) Mémoires de Petersbourg & Mémoires de *Le Fort*.

Préobazinki, composaient la suite principale de cette ambassade ; il y avait en tout deux cens personnes ; & le Czar se réservant pour tous domestiques un valet-de-chambre, un homme de livrée & un nain, se confondait dans la foule. C'était une chose inouie dans l'histoire du monde qu'un Roi de vingt-cinq ans qui abandonnait ses Royaumes pour mieux régner. Sa victoire sur les Turcs & les Tartares, l'éclat de son entrée triomphante à Moscow, les nombreuses troupes étrangeres affectionnées à son service, la mort d'*Ivan* son frere, la clôture de la Princesse *Sophie*, & plus encore le respect général pour sa personne, devaient lui répondre de la tranquillité de ses Etats pendant son absence. Il confia la Régence au Boyard *Strechnef*, & au Knès *Romadonouski*, lesquels devaient dans les affaires importantes délibérer avec d'autres Boyards.

Les troupes formées par le Général *Gordon* resterent à Moscow pour assurer la tranquillité de la Capitale. Les Strélitz qui pouvaient la troubler furent distribués sur les frontieres de la Crimée, pour conserver la conquête d'Asoph, & pour réprimer les incursions des Tartares. Ayant ainsi pourvu à tout, il se livrait à son ardeur de voyager & de s'instruire.

Ce voyage ayant été l'occasion ou le prétexte de la sanglante guerre qui traver-

sa si long-tems le Czar dans tous ses grands projets, & enfin les seconda, qui détrôna le Roi de Pologne *Auguste*, donna la couronne à *Stanislas* & la lui ôta, qui fit du Roi de Suede *Charles XII* le premier des Conquérans pendant neuf années, & le plus malheureux des Rois pendant neuf autres ; il est nécessaire pour entrer dans le détail de ces événemens, de representer ici en quelle situation était alors l'Europe.

Le Sultan *Mustapha II* régnait en Turquie. Sa faible administration ne faisait de grands efforts, ni contre l'Empereur d'Allemagne *Léopold*, dont les armes étaient heureuses en Hongrie, ni contre le Czar qui venait de lui enlever Asoph & qui menaçait le Pont-Euxin, ni même contre Venise qui enfin s'était emparée de tout le Péloponese.

Jean Sobiesky, Roi de Pologne, à jamais célebre par la victoire de Chocsim, & par la délivrance de Vienne, était mort le 17 Juin 1696, & cette couronne était déja disputée par *Auguste* Electeur de Saxe qui l'emporta, & par *Armand* Prince de *Conty*, qui n'eut que l'honneur d'être élu.

Avril 1697.

La Suede venait de perdre, & regrettait peu *Charles XI*, premier Souverain véritablement absolu dans ce pays, pere d'un Roi qui le fut davantage, & avec lequel s'est éteint le despotisme. Il laissait

fur le trône *Charles XII*, fon fils âgé de quinze ans. C'était une conjonƈture favorable en apparence aux projets du Czar; il pouvait s'aggrandir fur le Golfe de Finlande & vers la Livonie. Ce n'était pas affez d'inquiéter les Turcs fur la mer Noire: des établiffemens fur les Palus-Méotides & vers la mer Cafpienne ne fuffifaient pas à fes projets de marine, de commerce & de puiffance; la gloire même que tout réformateur defire ardemment, n'était ni en Perfe ni en Turquie; elle était dans notre partie de l'Europe, où l'on éternife les grands talens en tout genre. Enfin PIERRE ne voulait introduire dans fes Etats ni les mœurs Turques, ni les Perfanes, mais les nôtres.

L'Allemagne en guerre à la fois avec la Turquie & avec la France, ayant pour fes Alliés l'Efpagne, l'Angleterre & la Hollande contre le feul *Louis XIV*, était prête de conclure la paix, & les Plénipotentiaires étaient déjà affemblés au château de Rifvick auprès de la Haye.

Ce fut dans ces circonftances que PIERRE & fon ambaffade prirent leur route au mois d'Avril 1697 par la grande Novogorod. Delà on voyagea par l'Eftonie & par la Livonie, Provinces autrefois conteftées entre les Ruffes, les Suédois & les Polonais, & acquifes enfin à la Suede par la force des armes.

La fertilité de la Livonie, la situation de Riga sa Capitale, pouvaient tenter le Czar; il eut du moins la curiosité de voir les fortifications des citadelles. Le Comte d'*Alberg* Gouverneur de Riga en prit de l'ombrage; il lui refusa cette satisfaction, & parut témoigner peu d'égard pour l'ambassade. Cette conduite ne servit pas à refroidir dans le cœur du Czar le desir qu'il pouvait concevoir d'être un jour le maître de ces Provinces.

De la Livonie on alla dans la Prusse Brandebourgeoise, dont une partie a été habitée par les anciens Vandales; la Prusse Polonaise avait été comprise dans la Sarmatie d'Europe; la Brandebourgeoise était un pays pauvre, mal peuplé, mais où l'Electeur, qui se fit donner depuis le titre de Roi, étalait une magnificence nouvelle & ruineuse. Il se piqua de recevoir l'ambassade dans sa ville de Kœnigsbert avec un faste royal. On se fit de part & d'autre les présens les plus magnifiques. Le contraste de la parure Française que la Cour de Berlin affectait, avec les longues robes Asiatiques des Russes, leurs bonnets rehaussés de perles & de pierreries, leurs cimeterres pendants à la ceinture, fit un effet singulier. Le Czar était vêtu à l'Allemande. Un Prince de Géorgie qui était avec lui vêtu à la mode des Persans, étalait une autre sorte de magnificence: c'est le même qui fut pris à la

journée de Narva, & qui eſt mort en Suede.

PIERRE mépriſait tout ce faſte ; il eût été à deſirer qu'il eût également mépriſé ces plaiſirs de table dans leſquels l'Allemagne mettait alors ſa gloire. (1) Ce fut dans un de ces repas trop à la mode alors, auſſi dangereux pour la ſanté que pour les mœurs, qu'il tira l'épée contre ſon favori *Le Fort* ; mais il témoigna le même regret de cet emportement paſſager, qu'*Alexandre* en eut du meurtre de *Clitus* ; il demanda pardon à *Le Fort*. Il diſait qu'il voulait réformer ſa nation, & qu'il ne pouvait pas encore ſe réformer lui-même. Le Général *Le Fort*, dans ſon manuſcrit, loue encore plus le fond du caractere du Czar qu'il ne blâme cet excès de colere.

L'ambaſſade paſſe par la Poméranie, par Berlin ; une partie prend ſa route par Magdebourg, l'autre par Hambourg, ville que ſon grand commerce rendait déjà puiſſante, mais non pas auſſi opulente & auſſi ſociable qu'elle l'eſt devenue depuis. On tourne vers Minden ; on paſſe la Veſtphalie ; & enfin on arrive par Cleves dans Amſterdam.

Le Czar ſe rendit dans cette ville quinze jours avant l'ambaſſade ; il logea d'abord dans la maiſon de la Compagnie des Indes,

(1) Mémoires manuſcrits de *Le Fort*.

mais bientôt il choisit un petit logement dans les chantiers de l'Amirauté. Il prit un habit de Pilote, & alla dans cet équipage au village de Sardam, où l'on construisait alors beaucoup plus de vaisseaux encore qu'aujourd'hui. Ce village est aussi grand, aussi peuplé, aussi riche, & plus propre que beaucoup de villes opulentes. Le Czar admira cette multitude d'hommes toujours occupés; l'ordre, l'exactitude des travaux; la célérité prodigieuse à construire un vaisseau, & le munir de tous ses agrès, & cette quantité incroyable de magasins, de machines qui rendent le travail plus facile & plus sûr. Le Czar commença par acheter une barque, à laquelle il fit de ses mains un mât brisé; ensuite il travailla à toutes les parties de la construction d'un vaisseau, menant la même vie que les artisans de Sardam, s'habillant, se nourrissant comme eux, travaillant dans les forges, dans les corderies, dans ces moulins dont la quantité prodigieuse borde le village, & dans lesquels on scie le sapin & le chêne, on tire l'huile, on fabrique le papier, on file les métaux ductiles. Il se fit inscrire dans le nombre des charpentiers sous le nom de *Pierre Michaeloff*. On l'appellait communément *Maître Pierre*, PETERBAS, & les ouvriers d'abord interdits d'avoir un Souverain pour compagnon, s'y accoutumerent familiérement.

Tandis qu'il maniait à Sardam le compas & la hache, on lui confirma la nouvelle de la ſciſſion de la Pologne, & de la double nomination de l'Electeur *Auguſte* & du Prince de *Conti*. Le Charpentier de Sardam promit auſſi-tôt trente mille hommes au Roi *Auguſte*. Il donnait de ſon attelier des ordres à ſon armée d'Ukraine aſſemblée contre les Turcs.

11 Août 1697.

Ses troupes remporterent une victoire contre les Tartares, aſſez près d'Aſoph, & même quelques mois après elles prirent la ville d'Or, ou Orkapi, que nous nommons Précop. Pour lui il perſiſtait à s'inſtruire dans plus d'un art; il allait de Sardam à Amſterdam travailler chez le célebre anatomiſte *Ruiſch*; il faiſait des opérations de chirurgie, qui en un beſoin pouvaient le rendre utile à ſes Officiers ou à lui-même. Il s'inſtruiſait de la phyſique naturelle dans la maiſon du Bourg-meſtre *Vitſen*, citoyen recommandable à jamais par ſon patriotiſme, & par l'emploi de ſes richeſſes immenſes qu'il prodiguait en citoyen du monde, envoyant à grands frais des hommes habiles chercher ce qu'il y avait de plus rare dans toutes les parties de l'univers, & frétant des vaiſſeaux à ſes dépens, pour découvrir de nouvelles terres.

PETERBAS ne ſuſpendit ſes travaux que pour aller voir ſans cérémonie, à Utrecht

& à la Haye, *Guillaume* Roi d'Angleterre & Stadhouder des Provinces-Unies. Le Général *Le Fort* était seul en tiers avec les deux Monarques. Il assista ensuite à la cérémonie de l'entrée de ses Ambassadeurs, & à leur audience; ils presenterent en son nom aux Députés des Etats, six cens des plus belles martres zibélines; & les Etats outre le présent ordinaire qu'ils leur firent à chacun d'une chaîne d'or & d'une médaille, leur donnerent trois carosses magnifiques. Ils reçurent les premieres visites de tous les Ambassadeurs plénipotentiaires qui étaient au Congrès de Risvick, excepté des Français, à qui ils n'avaient pas notifié leur arrivée, non-seulement parce que le Czar prenait le parti du Roi *Auguste* contre le Prince de *Conti*, mais parce que le Roi *Guillaume* dont il cultivait l'amitié ne voulait point la paix avec la France.

De retour à Amsterdam il y reprit ses premieres occupations, & acheva de ses mains un vaisseau de soixante pieces de canon qu'il avait commencé, & qu'il fit partir pour Archangel, n'ayant pas alors d'autre port sur les mers de l'Océan.

Non-seulement il faisait engager à son service des réfugiés Français, des Suisses, des Allemands; mais il faisait partir des artisans de toute espece pour Moscow, & n'envoyait que ceux qu'il avait vu travailler lui-même. Il est très-peu de métiers &

d'arts

d'arts qu'il n'approfondît dans les détails: il se plaisait sur-tout à réformer les cartes des Géographes, qui alors plaçaient au hazard toutes les positions des villes & des fleuves de ses Etats peu connus. On a conservé la carte sur laquelle il traça la communication de la mer Caspienne & de la mer Noire, qu'il avait déjà projettée, & dont il avait chargé un Ingénieur Allemand nommé *Brakel*. La jonction de ces deux mers était plus facile que celle de l'Océan & de la Méditerranée, exécutée en France; mais l'idée d'unir la mer d'Asoph & la Caspienne effrayait alors l'imagination. De nouveaux établissemens dans ce pays lui paraissaient d'autant plus convenables, que ses succès lui donnaient de nouvelles espérances.

Juillet 1690.

Ses troupes commandées par le Général *Shein* & par le Prince *Dolgorouki*, venaient de remporter une victoire auprès d'Asoph sur les Tartares, & même sur un corps de Janissaires que le Sultan *Mustapha* leur avait envoyé. Ce succès servit à le faire respecter davantage de ceux qui blâmaient un Souverain d'avoir quitté ses Etats pour exercer des métiers dans Amsterdam. Ils virent que les affaires du Monarque ne souffraient pas des travaux du Philosophe voyageur & artisan.

Il continua dans Amsterdam ses occupations ordinaires de Constructeur de vaisseaux, d'Ingénieur, de Géographe, de

Physicien pratique, jusqu'au milieu de Janvier 1698, & alors il partit pour l'Angleterre, toujours à la suite de sa propre ambassade.

Le Roi *Guillaume* lui envoya son yacht, & deux vaisseaux de guerre. Sa maniere de vivre fut la même que celle qu'il s'était prescrite dans Amsterdam & dans Sardam. Il se logea près du grand chantier à Deptfort, & ne s'occupa guere qu'à s'instruire. Les constructeurs Hollandais ne lui avaient enseigné que leur méthode & leur routine : il connut mieux l'art en Angleterre ; les vaisseaux s'y bâtissaient suivant des proportions mathématiques. Il se perfectionna dans cette science, & bientôt il en pouvait donner des leçons. Il travailla selon la méthode Anglaise à la construction d'un vaisseau, qui se trouva un des meilleurs voiliers de la mer. L'art de l'horlogerie déjà perfectionné à Londres attira son attention ; il en connut parfaitement toute la théorie. Le Capitaine & Ingénieur *Perri* qui le suivit de Londres en Russie, dit que depuis la fonderie des canons, jusqu'à la filerie des cordes, il n'y eut aucun métier qu'il n'observât & auquel il ne mît la main toutes les fois qu'il était dans les atteliers.

On trouva bon, pour cultiver son amitié, qu'il engageât des ouvriers comme il avait fait en Hollande : mais outre les artisans,

il eut ce qu'il n'aurait pas trouvé si aisément à Amsterdam, des Mathématiciens. *Ferguſſon* Ecossais, bon Géometre, se mit à son service : c'est lui qui a établi l'arithmétique en Russie dans les Bureaux des finances, où l'on ne se servait auparavant que de la méthode Tartare de compter avec des boules enfilées dans du fil d'archal, méthode qui suppléait à l'écriture, mais embarrassante & fautive, parce qu'après le calcul on ne peut voir si on s'est trompé. Nous n'avons connu les chiffres Indiens dont nous nous servons, que par les Arabes au neuvieme siecle; l'Empire de Russie ne les a reçus que mille ans après; c'est le sort de tous les arts; ils ont fait lentement le tour du monde. Deux jeunes gens de l'école des Mathématiques accompagnerent *Fergusson*, & ce fut le commencement de l'école de marine que PIERRE établit depuis. Il observait & calculait les éclipses avec *Fergusson*. L'Ingénieur *Perri*, quoique très-mécontent de n'avoir pas été assez récompensé, avoue que PIERRE s'était instruit dans l'Astronomie : il connaissait bien les mouvemens des corps célestes, & même les loix de la gravitation qui les dirige. Cette force si démontrée, & avant le grand *Newton* si inconnue, par laquelle toutes planetes pesent les unes sur les autres, & qui les retient dans leurs orbites, était déja familiere à un Souverain

de la Ruſſie, tandis qu'ailleurs on ſe repaiſſait de tourbillons chimériques, & que dans la patrie de *Galilée* des ignorans ordonnaient à des ignorans de croire la terre immobile.

Perri partit de ſon côté pour aller travailler à des jonctions de rivieres, à des ponts, à des écluſes. Le plan du Czar était de faire communiquer par des canaux, l'Océan, la mer Caſpienne, & la mer Noire.

On ne doit pas omettre que des Négocians Anglais, à la tête deſquels ſe mit le Marquis de *Carmarthen* Amiral, lui donnerent quinze mille livres ſterling pour obtenir la permiſſion de débiter du tabac en Ruſſie. Le Patriarche par une ſévérité mal entendue, avait proſcrit cet objet de commerce; l'Egliſe Ruſſe défendait le tabac comme un péché. PIERRE mieux inſtruit, & qui parmi tous les changemens projettés méditait la réforme de l'Egliſe, introduiſit ce commerce dans ſes Etats.

Avant que PIERRE quittât l'Angleterre, le Roi *Guillaume* lui fit donner le ſpectacle le plus digne d'un tel hôte, celui d'une bataille navale. On ne ſe doutait pas alors que le Czar en livrerait un jour de véritables contre les Suédois, & qu'il remporterait des victoires ſur la mer Baltique. Enfin *Guillaume* lui fit préſent du vaiſſeau ſur lequel il avait coutume de paſſer en Hol-

lande, nommé le *Royal Transport*, aussi bien construit que magnifique. PIERRE retourna sur ce vaisseau en Hollande à la fin de Mai 1698. Il amenait avec lui trois Capitaines de vaisseau de guerre, vingt-cinq Patrons de vaisseau nommés aussi Capitaines, quarante Lieutenants, trente Pilotes, trente Chirurgiens, deux cens cinquante Canonniers, & plus de trois cens Artisans. Cette Colonie d'hommes habiles en tout genre, passa de Hollande à Archangel sur le *Royal Transport*, & de-là fut répandue dans les endroits où leurs services étaient nécessaires. Ceux qui furent engagés à Amsterdam prirent la route de Narva, qui apartenait à la Suéde.

Pendant qu'il faisait ainsi transporter les arts d'Angleterre & de Hollande dans son pays, les Officiers qu'il avait envoyés à Rome & en Italie, engageaient aussi quelques Artistes. Son Général *Sheremeto*, qui était à la tête de son ambassade en Italie, allait de Rome à Naples, à Venise, à Malthe; & le Czar passa à Vienne avec les autres Ambassadeurs. Il avait à voir la la discipline guerriere des Allemands après les flottes Anglaises & les atteliers de Hollande. La politique avait encore autant de part au voyage que l'instruction. L'Empereur était l'allié nécessaire du Czar contre les Turcs. PIERRE vit *Léopold* incognito. Les deux Monarques s'entretinrent debout

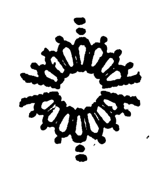
pour éviter les embarras du cérémonial.

Il n'y eut rien de marqué dans son séjour à Vienne, que l'ancienne fête de l'*hôte* & de l'*hôtesse*, que *Léopold* renouvella pour lui, & qui n'avait point été en usage pendant son regne. Cette fête qui se nomme *Wurtchafft* se célebre de cette maniere. L'Empereur est l'hôtelier, l'Impératrice l'hôteliere, le Roi des Romains, les Archiducs, les Archiduchesses sont d'ordinaire les aides, & reçoivent dans l'hôtellerie toutes les Nations vétues à la plus ancienne mode de leur pays : ceux qui sont apellés à la fête tirent au sort des billets. Sur chacun de ces billets est écrit le nom de la nation & de la condition qu'on doit representer. L'un a un billet de Mandarin Chinois; l'autre de Mirza Tartare, de Satrape Persan, ou de Sénateur Romain : une Princesse tire un billet de jardiniere ou de laitiere; un Prince est paysan ou soldat. On forme des danses convenables à tous ces caracteres. L'hôte & l'hôtesse & sa famille servent à table. Telle est l'ancienne institution : (1) mais dans cette occasion le Roi des Romains *Joseph* & la Comtesse de *Traun* representerent les anciens Egyptiens : l'Archiduc *Charles* & la Comtesse de *Valstein* figuraient les Flamands du tems de *Charles - Quint*. L'Archiduchesse *Marie*-

(1) Manuscrit de Pétersbourg & de *Le Fort*.

Elizabeth & le Comte de *Traun* étaient en Tartares ; l'Archiducheſſe *Joſephine* avec le Comte de *Vorkla* étaient à la Perſanne ; l'Archiducheſſe *Marianne* & le Prince *Maximilien* de Hanovre en payſan de la Nord-Hollande. PIERRE s'habilla en payſan de Friſe, & on ne lui adreſſa la parole qu'en cette qualité, en lui parlant toujours du Grand Czar de Ruſſie. Ce ſont de très-petites particularités, mais ce qui rapelle les anciennes mœurs, peut à quelques égards mériter qu'on en parle.

PIERRE était prêt de partir de Vienne pour aller achever de s'inſtruire à Veniſe, lorſqu'il eut la nouvelle d'une révolte qui troublait ſes Etats.



CHAPITRE DIXIEME.

CONJURATION PUNIE.

Milice des Strélitz abolie. Changemens dans les Usages, dans les Mœurs, dans l'Etat & dans l'Eglise.

IL avait pourvu à tout en partant, & même aux moyens de réprimer une rebellion. Ce qu'il faisait de grand & d'utile pour son pays, fut la cause même de cette révolte.

De vieux Boyards à qui les anciennes coutumes étaient cheres, des Prêtres à qui les nouvelles paraissaient des sacrileges, commencerent les troubles. L'ancien parti de la Princesse *Sophie* se réveilla. Une de ses Sœurs, dit-on, renfermée avec elle dans le même Monastere, ne servit pas peu à exciter les esprits: on representait de tous côtés combien il était à craindre que des étrangers ne vinssent instruire la nation. (1) Enfin qui le croirait? la permission que le Czar avoit donnée de vendre du tabac dans son Empire malgré le Clergé, fut un des grands motifs des séditieux. La superstition qui dans toute la terre est un

(1) Manuscrits de *Le Fort*.

fléau si funeste & si cher aux peuples, passa du peuple Russe aux Strélitz répandus sur les frontieres de la Lithuanie; ils s'assemblerent, ils marcherent vers Moscow dans le dessein de mettre *Sophie* sur le Trône & de fermer le retour à un Czar qui avait violé les usages en osant s'instruire chez les Etrangers. Le Corps commandé par *Shein* & par *Gordon* mieux discipliné qu'eux, les battit à quinze lieues de Moscow : mais cette supériorité d'un Général étranger sur l'ancienne Milice dans laquelle plusieurs bourgeois de Moscow étaient enrôlés, irrita encore la Nation.

Pour étouffer ces troubles, le Czar part sécrétement de Vienne, passe par la Pologne, voit incognito le Roi *Auguste*, avec lequel il prend déjà des mesures pour s'agrandir du côté de la mer Baltique. Il arrive enfin à Moscow (1) & surprend tout le monde par sa présence; il récompense les troupes qui ont vaincu les Strélitz; les prisons étaient pleines de ces malheureux. Si leur crime était grand, le châtiment le fut aussi. Leurs Chefs, plusieurs Officiers & quelques Prêtres furent condamnés à la mort (2); quelques uns furent roués, deux femmes enterrées vives.

(1) Septembre 1698.

(2) Mémoires du Capitaine & Ingénieur *Perri*, employé en Russie par PIERRE LE GRAND. Manuscrits de *Le Fort*.

On pendit autour des murailles de la Ville ; & on fit périr dans d'autres supplices deux mille Strélitz (1) ; leurs corps resterent deux jours exposés sur les grands chemins, & sur-tout autour du Monastere où résidaient les Princesses *Sophie* & *Eudoxe*. On érigea des colonnes de pierre où le crime & le châtiment furent gravés. Un très-grand nombre qui avaient leurs femmes & leurs enfans à Moscow furent dispersés avec leur famille dans la Sibérie, dans le Royaume d'Astracan, dans le pays d'Asoph : par-là du moins leur punition fut utile à l'État ; ils servirent à défricher & à peupler des terres qui manquoient d'habitans & de culture.

Peut-être si le Czar n'avait pas eu besoin d'un exemple terrible, il eût fait travailler aux ouvrages publics une partie des Strélitz qu'il fit exécuter, & qui furent perdus pour lui & pour l'Etat : la vie des hommes devant être comptée pour beaucoup, sur-tout dans un pays où la population demandoit tous les soins d'un Législateur : mais il crut devoir étonner & subjuguer pour jamais l'esprit de la Nation par l'appareil & par la multitude des supplices. Le Corps entier des Strélitz qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé seulement diminuer, fut cassé à perpétuité & leur nom aboli. Ce grand changement se fit sans la moindre résistance, parce qu'il avait été

(1) Manuscrits de *Le Fort*.

préparé. Le Sultan des Turcs *Osman*, comme on l'a déjà remarqué, fut déposé dans le même siécle & égorgé, pour avoir laissé seulement soupçonner aux Janissaires qu'il voulait diminuer leur nombre. PIERRE eut plus de bonheur ayant mieux pris ses mesures. Il ne resta de toute cette grande Milice des Strélitz que quelques faibles Régimens qui n'étaient plus dangereux, & qui cependant conservant encore leur ancien esprit se révolterent dans Astracan en 1705, mais furent bientôt réprimés.

Autant que PIERRE avait déployé de séverité dans cette affaire d'Etat, autant il montra d'humanité quand il perdit quelque tems après son favori *Le Fort*, qui mourut d'une mort prématurée à l'âge de quarante-six ans (1). Il l'honora d'une pompe telle qu'on en fait aux grands Souverains. Il assista lui-même au convoi une pique à la main, marchant après les Capitaines au rang de Lieutenant qu'il avait pris dans le grand Régiment du Général, enseignant à la fois à sa Noblesse à respecter le mérite & les grades militaires.

On connut après la mort de *Le Fort* que les changemens préparés dans l'Etat ne venaient pas de lui, mais du Czar. Il s'était confirmé dans ses projets par les conversations avec *Le Fort*, mais il les avait tous conçus, & il les exécuta sans lui.

(1) 12 Mars 1699, nouveau style.

Dès qu'il eut détruit les Strélitz, il établit des Régimens réguliers sur le modele Allemand; ils eurent des habits courts & uniformes, au lieu de ces jaquettes incommodes dont ils étaient vêtus auparavant: l'exercice fut plus régulier.

Les Gardes Préobazinsky étaient déjà formés; ce nom leur venait de cette premiere compagnie de cinquante hommes que le Czar jeune encore avait exercée dans la retraite de Préobazinsky, du tems que sa sœur *Sophie* gouvernait l'Etat; & l'autre Régiment des Gardes était aussi établi.

Comme il avait passé lui-même par les plus bas grades militaires, il voulut que les fils de ses Boyards & de ses Knès commençassent par être Soldats avant d'être Officiers. Il en mit d'autres sur sa flotte à Véronise & vers Asoph, & il fallut qu'ils fissent l'apprentissage de Matelot. On n'osait refuser un Maître qui avait donné l'exemple. Les Anglais & les Hollandois travaillaient à mettre cette flotte en état, à construire des éclufes, à établir des chantiers où l'on pût carener les Vaisseaux à sec, à reprendre le grand ouvrage de la jonction du Tanaïs & du Volga abandonné par l'Allemand *Brakel*. Dès lors les réformes dans son Conseil d'Etat, dans les Finances, dans l'Eglise, dans la société même, furent commencées.

Les Finances étaient à peu près adminis-

trées comme en Turquie ; chaque Boyard payait pour ses terres une somme convenue qu'il levait sur ses paysans serfs : le Czar établit pour ses Receveurs des Bourgeois, des Bourg-mestres qui n'étaient pas assez puissans pour s'arroger le droit de ne payer au trésor public que ce qu'ils voudraient. Cette nouvelle administration des Finances sur ce qui lui coûta le plus de peine ; il fallut essuyer de plus d'une méthode avant de se fixer.

La réforme dans l'Eglise, qu'on croit par-tout difficile & dangereuse, ne le fut point pour lui. Les Patriarches avaient quelquefois combattu l'autorité du Trône, ainsi que les Strélitz ; *Nicon* avec audace, *Joachim* un des successeurs de *Nicon* avec souplesse. Les Evêques s'étaient arrogé le droit du glaive ; celui de condamner à des peines afflictives & à la mort, droit contraire à l'esprit de la Religion & au Gouvernement : cette usurpation ancienne leur fut ôtée. Le Patriarche *Adrien* étant mort à la fin du siecle, PIERRE déclara qu'il n'y en aurait plus. Cette dignité fut entierement abolie ; les grands biens affectés au Patriarchat furent réunis aux finances publiques qui en avaient besoin. Si le Czar ne se fit pas le Chef de l'Eglise Russe, comme les Rois de la Grande-Bretagne le sont de l'Eglise Anglicane, il en fut en effet le maître absolu, parce que les

Synodes n'osaient ni désobéir à un Souverain despotique, ni disputer contre un Prince plus éclairé qu'eux.

Il ne faut que jetter les yeux sur le préambule de l'Edit de ses Réglemens Ecclésiastiques donné en 1721, pour voir qu'il agissait en Législateur & en maître. *Nous nous croirions coupables d'ingratitude envers le Très-haut, si après avoir réformé l'ordre militaire & le civil, nous négligions l'ordre spirituel &c. A ces causes, suivant l'exemple des plus anciens Rois dont la piété est célèbre, nous avons pris sur nous le soin de donner de bons réglemens au Clergé.* Il est vrai qu'il établit un Synode pour faire exécuter ses loix ecclésiastiques; mais les Membres du Synode devaient commencer leur ministere par un serment dont lui-même avait écrit & signé la formule; ce serment était celui de l'obéissance; en voici les termes: *Je jure d'être fidele & obéissant serviteur, & sujet à mon naturel & véritable Souverain; aux augustes Successeurs qu'il lui plaira de nommer en vertu du pouvoir incontestable qu'il en a: Je reconnais qu'il est le Juge suprême de ce College spirituel: Je jure par le Dieu qui voit tout, que j'entends & j'explique ce serment dans toute la force & le sens que les paroles présentent à ceux qui le lisent ou qui l'écoutent.* Ce serment est encore plus fort que celui de suprématie

en Angleterre. Le Monarque Ruſſe n'était pas à la vérité un des peres du Synode, mais il dictait leurs loix ; il ne touchait point à l'encenſoir, mais il dirigeait les mains qui le portaient.

En attendant ce grand ouvrage, il crut que dans ſes Etats qui avaient beſoin d'être peuplés, le célibat des Moines était contraire à la nature & au bien public. L'ancien uſage de l'Egliſſe Ruſſe eſt que les Prêtres ſéculiers ſe marient au moins une fois ; ils y ſont même obligés ; & autrefois quand ils avaient perdu leur femme, ils ceſſaient d'être Prêtres. Mais une multitude de jeunes gens & de jeunes filles qui font vœu dans un cloître d'être inutiles & de vivre aux dépens d'autrui, lui parut dangereux : il ordonna qu'on n'entrerait dans les cloîtres qu'à cinquante ans, c'eſt-à-dire, dans un âge où cette tentation ne prend preſque jamais ; & il défendit qu'on y reçut à quelque âge que ce fût un homme revêtu d'un emploi public.

Ce Réglement a été aboli depuis, lorſqu'on a cru devoir plus de condeſcendance aux Monaſteres : mais pour la dignité de Patriarche elle n'a jamais été rétablie ; les grands revenus du Patriarchat ayant été employés au paiement des troupes.

Ces changemens exciterent d'abord

quelques murmures : un Prêtre écrivit que PIERRE était l'Antechrist, parce qu'il ne voulait point de Patriarche, & l'art de l'Imprimerie que le Czar encourageait servit à faire imprimer contre lui des libelles ; mais aussi un autre Prêtre répondit que ce Prince ne pouvait être l'Antechrist, parce que le nombre de 666 ne se trouvait pas dans son nom, & qu'il n'avait point le signe de la bête. Les plaintes furent bientôt réprimées. PIERRE en effet donna bien plus à son Eglise qu'il ne lui ôta ; car il rendit peu à peu le Clergé plus régulier & plus savant. Il a fondé à Moscow trois Colleges où l'on apprend les langues, & où ceux qui se destinaient à la Prêtrise, étaient obligés d'étudier.

Une des réformes les plus nécessaires était l'abolition, ou du moins l'adoucissement de trois carêmes ; ancien assujettissement de l'Eglise Grecque, aussi pernicieux pour ceux qui travaillent aux ouvrages publics, & sur-tout pour les Soldats, que le fut l'ancienne superstition des Juifs de ne point combattre le jour du Sabat. Aussi le Czar dispensa-t-il au moins ses troupes & ses ouvriers de ces carêmes, dans lesquels d'ailleurs, s'il n'était pas permis de manger, il était d'usage de s'enyvrer. Il les dispensa même de l'abstinence les jours maigres ; les Aumôniers de vaisseau & de régiment furent obligés d'en

donner l'exemple, & le donnerent sans répugnance.

Le Calendrier était un objet important. L'année fut autrefois réglée dans tous les pays de la terre par les Chefs de la Religion, non-seulement à cause des Fêtes, mais parce qu'anciennement l'astronomie n'était guere connue que des Prêtres. L'année commençait au premier Septembre chez les Russes ; il ordonna que désormais l'année commencerait au premier de Janvier, comme dans notre Europe. Ce changement fut indiqué pour l'année 1700 à l'ouverture du siécle, qu'il fit célébrer par un Jubilé & par de grandes solemnités. La populace admirait comment le Czar avait pu changer le cours du Soleil. Quelques obstinés persuadés que Dieu avait créé le Monde en Septembre continuerent leur ancien style ; mais il changea dans les Bureaux, dans les Chancelleries, & bientôt dans tout l'Empire. PIERRE n'adoptait pas le calendrier Grégorien que les Mathématiciens Anglais rejettaient, & qu'il faudra bien un jour recevoir dans tous les pays.

Depuis le 5e. siecle, tems auquel on avait connu l'usage des lettres, on écrivait sur des rouleaux ou d'écorce ou de parchemin, & ensuite sur du papier. Le Czar fut obligé de donner un Edit, par lequel il était ordonné de n'écrire que selon notre usage.

La réforme s'étendit à tout. Les mariages se faisaient auparavant comme dans la Turquie & dans la Perse, où l'on ne voit celle que l'on épouse que lorsque le contrat est signé, & qu'on ne peut plus s'en dédire. Cet usage est bon chez les peuples où la polygamie est établie, & où les femmes sont renfermées; il est mauvais pour les pays où l'on est réduit à une femme & où le divorce est rare.

Le Czar voulut accoutumer sa nation aux mœurs & aux coutumes des Nations chez lesquelles il avait voyagé, & dont il avait tiré tous les Maîtres qui instruisaient alors la sienne.

Il était utile que les Russes ne fussent point vêtus d'une autre maniere que ceux qui leur enseignaient les Arts; la haine contre les étrangers étant trop naturelle aux hommes & trop entretenue par la différence des vêtemens. L'habit de cérémonie qui tenait alors du Polonais, du Tartare & de l'ancien Hongrois, était comme on l'a dit, très-noble; mais l'habit des bourgeois & du bas peuple ressemblait à ces jaquettes plissées vers la ceinture qu'on donne encore à certains pauvres dans quelques-uns de nos Hôpitaux. En général, la robe fut autrefois le vêtement de toutes les Nations; ce vêtement demandait moins de façon & moins d'art; on laissait croître sa barbe par la même

raiſon. Le Czar n'eut pas de peine à introduire l'habit de nos Nations & la coutume de ſe raſer à ſa Cour; mais le peuple fut plus difficile : on fut obligé d'impoſer une taxe ſur les habits longs & ſur les barbes. On ſuſpendait aux portes de la Ville des modeles de juſt'aucorps ; on coupait les robes & les barbes à qui ne voulait pas payer. Tout cela s'exécutait gaiement, & cette gaieté même prévint les ſéditions.

L'attention de tous les Légiſlateurs fut toujours de rendre les hommes ſociables ; mais pour l'être, ce n'eſt pas aſſez d'être raſſemblés dans une Ville, il faut ſe communiquer avec politeſſe ; cette communication adoucit par-tout les amertumes de la vie. Le Czar introduiſit les *aſſemblées*, en Italien *ridotti*, mot que les Gazetiers ont traduit par le terme impropre de *redoute*. Il fit inviter à ces aſſemblées les Dames avec leurs filles habillées à la mode des Nations méridionales de l'Europe ; il donna même des réglemens pour ces petites fêtes de ſociété ; ainſi juſqu'à la civilité de ſes ſujets, tout fut ſon ouvrage & celui du tems.

Pour mieux faire goûter ces innovations, il abolit le mot de *golut*, *eſclave*, dont les Ruſſes ſe ſervaient quand ils pouvaint parler aux Czars & quand ils préſentaient des requêtes ; il ordonna qu'on

se servît du mot de *raab*, qui signifie *sujet*. Ce changement n'ôta rien à l'obéissance & devait concilier l'affection. Chaque mois voyait un établissement ou un changement nouveau. Il porta l'attention jusqu'à faire placer sur le chemin de Moscow à Véronise, des poteaux peints qui servaient de colonnes milliaires de verste en verste, c'est-à-dire, à la distance de sept cens pas, & fit construire des especes de caravanserais de vingt verstes en vingt verstes.

En étendant ainsi ses soins sur le peuple, sur les marchands, sur les voyageurs, il voulut mettre quelque pompe dans sa Cour, haïssant le faste dans sa personne & le croyant nécessaire aux autres. Il institua l'Ordre de *St. André* (1) à l'imitation de ces Ordres dont toutes les Cours de l'Europe sont remplies. *Golovin* successeur de *Le Fort* dans la dignité de Grand-Amiral, fut le premier Chevalier de cet Ordre. On regarda l'honneur d'y être admis comme une grande récompense. C'est un avertissement qu'on porte sur soi d'être respecté par le peuple ; cette marque d'honneur ne coûte rien à un Souverain & flatte l'amour-propre d'un sujet sans le rendre puissant.

Tant d'innovations utiles étaient reçues

(1) 10 Septembre 1698. On suit toujours le nouveau style.

avec applaudissement de la plus saine partie de la Nation ; & les plaintes des partisans des anciennes mœurs étaient étouffées par les acclamations des hommes raisonnables.

Pendant que PIERRE commençait cette création dans l'intérieur de ses Etats, une tréve fort avantageuse avec l'Empire Turc le mettait en liberté d'étendre ses frontieres d'un autre côté. *Mustapha II*, vaincu par le Prince *Eugene* à la bataille de Zenta en 1697, ayant perdu la Morée conquise par les Vénitiens, & n'ayant pu défendre Asoph, fut obligé de faire la paix avec tous ses vainqueurs : elle fut conclue à Carlovitz (1) entre Petervaradin & Salankemen, lieux devenus célebres par ses défaites. Temisvar fut la borne des possessions Allemandes & des domaines Ottomans. Kaminiek fut rendu aux Polonais ; la Morée & quelques Villes de la Dalmatie prises par les Vénitiens leur resterent pour quelque tems ; & PIERRE I demeura maître d'Asoph & de quelques forts construits dans les environs. Il n'était guere possible au Czar de s'agrandir du côté des Turcs, dont les forces auparavant divisées, & maintenant réunies, seraient tombées sur lui. Ses projets de marine étaient trop grands pour les Palus-Méotides. Les éta-

(1) 1699, 26 Janvier.

à Moscow ; & animant deux Monarques à sa propre vengeance, il cimenta leur union, & hâta leurs préparatifs pour saisir tout ce qui est à l'orient & au midi de la Finlande.

1700.

Précisément dans le même-tems le nouveau Roi de Danemarck *Frédéric IV*, se liguait avec le Czar & le Roi de Pologne contre le jeune *Charles*, qui semblait devoir succomber. *Patkul* eut la satisfaction d'assiéger les Suédois dans Riga capitale de la Livonie, & de presser le siege en qualité de Général-Major.

Le Czar fit marcher environ soixante mille hommes vers l'Ingrie. Il est vrai que dans cette grande Armée il n'y avait guere que douze mille Soldats bien aguerris qu'il avait disciplinés lui-même, tels que ses deux Régimens des Gardes, & quelques autres ; le reste était des milices mal armées ; il y avait quelques Cosaques, & des Tartares Circassiens : mais il traînait après lui cent quarante-cinq pieces de canon. Il mit le siége devant Narva, petite Ville en Ingrie qui a un Port commode ; & il était très-vraisemblable que la place serait bientôt emportée.

1700.

Septembre.

Tout l'Europe sait comment *Charles XII* n'ayant pas dix-huit ans accomplis, alla attaquer tous ses ennemis l'un après l'autre, descendit dans le Danemarck, finit la guerre de Danemarck en moins de six semaines,

maines, envoya du ſecours à Riga, en fit lever le ſiegé, & marcha aux Ruſſes devant Narva au milieu des glaces au mois de Novembre.

1700.

Le Czar comptant ſur la priſe de la Ville, était allé à Novogorod, emmenant avec lui ſon favori *Menzikof* alors Lieutenant dans la Compagnie des Bombardiers du Régiment Préobazinsky, devenu depuis Felt-Maréchal & Prince, homme dont la ſinguliere fortune mérite qu'on en parle ailleurs avec plus d'étendue.

18 Novembre.

PIERRE laiſſa ſon Armée & ſes inſtructions pour le ſiege au Prince *de Croy*, originaire de Flandres, qui depuis peu était paſſé à (1) ſon ſervice. Le Prince *Dolgorouki* fut le Commiſſaire de l'Armée. La jalouſie entre ces deux Chefs & l'abſence du Czar furent en partie cauſe de la défaite inouie de Narva. *Charles XII* ayant débarqué à Pernau en Livonie avec ſes troupes au mois d'Octobre, s'avance au Nord à Revel, défait dans ces quartiers un corps avancé de Ruſſes. Il marche, & en bat encore un autre. Les fuyards retournent au camp devant Narva, & y portent l'épouvante. Cependant on était déjà au mois de Novembre. Narva quoique mal aſſiégée était près de ſe rendre. Le jeune Roi de Suede n'avait pas alors avec lui neuf mille hommes, & ne pouvait oppoſer que dix

(1) Voyez l'hiſtoire de *Charles XII.*

1700. pieces d'artillerie à cent quarante-cinq canons dont les retranchemens des Russes étaient bordés. Toutes les Relations de ce tems-là, tous les Historiens sans exception, font monter l'Armée Russe devant Narva à quatre-vingt mille combattans. Les mémoires qu'on m'a fait tenir disent soixante, d'autres quarante mille ; quoi qu'il en soit, il est certain que *Charles* n'en avait pas neuf mille, & que cette journée est une de celles qui prouvent que les grandes victoires ont souvent été remportées par le plus petit nombre depuis la bataille d'Arbelles.

Charles ne balança pas à attaquer avec sa petite troupe cette Armée si supérieure ; & profitant d'un vent violent & d'une grosse neige que ce vent portait contre les Russes, il fondit dans leurs retranchemens à l'aide de quelques pieces de canon avantageusement postées. Les Russes n'eurent pas le tems de se reconnaître au milieu de ce nuage de neige qui leur donnait au visage, foudroyés par les canons qu'ils ne voyaient pas, & n'imaginant point quel petit nombre ils avaient à combattre. Le Duc *de Croy* voulut donner des ordres, & le Prince *Dolgorouki* ne voulut pas les recevoir. Les Officiers Russes se soulevent contre les Officiers Allemands ; ils massacrent le Secrétaire du Duc, le Colonel *Lyon*,

30 Novembre.

& plusieurs autres. Chacun quitte son poste ; le tumulte, la confusion, la terreur panique se répand dans toute l'Armée. Les troupes Suédoises n'eurent alors à tuer que des hommes qui fuyaient. Les uns courent se jetter dans la riviere de Narva, & une foule de Soldats y fut noyée ; les autres abandonnaient leurs armes & se mettaient à genoux devant les Suedois. Le Duc *de Croy*, le Général *Allard*; les Officiers Allemands qui craignaient plus les Russes soulevés contre eux que les Suédois, vinrent se rendre au Comte *Steinbock* : le Roi de Suede maître de toute l'artillerie, voit trente mille vaincus à ses pieds, jettant les armes, défilant devant lui nue tête. Le Knès *Dolgorouki* & tous les autres Généraux Moscovites se rendent à lui comme les Généraux Allemands ; & ce ne fut qu'après s'être rendus, qu'ils apprirent qu'ils avaient été vaincus par huit mille hommes. Parmi les prisonniers se trouva le fils du Roi de Géorgie qui fut envoyé à Stockholm ; on l'appellait *Mitteleski Czarovitz*, fils de Czar ; ce qui est une nouvelle preuve que ce titre de Czar ou Tzar ne tirait point son origine des Cesars Romains.

1700.

1700.

Du côté de *Charles XII* il n'y eut guere que douze cens Soldats tués dans cette bataille. Le Journal du Czar qu'on m'a envoyé de Petersbourg, dit qu'en comptant les Soldats qui perirent au siege de Narva

1700. & dans la bataille, & qui se noyerent dans leur fuite, on ne perdit que six mille hommes. L'indiscipline & la terreur firent donc tout dans cette journée. Les prisonniers de guerre étaient quatre fois plus nombreux que les vainqueurs, & si on croit *Norberg*, (1) le Comte *Piper* qui fut depuis prisonnier des Russes, leur reprocha qu'à cette bataille le nombre des prisonniers avait excédé huit fois celui de l'Armée Suédoise. Si ce fait était vrai, les Suédois auroient fait soixante & douze mille prisonniers. On voit par-là combien il est rare d'être instruit des détails. Ce qui est incontestable & singulier, c'est que le Roi de Suede permit à la moitié des Soldats Russes de s'en retourner désarmés, & à l'autre moitié de repasser la riviere avec leurs armes. Cette étrange confiance rendit au Czar des troupes, qui enfin étant disciplinées devinrent redoutables (2).

Tous les avantages qu'on peut tirer d'une bataille gagnée, *Charles XII* les eut, magasins immenses, bateaux de transport chargés de provisions, postes évacués ou

(1) Page 439, tome premier, édition in-4°. à la Haye.

(2) Le chapelain *Norberg* prétend qu'après la bataille de Narva le grand Turc écrivit aussi-tôt une lettre de félicitation au Roi de Suede, en ces termes : *Le Sultan Bassa, par la grace de Dieu, au Roi Charles XII. &c.* La lettre est datée de l'ère de la création du monde.

pris, tout le pays à la discrétion des Suédois; voilà quel fut le fruit de la victoire. Narva délivrée, les débris des Russes ne se montrant pas, toute la contrée ouverte jusqu'à Pleskou, le Czar parut sans ressource pour soutenir la guerre; & le Roi de Suede vainqueur en moins d'une année des Monarques de Danemarck, de Pologne & de Russie, fut regardé comme le premier homme de l'Europe, dans un âge où les autres n'osent encore prétendre à la réputation. Mais PIERRE, qui dans son caractere avait une constance inébranlable, ne fut découragé dans aucun de ses projets.

Un Evêque de Russie composa une priére (1) à *S. Nicolas* au sujet de cette défaite; on la recita dans la Russie. Cette piece qui fait voir l'esprit du tems, & de quelle ignorance PIERRE a tiré son pays, disait que les enragés & épouvantables Suédois étaient des sorciers: on s'y plaignait d'avoir été abandonné par *S. Nicolas*. Les Evêques Russes d'aujourd'hui n'écriraient pas de pareilles pieces; & sans faire tort à *S. Nicolas*, on apperçut bientôt que c'était à PIERRE qu'il fallait s'adresser.

(1) Elle est imprimée dans la plûpart des journaux & des pieces de ce tems-là, & se trouve dans l'histoire de *Charles XII* Roi de Suede.

CHAPITRE DOUZIEME.

Ressources après la Bataille de Narva: ce désastre entièrement réparé. Conquête de PIERRE *auprès de Narva même. Ses travaux dans son Empire. La Personne qui fut depuis Impératrice, prise dans le sac d'une Ville. Succès de* PIERRE; *son triomphe à Moscow.* (1)

Années 1701 & 1702.

LE Czar ayant quitté son Armée devant Narva sur la fin de Novembre 1700, pour se concerter avec le Roi de Pologne, apprit en chemin la victoire des Suédois. Sa constance était aussi inébranlable que la valeur de *Charles XII* était intrépide & opiniâtre. Il différa ses conférences avec *Auguste* pour apporter un prompt remede au désordre des affaires. Les troupes dispersées se rendirent à la grande Novogorod, & de-là à Pleskou sur le lac Peipus.

1701.

C'était beaucoup de se tenir sur la défensive après un si rude échec: je sai bien, disait-il, que les Suédois seront long-tems supérieurs, mais enfin ils nous apprendront à les vaincre.

PIERRE après avoir pourvu aux premiers besoins, après avoir ordonné par tout des levées, court à Moscow faire fondre du canon. Il avait perdu tout le sien devant

(1) Tiré tout entier ainsi que les suivants du journal de PIERRE LE GRAND envoyé de Petersbourg.

Narva : on manquoit de bronze ; il prend les cloches des Eglises & des Monasteres. Ce trait ne marquoit pas de superstition, mais aussi il ne marquait pas d'impiété. On fabrique donc avec des cloches cent gros canons, cent quarante-trois piéces de campagne, depuis trois jusqu'à six livres de balle, des mortiers, des obus ; il les envoie à Pleskou. Dans d'autres pays un Chef ordonne, & on exécute ; mais alors il fallait que le Car fît tout par lui-même. Tandis qu'il hâte des préparatifs, il négocie avec le Roi de Danemarck, qui s'engage à lui fournir trois Régimens de pied, & trois de cavalerie ; engagement que ce Roi n'osa remplir.

1701.

A peine ce Traité est-il signé, qu'il revole vers le théatre de la guerre ; il va trouver le Roi *Auguste* à Birzen sur les frontieres de Courlande & de Lithuanie. Il fallait fortifier ce Prince dans la résolution de soutenir la guerre contre *Charles XII*. Il fallait engager la Diete Polonaise dans cette guerre. On sait assez qu'un Roi de Pologne n'est que le Chef d'une République. Le Czar avait l'avantage d'être toujours obéi ; mais un Roi de Pologne, un Roi d'Angleterre, & aujourd'hui un Roi de Suede, négocient toujours avec leurs Sujets. *Patkul* & les Polonais partisans de leur Roi assisterent à ces conférences. PIERRE promit des subsides, & vingt mille Soldats. La Livo-

27 Février.

1701. nie devait être rendue à la Pologne, en cas que la Diete voulût s'unir à son Roi & l'aider à recouvrer cette Province : mais les propositions du Czar firent moins d'effet sur la Diete que la crainte. Les Polonais redoutaient à la fois de se voir gênés par les Saxons & par les Russes, & ils redoutaient encore plus *Charles XII*. Ainsi le plus nombreux parti couclut à ne point servir son Roi, & à ne point combattre.

Les partisans du Roi de Pologne s'animerent contre la faction contraire ; & enfin de ce qu'*Auguste* avait voulu rendre à la Pologne une grande Province, il en résulta dans ce Royaume une guerre civile.

Fevrier. PIERRE n'avait donc dans le Roi *Auguste* qu'un allié peu puissant, & dans les troupes Saxonnes qu'un faible secours. La crainte qu'inspirait par-tout *Charles XII* réduisait PIERRE à ne se soutenir que par ses propres forces.

1 Mars. Ayant couru de Moscow en Courlande pour s'aboucher avec *Auguste*, il revole de Courlande à Moscow pour hâter l'accomplissement de ses promesses. Il fait en effet marcher le Prince *Repnin* avec quatre mille hommes vers Riga, sur les bords de la Duna ou les Saxons étaient retranchés.

Juillet. Cette terreur commune augmenta quand *Charles* passant la Duna malgré les Saxons campés avantageusement sur le bord op-

posé, eût remporté une victoire complette; quand sans attendre un moment il eut soumis la Courlande, qu'on le vit avancer en Lithuanie, & que la faction Polonaise ennemie d'*Auguste* fut encouragée par le vainqueur. 1701.

PIERRE n'en suivit pas moins tous ses desseins. Le Général *Patkul* qui avait été l'ame des Conférences de Bitzen, & qui avait passé à son service, lui fournissait des Officiers Allemands, disciplinait ses troupes & lui tenait lieu du Général *Le Fort*; il perfectionnait ce que l'autre avait commencé. Le Czar fournissait des relais à tous les Officiers, & même aux Soldats Allemands ou Livoniens ou Polonais qui venaient servir dans ses armées; il entrait dans les détails de leur armure, de leur habillement, de leur subsistance.

Aux confins de la Livonie & de l'Estonie, & à l'Occident de la Province de Novogorod, est le grand lac Peipus qui reçoit du midi de la Livonie la riviére Vélika, & duquel sort au septentrion la riviere de Naiova qui baigne les murs de cette Ville de Narva, près de laquelle les Suédois avaient remporté leur célebre victoire. Ce lac a trente de nos lieues communes de long, tantôt douze, tantôt quinze de large: il était nécessaire d'y entretenir une flotte pour empêcher les vaisseaux Suédois d'insulter la Province de Novogorod, pour

être à portée d'entrer sur leurs côtes ; mais sur-tout pour former des matelots.

1701. PIERRE pendant toute l'année 1701 fit construire sur ce lac cent demi-galeres qui portaient enfin cinquante hommes chacune ; d'autres barques furent armées en guerre sur le lac Ladoga. Il dirigea lui-même tous les ouvrages ; & fit manœuvrer ses nouveaux matelots. Ceux qui avaient été employés en 1697 sur les Palus Méotides, l'étaient alors près de la Baltique. Il quittait souvent ces ouvrages pour aller à Moscow, & dans ses autres Provinces affermir toutes les innovations commencées & en faire de nouvelles.

Les Princes qui ont employé le loisir de la paix à construire des ouvrages publics, se sont fait un nom : mais que PIERRE après l'infortune de Narva s'occupât à joindre par canaux la mer Baltique, la mer Caspienne & le Pont Euxin, il y a là plus de gloire véritable que dans le gain d'une bataille. Ce fut en 1702 qu'il commença à creuser ce profond canal qui va du Tanaïs au Volga.

1701.

D'autres canaux devaient faire communiquer par des lacs le Tanaïs avec le Duna, dont la mer Baltique reçoit les eaux à Riga : mais ce second projet était encore fort éloigné, puisque PIERRE était bien loin d'avoir Riga en sa puissance.

Charles dévastait la Pologne, & PIERRE faisait venir de Pologne & de Saxe à Mos-

cow des bergers & des brebis pour avoir des laines avec lesquelles on pût fabriquer de bons draps ; il établissait des Manufactures de linge, des Papeteries : on faisait venir par ses ordres des ouvriers en fer, en laiton, des Armuriers, des Fondeurs ; les mines de la Sibérie étaient fouillées. Il travaillait à enrichir ses Etats & à les défendre.

1701.

Charles poursuivait le cours de ses victoires, & laissait vers les Etats du Czar assez de troupes pour conserver à ce qu'il croyait toutes les possessions de la Suede. Le dessein était déjà pris de détrôner le Roi *Auguste*, & de poursuivre ensuite le Czar jusqu'à Moscow avec ses armes victorieuses.

Il y eut quelques petits combats cette année entre les Russes & les Suédois. Ceux-ci ne furent pas toujours supérieurs, & dans les rencontres même où ils avaient l'avantage, les Russes s'aguerrissaient. Enfin un an après la bataille de Narva, le Czar avait déjà des troupes si bien disciplinés, qu'elles vainquirent un des meilleurs Généraux de *Charles*.

PIERRE était à Pleskou, & de-là il envoyoit de tous côtés des corps nombreux pour attaquer les Suédois. Ce ne fut point un étranger, mais un Russe qui les défit. Son Général *Sheremeto* enleva près de Derpt, sur les frontieres de la Livonie, plusieurs quartiers au Général Suédois *Slip-*

1702.

11 Janvier.

1702. *penbac*, par une manœuvre habile ; & ensuite le battit lui-même. On gagna pour la premiere fois des drapeaux Suédois au nombre de quatre, & c'était beaucoup alors.

Les lacs de Peipus & de Ladoga furent quelque tems après des théâtres de batailles navales, les Suédois y avaient le même avantage que sur terre, celui de la discipline & d'un long usage ; cependant les Russes combattirent quelquefois avec succès sur leurs demi-galeres ; & dans un combat général sur le lac Peipus, le Velt-Maréchal

Mai. *Shremeto* prit une frégate Suedoise.

C'était par ce lac Peipus que le Czar tenait continuellement la Livonie & l'Estonie en allarme ; ses galeres y débarquaient souvent plusieurs Régimens ; on se rembarquait quand le succès n'était pas favorable, & s'il l'était on poursuivait ses avan-

Juin & Juillet. tages. On battit deux fois les Suédois dans ces quartiers auprès de Derpt, tandis qu'ils étaient victorieux par-tout ailleurs.

Les Russes dans toutes ces actions étaient toujours supérieurs en nombre ; c'est ce qui fit que *Charles XII* qui combattait si heureusement ailleurs, ne s'inquiéta jamais des succès du Czar ; mais il dût considérer que ce grand nombre s'aguerrissait tous les jours, & qu'il pouvait devenir formidable pour lui-même.

Juillet. Pendant qu'on se bat sur terre & sur mer vers la Livonie, l'Ingrie & l'Estonie, le

Czar apprend qu'une flotte Suédoise est destinée pour aller à Archangel ; il y marche : on est étonné d'entendre qu'il est sur les bords de la mer glaciale, tandis qu'on le croit à Moscow. Il met tout en état de défense, prévint la descente, trace lui-même le plan d'une citadelle nommée la nouvelle Duina, pose la premiere pierre, retourne à Moscow, & de-là vers le théâtre de la guerre. 1702.

Charles avançait en Pologne, mais les Russes avançaient en Ingrie & en Livonie. Le Maréchal *Sheremeto* va à la rencontre des Suédois, commandés par *Slippembac* ; il lui livre bataille auprès de la petite riviere d'Embac, & la gagne : il prend seize drapeaux & vingt canons. *Norberg* met ce combat au premier Décembre 1701, & le Journal de PIERRE LE GRAND le place au 19 Juillet 1702.

Il avance, il met tout à contribution, il prend la petite Ville de Mariembourg sur les confins de la Livonie. Il y a dans le Nord beaucoup de villes de ce nom ; mais celle-ci, quoiqu'elle n'existe plus, est cependant plus célebre que toutes les autres par l'avanture de l'Impératrice *Catherine*. 6 Août.

Cette petite ville s'étant rendue à discrétion, les Suédois, soit par inadvertance, soit à dessein, mirent le feu aux magasins. Les Russes irrités détruisirent la ville & emmenerent en captivité tout ce qu'ils

trouverent d'habitans. Il y avait parmi eux une jeune Livonienne, élevée chez le Ministre Luthérien du lieu nommé *Gluck*; elle fut du nombre des captives; c'est celle-là même qui devint depuis la Souveraine de ceux qui l'avaient prise, & qui a gouverné les Russes sous le nom de l'Impératrice *Catherine*.

1702. On avait vu auparavant des citoyennes sur le trône; rien n'était plus commun en Russie & dans tous les Royaumes de l'Asie, que les mariages des Souverains avec leurs sujettes; mais qu'une étrangere prise dans les ruines d'une Ville saccagée, soit devenue la Souveraine absolue de l'Empire où elle fut emmenée captive; c'est ce que la fortune & le mérite n'ont fait voir que cette fois dans les annales du monde.

La suite de ce succès ne se démentit point en Ingrie; la flotte des demi-galeres Russes sur le lac de Ladoga contraignit celle des Suédois de se retirer à Vilbourg à une extrêmité de ce grand lac: de-là ils purent voir à l'autre bout le siege de la forteresse de Notebourg, que le Czar fit entreprendre par le Général *Sheremeto*. C'était une

1702. entreprise bien plus importante qu'on ne pensait; elle pouvait donner une communication avec la mer Baltique, objet constant des desseins de PIERRE.

Notebourg était une place très-forte, bâtie dans une Isle du lac Ladoga, & qui do-

minant sur ce lac rendait son possesseur maître du cours de la Néva qui tombe dans la mer ; elle fut battue nuit & jour depuis le 18 Septembre jusqu'au 12 Octobre : enfin les Russes monterent à l'assaut par trois bréches. La Garnison Suédoise était réduite à cent soldats en état de se défendre ; & ce qui est bien étonnant, ils se défendirent & obtinrent sur la breche même une capitulation honorable ; encore le Colonel *Slippembac* qui commandait dans la place, ne voulut se rendre qu'à condition qu'on lui permettrait de faire venir deux Officiers Suédois du poste le plus voisin pour examiner les breches, & pour rendre compte au Roi son maître, que quatre-vingt-trois combattans qui restaient alors, & cent cinquante-six blessés ou malades, ne s'étaient rendus à une armée entiere, que quand il était impossible de combattre plus longtems & de conserver la place. Ce trait seul fait voir à quels ennemis le Czar avait affaire, & de quelle nécessité avaient été pour lui ses efforts & sa discipline militaire.

1702. 17. Décembre.

Il distribua des médailles d'or aux Officiers, & récompensa tous les soldats ; mais aussi il en fit punir quelques-uns qui avaient fui à un assaut : leurs camarades leurs cracherent au visage, & ensuite les arquebuserent, pour joindre la honte au suplice.

Notebourg fut réparé ; son nom fut changé en celui de *Shlusselbourg*, *ville de la*

1702. *clef*, parce que cette place eſt la clef de l'Ingrie & de la Finlande. Le premier Gouverneur fut ce même *Menzikof* qui était devenu un très-bon Officicier, & qui s'étant ſignalé dans le ſiege mérita cet honneur. Son exemple encourageait quiconque avait du mérite ſans naiſſance.

Après cette campagne de 1702, il voulut que *Sheremeto* & tous les Officiers qui s'étaient diſtingués, entraſſent en triomphe dans Moſcow. Tous les priſonniers faits dans cette campagne marcherent à la ſuite des vainqueurs; on portait devant eux les drapeaux & les étendards des Suédois, avec le pavillon de la frégate priſe ſur le lac Peipus. PIERRE travailla lui-même aux préparatifs de la pompe, comme il avait travaillé aux entrepriſes qu'elle célébrait.

17. Décembre.

Ces ſolemnités devaient inſpirer l'émulation, ſans quoi elles euſſent été vaines. *Charles* les dédaignait, & depuis le jour de Narva il mépriſait ſes ennemis, & leurs efforts, & leurs triomphes.



CHAPITRE TREIZIEME.

RÉFORME A MOSCOW.

Nouveaux succès. Fondation de Petersbourg. PIERRE *prend Narva, &c.*

Année 1703.

LE peu de séjour que le Czar fit à Moscow au commencement de l'hyver 1703, fut employé à faire exécuter tous ses nouveaux réglemens, & à perfectionner le civil ainsi que le militaire; ses divertissemens même furent consacrés à faire goûter le nouveau genre de vie qu'il introduisait parmi ses sujets. C'est dans cette vue qu'il fit inviter tous les Boyards & les Dames aux nôces d'un de ses Bouffons : il exigea que tout le monde y parût vétu à l'ancienne mode. On servit un repas tel qu'on le faisait au seizieme siecle. (1) Une ancienne superstition ne permettait pas qu'on allumât le feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux : cette coutume fut sévérement observée le jour de la fête. Les Russes ne buvaient point de vin autrefois; mais de

(1) Tiré du Journal de PIERRE LE GRAND.

l'hydromel & de l'eau-de-vie ; il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson : on se plaignit en vain, il répondoit en raillant : » Vos ancêtres en usaient ainsi, les usages » anciens sont toujours les meilleurs. » Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préferent toujours le tems passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures ; & il y a encore des nations qui auraient besoin d'un tel exemple.

1703.

Un établissement plus utile fut celui d'une Imprimerie en caracteres Russes & Latins, dont les instrumens avaient été tirés de Hollande, & où l'on commença dès-lors à imprimer des traductions Russes de quelques livres sur la morale & les arts, *Fergusson* établit des écoles de Géométrie, d'Astronomie & de Navigation.

Une fondation non moins nécessaire fut celle d'un vaste hôpital, non pas de ces hôpitaux qui encouragent la fainéantise & qui perpétuent la misere, mais tel que le Czar en avait vu dans Amsterdam, où l'on fait travailler les vieillards & les enfans, où quiconque est renfermé devient utile.

1703.

Il établit plusieurs manufactures, & dès qu'il eut mis en mouvement tous les nouveaux arts auxquels il donnait naissance dans Moscow, il courut à Véronise où il fit commencer deux vaisseaux de quatre-vingt pieces de canon, avec de longues caisses exactement fermées sous les varan-

gies, pour élever le vaisseau & le faire passer sans risque au-dessus des barres & des bancs de sable qu'on rencontre près d'Asoph ; industrie à peu près semblable à celle dont on se sert en Hollande pour franchir le Pampus.

Ayant préparé ses entreprises contre les Turcs, il revole contre les Suédois ; il va voir les vaisseaux qu'il faisait construire dans les chantiers d'Olonitz, entre le lac Ladoga & celui d'Onega. Il avait établi dans cette Ville des fabriques d'armes, tout y respirait la guerre, tandis qu'il faisait fleurir à Moscow les arts de la paix : une source d'eaux minérales découverte depuis dans Olonitz augmenta sa célébrité. D'Olonitz il alla fortifier Shlusselbourg.

30 Mai. 1703.

Nous avons déjà dit qu'il avait voulu passer par tous les grades militaires : il était Lieutenant de Bombardiers sous le Prince *Menzikof*, avant que ce favori eût été fait Gouverneur de Shlusselbourg. Il prit alors la place de Capitaine, & servit sous le Maréchal *Sheremeto.*

Il y avait une forteresse importante près du lac Ladoga nommée Niantz ou Nya, près de la Néva ; il était nécessaire de s'en rendre maître pour s'assurer ses conquêtes, & pour favoriser ses desseins. Il fallut l'assiéger par terre & empêcher que les secours ne vinssent par eau. Le Czar se chargea lui-même de conduire des barques char-

1703. gées de ſoldats, & d'écarter les convois des Suédois. *Sheremeto* conduiſit les tranchées ; la citadelle ſe rendit. Deux vaiſ-
Mai. ſeaux Suédois aborderent trop tard pour pour la ſecourir ; le Czar les attaqua avec ſes barques, & s'en rendit maître. Son journal porte que pour récompenſe de ce ſervice, *le Capitaine des Bombardiers fut créé Chevalier de l'Ordre de* Saint André, *par l'Amiral* Golovin, *premier Chevalier de l'Ordre.*

Après la priſe du fort de Nya, il réſolut enfin de bâtir ſa ville de Pétersbourg, à l'embouchure de la Néva, ſur le golfe de Finlande.

Les affaires du Roi *Auguſte* étaient ruinées ; les victoires conſécutives des Suédois en Pologne avaient enhardi le parti contraire, & ſes amis même l'avaient forcé de renvoyer au Czar environ vingt mille Ruſſes dont ſon Armée était fortifiée. Ils prétendaient par ce ſacrifice ôter aux mécontens le prétexte de ſe joindre au Roi de Suede : mais on ne déſarme ſes ennemis que par la force, & on les enhardit par la faibleſſe. Ces vingt mille hommes que *Patkul* avait diſciplinés, ſervirent utilement dans la Livonie & dans l'Ingrie, pendant qu'*Auguſte* perdait ſes Etats. Ce renfort, & ſur-tout la poſſeſſion de Nya le mirent en état de fonder ſa nouvelle Capitale.

Ce fut donc dans ce terrein désert & marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jetta (1) les premiers fondemens de Pétersbourg, au soixantieme degré de latitude, & quarante-quatrieme & demi de longitude. Les débris de quelques bastions de Niantz furent les premieres pierres de cette fondation. On commença par élever un petit fort dans une des Isles qui est aujourd'hui au milieu de la Ville. Les Suédois ne craignaient pas cet établissement dans un marais où les grands vaisseaux ne pouvaient aborder; mais bientôt après ils virent des fortifications s'avancer, une Ville se former, & enfin la petite Isle de Cronslot, qui est devant la Ville, devenir en 1704 une forteresse imprenable, sous le canon de laquelle les plus grandes flottes peuvent être à l'abri.

1703.

Ces ouvrages qui semblaient demander un tems de paix, s'exécutaient au milieu de la guerre; & des ouvriers de toute espece venaient de Moscow, d'Astracan, de Casan, de l'Ukraine, travailler à la Ville nouvelle. La difficulté du terrein qu'il fallut raffermir & élever, l'éloignement des secours, les obstacles imprévus qui renaissaient à chaque pas en tout genre de travail, enfin les maladies épidémiques qui

(1) 1703, 27 Mai, jour de la Pentecôte, fondation de Pétersbourg.

enleverent un nombre prodigieux de manœuvres, rien ne découragea le fondateur ; il y eut une Ville en cinq mois de tems. Ce n'était qu'un assemblage de cabanes avec deux maisons de briques, entourées de remparts, & c'était tout ce qu'il fallait alors ; la constance & le tems ont fait le reste. Il n'y avait encore que cinq mois que Petersbourg était fondé, lorsqu'un vaisseau Hollandais y vint trafiquer ; le Patron reçut des gratifications, & les Hollandais apprirent bientôt le chemin de Petersbourg.

Novembre.

PIERRE en dirigeant cette colonie la mettait en sûreté tous les jours par la prise des postes voisins. Un colonel Suédois nommé *Croniort*, s'était posté sur la riviere Sestra, & menaçait la Ville naissante. PIERRE court à lui avec ses deux Régimens des gardes, le défait, & lui fait repasser la riviere. Ayant ainsi mis sa Ville en sûreté, il va à Olonitz commander la construction de plusieurs petits vaisseaux, & retourne à Petersbourg sur une frégate qu'il a fait construire avec six bâtimens de transport, en attendant qu'on acheve les autres.

1703. 9 Juillet. Septembre.

Dans ce tems-là même il tend toujours la main au Roi de Pologne, il lui envoie douze mille hommes d'Infanterie, & un subside de trois cens mille roubles, qui font plus de quinze cens mille francs de notre monnoie. Nous avons déjà remarqué

Novembre.

qu'il n'avait qu'environ cinq millions de roubles de revenu ; les dépenses pour ses flottes, pour ses armées, pour tous ses nouveaux établissemens, devaient l'épuiser. Il avait fortifié presque à la fois Novogorod, Plescou, Kiovie, Smolensko, Asoph, Archangel ; il fondait une Capitale. Cependant il avait encore de quoi secourir son allié d'hommes & d'argent. Le Hollandais *Corneille le Bruin*, qui voyageait vers ce tems-là en Russie, & avec qui PIERRE s'entretint comme il faisait avec tous les étrangers, rapporte que le Czar lui dit qu'il avait encore trois cens mille roubles de reste dans ses coffres après avoir pourvu à tous les frais de la guerre.

1703

Pour mettre sa Ville naissante de Petersbourg hors d'insulte, il va lui-même sonder la profondeur de la mer, assigne l'endroit où il doit élever le fort de Cronslot, en fait un modèle en bois, & laisse à *Menzikof* le soin de faire exécuter l'ouvrage sur son modèle. De-là il va passer l'hyver à Moscow pour y établir insensiblement tous les changemens qu'il fait dans les loix, dans les moeurs, dans les usages. Il regle ses finances & y met un nouvel ordre ; il presse les ouvrages entrepris sur la Véronise, dans Asoph, dans un port qu'il établissait sur les Palus-Méotides sous le fort de Taganrok.

1703. 5 Nov. 1704 Janvier.

La Porte allarmée lui envoya un Am-

1704. baſſadeur pour ſe plaindre de tant de préparatifs ; il répondit qu'il était le maître dans ſes Etats, comme le Grand-Seigneur dans les ſiens, & que ce n'était point enfreindre la paix que de rendre la Ruſſie reſpectable ſur le Pont-Euxin.

10 Mars. Retourné à Petersbourg, il trouve ſa nouvelle citadelle de Cronſlot, fondée dans la mer & achevée ; il la garnit d'artillerie. Il fallait pour s'affermir dans l'Ingrie, & pour réparer entiérement la diſgrace eſſuyée devant Narva, prendre enfin cette Ville. Tandis qu'il fait les préparatifs de ce ſiége, une petite flotte de brigantins Suédois paraît ſur le lac Peipus, pour s'oppoſer à ſes deſſeins. Les demi-galeres Ruſſes vont à ſa rencontre, l'attaquent & la prennent toute

Avril. entiere ; elle portait quatre-vingt-dix-huit canons. Alors on aſſiege Narva par terre & par mer, & ce qui eſt plus ſingulier, on aſſiege en même-tems la ville de Derpt en Eſtonie.

Qui croirait qu'il y eût une Univerſité dans Derpt ? *Guſtave Adolphe* l'avait fondée, & elle n'avait pas rendu la ville plus célebre. Derpt n'eſt connu que par l'époque de ces deux ſiéges. PIERRE va inceſſamment de l'un à l'autre preſſer les attaques & diriger toutes les opérations. Le Général Suédois *Shlippembac* était auprès de Derpt avec environ deux mille cinq cens hommes.

Les

Les assiégés attendaient le moment où il allait jetter du secours dans la place. PIERRE imagina une ruse de guerre dont on ne se sert pas assez. Il fait donner à deux Régimens d'Infanterie & à un de Cavalerie, des uniformes, des étendards, des drapeaux Suédois. Ces prétendus Suédois attaquent les tranchées; les Russes feignent de fuir; la Garnison trompée par les apparences fait une sortie; alors les faux attaquans & les attaqués se réunissent, ils fondent sur la Garnison dont la moitié est tuée, & l'autre moitié rentre dans la Ville. *Shlippembac* arrive bientôt en effet pour la secourir, & il est entiérement battu. Enfin Derpt est contrainte de capituler au moment que PIERRE allait donner un assaut général.

1704.

27 Juin.

23 Juill.

Un assez grand échec que le Czar reçoit en même-tems sur le chemin de sa nouvelle ville de Petersbourg, ne l'empêche ni de continuer à bâtir sa Ville, ni de presser le siége de Narva. Il avait, comme on l'a vu, envoyé des troupes & de l'argent au Roi *Auguste* qu'on détrônait; ces deux secours furent également inutiles. Les Russes joints aux Lithuaniens du parti d'*Auguste*, furent absolument défaits en Courlande par le Général Suédois *Levenhaupt*. Si les vainqueurs avaient dirigé leurs efforts vers la Livonie, l'Estonie & l'Ingrie, ils pouvaient ruiner les tra-

31 Juill.

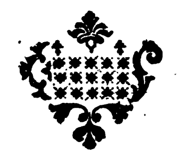
1704 vaux du Czar, & lui faire perdre tout le fruit de ses grandes entreprises. PIERRE minait chaque jour l'avant-mur de la Suede, & *Charles* ne s'y opposait pas assez; il cherchait une gloire moins utile & plus brillante.

Dès le 12 Juillet 1704 un simple Colonel Suédois à la tête d'un détachement, avait fait élire un nouveau Roi par la Noblesse Polonaise dans le champ d'élection nommé *Kolo* près de Varsovie. Un Cardinal Primat du Royaume, & plusieurs Evêques, se soumettaient aux volontés d'un Prince Luthérien, malgré toutes les menaces & les excommunications du Pape: tout cédait à la force. Personne n'ignore comment fut faite l'élection de *Stanislas Leczinski*, & comment *Charles XII* le fit reconnaître dans une grande partie de la Pologne.

PIERRE n'abandonna pas le Roi détrôné; il redoubla ses secours à mesure qu'il fut plus malheureux; & pendant que son ennemi faisait des Rois, il battait les Généraux Suédois en détail dans l'Estonie, dans l'Ingrie; il courait au siége de Narva, & faisait donner des assauts. Il y avait trois bastions fameux, du moins par leurs noms, on les appellait *la victoire*, *l'honneur* & *la gloire*. Le Czar les emporta tous trois l'épée à la main. Les assiégeans entrerent dans la Ville, la pillerent & y exercerent

toutes les cruautés qui n'étaient que trop ordinaires entre les Suédois & les Russes. 1704.

PIERRE donna alors un exemple qui dut lui concilier les cœurs de ses nouveaux sujets ; il court de tous côtés pour arrêter le pillage & le massacre, arrache des femmes des mains de ses soldats, & ayant tué deux de ces emportés qui n'obéissaient pas à ses ordres, il entre à l'Hôtel-de-Ville où les Citoyens se réfugiaient en foule ; là posant son épée sanglante sur la table : » Ce n'est » pas du sang des habitans, dit-il, que cette » épée est teinte, mais du sang de mes » soldats que j'ai versé pour vous sauver la » vie. 20 Août.



CHAPITRE QUATORZIEME.

Toute l'Ingrie demeure à PIERRE LE GRAND, *tandis que* Charles XII *triomphe ailleurs. Elevation de* Menzikof. *Petersbourg en sureté. Desseins toujours exécutés malgré les victoires de* Charles.

Année 1704. MAÎTRE de toute l'Ingrie, PIERRE en conféra le Gouvernement à *Menzikof*, & lui donna le titre de Prince & le rang de Général-Major. L'orgueil & le préjugé pouvaient ailleurs trouver mauvais qu'un garçon Patissier devînt Général, Gouverneur & Prince : mais PIERRE avait déjà accoutumé ses sujets à ne se pas étonner de voir donner aux talens, & rien à la seule Noblesse. *Menzikof* tiré de son premier état dans son enfance, par un hazard heureux qui le plaça dans la maison du Czar, avait appris plusieurs langues ; s'était formé aux affaires & aux armes, & ayant su d'abord se rendre agréable à son Maître, il sut se rendre nécessaire. Il hâtait les travaux de Petersbourg ; on y

N. B. Tous les Chapitres précédens & suivans sont tirés du Journal de PIERRE LE GRAND, & des Mémoires envoyés de Petersbourg, confrontés avec tous les autres Mémoires.

bâtissait déjà plusieurs maisons de briques & de pierres, un arsenal, des magasins; on achevait les fortifications; les palais ne sont venus qu'après.

PIERRE était à peine établi dans Narva, qu'il offrit de nouveaux secours au Roi de Pologne détrôné: il promit encore des troupes outre les douze mille hommes qu'il avait déjà envoyés, & en effet il fit partir pour les frontieres de la Lithuanie le Général *Repnin* avec six mille hommes de cavalerie & six mille d'infanterie. Il ne perdait pas de vue sa colonie de Petersbourg un seul moment; la ville se bâtissait, la marine s'augmentait; des vaisseaux, des frégates se construisaient dans les chantiers d'Olonitz; il alla les faire achever, & les conduisit à Petersbourg.

1704. 19 Août. 11 Octobre.

Tous ses retours à Moscow étaient marqués par des entrées triomphantes: c'est ainsi qu'il y revint cette année, & il n'en partit que pour aller faire lancer à l'eau son premier vaisseau de quatre-vingt pieces de canon, dont il avait donné les dimensions l'année précédente sur la Véronise.

30 Décembre.

Dès que la campagne put s'ouvrir en Pologne, il courut à l'armée qu'il avait envoyée sur les frontieres de la Lithuanie au secours d'*Auguste*: mais pendant qu'il aidait ainsi son allié, une flotte Suédoise s'avançait pour détruire Petersbourg & Cronslot, à peine bâtis; elle était composée de

1705. Mai.

1705. vingt-deux vaisseaux de cinquante-quatre à soixante-quatre pieces de canon, de six frégates, de deux galiotes à bombes, de deux brûlots. Les troupes de transport firent leur descente dans la petite Isle de Kotin. Un Colonel Russe nommé *Tolboguin* ayant fait coucher son Régiment ventre à terre, pendant que les Suédois débarquaient sur le rivage, le fit lever tout-àcoup, & le feu fut si vif & si bien menagé, que les Suédois renversés furent obligés de regagner leurs vaisseaux, d'abandonner leurs morts, & de laisser trois cens prisonniers.

Cependant leur flote restait toujours dans ces parages, & menaçait Petersbourg. Ils firent encore une descente, & furent repoussés de même; des troupes de terre avançaient de Vibourg sous le Général Suédois *Meidel*, elles marchaient du côté de Shlusselbourg; c'était la plus grande entreprise qu'eût encore fait *Charles XII* sur les Etats que PIERRE avait conquis ou créés; les Suédois furent repoussés par-tout, & Petersbourg resta tranquille.

15 Juin.

PIERRE de son côté avançait vers la Courlande, & voulait pénétrer jusqu'à Riga. Son plan était de prendre la Livonie, tandis que *Charles XII* achevait de soumettre la Pologne au nouveau Roi qu'il lui avait donné. Le Czar était encore à Vilna en Lithuanie, & son Maréchal *Sheremeto* s'approchait de Mittau, capitale de

la Courlande ; mais il y trouva le Général *Levenhaupt* , déjà célebre par plus d'une victoire. Il se donna une bataille rangée dans un lieu appellé Gémavers-hof , ou Gémavers. 1705

Dans ces affaires où l'expérience & la discipline prévalent, les Suédois, quoiqu'inférieurs en nombre, avaient toujours l'avantage : les Russes furent entiérement défaits, toute leur artillerie prise. PIERRE après trois batailles ainsi perdues à Gémavers , à Jacobstad, à Narva , réparait toujours ses pertes, & en tirait même avantage. 28 Juillet.

Il marche en forces en Courlande après la journée de Gémavers : il arriva devant Mittau, s'empare de la ville, assiege la citadelle, & y entre par capitulation. 14 Septembre.

Les troupes Russes avaient alors la réputation de signaler leurs succès par des pillages , coutume trop ancienne chez toutes les nations. PIERRE avait à la prise de Narva tellement changé cet usage, que les soldats Russes commandés pour garder dans le château de Mittau les caveaux où étaient inhumés les grands Ducs de Courlande , voyant que les corps avaient été tirés de leurs tombeaux, & dépouillés de leurs ornemens, refuserent d'en prendre possession, & exigerent auparavant qu'on fît venir un Colonel Suédois reconnaître l'état des lieux; il en vint un en effet , qui leur délivra un certificat par lequel il avouait

1704. que les Suédois étaient les auteurs de ce désordre.

Le bruit qui avait couru dans tout l'Empire que le Czar avait été totalement défait à la journée de Gémavers, lui fit encore plus de tort que cette bataille même. Un reste d'anciens Strélitz en garnison dans Astracan, s'enhardit sur cette fausse nouvelle à se révolter ; ils tuerent le Gouverneur de la ville, & le Czar fut obligé d'y envoyer le Maréchal *Sheremeto* avec des troupes pour les soumettre & les punir.

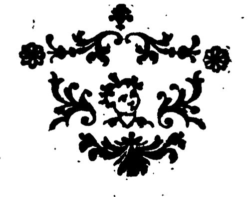
Tout conspirait contre lui ; la fortune & la valeur de *Charles XII*, les malheurs d'*Auguste*, la neutralité forcée du Dannemarck, les révoltes des anciens Strélitz, les murmures d'un peuple qui ne sentait alors que la gêne de la réforme, & non l'utilité, les mécontentemens des Grands assujettis à la discipline militaire, l'épuisement des finances ; rien ne découragea PIERRE un seul moment : il étouffa la révolte, & ayant mis en sûreté l'Ingrie, s'étant assuré de la citadelle de Mittau, malgré *Levenhaupt* vainqueur, qui n'avait pas assez de troupes pour s'opposer à lui, il eut alors la liberté de traverser la Samogithie & la Lithuanie.

Il partageait avec *Charles XII* la gloire de dominer en Pologne ; il s'avança jusqu'à Tikoczin ; ce fut-là qu'il vit pour la seconde fois le Roi *Auguste* ; il le consola

de ses infortunes, lui promit de le venger, lui fit présent de quelques drapeaux pris par *Menzikof* sur des partis des troupes de son rival : ils allerent ensuite à Grodno, Capitale de la Lithuanie, & y resterent jusqu'au 15 Décembre. PIERRE en partant lui laissa de l'argent & une armée, & selon sa coutume alla passer quelque-tems de l'hyver à Moscow, pour y faire fleurir les arts & les loix, après avoir fait une campagne très-difficile.

1705.

30 Décembre.



CHAPITRE QUINZIEME.

Tandis que PIERRE *se soutient dans ses conquêtes & police ses Etats, son ennemi* Charles XII *gagne des batailles, domine dans la Pologne & dans la Saxe.* Auguste *malgré une victoire des Russes reçoit la loi de* Charles XII. *Il renonce à la Couronne; il livre* Patkul *Ambassadeur du Czar; meurtre de* Patkul *condamné à la roue.*

1706. PIERRE à peine était à Moscow, qu'il apprit que *Charles XII* par-tout victorieux s'avançait du côté de Grodno, pour combattre son armée; le Roi *Auguste* avait été obligé de fuir de Grodno, & se retirait en hâte vers la Saxe avec quatre régimens de Dragons Russes; il affaiblissait ainsi l'armée de son Protecteur, & la décourageait par sa retraite; le Czar trouva tous les chemins de Grodno occupés par les Suédois, & son armée dispersée.

Tandis qu'il rassemblait ses quartiers avec une peine extrême en Lithuanie, le célebre *Shulembourg*, qui était la derniere ressource d'*Auguste*, & qui s'acquit depuis tant de gloire par la défense de Corfou

contre les Turcs, avançait du côté de la grande Pologne avec environ douze mille Saxons, & six mille Russes tirés des troupes que le Czar avait confiées à ce malheureux Prince. *Shulembourg* avait une juste espérance de soutenir la fortune d'*Auguste*; il voyait *Charles XII* occupé alors du côté de la Lithuanie; il n'y avait qu'environ dix mille Suédois sous le Général *Renschild*, qui pussent arrêter sa marche; il s'avançait donc avec confiance jusqu'aux frontieres de la Silésie, qui est le passage de la Saxe dans la haute Pologne. Quand il fut près du Bourg de Fraustadt sur les frontieres de Pologne, il trouva le Maréchal *Renschild* qui venait lui livrer bataille.

1706.

Quelque effort que je fasse pour ne pas répéter ce que j'ai déjà dit dans l'histoire de *Charles XII*, je dois redire ici qu'il y avait dans l'armée Saxonne un régiment Français qui ayant été fait prisonnier tout entier à la fameuse bataille d'Hocsted, avait été forcé de servir dans les troupes Saxonnes. Mes mémoires disent qu'on lui avait confié la garde de l'artillerie; ils ajoutent que ces Français frappés de la gloire de *Charles XII*, & mécontens du service de Saxe, poserent les armes dès qu'ils virent les ennemis, & demanderent d'être reçus parmi les Suédois, qu'ils servirent depuis en effet jusqu'à la fin de la guerre.

1706. 6 Fev.

1706. Ce fut-là le commencement & le signal d'une déroute entiere; il ne se sauva pas trois bataillons Russes, & encore tous les soldats qui échapperent étaient blessés; tout le reste fut tué sans qu'on fît quartier à personne. Le Chapelain *Norberg*, prétend que le mot des Suédois dans cette bataille était *au nom de Dieu*, & que celui des Russes était *massacrez tout*: mais ce furent les Suédois qui massacrerent tout au nom de Dieu. Le Czar même assure dans un de ses manifestes (1), que beaucoup de prisonniers Russes, Cosaques & Calmouks furent tués trois jours après la bataille. Les troupes irrégulieres des deux armées avaient accoutumé les Généraux à ces cruautés: il ne s'en commit jamais de plus grandes dans les tems barbares. Le Roi *Stanislas* m'a fait l'honneur de me dire, que dans un de ces combats qu'on livrait si souvent en Pologne, un Officier Russe qui avoit été son ami, vint après la défaite d'un corps qu'il commandait se mettre sous sa protection, & que le Général Suédois *Steinbok* le tua d'un coup de pistolet entre ses bras.

Voilà quatre batailles perdues par les Russes contre les Suédois, sans compter les autres victoires de *Charles XII* en Pologne. Les troupes du Czar qui étaient

(1) Manifeste du Czar en Ukraine 1709.

dans Grodno, couraient risque d'essuyer une plus grande disgrace, & d'être enveloppées de tous côtés; il sut heureusement les rassembler & même les augmenter; il fallait à la fois pourvoir à la sûreté de cette armée, & à celle de ses conquêtes dans l'Ingrie. Il fit marcher son armée sous le Prince *Menzikof*, vers l'orient, & delà au midi jusqu'à Kiovie. 1706.

Tandis qu'elle marchait il se rend à Shlusselbourg, à Narva, à sa colonie de Petersbourg, met tout en sûreté, & des bords de la mer Baltique, il court à ceux du Boristhene, pour rentrer par la Kiovie, dans la Pologne, s'appliquant toujours à rendre inutiles les victoires de *Charles XII* qu'il n'avait pû empêcher, préparant même déjà une conquête nouvelle. C'était celle de Vibourg, capitale de la Carélie sur le golfe de Finlande. Il alla l'assiéger, mais cette fois elle résista à ses armes: les secours vinrent à propos, & il leva le siege. Son rival *Charles XII* ne faisait réellement aucune conquête en gagnant des batailles; il poursuivait alors le Roi *Auguste* en Saxe, toujours plus occupé d'humilier ce Prince, & de l'accabler du poids de sa puissance & de sa gloire, que du soin de reprendre l'Ingrie sur un ennemi vaincu qui la lui avait enlevée. Août. Octobre.

Il répandait la terreur dans la haute Po-

1706. logne, en Siléfie, en Saxe. Toute la famille du Roi *Auguste*, sa mere, sa femme, son fils, les principales familles du pays se retiraient dans le cœur de l'Empire. *Auguste* implorait la paix; il aimait mieux se mettre à la discrétion de son vainqueur que dans les bras de son Protecteur. Il négociait un traité qui lui ôtait la couronne de Pologne, & qui le couvrait de confusion; ce traité était secret; il fallait le cacher aux Généraux du Czar, avec lesquels il était alors comme réfugié en Pologne, pendant que *Charles XII* donnait des loix dans Leipsick, & régnait dans tout son Électorat. Déjà était signé par ses Plénipotentiaires le fatal traité par lequel il renonçait à la couronne de Pologne, promettait de ne prendre jamais le titre de Roi de ce pays, reconnaissait *Stanislas*, renonçait à l'alliance du Czar son bienfaiteur, & pour comble d'humiliation s'engageait à remettre à *Charles XII* l'Ambassadeur du Czar, *Jean Reinold Patkul*, Général des troupes Russes qui combattait pour sa défense. Il avait fait quelque-tems auparavant arrêter *Patkul*, contre le droit des gens sur de faux soupçons, & contre ce même droit des gens il le livrait à son ennemi. Il valait mieux mourir les armes à la main que de conclure un tel traité: non-seulement il y perdait sa couronne & sa gloire; mais il risquait même sa liberté,

14 Septembre.

puisqu'il était alors entre les mains du Prince *Mengikof*, en Posnanie, & que le peu de Saxons qu'il avait avec lui, recevaient alors leur solde de l'argent des Russes.

1707.

Le Prince *Mengikof* avait en tête dans ces quartiers une armée Suédoise renforcée des Polonais du parti du nouveau Roi *Stanislas*, commandée par le Général *Maderfeld*; & ignorant qu'*Auguste* traitait avec ses ennemis, il lui proposa de les attaquer. *Auguste* n'osa refuser; la bataille se donna auprès de Kalish, dans le Palatinat même du Roi *Stanislas*; ce fut la premiere bataille rangée que les Russes gagnerent contre les Suédois: le Prince *Mengikof* en eut la gloire; on tua aux ennemis quatre mille hommes; on leur en prit deux mille cinq cent quatre-vingt-dix-huit.

19 Octobre.

Il est difficile de croire comment *Auguste* put après cette victoire ratifier un traité qui lui en ôtait tout le fruit; mais *Charles* était en Saxe, & y était tout-puissant; son nom imprimait tellement la terreur; on comptait si peu sur des succès soutenus de la part des Russes, le parti Polonais contre le Roi *Auguste* était si fort, & enfin *Auguste* était si mal conseillé, qu'il signa ce traité funeste. Il ne s'en tint pas-là; il écrivit à son Envoyé *Finkstein* une lettre plus triste que le traité même, par laquelle il demandait pardon de sa victoire, pro-

1706. *testant que la bataille s'était donnée malgré lui; que les Russes & les Polonais de son parti l'y avaient obligé; qu'il avait fait dans ce dessein des mouvemens pour abandonner* Menzikof; *que* Maderfeld *aurait pu le battre s'il avait profité de l'occasion; qu'il rendrait tous les prisonniers Suédois, ou qu'il romprait avec les Russes, & qu'enfin il donnerait au Roi de Suede toutes les satisfactions convenables* pour avoir osé battre ses troupes.

Tout cela est unique, inconcevable, & pourtant de la plus exacte vérité. Quand on songe qu'avec cette faiblesse *Auguste* était un des plus braves Princes de l'Europe, on voit bien que c'est le courage d'esprit qui fait perdre ou conserver les Etats, qui les éleve ou qui les abaisse.

Deux traits acheverent de combler l'infortune du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & l'abus que *Charles XII* faisait de son bonheur; le premier fut une lettre de félicitation que *Charles* força *Auguste* d'écrire au nouveau Roi *Stanislas*; le second fut horrible: ce même *Auguste* fut contraint de lui livrer *Patkul*, cet Ambassadeur, ce Général du Czar. L'Europe sait assez que ce Ministre fut depuis roué vif à Casimir, au mois de Septembre 1707. Le Chapelin *Norberg*, avoue que tous les ordres pour cette exécution furent écrits de la propre main de *Charles*.

Il n'eſt point de Juriſconſulte en Europe, il n'eſt pas même d'eſclave, qui ne ſente toute l'horreur de cette injuſtice barbare. Le premier crime de cet infortuné était d'avoir repréſenté reſpectueuſement les droits de ſa patrie à la tête de ſix Gentilshommes Livoniens, députés de tout l'Etat : condamné pour avoir rempli le premier des devoirs, celui de ſervir ſon pays ſelon les loix, cette ſentence inique l'avait mis dans le plein droit naturel qu'ont tous les hommes de ſe choiſir une patrie. Devenu Ambaſſadeur d'un des plus grands Monarques du monde, ſa perſonne était ſacrée. Le droit du plus fort viola en lui le droit de la nature & celui des Nations. Autrefois l'éclat de la gloire couvrait de telles cruautés, aujourd'hui elles la terniſſent.





CHAPITRE SEIZIEME.

On veut faire un troisieme Roi en Pologne. Charles XII *part de Saxe avec une armée florissante, traverse la Pologne en vainqueur. Cruautés exercées. Conduite du Czar. Succès de* Charles, *qui s'avance enfin vers la Russie.*

Année 1707. CHARLES XII jouïssait de ses succès dans Altranstadt près de Leipsick. Les Princes Protestans de l'Empire d'Allemagne venaient en foule lui rendre leurs hommages & lui demander sa protection. Presque toutes les Puissances lui envoyaient des Ambassadeurs. L'Empereur *Joseph* déférait à toutes ses volontés. PIERRE alors Janvier. voyant que le Roi *Auguste* avait renoncé à sa protection & au trône, & qu'une partie de la Pologne reconnaissait *Stanislas*, écouta les propositions que lui fit *Yolkova*, d'élire un troisieme Roi.

On proposa plusieurs Palatins dans une Diete à Lublin : on mit sur les rangs le Prince *Ragotski* ; c'était ce même Prince *Ragotski* long-tems retenu en prison dans sa jeunesse par l'Empereur *Léopold*, & qui depuis fut son compétiteur au trône de Hongrie, après s'être procuré la liberté. Cette négociation fut poussée

très-loin, & il s'en falut peu qu'on ne vît trois Rois de Pologne à la fois. Le Prince *Ragotski* n'ayant pu réussir, PIERRE voulut donner le trône au grand Général de la République *Siniauski*, homme puissant, accrédité, chef d'un tiers parti, ne voulant reconnaître ni *Auguste* détrôné, ni *Stanislas* élu par un parti contraire. 1707.

Au milieu de ces troubles on parla de paix, comme on fait toujours. *Besseval* envoyé de France en Saxe s'entremit pour réconcilier le Czar & le Roi de Suéde. On pensait alors à la Cour de France que *Charles* n'ayant plus à combattre ni les Russes, ni les Polonais, pourrait tourner ses armes contre l'Empereur *Joseph*, dont il était mécontent, & auquel il imposait des loix dures pendant son séjour en Saxe; mais *Charles* répondit qu'il traiterait de la paix avec le Czar dans Moscow. C'est alors que PIERRE dit: » Mon frere *Charles* » veut faire l'*Alexandre*, mais il ne trou» vera pas en moi un *Darius*.

Cependant les Russes étaient encore en Pologne, & même à Varsovie, tandis que le Roi donné aux Polonais par *Charles XII* était à peine reconnu d'eux, & que *Charles* enrichissait son armée des dépouilles des Saxons.

22. Août.

Enfin il partit de son quartier d'Altranstadt à la tête d'une armée de quarante-cinq mille hommes, à laquelle il semblait

1707. que son ennemi ne dût jamais résister ; puisqu'il l'avait entierement défait avec huit mille à Narva.

27 Août. Ce fut en passant sous les murs de Dresde qu'il alla faire au Roi *Auguste* cette étrange visite, *qui doit causer de l'admiration à la postérité*, à ce que dit *Norberg* : elle peut au moins causer quelque étonnement. C'était beaucoup risquer que de se mettre entre les mains d'un Prince auquel il avait ôté un Royaume. Il repassa par la Silésie, & rentra en Pologne.

Ce pays était entiérement dévasté par la guerre, ruiné par les factions, & en proie à toutes les calamités. *Charles* avançait par la Mazovie, & choisissait le chemin le moins praticable. Les habitans réfugiés dans des marais voulurent au moins lui faire acheter le passage. Six mille paysans lui députerent un vieillard de leur corps : cet homme d'une figure extraordinaire, vétu tout de blanc, & armé de deux carabines, harangua *Charles* ; & comme on n'entendait pas trop bien ce qu'il disait, on prit le parti de le tuer aux yeux du Prince au milieu de sa harangue. Les paysans désespérés se retirerent & s'armerent. On saisit tous ceux qu'on put trouver : on les obligeait de se pendre les uns les autres, & le dernier était forcé de se passer lui-même la corde au cou & d'être son propre bourreau. On réduisit en cendres toutes

leurs habitations. C'eſt le chapelain *Norberg* qui atteſte ce fait dont il fut témoin : on ne peut ni le récuſer, ni s'empêcher de frémir. 1707.

Charles arrive à quelques lieues de Grodno en Lithuanie ; on lui dit que le Czar eſt en perſonne dans cette ville avec quelques troupes ; il prend avec lui ſans délibérer huit cens gardes ſeulement, & court à Grodno. Un Officier Allemand nommé *Mulfels*, qui commandait un corps de troupes à une porte de la ville, ne doute pas en voyant *Charles XII* qu'il ne ſoit ſuivi de ſon armée ; il lui livre le paſſage au lieu de le diſputer. L'allarme ſe répand dans la ville ; on croit que l'armée Suédoiſe eſt entrée : le peu de Ruſſes qui veulent réſiſter ſont taillés en pieces par la garde Suédoiſe ; tous les Officiers confirment au Czar qu'une armée victorieuſe ſe rend maîtreſſe de tous les poſtes de la ville. PIERRE ſe retire au-delà des remparts, & *Charles* met une garde de trente hommes à la porte même par où le Czar vient de ſortir. 1708. 6 Fev.

Dans cette confuſion, quelques Jeſuites dont on avait pris la maiſon pour loger le Roi de Suéde, parce que c'était la plus belle de Grodno, ſe rendent la nuit auprès du Czar, & lui aprennent cette fois la vérité. Auſſi-tôt PIERRE rentre dans la ville, force la garde Suédoiſe : on com-

1708. bat dans les rues, dans les places; mais déjà l'armée du Roi arrivait. Le Czar fut enfin obligé de céder, & de laisser la ville au vainqueur qui faisait trembler la Pologne.

Charles avait augmenté ses troupes en Livonie & en Finlande, & tout était à craindre de ce côté pour les conquêtes de PIERRE, comme du côté de la Lithuanie, pour ses anciens Etats, & pour Moscow même. Il fallait donc se fortifier dans toutes ces parties si éloignées les unes des autres. *Charles* ne pouvait faire de progrès rapides en tirant à l'Orient par la Lithuanie au milieu d'une saison rude, dans des pays marécageux, infectés de maladies contagieuses, que la pauvreté & la famine avaient repandues de Varsovie à Minski. PIERRE posta ses troupes dans les quartiers sur le passage des rivieres, garnit les postes importants, fit tout ce qu'il put pour arrêter à chaque pas la marche de son ennemi, & courut ensuite mettre ordre à tout vers Petersbourg.

8 Avril.

Charles en dominant chez le Polonais, ne lui prenait rien; mais PIERRE en faisant usage de sa nouvelle marine, en descendant en Finlande, en prenant Borgau qu'il détruisit, & en faisant un grand butin sur ses ennemis, se donnait des avantages utiles.

21 Mai.

Charles long-tems retenu dans la Lithuanie par des pluies continuelles, s'avança enfin sur la petite riviere de Béré-

zine à quelques lieues du Boristhene. Rien ne put résister à son activité ; il jetta un pont à la vue des Russes ; il battit le détachement qui gardait ce passage, & arriva à Holozin sur la riviere de Vabis. C'était-là que le Czar avait placé un corps considérable qui devait arrêter l'impétuosité de *Charles*. La petite riviere de Vabis (1) n'est qu'un ruisseau dans les sécheresses ; mais alors c'était un torrent impétueux, profond, grossi par les pluies. Au-delà était un marais, & derriere ce marais les Russes avaient tiré un retranchement d'un quart de lieue, défendu par un large fossé, & couvert par un parapet garni d'artillerie. Neuf régimens de cavalerie & onze d'infanterie étaient avantageusement disposés dans ces lignes. Le passage de la riviere paraissait impossible.

1708.

Les Suédois selon l'usage de la guerre préparerent des pontons pour passer, & établirent des batteries de canons pour favoriser la marche ; mais *Charles* n'attendit pas que les pontons fussent prêts ; son impatience de combattre ne souffrait jamais le moindre retardement. Le Maréchal de *Shewerin*, qui a long-tems servi sous lui, m'a confirmé plusieurs fois, qu'un jour d'action il disait à ses Généraux occupés du détail de ses dispositions, *Aurez-vous bientôt terminé ces ces bagatelles* ? & il s'avançait alors le pre-

(1) En Russe *Bibitsch*.

1708. mier à la tête de ses Drabans : c'est ce qu'il fit sur-tout dans cette journée mémorable.

Il s'élance dans la riviere suivi de son régiment des Gardes. Cette foule rompait l'impétuosité du flot; mais on avait de l'eau jusqu'aux épaules, & on ne pouvait se servir de ses armes. Pour peu que l'artillerie du parapet eût été bien servie, & que les bataillons eussent tiré à propos, il ne serait pas échapé un seul Suédois.

25 Juillet. Le Roi après avoir traversé la riviere, passa encore le marais à pied. Dès que l'armée eut franchi ces obstacles à la vue des Russes, on se mit en bataille, on attaqua sept fois leurs retranchemens, & les Russes ne céderent qu'à la septieme. On ne leur prit que douze pieces de campagne & vingt-quatre mortiers à grenades, de l'aveu même des Historiens Suédois.

Il était donc visible que le Czar avait réussi à former des troupes aguerries; & cette victoire d'Holozin, en comblant *Charles XII* de gloire, pouvait lui faire sentir tous les dangers qu'il allait courir en pénétrant dans des pays si éloignés: on ne pouvait marcher qu'en corps séparés, de bois en bois, de marais en marais, & à chaque pas il fallait combattre: mais les Suédois accoutumés à tout renverser devant eux, ne redouterent ni danger ni fatigue.

CHAPITRE

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Charles XII *passe le Boristhene, s'enfonce en Ukraine, prend mal ses mesures. Une de ses armées est défaite par* PIERRE LE GRAND *: Ses munitions sont perdues. Il s'avance dans des déserts ; Aventures en Ukraine.*

Année 1708.

ENFIN *Charles* arriva sur la rive du Boristhene, à une petite ville nommée Mohilo. (1) C'était à cet endroit fatal qu'on devait aprendre s'il dirigerait sa route vers Moscow ou au midi vers l'Ukraine. Son armée, ses ennemis, ses amis, s'attendaient qu'il marcherait à la Capitale. Quelque chemin qu'il prît, PIERRE le suivait depuis Smolenko avec une forte armée ; on ne s'attendait pas qu'il prendrait le chemin de l'Ukraine ; cette étrange résolution lui fut inspirée par *Mazeppa*, Hetman des Cosaques ; c'était un vieillard de soixante & dix ans, qui n'ayant point d'enfans, semblait ne devoir penser qu'à finir tranquillement sa vie : la reconnaissance devait encore l'attacher au Czar, auquel il devait sa place ; mais soit qu'il eût en effet à se plaindre de ce Prince,

(1) En Russe *Mogilew.*

1708. soit que la gloire de *Charles XII* l'eût ébloui, soit plutôt qu'il cherchât à devenir indépendant, il avait trahi son bienfaicteur, & s'était donné en secret au Roi de Suéde, se flattant de faire avec lui révolter toute sa nation.

Charles ne douta pas de triompher de tout l'Empire Russe, quand ses troupes victorieuses seraient secondées d'un peuple si belliqueux. Il devait recevoir de *Mazeppa* les vivres & les munitions, l'artillerie qui pouvaient lui manquer : à ce puissant secours devait se joindre une armée de seize à dix-huit mille combattans, qui arrivait de Livonie, conduite par le Général de *Levenhaupt*, conduisant après elle une quantité prodigieuse de munitions de guerre & de bouche. *Charles* ne s'inquiétait pas si le Czar était à portée de tomber sur cette armée, & de le priver d'un secours si nécessaire. Il ne s'informait pas si *Mazeppa* était en état de tenir toutes ses promesses, si ce Cosaque avait assez de crédit pour faire changer une Nation entiere, qui ne prend conseil que d'elle-même, & s'il restait enfin assez de ressources à son armée dans un malheur ; & en cas que *Mazeppa* fût sans fidélité ou sans pouvoir, il comptait sur sa valeur & sur sa fortune. L'armée Suédoise avança donc au-delà du Boristhene vers la Desna, & c'était entre

ces deux rivieres que *Mazeppa* était attendu. La route était pénible, & des corps de Russes voltigeans dans ces quartiers, rendaient la marche dangereuse.

1708.

Menzikof à la tête de quelques régimens de cavalerie & de dragons, attaqua l'avant-garde du Roi, la mit en désordre, tua beaucoup de Suédois, perdit encore plus des siens; mais ne se rebuta pas. *Charles* qui accourut sur le champ de bataille, ne repoussa les Russes que difficilement, en risquant long-tems sa vie, & en combattant contre plusieurs dragons qui l'environnaient. Cependant *Mazeppa* ne venait point, les vivres commençaient à manquer; les soldats Suédois voyant leur Roi partager tous leurs dangers, leurs fatigues & leur disette, ne se décourageaient pas; mais en l'admirant ils le blâmaient & murmuraient.

11 Septembre.

L'ordre envoyé par le Roi à *Levenhaupt* de marcher avec son armée, & d'amener des munitions en diligence, avait été rendu douze jours trop tard, & ce tems était long dans une telle circonstance. *Levenhaupt* marchait enfin: PIERRE le laissa passer le Boristhene; & quand cette armée fut engagée entre ce fleuve & les petites rivieres qui s'y perdent, il passa le fleuve après lui, & l'attaqua avec ses corps rassemblés qui se suivaient presque en échelons.

1708. La bataille se donna entre le Boristhene & la Sossa. (1)

Le Prince *Menzikof* revenait avec ce même corps de cavalerie qui s'était mesuré contre *Charles XII* ; le Général *Baur* le suivait, & PIERRE conduisait de son côté l'élite de son armée. Les Suédois crurent avoir affaire à quarante mille combattans ; & on le crut long-tems sur la foi de leur relation. Mes nouveaux mémoires m'aprennent que PIERRE n'avait que vingt mille hommes dans cette journée ; ce nombre n'était pas fort supérieur à celui de ses ennemis. L'activité du Czar, sa patience, son opiniâtreté, celle de ses troupes animées par sa presence, décidérent du sort, non pas de cette journée, mais de trois journées consécutives, pendant lesquelles on combattit à plusieurs reprises.

D'abord on attaqua l'arriere-garde de l'armée Suédoise près du village de Lesnau, qui a donné le nom à cette bataille.

7 Octob. Ce premier choc fut sanglant, sans être décisif; *Levenhaupt* se retira dans un bois, & conserva son bagage ; le lendemain il fallut chasser les Suédois de ce bois; le combat fut plus meurtrier & plus heureux ; c'est-là que le Czar voyant ses troupes en désordre ; s'écria qu'on tirât sur les fuyards & sur lui-même s'il se retirait. Les Suédois

(1) En Russe *Soeza*.

furent repoussés, mais ne furent point mis en déroute. 1708.

Enfin un renfort de quatre mille dragons arriva ; on fondit sur les Suédois pour la troisieme fois ; ils se retirerent vers un bourg nommé Prospock, on les y attaqua encore ; ils marcherent vers la Desna, & on les y poursuivit. Jamais ils ne furent entierement rompus ; mais ils perdirent plus de huit mille hommes, dix-sept canons, quarante-quatre drapeaux ; le Czar fit prisonniers cinquante-six Officiers, & près de neuf cens soldats ; tout ce grand convoi qu'on amenait à *Charles* demeura au pouvoir du vainqueur.

Ce fut la première fois que le Czar défit en personne dans une bataille rangée ceux qui s'étaient signalés par tant de victoires sur ses troupes : il remerciait Dieu de ce succès, quand il apprit que son Général *Apraxin* venait de remporter un avantage en Ingrie à quelques lieues de Narva ; avantage à la vérité moins considérable que la victoire de Lesnau ; mais ce concours d'événemens heureux fortifiait ses espérances & le courage de son armée. 17 Septembre.

Charles XII apprit toutes ces funestes nouvelles, lorsqu'il était prêt de passer la Desna dans l'Ukraine. *Mazeppa* vint enfin le trouver : il devait lui amener vingt mille hommes & des provisions immenses, mais il n'arriva qu'avec deux régi-

mens & plutôt en fugitif qui demandait du fecours, qu'en Prince qui venait en donner. Ce Caufaque avait marché en effet avec quinze à feize mille des fiens, leur ayant dit d'abord qu'ils allaient contre le Roi de Suede, qu'ils auraient la gloire d'arrêter ce Héros dans fa marche, & que le Czar leur aurait une éternelle obligation d'un fi grand fervice.

A quelques milles de la Defna il leur déclara enfin fon projet; mais ces braves gens en eurent horreur; ils ne voulurent point trahir un Monarque dont ils n'avaient point à fe plaindre, pour un Suédois qui venait à main armée dans leur pays, qui après l'avoir quitté ne pourrait plus les défendre, & qui les laifferait à la difcrétion des Ruffes irrités, & des Polonais autrefois leurs maîtres & toujours leurs ennemis; ils retournerent chez eux, & donnerent avis au Czar de la défection de leur Chef; il ne refta auprès de *Mazeppa* qu'environ deux régimens dont les Officiers étaient à fes gages.

Il était encore maître de quelques places dans l'Ukraine, & fur-tout de Bathurin, lieu de fa réfidence, regardée comme la Capitale des Caufaques; elle eft fituée près des forêts fur la riviere de Defna, mais fort loin du champ de bataille où PIERRE avait vaincu *Levenhaupt*. Il y avait toujours quelques régimens Ruffes

dans ces quartiers. Le Prince *Menzikof* fut détaché de l'armée du Czar; il y arriva par de grands détours. *Charles* ne pouvait garder tous les passages, il ne les connaissait pas même; il avait négligé de s'emparer du poste important de Starodoub qui mene droit à Bathurin, à travers sept ou huit lieues de forêts que la Desna traverse. Son ennemi avait toujours sur lui l'avantage de connaître le pays. *Menzikof* passa aisément avec le Prince *Galitzin*; on se presenta devant Bathurin, elle fut prise presque sans résistance, saccagée & réduite en cendres; un magasin destiné pour le Roi de Suede, & les trésors de *Mazeppa* furent enlevés; les Cosaques élurent un autre Hetman, nommé *Skoropasky*, que le Czar agréa; il voulut qu'un appareil imposant fit sentir au peuple l'énormité de la trahison; l'Archevêque de Kiovie, & deux autres excommunierent publiquement *Mazeppa*; il fut pendu en effigie, & quelques-uns de ses complices moururent par le supplice de la roue.

1708.

14 Novembre.

22 Novembre.

Cependant *Charles XII* à la tête d'environ vingt-cinq à vingt-sept mille Suédois, ayant encore reçu les débris de l'armée de *Levenhaupt*, fortifié de deux ou trois mille hommes que *Mazeppa* lui avait amenés, & toujours séduit par l'espérance de faire déclarer toute l'Ukraine, passa la Desna loin de Bathurin & près du Boris-

1708. 25 Novembre. thene, malgré les troupes du Czar qui l'entouraient de tous côtés, dont les unes suivaient son arriere-garde, & les autres répandues au-delà de la riviere s'opposaient à son passage.

Il marchait, mais par des déserts, & ne trouvait que des villages ruinés & brûlés. Le froid se fit sentir dès le mois de Décembre avec une rigueur si excessive, que dans une de ses marches près de deux mille hommes tomberent morts à ses yeux; les troupes du Czar souffraient moins, parce qu'elles avaient plus de secours; celles de *Charles* manquant presque de vêtemens, étaient plus exposées à l'âpreté de la saison.

Dans cet état déplorable, le Comte *Piper*, Chancelier de Suede, qui ne donna jamais que de bons conseils à son Maître, le conjura de rester, de passer au moins le tems le plus rigoureux de l'hiver dans une petite ville de l'Ukraine nommée Romna, où il pourrait se fortifier, & faire quelques provisions par le secours de *Mazeppa*; *Charles* répondit qu'il n'était pas homme à s'enfermer dans une ville. *Piper* alors le conjura de repasser la Desna & le Boristhene, de rentrer en Pologne, d'y donner à ses troupes des quartiers dont elles avaient besoin, de s'aider de la cavalerie legere des Polonais qui lui était absolument nécessaire, de soutenir le Roi

qu'il avait fait nommer, & de contenir le parti d'*Auguste* qui commençait à lever la tête. *Charles* répliqua que ce ferait fuir devant le Czar, que la faison deviendrait plus favorable, qu'il fallait fubjuguer l'Ukraine & marcher à Mofcow (1). 1708.

Les armées Ruffes & Suédoifes furent quelques femaines dans l'inaction, tant le froid fut violent au mois de Janvier 1709; mais dès que le foldat put fe fervir de fes armes, *Charles* attaqua tous les petits poftes qui fe trouverent fur fon paffage; il fallait envoyer de tous côtés des partis pour chercher des vivres, c'eft-à-dire, pour aller ravir à vingt lieues à la ronde la fubftance des payfans. PIERRE fans fe hâter veillait fur fes marches & le laiffait fe confumer. 1709. Janvier.

Il eft impoffible au Lecteur de fuivre la marche des Suédois dans ces contrées; plufieurs rivieres qu'ils pafferent ne fe trouvent point dans les cartes; il ne faut pas croire que les Géographes connaiffent ces pays comme nous connaiffons l'Italie, la France & l'Allemagne; la Géographie eft encore de tous les arts celui qui a le plus befoin d'être perfectionné, & l'ambition a jufqu'ici pris plus de foin de dévafter la terre que de la décrire.

Contentons-nous de favoir que *Charles*

(1) Avoué par le Chapelain *Norberg*. Tom. II. pag. 263.

1709. enfin traversa toute l'Ukraine au mois de Février, brûlant par-tout des villages, & en trouvant que les Russes avaient brûlés. Il s'avança au Sud-Est, jusqu'aux déserts arides, bordés par les montagnes qui séparent les Tartares Nogaïs des Cosaques du Tanaïs : c'est à l'orient de ces montagnes que sont les autels d'*Alexandre*. Il se trouvait donc au-delà de l'Ukraine dans le chemin que prennent les Tartares pour aller en Russie ; & quand il fut-là, il fallut retourner sur ses pas pour subsister : les habitans se cachaient dans des tanieres avec leurs bestiaux ; ils disputaient quelquefois leur nourriture aux soldats qui venaient l'enlever ; les paysans dont on put se saisir furent mis à mort ; ce sont-là, dit-on, les droits de la guerre. Je dois transcrire ici quelques lignes du Chapelain *Norberg*.* *Pour faire voir*, dit-il, *combien le Roi aimait la justice, nous insérerons un billet de sa main au Colonel* Hielmen :

T. II. p. 279.

» *Monsieur le Colonel, je suis bien aise*
» *qu'on ait attrapé les paysans qui ont en-*
» *levé un Suédois ; quand on les aura con-*
» *vaincus de leur crime, on les punira sui-*
» *vant l'exigence du cas, en les faisant*
» *mourir.* CHARLES, & plus bas *Budisu*.

Tels sont les sentimens de justice & d'humanité du Confesseur d'un Roi ; mais si les paysans de l'Ukraine avaient pu faire pendre des paysans d'Ostrogotie enrégi-

mentés, qui se croyaient en droit de venir de si loin leur ravir la nourriture de leurs femmes & de leurs enfans, les Confesseurs & les Chapelains de ces Ukraniens n'auraient-ils pas pu benir leur justice ? 1709.

Mazeppa négociait depuis long-tems avec les Zaporaviens, qui habitent vers les deux rives du Boristhene, & dont une partie habite les Isles de ce fleuve (1). C'est cette partie qui compose ce peuple sans femmes & sans familles, subsistant de rapines, entassant leurs provisions dans leurs Isles pendant l'hiver, & les allant vendre au printems dans la petite ville de Pultava ; les autres habitent des bourgs à droite & à gauche du fleuve. Tous ensemble choisissent un Hetman particulier, & cet Hetman est subordonné à celui de l'Ukraine. Celui qui était alors à la tête des Zaporaviens alla trouver *Mazeppa* ; ces deux barbares s'abouchèrent, faisant porter chacun devant eux une queue de cheval & une massue.

Pour faire connaître ce que c'était que cet Hetman des Zaporaviens & son peuple, je ne crois pas indigne de l'histoire de rapporter comment le traité fut fait. *Mazeppa* donna un grand repas, servi avec quelque vaisselle d'argent, à l'Hetman Zaporavien & à ses principaux Officiers : quand ces Chefs furent yvres d'eau-de-

(1) Voyez le Chapitre premier, pag. 34.

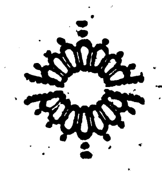
1709. vie, ils jurerent à table sur l'Evangile, qu'ils fourniraient des hommes & des vivres à *Charles XII*; après quoi ils emporterent la vaisselle & tous les meubles: le maître d'hôtel de la maison courut après eux, & leur remontra que cette conduite ne s'accordait pas avec l'Evangile sur lequel ils avaient juré; les domestiques de *Mazeppa* voulurent reprendre la vaisselle; les Zaporaviens s'attrouperent; ils vinrent en corps se plaindre à *Mazeppa* de l'affront inoui qu'on faisait à de si braves gens, & demanderent qu'on leur livrât le maître d'hôtel pour le punir selon les loix; il leur fut abandonné, & les Zaporaviens selon les loix, se jetterent les uns aux autres ce pauvre homme, comme on pousse un ballon, après quoi on lui plongea un couteau dans le cœur.

Tels furent les nouveaux alliés que fut obligé de recevoir *Charles XII*; il en composa un régiment de deux mille hommes; le reste marcha par troupes séparées contre les Cosaques & les Calmouks du Czar, répandus dans ces quartiers.

La petite ville de Pultava, dans laquelle ces Zaporaviens trafiquent, était remplie de provisions, & pouvait servir à *Charles XII* d'une place d'armes; elle est située sur la riviere de Vorskla, assez près d'une chaîne de montagnes qui la dominent au Nord; le côté de l'Orient est un

vaste désert; celui de l'Occident est plus fertile & plus peuplé. La Vorkla va se perdre à quinze grandes lieues au-dessous du Boristhene. On peut aller de Pultava au Septentrion gagner le chemin de Moscow par les défilés qui servent de passage aux Tartares; cette route est difficile; les précautions du Czar l'avaient rendue presque impraticable; mais rien ne paraissait impossible à *Charles*; & il comptait toujours prendre le chemin de Moscow après s'être emparé de Pultava; il mit dont le siege devant cette ville au commencement de Mai.

1709.



CHAPITRE DIX-HUITIEME.

BATAILLE DE PULTAVA.

Année 1709.

C'ÉTAIT-LÀ que PIERRE l'attendoit; il avait dispofé fes corps d'armées à portée de fe joindre & de marcher tous enfemble aux Affiégeans: il avait vifité toutes les contrées qui entourent l'Ukraine, le Duché de Séverie où coule la Defna, devenue célebre par fa victoire, & où cette riviere eft déjà profonde; le pays de Bolcho dans lequel l'Occa prend fa fource; les déferts & les montagnes qui conduifent aux Palus-Méotides: il était enfin auprès d'Afoph, & là il faifait nettoyer le port, conftruire des vaiffeaux, pour fortifier la citadelle de Taganroc, mettant ainfi à profit pour l'avantage de fes Etats le tems qui s'écoula entre les batailles de Defnoi & de Pultava.

Dès qu'il fait que cette Ville eft affiégée, il raffemble fes quartiers. Sa cavalerie, fes dragons, fon infanterie, Cofaques, Calmouks, s'avancent de vingt endroits; rien ne manque à fon armée, ni gros canon, ni pieces de campagne, ni munitions de toute efpece, ni vivres, ni médicamens;

c'était encore une supériorité qu'il s'était donnée sur son rival. 1709.

Le 15e. Juin 1709, il arrive devant Pultava avec une armée d'environ soixante mille combattans; la riviere Vorskla était entre lui & *Charles*, les Assiégeans au Nord-ouest, les Russes au Sud-est.

PIERRE remonte la riviere au-dessus de la Ville, établit ses ponts, fait passer son armée, & tire un long retranchement qu'on commence & qu'on acheve en une seule nuit, vis-à-vis l'armée ennemie. *Charles* put juger alors si celui qu'il méprisait & comptait détrôner à Moscow entendait l'art de la guerre. Cette disposition faite, PIERRE posta sa cavalerie entre deux bois & la couvrit de plusieurs redoutes garnies d'artillerie. Toutes les mesures ainsi prises, il va reconnaître le camp des Assiégeans pour en former l'attaque. 3 Juillet.

Cette bataille allait décider du destin de la Russie, de la Pologne, de la Suede & des deux Monarques sur qui l'Europe avait les yeux. On ne savait chez la plupart des Nations attentives à ces grands intérêts, ni où étaient ces deux Princes, ni quelle était leur situation; mais après avoir vu partir de Saxe *Charles XII* victorieux à la tête de l'armée la plus formidable, après avoir su qu'il poursuivait par-tout son ennemi, on ne doutait pas qu'il ne dût l'accabler, & qu'ayant donné des loix en Dane- 6 Juillet.

1709. marck, en Pologne, en Allemagne, il n'allât dicter dans le Crémelin de Moscow les conditions de la paix, & faire un Czar après avoir fait un Roi de Pologne. J'ai vu des Lettres de plusieurs Ministres qui confirmaient leurs Cours dans cette opinion générale.

Le risque n'était point égal entre ces deux rivaux. Si *Charles* perdait une vie tant de fois prodiguée, ce n'était après tout qu'un Héros de moins. Les Provinces de l'Ukraine, les frontieres de Lithuanie & de Russie cessaient alors d'être dévastées : la Pologne reprenait avec sa tranquillité son Roi légitime déjà réconcilié avec le Czar son bienfaiteur. La Suede enfin épuisée d'hommes & d'argent pouvait trouver des motifs de consolation. Mais si le Czar périssait, des travaux immenses, utiles à tout le genre humain, étaient ensévelis avec lui, & le plus vaste Empire de la terre retombait dans le chaos dont il était à peine tiré.

Quelques Corps Suédois & Russes avaient été plus d'une fois aux mains sous les murs de la Ville. *Charles XII* dans une de ces rencontres avait été blessé d'un coup de carabine qui lui fracassa les os du pied ; il essuya des opérations douloureuses qu'il soutint avec son courage ordinaire, & fut obligé d'être quelques jours au lit. Dans cet état il apprit que PIERRE devait l'atta-

27 Juin

quer ; ses idées de gloire ne lui permirent 1709. pas de l'attendre dans ses retranchemens : il sortit des siens en se faisant porter sur un brancard. Le Journal de PIERRE LE GRAND avoue que les Suédois attaquerent avec une valeur si opiniâtre les redoutes garnies de canon qui protégeaient sa cavalerie, que malgré sa résistance & malgré un feu continuel ils se rendirent maîtres de deux redoutes. On a écrit que l'infanterie Suédoise maîtresse des deux redoutes crut la bataille gagnée, & cria victoire. Le Chapelain *Norberg* qui était loin du champ de bataille au bagage (où il devait être), prétend que c'est une calomnie; mais que les Suédois aient crié victoire ou non, il est certain qu'ils ne l'eurent pas. Le feu des autres redoutes ne se ralentit point, & les Russes résisterent par-tout avec autant de fermeté qu'on les attaquait avec ardeur. Ils ne firent aucun mouvement irrégulier. Le Czar rangea son armée en bataille hors de ses retranchemens avec ordre & promptitude.

La bataille devint générale. PIERRE faisait dans son armée la fonction de Général Major ; le Général *Baur* commandait la droite, *Menzikof* la gauche, *Sheremeto* le centre. L'action dura deux heures. *Charles* le pistolet à la main allait de rang en rang sur son brancard porté par ses Drabans ; un coup de canon tua un des Gar-

1709\. des qui le portaient & mit le brancard en pieces. *Charles* se fit alors porter sur des piques ; car il est difficile, quoi qu'en dise *Norberg*, que dans une action aussi vive on eût trouvé un nouveau brancard tout prêt. PIERRE reçut plusieurs coups dans ses habits & dans son chapeau ; ces deux Princes furent continuellement au milieu du feu pendant toute l'action. Enfin après deux heures de combat, les Suédois furent par-tout enfoncés ; la confusion se mit parmi eux, & *Charles XII* fut obligé de fuir devant celui qu'il avait tant méprisé. On mit à cheval dans sa fuite ce même Héros qui n'avait pu y monter pendant la bataille, la nécessité lui rendit un peu de force ; il courut en souffrant d'extrêmes douleurs, devenues encore plus cuisantes par celle d'être vaincu sans ressource. Les Russes compterent neuf mille deux cens vingt-quatre Suédois morts sur le champ de bataille : ils firent pendant l'action deux à trois mille prisonniers, surtout dans la cavalerie.

Charles XII précipitait sa fuite avec environ quatorze mille combattans, très-peu d'attillerie de campagne, de vivres, de munitions & de poudre. Il marcha vers le Boristhene au midi entre les rivieres de Vorskla & de Sol * dans le pays des Zaporaviens. Par-delà le Boristhene en cet endroit sont de grands déserts qui conduisent aux frontieres de la Turquie. *Norberg* assu-

* Ou Psol.

re que les vainqueurs n'oserent poursuivre *Charles* ; cependant il avoue que le Prince *Menzikof* se presenta sur les hauteurs avec dix mille hommes de cavalerie & un train d'artillerie considérable quand le Roi passait le Boristhene.

1709.

12 Juillet.

Quatorze mille Suédois se rendirent prisonniers de guerre à ces dix mille Russes : *Lewenhaupt* qui les commandait, signa cette fatale capitulation, par laquelle il livrait au Czar les Zaporaviens, qui ayant combattu pour son Roi se trouvaient dans cette armée fugitive. Les principaux prisonniers faits dans la bataille & par la capitulation furent le Comte de *Piper*, premier Ministre, avec deux Secrétaires d'Etat & deux du Cabinet : le Feldt-Maréchal *Renchild*, les Généraux *Lewenhaupt*, *Shlippenbac*, *Rozen*, *Stakelber*, *Cruetz*, *Hamilton* ; trois Aides de Camp généraux, l'Auditeur général de l'armée, cinquante-neuf Officiers de l'Etat Major, cinq Colonels, parmi lesquels était un Prince de *Wirtemberg* ; seize mille neuf cens quarante-deux Soldats ou bas-Officiers ; enfin en y comprenant les domestiques du Roi & d'autres personnes suivant l'armée, il y en eut dix-huit mille sept cens quarante-six au pouvoir du vainqueur ; ce qui joint aux neuf mille deux cens vingt-quatre qui furent tués dans la bataille, & après de deux mille hommes qui passerent le Boristhene

1709. à la ſuite du Roi, fait voir qu'il avait en effet vingt-ſept mille combattans ſous ſes ordres dans cette journée mémorable (1).

Il était parti de Saxe avec quarante-cinq mille combattans ; *Lewenhaupt* en avait amené plus de ſeize mille de Livonie ; rien ne reſtait de toute cette armée floriſſante ; & d'une nombreuſe artillerie perdue dans ſes marches, enterrée dans des marais, il n'avait conſervé que dix-huit canons de fonte, deux obus & douze mortiers. C'était avec ces faibles armes qu'il avait entrepris le ſiege de Pultava, & qu'il avait attaqué une armée pourvue d'une artillerie formidable; auſſi l'accuſe-t-on d'avoir montré depuis ſon départ d'Allemagne plus de valeur que de prudence. Il n'y eut de morts du côté des Ruſſes que cinquante-deux Officiers & douze cens quatre-vingt-treize Soldats : c'eſt une preuve que leur diſpoſition était meilleure que celle de *Charles*, & que leur feu fut infiniment ſupérieur.

Un Miniſtre envoyé à la Cour du Czar prétend dans ſes Mémoires que PIERRE ayant appris le deſſein de *Charles XII* de

(1) On a imprimé à Amſterdam en 1730 les Mémoires de PIERRE LE GRAND par le prétendu Boyard *Ivan Neſteruranoy*. Il eſt dit dans ces Mémoires que le Roi de Suede avant de paſſer le Boriſthene envoya un Officier général offrir la paix au Czar. Les quatre tomes de ces Mémoires ſont un tiſſu de fauſſetés & d'inepties pareilles, ou de gazettes compilées.

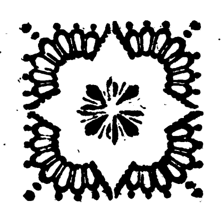
se retirer chez les Turcs, lui écrivit pour le conjurer de ne point prendre cette résolution désespérée, & de se remettre plutôt entre ses mains qu'entre celles de l'ennemi naturel de tous les Princes Chrétiens. Il lui donnait sa parole d'honneur de ne point le retenir prisonnier, & de terminer leurs différens par une paix raisonnable. La Lettre fut portée par un exprès jusqu'à la riviere de Bug qui sépare les déserts de l'Ukraine des Etats du Grand-Seigneur. il arriva lorsque *Charles* était déjà en Turquie, & rapporta la Lettre à son Maître. Le Ministre ajoute qu'il tient ce fait (1) de celui-là même qui avait été chargé de la Lettre. Cette anecdote n'est pas sans vraisemblance, mais elle ne se trouve ni dans le Journal de PIERRE LE GRAND, ni dans aucun des Mémoires qu'on m'a confiés. Ce qui est le plus important dans cette bataille, c'est que de toutes celles qui ont jamais ensanglanté la terre, c'est la seule qui au lieu de ne produire que la destruction, ait servi au bonheur du genre humain, puisqu'elle a donné au Czar la liberté de policer une grande partie du Monde.

1709.

Il s'est donné en Europe plus de deux cens batailles rangées depuis le commence-

(1) Ce fait se trouve aussi dans une Lettre imprimée au-devant des Anecdotes de Russie, pag. 23.

1709. ment de ce siecle jusqu'à l'année où j'écris. Les victoires les plus signalées & les plus sanglantes n'ont eu d'autres suites que la réduction de quelques petites Provinces, cédées ensuite par des traités, & reprises par d'autres batailles. Des armées de cent mille hommes ont souvent combattu, mais les plus violens efforts n'ont eu que des succès faibles & passagers ; on a fait les plus petites choses avec les plus grands moyens. Il n'y a point d'exemple dans nos Nations modernes d'aucune guerre qui ait compensé par un peu de bien le mal qu'elle a fait ; mais il a résulté de la journée de Pultava la félicité du plus vaste Empire de la terre.



CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

Suites de la victoire de Pultava. Charles XII *refugié chez les Turcs*; Auguste *détrôné par lui rentre dans ses Etats. Conquêtes de* PIERRE LE GRAND.

CEPENDANT on présentait au vainqueur tous les principaux prisonniers ; le Czar leur fit rendre leurs épées, & les invita à sa table. Il est assez connu qu'en buvant à leur santé il leur dit : » Je bois à la santé » de mes maîtres dans l'art de la guerre : « mais la plupart de ses maîtres, du moins tous les Officiers subalternes & tous les soldats, furent bientôt envoyés en Sibérie. Il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois : le Czar en avait proposé un avant le siege de Pultava ; *Charles* le refusa, & ses Suédois furent en tout les victimes de son indomptable fierté.

Année 1709.

C'est cette fierté toujours hors de saison, qui causa toutes les aventures de ce Prince en Turquie, & toutes ses calamités plus dignes d'un Héros de l'Arioste que d'un Roi sage : car dès qu'il fut auprès de Bender, on lui conseilla d'écrire au grand Visir selon l'usage, & il crut que ce serait trop s'abaisser. Une pareille opiniâtreté le brouilla successivement avec tous les Mi-

1709. niſtres de la Porte : il ne ſavait s'accommoder ni au tems ni aux lieux (1).

Aux premieres nouvelles de la bataille de Pultava, ce fut une révolution générale dans les eſprits & dans les affaires, en Pologne, en Suede, en Saxe, en Siléſie. *Charles* quand il donnait des loix, avait exigé de l'Empereur d'Allemagne *Joſeph*, qu'on dépouillât les Catholiques de cent cinq Egliſes en faveur des Siléſiens de la confeſſion d'Augsbourg ; les Catholiques reprirent preſque tous les Temples Luthériens, dès qu'ils furent informés de la diſgrace de *Charles*. Les Saxons ne ſongerent qu'à ſe venger des extorſions d'un vainqueur qui leur avait coûté, diſaient-ils, vingt-trois millions d'écus. Leur Electeur 2 Août. Roi de Pologne proteſta ſur le champ contre l'abdication qu'on lui avait arrachée, & étant rentré dans les bonnes graces du Czar, il s'empreſſa de remonter ſur le Trône de Pologne. La Suede conſternée crut long-tems ſon Roi mort, & le Sénat incertain ne pouvait prendre aucun parti.

PIERRE prit incontinent celui de profiter

(1) *La Motraye* dans le récit de ſes voyages rapporte une lettre de *Charles XII* au grand Viſir ; mais cette lettre eſt fauſſe, comme la plûpart des récits de ce voyageur mercénaire, & *Norberg* lui-même avoue que le Roi de Suede ne voulut jamais écrire au grand Viſir.

ter de sa victoire : il fait partir le Maréchal *Sheremeto* avec une armée pour la Livonie, sur les frontieres de laquelle ce Général s'était signalé tant de fois. Le Prince *Menzikof* fut envoyé en diligence avec une nombreuse Cavalerie pour seconder le peu de Troupes laissées en Pologne, pour encourager toute la Noblesse du parti d'*Auguste*, pour chasser le Compétiteur qu'on ne regardait plus que comme un rebelle, & pour dissiper quelques troupes Suédoises qui restaient encore sous le Général Suédois *Crassau*.

1709.

PIERRE part bientôt lui-même, passe par la Kiovie, par les Palatinats de Chelm & de la haute Volhinie, arrive à Lublin, se concerte avec le Général de Lithuanie ; il voit ensuite les troupes de la Couronne, qui prêtent serment de fidélité au Roi *Auguste* ; de-là il se rend à Varsovie, & jouit à Thorn du plus beau de tous les triomphes, celui de recevoir les remerciemens d'un Roi auquel il rendait ses Etats. C'est-là qu'il conclut un traité contre la Suede avec les Rois de Danemarck, de Pologne & de Prusse. Il s'agissait déjà de reprendre toutes les conquêtes de *Gustave-Adolphe*. PIERRE faisait revivre les anciennes prétentions des Czars sur la Livonie, l'Ingrie, la Carelie, & sur une partie de la Finlande ; le Danemarck revendiquait la Scanie, le Roi de Prusse la Pomeranie.

18 Septembre.

7 Octobre.

1709. La valeur infortunée de *Charles* ébranlait ainsi tous les édifices que la valeur heureuse de *Gustave-Adolphe* avait élevés. La Noblesse Polonaise venait en foule confirmer ses sermens à son Roi, & on lui demandait pardon de l'avoir abandonné ; presque tous reconnaissaient PIERRE pour leur protecteur.

Aux armes du Czar, à ces traités, à cette révolution subite, *Stanislas* n'eut à opposer que sa résignation : il répandit un écrit qu'on appelle *Universal*, dans lequel il dit qu'il est prêt de renoncer à la Couronne si la République l'exige.

PIERRE après avoir tout concerté avec le Roi de Pologne, & ayant ratifié le traité avec le Danemarck, partit incontinent pour achever sa négociation avec le Roi de Prusse. Il n'était pas encore en usage chez les Souverains d'aller faire eux-mêmes les fonctions de leurs Ambassadeurs : ce fut PIERRE qui introduisit cette coutume nouvelle & peu suivie. L'Electeur de Brandebourg, premier Roi de Prusse, alla conférer avec le Czar à Marienverder, petite Ville située dans la partie occidentale de la Poméranie, bâtie par les Chevaliers Teutoniques, & enclavée dans la lisiere de la Prusse devenue Royaume. Ce Royaume était petit & pauvre, mais son nouveau Roi y étalait quand il voyageait, la pompe la plus fastueuse : c'est dans cet

éclat qu'il avait déjà reçu PIERRE à son premier passage, quand ce Prince quitta son Empire pour aller s'instruire chez les Etrangers. Il reçut le vainqueur de *Charles XII* avec encore plus de magnificence. PIERRE ne conclut d'abord avec le Roi de Prusse qu'un traité défensif, mais qui ensuite acheva la ruine des affaires de Suede.

1709.

Nul instant n'était perdu. PIERRE après avoir achevé rapidement des négociations qui par-tout ailleurs sont si longues, va joindre son armée devant Riga la Capitale de la Livonie, commence par bombarder la place, met le feu lui-même aux trois premieres bombes, ensuite forme un blocus, & sûr que Riga ne lui peut échapper, il va veiller aux ouvrages de sa ville de Petersbourg, à la construction des maisons, à sa flotte, pose de ses mains la quille d'un vaisseau de cinquante-quatre canons, & part ensuite pour Moscow. Il se fit un amusement de travailler aux préparatifs du triomphe qu'il étala dans cette Capitale : il ordonna toute la fête, travailla lui-même, disposa tout.

20 Octobre.

11 Nov.

3 Dec.

L'année 1710 commença par cette solemnité nécessaire alors à ses peuples auxquels il inspirait des sentimens de grandeur, & agréable à ceux qui avaient craint de voir entrer en vainqueurs dans leurs murs ceux dont on triomphait ; on vit

1710. Janvier.

1710. paſſer ſous ſept arcs magnifiques l'artillerie des vaincus ; leurs drapeaux, leurs étendards, le brancard de leur Roi, les Soldats, les Officiers, les Généraux, les Miniſtres priſonniers, tous à pied, au bruit des cloches, des trompettes, & de cent pieces de canon, & des acclamations d'un peuple innombrable qui ſe faiſaient entendre quand les canons ſe taiſaient. Les vainqueurs à cheval fermaient la marche, les Généraux à la tête, & PIERRE à ſon rang de Général-Major. A chaque arc de triomphe on trouvait des Députés des différens Ordres de l'Etat, & au dernier une troupe choiſie de jeunes enfans des Boyards vêtus à la Romaine, qui preſenterent des lauriers au Monarque victorieux.

A cette fête publique ſuccéda une cérémonie non moins ſatisfaiſante. Il était arrivé en 1708 une aventure d'autant plus déſagréable, que PIERRE était alors malheureux ; *Matéof* ſon Ambaſſadeur à Londres auprès de la Reine *Anne*, ayant pris congé, fut arrêté avec violence par deux Officiers de Juſtice au nom de quelques Marchands Anglais, & conduit chez un Juge de paix pour la ſûreté de leurs créances. Les Marchands Anglais prétendaient que les loix du Commerce devaient l'emporter ſur les privileges des Miniſtres : l'Ambaſſadeur du Czar & tous les Miniſtres publics qui ſe joignirent à lui, di-

faient que leur perfonne doit être toujours inviolable. Le Czar demanda fortement justice par ses lettres à la Reine *Anne*; mais elle ne pouvait la lui faire, parce que les loix d'Angleterre permettaient aux Marchands de pourfuivre leurs debiteurs, & qu'aucune loi n'exemptait les Miniftres publics de cette pourfuite. Le meurtre de *Patkul*, Ambaffadeur du Czar, exécuté l'année précédente par les ordres de *Charles XII*, enhardiffait le peuple d'Angleterre à ne pas refpecter un caractere fi cruellement profané : les autres Miniftres qui étaient alors à Londres furent obligés de répondre pour celui du Czar; & enfin tout ce que put faire la Reine en fa faveur ce fut d'engager le Parlement à paffer un Acte par lequel dorénavant, il ne ferait plus permis de faire arrêter un Ambaffadeur pour des dettes : mais après la bataille de Pultava, il fallut faire une fatisfaction plus authentique. La Reine lui fit des excufes publiques par une ambaffade folemnelle. M. de *Widvorth* choifi pour cette cérémonie, commença fa harangue par ces mots : *Très haut & très-puiffant Empereur*. Il lui dit qu'on avait mis en prifon ceux qui avaient ofé arrêter fon Ambaffadeur, & qu'on les avait déclarés infames; il n'en était rien, mais il fuffifait de le dire, & le titre d'Empereur que la Reine ne lui donnait pas avant la

1710.

16 Février.

1710. bataille de Pultava, marquait assez la considération qu'il avait en Europe. On lui donnait déjà communément ce titre en Hollande, & non-seulement ceux qui l'avaient vu travailler avec eux dans les chantiers de Sardam, & qui s'intéressaient davantage à sa gloire, mais tous les principaux de l'Etat l'appellaient à l'envi du nom d'Empereur, & célébraient sa victoire par des fêtes en presence du Ministre de Suede.

Cette considération universelle qu'il s'était donnée par sa victoire, il l'augmentait en ne perdant pas un moment pour en profiter. Elbing est d'abord assiegée; c'est une ville Anséatique de la Prusse Royale en Pologne; les Suédois y avaient encore une garnison. Les Russes montent à l'assaut, entrent dans la ville, & la garnison se rend prisonniere de guerre; cette place était un des grands magasins de *Charles XII*: on y trouva cent quatre-vingt-trois canons de bronze, & cent cinquante-sept mortiers. Aussi-tôt PIERRE se hâte d'aller de Moscow à Pétersbourg: à peine arrivé il s'embarque sous sa nouvelle forteresse de Cronslot, côtoie les côtes de la Carélie, & malgré une violente tempête, il amene sa flotte devant Vibourg la capitale de la Carélie en Finlande, tandis que ses troupes de terre approchent sur des marais glacés: la ville est investie, &

11 Mars.

Avril.

le blocus de la capitale de la Livonie est resserré. Vibourg se rend bientôt après la brêche faite, & une garnison composée d'environ quatre mille hommes, capitule, mais sans pouvoir obtenir les honneurs de la guerre ; elle fut faite prisonniere de guerre malgré la capitulation. PIERRE se plaignait de plusieurs infractions de la part des *Suédois* ; il promit de rendre la liberté à ces troupes, quand les Suédois auraient satisfait à ses plaintes ; il fallut sur cette affaire demander les ordres du Roi de Suede, toujours inflexible, & ces soldats que *Charles* aurait pu délivrer resterent captifs. C'est ainsi que le Prince d'Orange Roi d'Angleterre *Guillaume III*, avait arrêté en 1695 le Maréchal de *Bouflers*, malgré la capitulation de *Namur*. Il y a plusieurs exemples de ces violations, & il serait à souhaiter qu'il n'y en eût point.

1710. 23 Juin.

Après la prise de cette Capitale, le siege de Riga devint bientôt un siege régulier, poussé avec vivacité : il fallait rompre les glaces dans la riviere de Duna qui baigne au nord les murs de la ville. La contagion qui désolait depuis quelque-tems ces climats, se mit dans l'armée assiégeante, & lui enleva neuf mille hommes, cependant le siege ne fut point ralenti ; il fut long, & la garnison obtint les honneurs de la guerre ; mais on stipula dans la capitulation, que tous les Officiers & soldats

15 Juill.

1710. Livoniens resteraient au service de la Russie, comme citoyens d'un pays qui en avait été démembré, & que les Ancêtres de *Charles XII* avaient usurpé ; les privileges dont son pere avait dépouillé les Livoniens leur furent rendus, & tous les Officiers entrerent au service du Czar : c'était la plus noble vengeance qu'il pût prendre du meurtre du Livonien *Patkul* son Ambassadeur, condamné pour avoir défendu ces mêmes privileges. La garnison était composée d'environ cinq mille hommes. Peu de tems après la citadelle de Pennamunde fut prise ; on trouva tant dans la ville que dans ce fort plus de huit cens bouches à feu.

Il manquait pour être entierement maître de la Carélie la forte ville de Kexkolm sur le lac Ladoga, située dans une Isle, & qu'on regardait comme imprenable ; elle fut bombardée quelque-tems après, & bientôt rendue. L'Isle d'Oesel dans la mer qui borde le nord de la Livonie, fut soumise avec la même rapidité.

19. Septembre.

23 Septembre.

Du côté de l'Estonie, Province de la Livonie vers le Septentrion & sur le golfe de Finlande, sont les villes de Pernau & de Revel ; si on en était maître, la conquête de la Livonie était achevée. Pernau se rendit après un siege de peu de jours, & Revel se soumit sans qu'on tirât contre la

25 Août.

ville un seul coup de canon; mais les assiégés trouverent le moyen d'échapper au vainqueur dans le tems même qu'ils se rendaient prisonniers de guerre: quelques vaisseaux de Suede aborderent à la rade pendant la nuit; la garnison s'embarqua, ainsi que la plupart des Bourgeois; & les assiégeans en entrant dans la ville furent étonnés de la trouver déserte. Quand *Charles XII* remportait la victoire de Narva, il ne s'attendait pas que ses troupes auraient un jour besoin de pareilles ruses de guerre.

1710. 10 Septembre.

En Pologne *Stanislas* voyant son parti détruit, s'était réfugié dans la Poméranie, qui restait à *Charles XII*; *Auguste* régnait, & il était difficile de décider si *Charles* avait eu plus de gloire à le détrôner, que PIERRE à le rétablir.

Les Etats du Roi de Suede étaient encore plus malheureux que lui; cette maladie contagieuse qui avait ravagé toute la Livonie, passa en Suede, & enleva trente mille personnes dans la seule ville de Stockholm; elle y ravagea les Provinces, déjà trop dénuées d'habitans, car pendant dix années de suite, la plupart étaient sortis du pays pour aller périr à la suite de leur Maître.

Sa mauvaise fortune le poursuivait dans la Poméranie. Ses troupes de Pologne s'y étaient retirées au nombre d'onze mille

1710. combattans; le Czar, le Roi de Danemarck, celui de Prusse, l'Electeur de Hanovre, le Duc de Holstein, s'unirent tous ensemble pour rendre cette armée inutile & pour forcer le Général *Crassau* qui la commandait à la neutralité. La Régence de Stockholm ne recevant point de nouvelles de son Roi, se crût trop heureuse au milieu de la contagion qui dévastait la ville, de signer cette neutralité, qui semblait du moins devoir écarter les horreurs de la guerre d'une de ses Provinces. L'Empereur d'Allemagne favorisa ce traité singulier : on stipula que l'armée Suédoise qui était en Poméranie, n'en pourrait sortir pour aller défendre ailleurs son Monarque : il fut même résolu dans l'Empire d'Allemagne, de lever une armée pour faire exécuter cette convention qui n'avait point d'exemple; c'est que l'Empereur qui était alors en guerre contre la France, espérait faire entrer l'armée Suédoise à son service. Toute cette négociation fut conduite pendant que PIERRE s'emparait de la Livonie, de l'Estonie & de la Carélie.

Charles XII, qui pendant tout ce tems-là faisait jouer de Bender à la Porte Ottomane tous les ressorts possibles pour engager le Divan à déclarer la guerre au Czar, reçut cette nouvelle comme un des plus funestes coups que lui portait sa mauvaise fortune : il ne put soutenir que son Sénat

de Stockholm eût lié les mains à son armée : ce fut alors qu'il lui écrivit qu'il lui enverrait une de ses bottes pour le gouverner. 1710.

Les Danois cependant préparaient une descente en Suede. Toutes les nations de l'Europe étaient alors en guerre ; l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, combattaient encore pour la succession du Roi d'Espagne *Charles II*, & tout le Nord était armé contre *Charles XII*. Il ne manquait qu'une querelle avec la Porte Ottomane, pour qu'il n'y eût pas un village d'Europe qui ne fût exposé aux ravages. Cette querelle arriva lorsque PIERRE était au plus haut point de sa gloire, & précisément parce qu'il y était.

Fin du Ier. volume de l'Histoire de Russie.

TABLE
DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

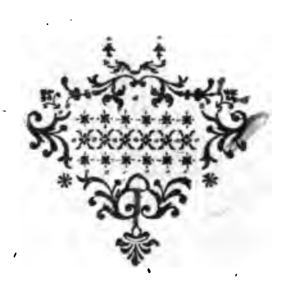
HISTOIRE
DE
L'EMPIRE
DE RUSSIE.
TOME SECOND.



SUITE
DE L'HISTOIRE
DE L'EMPIRE
DE RUSSIE
SOUS
PIERRE LE GRAND,

Par l'Auteur de l'Histoire de CHARLES XII.

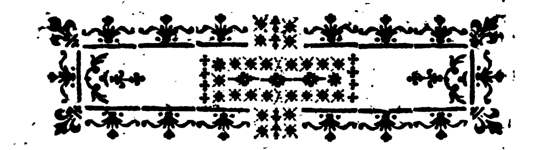
TOME SECOND.





MDCCLXIV.





AU LECTEUR.



L'EMPIRE de Ruſſie eſt devenu de notre tems ſi conſidérable pour l'Europe, que PIERRE ſon vrai fondateur en eſt encore plus intéreſſant. C'eſt lui qui a donné au Nord une nouvelle face ; & après lui, ſa nation a été ſur le point de changer le ſort de l'Allémagne ; & ſon influence s'eſt étendue ſur la France & ſur l'Eſpagne, malgré l'immenſe diſtance des lieux. L'établiſſement de cet Empire eſt peut-être la plus grande époque pour l'Europe, après la découverte du nouveau monde. C'eſt uniquement ce qui engage l'auteur de la premiére partie de l'hiſtoire de PIERRE *le Grand* à donner la ſeconde.

Il y a quelques fautes dans pluſieurs

exemplaires du premier Tome, dont on doit avertir le lecteur.

Page 3. après ces mots, *dans la route que les caravanes pourraient prendre*; ajoutez, *en passant par les plaines des Calmoucs, & par le grand désert nommé Kobi.*

Page 7 *à la jonction*, mettez, *à l'embouchure.*

Page 19. *Russie rouge*, lisez, *avec une partie de la Russie rouge.* Au reste il est bon d'apprendre aux critiques mal instruits que la Volinie, la Podolie, & quelques contrées voisines, ont été appellées *Russie rouge* par tous les Géographes.

Page 46. L'éditeur trompé par le défaut d'un zéro dans le manuscrit, a mis en toutes lettres, *soixante & douze mille serfs de moines*, au lieu de *sept cens vingt mille.*

Page 52. après ces mots, *La Religion Grecque commença en effet à s'établir en Russie*; ôtez ce qui suit, & mettez; *Le Patriarche de Constantinople Chrisoberge envoya un Evêque baptiser Volodimer, pour ajouter à son Patriarchat cette par-*

tre du Monde. Volodimer acheva donc l'ouvrage commencé par son ayeul. Un Syrien nommé Michel, fut le premier Métropolitain en Russie, &c.

Page 56. *Il regardait les Jésuites comme des hommes dangereux*; on peut ajouter, que les Jésuites qui s'étaient introduits en Russie en 1685 en furent chassés en 1689, & qu'y étant rentrés, ils en furent encore chassés en 1718.

Page 70. *Fille du Sécretaire Nariskin*, lisez, *Fille du Secretaire Apraxin.*

On peut laisser au pays d'Orembourg l'épitète de *petit*, parce qu'en effet ce Gouvernement est petit en comparaison de la Sibérie à laquelle il touche. On peut substituer une *peau d'ours* à la *peau de mouton* que plusieurs voyageurs prétendent être adorée par les Ostiaks. Si ces bonnes gens rendent un culte à ce qui leur est utile, une fourure d'ours est encore plus adorable qu'une peau de mouton, & il faut avoir une peau d'âne pour s'appesantir sur ces bagatelles.

Que les barques conſtruites par le Czar PIERRE Ier. aient été appellées ou non *demi-galères*, que PIERRE ait logé d'abord dans une maiſon de bois, ou dans une maiſon de briques, cela eſt je crois fort indifférent.

Il y a des choſes moins indignes des yeux d'un lecteur ſage. Il eſt dit par exemple, au premier volume, que les peuples du Kamshatka ſont ſans religion. Des mémoires récens m'apprennent que ce peuple ſauvage a auſſi ſes Théologiens, qui font deſcendre les habitans de cette preſqu'iſle, d'une eſpece d'être ſupérieur, qu'ils appellent *Kouthou*. Ces mémoires diſent, qu'ils ne lui rendent aucun culte, & qu'ils ne l'aiment, ni ne le craignent.

Ainſi ils ont une Mythologie, & ils n'ont point de Religion; cela pourrait être vrai, & n'eſt guere vraiſemblable; la crainte eſt l'attribut naturel des hommes. On prétend que dans leurs abſurdités, ils diſtinguent des choſes permiſes, & des choſes défendues: ce qui eſt permis, c'eſt de ſatisfaire toutes ſes paſſions;

tre qui eſt défendu, c'eſt d'aiguiſer un couteau ou un hache quand on eſt en voyage, & de ſauver un homme qui ſe noie. Si en effet c'eſt un péché parmi eux de ſauver la vie à ſon prochain, ils ſont en cela différens de tous les hommes, qui courent par inſtinct au ſecours de leurs ſemblables, quand l'intérêt ou la paſſion ne corrompt pas en eux ce penchant naturel. Il ſemble qu'on ne pourrait parvenir à faire un crime d'une action ſi commune & ſi néceſſaire, qu'elle n'eſt pas même une vertu; que par une Philoſophie également fauſſe & ſuperſtitieuſe, qui perſuaderait qu'il ne faut pas s'oppoſer à la Providence, & qu'un homme deſtiné par le Ciel à être noyé, ne doit pas être ſecouru par un homme: mais les barbares ſont bien loin d'avoir même une fauſſe philoſophie.

Cependant ils célébrent, dit-on, une grande fête, qu'ils appellent dans leur langage d'un mot qui ſignifie *purification*; mais de quoi ſe purifient-ils, ſi tout leur eſt permis? & pourquoi ſe purifient-ils,

s'ils ne craignent ni n'aiment leur Dieu *Kouthou*?

Il y a sans doute des contradictions dans leurs idées, comme dans celles de presque tous les peuples; les leurs sont un défaut d'esprit, & les nôtres en sont un abus; nous en avons beaucoup plus qu'eux; parce que nous avons plus raisonné.

Comme ils ont une espéce de Dieu, ils ont aussi des Démons; enfin, il y a parmi eux des sorciers, ainsi qu'il y en a toujours eu chez toutes les nations les plus policées. Ce sont les vieilles qui sont sorciéres dans le Kamshatka, comme elles l'étaient parmi nous, avant que la saine physique nous éclairât. C'est donc partout l'apanage de l'esprit humain d'avoir des idées absurdes, fondées sur notre curiosité & sur notre faiblesse. Les Kamshatkales ont aussi des Prophêtes, qui expliquent les songes; & il n'y a pas long-tems que nous n'en avons plus.

Depuis que la Cour de Russie a assujetti ces peuples en bâtissant cinq forteresses dans leur pays, on leur a annoncé la Re-

ligion Grecque. Un Gentilhomme Russe très-instruit m'a dit qu'une de leurs grandes objections était que ce culte ne pouvait être fait pour eux, puisque le pain & le vin sont nécessaires à nos mystéres, & qu'ils ne peuvent avoir ni pain ni vin dans leur pays.

Ce peuple d'ailleurs mérite peu d'observations ; je n'en ferai qu'une ; c'est, que si on jette les yeux sur les trois quarts de l'Amérique, sur toute la partie méridionale de l'Afrique, sur le Nord, depuis la Laponie jusqu'aux mers du Japon, on trouve que la moitié du genre humain n'est pas au-dessus des peuples du Kamshatka.

Au reste il est bon d'avertir que l'illustre Géographe *De l'Isle* appelle ce pays *Kamshat*. Nous retranchons d'ordinaire le *ka* & les *koy* qui sont à la fin des noms Russes ; & c'est ainsi qu'en usent les Italiens.

Il y a un article plus important qui peut intéresser la dignité des Couronnes. *Oléarius* qui accompagnait en 1634 des Envoyés de Holstein en Russie & en Perse, rappor-

te au livre troisiéme de son histoire, que le Czar *Ixan Basilovitz* avait relégué en Sibérie un Ambassadeur de l'Empereur: c'est un fait dont aucun autre Historien, que je sache, n'a jamais parlé: il n'est pas vraisemblable que l'Empereur eût souffert une violation du droit des gens si extraordinaire & si outrageante.

Le même *Oléarius* dit dans un autre endroit; » Nous partimes le 13 Fevrier » 1634 de compagnie avec un certain Ambassadeur de France qui s'appellait *Charles de Tallerand*, Prince de Chalais, » &c. *Louis* l'avait envoyé avec *Jaques* » *Roussel* en Ambassade en Turquie & en » Moscovie, mais son collégue lui rendit » de si mauvais offices auprès du Patriar» che, que le grand Duc le relégua en » Sibérie.

Au livre troisiéme, il dit que cet Ambassadeur, le Prince de Chalais, & le nommé *Roussel* son collégue qui était marchand, étaient envoyés de *Henri IV*. Il est assez probable que *Henri IV* mort en 1610 n'envoya point d'Ambassade en Mos-

covie en 1634. Si *Louis XIII* avait fait partir pour Ambassadeur un homme d'une maison aussi illustre que celle de *Tallerand*, il ne lui eût point donné un marchand pour collégue ; l'Europe aurait été informée de cette Ambassade, & l'outrage singulier fait au Roi de France eût fait encore plus de bruit.

Ayant contesté ce fait incroyable dans le premier volume, & voyant que la fable d'*Oléarius* avait pris quelque crédit, je me suis crû obligé de demander des éclaircissemens au dépôt des affaires étrangéres en France. Voici ce qui a donné lieu à la méprise d'*Oléarius*.

Il y eut en effet un homme de la maison de *Tallerand*, qui ayant la passion des voyages, alla jusqu'en Turquie, sans en parler à sa famille, & sans demander de lettres de recommandation. Il rencontra un marchand Hollandais nommé *Roussel* député d'une Compagnie de négoce, & qui n'était pas sans liaisons avec le Ministére de France. Le Marquis de *Tollerand* se joignit avec lui pour aller voir la Perse ;

& s'étant brouillé en chemin avec son compagnon de voyage, *Roussel* le calomnia auprès du Patriarche de Moscou ; on l'envoya en effet en Sibérie ; il trouva le moyen d'avertir sa famille, & au bout de trois ans, le Secrétaire d'Etat, Mr. *Des-Noyers*, obtint sa liberté de la Cour de Moscou.

Voilà le fait mis au jour : il n'est digne d'entrer dans l'histoire, qu'autant qu'il met en garde contre la prodigieuse quantité d'anecdotes de cette espéce, rapportées par les voyageurs.

Il y a des erreurs historiques ; il y a des mensonges historiques. Ce que rapporte *Oléarius* n'est qu'une erreur ; mais quand on dit qu'un Czar fit clouer le chapeau d'un Ambassadeur sur sa tête, c'est un mensonge. Qu'on se trompe sur le nombre & la force des vaisseaux d'une armée navale, qu'on donne à une contrée plus ou moins d'étendue, ce n'est qu'une erreur, & une erreur très-pardonnable. Ceux qui répétent les anciennes fables dans lesquelles l'origine de toutes les na-

tions eſt enveloppée, peuvent être accuſés d'une foibleſſe commune à tous les auteurs de l'antiquité ; ce n'eſt pas-là mentir ; ce n'eſt proprement que tranſcrire des contes.

L'inadvertance nous rend encore ſujets à bien des fautes, qu'on ne peut appeller menſonges. Si dans la nouvelle Géographie d'*Hubner* on trouve que les bornes de l'Europe ſont à l'endroit où le fleuve Oby ſe jette dans la mer noire, & que l'Europe a trente millions d'habitans, voilà des inattentions que tout lecteur inſtruit rectifie. Cette Géographie vous préſente ſouvent des villes grandes, fortifiées, peuplées, qui ne ſont plus que des bourgs preſque déſerts ; il eſt aiſé alors de s'appercevoir que le tems a tout changé ; l'auteur a conſulté des anciens, & ce qui était vrai de leur tems, ne l'eſt plus aujourd'hui.

On ſe trompe encore en tirant des inductions. PIERRE *le Grand* abolit le Patriarchat. Hubner ajoute qu'il ſe déclara Patriarche lui-même. Des anecdotes pré-

tendues de Ruſſie vont plus loin, & diſent qu'il officia ponticalement; ainſi d'un fait avéré on tire des concluſions erronées, ce qui n'eſt que trop commun.

Ce que j'ai appellé menſonge hiſtorique eſt plus commun encore; c'eſt ce que la flatterie, la ſatire, ou l'amour inſenſé du merveilleux fait inventer. L'hiſtorien qui pour plaire à une famille puiſſante loue un Tyran, eſt un lâche; celui qui veut flétrir la mémoire d'un bon Prince eſt un monſtre; & le Romancier qui donne ſes imaginations pour la vérité, eſt mépriſé. Tel qui autrefois faiſait reſpecter des fables par des nations entiéres, ne ſerait pas lu aujourd'hui des derniers des hommes.

Il y a des critiques plus menteurs encore, qui altérent des paſſages; ou qui ne les entendent pas, qui inſpirés par l'envie, écrivent avec ignorance contre des ouvrages utiles: ce ſont les ſerpens qui rongent la lime, il faut les laiſſer faire.

HISTOIRE



HISTOIRE DE L'EMPIRE DE RUSSIE SOUS PIERRE LE GRAND.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

CAMPAGNE DE PRUTH.

LE Sultan *Achmet III* déclara la guerre à PIERRE PREMIER; mais ce n'était pas pour le Roi de Suéde; c'était comme on le croit bien, pour ses seuls intérêts. Le Kan des Tartares de Crimée voyait avec crainte un voisin devenu si puissant. La Porte avait pris ombrage de ses vaisseaux

ſur les Palus Méotides, & ſur la mer noire, de la ville d'Azoph fortifiée, du port de Taganroc déjà célébre; enfin de tant de grands ſuccès, & de l'ambition que les ſuccès augmentent toujours.

Il n'eſt ni vraiſemblable, ni vrai, que la Porte Ottomane ait fait la guerre au Czar vers les Palus Méotides, parce qu'un vaiſſeau Suédois avait pris ſur la mer Baltique une barque, dans laquelle on avait trouvé une lettre d'un miniſtre qu'on n'a jamais nommé. *Norberg* a écrit que cette lettre contenait un plan de la conquête de l'Empire Turc, que la lettre fut portée à *Charles XII.* en Turquie, que *Charles* l'envoya au Divan, & que ſur cette lettre la guerre fut déclarée. Cette fable porte aſſez avec elle ſon caractere de fable. Le Kan des Tartares, plus inquiet encore que le Divan de Conſtantinople, du voiſinage d'Azoph, fut celui qui par ſes inſtances obtint qu'on entrerait en campagne (1).

(1) Ce que raporte *Norberg* ſur les prétentions du Grand-Seigneur, n'eſt ni moins faux ni moins puérile: il dit que le Sultan *Achmet* envoya au Czar les conditions auxquelles il accorderait la paix, avant d'avoir commencé la guerre. Ces conditions étaient, ſelon le confeſſeur de *Charles XII.* de renoncer à ſon alliance avec le Roi *Auguſte*, de rétablir *Staniſlas*, de rendre la Livonie à *Charles*, de payer à ce Prince argent comptant ce qu'il lui avait pris à Pultava, & de démolir Pétersbourg. Cette piéce fut forgée par un nommée *Brazey*, auteur

La Livonie n'étoit point encore toute entiere au pouvoir du Czar, quand *Achmet III*, prit dès le mois d'Août la résolution de se déclarer. Il pouvoit à peine savoir la reddition de Riga. La proposition de rendre en argent les effets perdus par le Roi de Suéde à Pultava, serait de toutes les idées la plus ridicule, si celle de démolir Pétersbourg ne l'était davantage. Il y eut beaucoup de romanesque dans la conduite de *Charles* à Bender; mais celle du Divan eût été plus romanesque encore, s'il eût fait de telles demandes.

Novemb. 1710.

Le Kan des Tartares qui fut le grand moteur de cette guerre, alla voir *Charles* dans sa retraite. Ils étoient unis par les mêmes intérêts, puis qu'Azoph est frontiere de la petite Tartarie. *Charles* & le Kan de Crimée étaient ceux qui avaient le plus perdu par l'agrandissement du Czar; mais ce Kan ne commandait point les armées du grand Seigneur; il était comme les princes feudataires d'Allemagne, qui ont servi l'Empire avec leurs propres troupes, subordonnées au Général de l'Empereur Allemand.

29 Novembre 1710.

La premiere démarche du Divan fut de faire arrêter dans les rues de Constantinople

A 2

famélique d'une feuille intitulée *Mémoires satiriques, historiques & amusans*. *Norberg* puisa dans cette source. Il parait que ce confesseur n'était pas le confident de *Charles XII*.

l'Ambaſſadeur du Czar *Tolstoy*, & trente de ſes domeſtiques, & de l'enfermer au château des ſept tours. Cet uſage barbare, dont des ſauvages auraient honte, vient de ce que les Turcs ont toujours des Miniſtres étrangers, réſidans continuellement chez eux, & qu'ils n'envoyent jamais d'ambaſſadeurs ordinaires. Ils regardent les Ambaſſadeurs des princes chrétiens, comme des Conſuls de marchands, & n'ayant pas d'ailleurs moins de mépris pour les chrétiens que pour les juifs, ils ne daignent obſerver avec eux le droit des gens que quand ils y ſont forcés ; du moins juſqu'à préſent ils ont perſiſté dans cet orgueil féroce.

Le célébre Viſir *Achmet Couprougli*, qui prit Candie ſous *Mahomet IV*, avait traité le fils d'un Ambaſſadeur de France avec outrage, & ayant pouſſé la brutalité juſqu'à le fraper, l'avoit envoyé en priſon, ſans que *Louis XIV*, tout fier qu'il était, s'en fût autrement reſſenti, qu'en envoyant un autre Miniſtre à la Porte. Les princes chrétiens très-délicats entre eux ſur le point d'honneur, & qui l'ont même fait entrer dans le droit public, ſemblaient l'avoir oublié avec les Turcs.

Jamais Souverain ne fut plus offenſé dans la perſonne de ſes Miniſtres que le Czar de Ruſſie. Il vit dans l'eſpace de peu d'années ſon Ambaſſadeur à Londres mis en pri-

ſon pour dettes ; ſon plénipotentiaire en Pologne & en Saxe roué vif ſur un ordre du Roi de Suéde ; ſon miniſtre à la Porte Ottomane, ſaiſi & mis en priſon dans Conſtantinople comme un malfaiteur.

La Reine d'Angleterre lui fit, comme nous avons vû, ſatisfaction pour l'outrage de Londres. L'horrible affront reçu dans la perſonne de *Patkull*, fut lavé dans le ſang des Suédois à la bataille de Pultava ; mais la fortune laiſſa impunie la violation du droit des gens par les Turcs.

Le Czar fut obligé de quitter le théatre de la guerre en Occident, pour aller combattre ſur les frontieres de la Turquie. D'abord il fait avancer vers la (1) Moldavie dix régimens qui étaient en Pologne ; il ordonne au Maréchal *Sheremetof* de partir de la Livonie avec ſon corps d'armée, & laiſſant le prince *Mentzikof* à la tête des affaires à Pétersbourg, il va donner dans Moſcou tous les ordres pour la campagne qui doit s'ouvrir.

Janvier 1711.

Un ſénat de régence eſt établi ; ſes régimens des gardes ſe mettent en marche ; il ordonne à la jeune nobleſſe de venir aprendre ſous lui le métier de la guerre ; place les uns en qualité de cadets, les autres d'officiers ſubalternes. L'Amiral *Apraxin* va

18 Janv. 1711.

(1) Il eſt bien étrange que tant d'auteurs confondent la Valachie & la Moldavie.

dans Azoph commander ſur terre & ſur mer. Toutes ces meſures étant priſes, il ordonne dans Moſcou qu'on reconnaiſſe une nouvelle Czarine; c'étoit cette même perſonne faite priſonniere de guerre dans Marienbourg en 1702. PIERRE avait répudié l'an 1696 *Eudoxia Lapoukin* (1) ſon épouſe, dont il avait deux enfans. Les loix de ſon Egliſe permettent le divorce, & ſi elles l'avaient défendu, il eût fait une loi pour le permettre.

La jeune priſonniere de Marienbourg à qui on avait donné le nom de *Catherine*, était au-deſſus de ſon ſexe & de ſon malheur. Elle ſe rendit ſi agréable par ſon caractere, que le Czar voulut l'avoir auprès de lui; elle l'accompagna dans ſes courſes & dans ſes travaux pénibles, partagent ſes fatigues, adouciſſant ſes peines par la gaieté de ſon eſprit, & par ſa complaiſance; ne connaiſſant point cet apareil de luxe & de molleſſe, dont les femmes ſe ſont fait ailleurs des beſoins réels. Ce qui rendit ſa faveur plus ſinguliere, c'eſt qu'elle ne fut ni enviée, ni traverſée, & que perſonne n'en fut la victime. Elle calma ſouvent la colere du Czar, & le rendit plus grand encôr en le rendant plus clément. Enfin, elle lui devint ſi néceſſaire, qu'il l'épouſa ſecrettement en 1707. Il en avait déja deux filles, & il en eut l'année ſuivante une princeſſe qui épouſa de-

(1) Ou *Lapouchin*.

puis le Duc de Holſtein. Le mariage ſecret de PIERRE & de *Catherine*, fut déclaré le jour même que le Czar (1) partit avec elle pour aller éprouver ſa fortune contre l'Empire Ottoman. Toutes les diſpoſitions promettaient un heureux ſuccès. L'Hetman des Coſaques devait contenir les Tartares, qui déjà ravageaient l'Ukraine dès le mois de Février; l'armée Ruſſie avançait vers le Nieſter; un autre corps de troupes ſous le Prince *Galitzin* marchait par la Pologne. Tous les commencemens furent favorables; car *Galitzin* ayant rencontré près de Kiovie un parti nombreux de Tartares, joints à quelques Coſaques, & à quelques Polonais du parti de *Staniſlas*, & même de Suédois, il les défit entierement, & leur tua cinq mille hommes. Ces Tartares avaient déjà fait dix mille eſclaves dans le plat pays. C'eſt de tems immémorial, la coutume des Tartares de porter plus de cordes que de cimeterres, pour lier les malheureux qu'ils ſurprennent. Les captifs furent tous délivrés, & leurs raviſſeurs paſſés au fil de l'épée. Toute l'armée, ſi elle eût été raſſemblée, devait monter à ſoixante mille hommes. Elle dut être encore augmentée par les troupes du Roi de Pologne. Ce Prince qui devait tout au Czar, vint le trouver le 3 Juin 1714. à Jaroſlau ſur la riviere de Sane,

17 Mars 1711.

(1) Journal de PIERRE *le Grand*.

& lui promit de nombreux secours. On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux Rois : mais la diete de Pologne ne ratifia pas ce qu'*Auguste* avait promis : elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le sort du Czar d'avoir dans le Roi *Auguste* un allié qui ne pouvoit jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Moldavie & dans la Valachie, & il fut trompé de même.

La Moldavie & la Valachie devaient secouer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces, qui mêlés aux Gépides inquiéterent long-tems l'Empire Romain; *Trajan* les soumit; le premier *Constantin* les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'Empire d'Orient; mais bientôt après ces mêmes peuples contribuerent à la ruine de celui d'Occident, en servant sous les *Odoacres* & sous les *Théodorics*.

Ces contrées resterent depuis annexées à l'Empire Grec; & quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées & oprimées par des Princes particuliers. Enfin elles ont été entierement soumises par le Padicha ou Empereur Turc, qui en donne l'investiture. Le Hospodar, ou Vaivode, que la Porte choisit pour gouverner ces provinces, est toujours un chrétien Grec. Les Turcs ont par ce choix fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorans leur reprochent

la persécution. Le Prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier : elle confere cette dignité à celui qui en offre davantage, & qui fait le plus de présens au Visir, ainsi qu'elle confere le Patriarchat Grec de Constantinople. C'est quelquefois un Dragoman, c'est-à-dire, un interpréte du Divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie & la Valachie sont réunies sous un même Vaivode ; la Porte partage ces deux provinces, pour en être plus sûre. *Démétrius Cantemir* avait obtenu la Moldavie. On faisoit descendre ce Vaivode *Cantemir* de *Tamerlan*, parce que le nom de *Tamerlan* était *Timur*, que ce *Timur* était un Kan Tartare ; & du nom de *Timurkam*, venait, disait-on, la famille de *Kantemir*.

Bassaraba Brancovan avait été investi de la Valachie. Ce *Bassaraba* ne trouva point de généalogiste qui le fît descendre d'un conquérant Tartare. *Cantemir* crut que le tems était venu de se soustraire à la domination des Turcs, & de se rendre indépendant, par la protection du Czar. Il fit précisément avec PIERRE ce que *Mazeppa* avait fait avec *Charles*. Il engagea même d'abord le Hospodar de Valachie *Bassaraba* à entrer dans la conspiration, dont il esperait recueillir tout le fruit. Son plan était de se rendre maître des deux provinces. L'Evêque de Jerusalem, qui étoit alors en

Valachie, fut l'ame de ce complot. *Cantemir* promit au Czar des troupes & des vivres, comme *Mazeppa* en avait fait au Roi de Suéde, & ne tint pas mieux sa parole.

Le Général *Sheremetof* s'avança jusqu'à Jassi, capitale de la Moldavie, pour voir, & pour soutenir l'exécution de ces grands projets. *Cantemir* l'y vint trouver, & en fut reçu en Prince; mais il n'agit en Prince qu'en publiant un manifeste contre l'Empire Turc. Le Hospodar de Valachie qui démêla bientôt ses vûes ambitieuses, abandonna son parti, & rentra dans son devoir. L'Evêque de Jerusalem craignant justement pour sa tête, s'enfuit & se cacha; les peuples de la Valachie & de la Moldavie, demeurerent fidéles à la Porte Ottomane; & ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée Russe, les allerent porter à l'armée Turque.

Déjà le Visir *Baltagi-Méhémet* avait passé le Danube à la tête de cent mille hommes, & marchait vers Jassi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hierase, qui tombe dans le Danube, & qui est à peu près la frontiere de la Moldavie & de la Bessarabie. Il envoya alors le Comte *Poniatoski*, Gentilhomme Polonais, attaché à la fortune du Roi de Suéde, prier ce Prince de venir lui rendre visite, & voir son armée. *Charles* ne put s'y résoudre; il exigeait que le Grand Visir lui

fit sa premiere visite dans son asyle près de Bender; sa fierté l'emporta sur ses intérêts. Quand *Poniatosky* revint au camp des Turcs, & qu'il excusa les refus de *Charles XII. Je m'attendais bien*, dit le Visir au Kan des Tartares, *que ce fier Païen en userait ainsi.* Cette fierté réciproque qui aliéne toujours tous les hommes en place, n'avança pas les affaires du Roi de Suéde: il dut d'ailleurs s'apercevoir bientôt que les Turcs n'agissent que pour eux, & non pas pour lui.

Tandis que l'armée Ottomane passait le Danube, le Czar avançait par les frontieres de la Pologne, passait le Boristhéne, pour aller dégager le Maréchal *Sheremetof*, qui étant au midi de Jassi, sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille Turcs, & d'une armée de Tartares. PIERRE avant de passer le Boristhéne, avait craint d'exposer *Catherine* à un danger qui devenait chaque jour terrible; mais *Catherine* regarda cette attention du Czar comme un outrage à sa tendresse & à son courage; elle fit tant d'instances que le Czar ne put se passer d'elle; l'armée la voyait avec joie à cheval à la tête des troupes; elle se servait rarement de voiture. Il falut marcher au-delà du Boristhéne par quelques déserts, traverser le Bog, & ensuite la riviere du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester; après

quoi l'on trouvait encore un autre désert avant d'arriver à Jassi, sur les bords du Pruth. Elle encourageait l'armée, y répandait la gaieté, envoyait des secours aux officiers malades, & étendait ses soins sur les soldats.

4 Juillet 1711.

On arriva enfin à Jassi, où l'on devait établir des magasins. Le Hospodar de Valachie *Bassaraba*, rentré dans les intérêts de la Porte, & feignant d'être dans ceux du Czar, lui proposa la paix, quoique le grand Visir ne l'en eût point chargé; on sentit le piége; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il étoit difficile d'en faire venir de Pologne; ses provisions que *Cantemir* avoit promises, & qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver; la situation devenait très-inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contretems; des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les devorérent & les infecterent: l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant & dans des déserts arides; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux.

PIERRE, dans cette marche, se trouvait, par une fatalité singuliere, à portée de *Charles XII*; car Bender n'est éloigné que de vingt-cinq lieues communes de l'endroit où l'armée Russe campait auprès de Jassi. Des partis de Cosaques pénétrerent jusqu'auprès

de la retraite de *Charles* ; mais les Tartares de Crimée qui voltigeaient dans ces quartiers, mirent le Roi de Suéde à couvert d'une surprise. Il attendait avec impatience & sans crainte dans son camp l'événement de la guerre.

PIERRE se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs, postés au-dessous, sur la rive gauche, de passer ce fleuve, & de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie & de la Valachie ; il envoya le Général *Janus* avec l'avant-garde, pour s'oposer à ce passage des Turcs ; mais ce Général n'arriva que dans le tems même qu'ils passaient sur leurs pontons ; il se retira, & son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le Czar vint lui-même le dégager.

L'armée du Grand-Visir s'avança donc bientôt vers celle du Czar, le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes : celle des Turcs, renforcée des Tartares, était de près de deux cens cinquante mille hommes ; celle des Russes n'était alors que d'environ trente-sept mille combattans. Un corps assez considérable sous le Général *Renne*, était au-delà des montagnes de la Moldavie, sur la riviere de Sireth ; & les Turcs couperent la communication.

Le Czar commençait à manquer de vi-

vres, & à peine ses troupes campées non loin du fleuve pouvaient-elles avoir de l'eau; elles étaient exposées à une nombreuse artillerie, placée par le Grand-Visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait sans cesse sur les Russes. Il parait par ce récit très-détaillé & très-fidèle, que le Visir *Baltagi-Méhémet*, loin d'être un imbécille comme les Suédois l'ont représenté, s'était conduit avec beaucoup d'intelligence. Passer le Pruth à la vûe d'un ennemi, le contraindre à reculer & le poursuivre, couper tout d'un coup la communication entre l'armée du Czar & un corps de sa cavalerie, enfermer cette armée sans lui laisser de retraite, lui ôter l'eau & les vivres, la tenir sous des batteries de canon qui la menacent d'une rive opposée; tout cela n'était pas d'un homme sans activité & sans prévoyance.

PIERRE alors se trouva dans une plus mauvaise position que *Charles XII* à Pultava; enfermé comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, & s'étant fié comme lui aux promesses d'un Prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti de la retraite, & tenta d'aller choisir un camp avantageux en retournant vers Jassi.

20 Juillet 1711. Il décampa dans la nuit; mais à peine est-il en marche, que les Turcs tombent sur son arriére-garde au point du jour. Le régiment des gardes *Preobrasinski* arrêta long-

tems leur impétuosité. On se forma, on fit des retranchemens avec les chariots & le bagage. Le même jour toute l'armée Turque attaqua encore les Russes. Une preuve qu'ils pouvaient se défendre, quoi qu'on en ait dit, c'est qu'ils se défendirent très-long-tems, qu'ils tuerent beaucoup d'ennemis, & qu'ils ne furent point entamés.

21. Juil. 1711.

Il y avait dans l'armée Ottomane deux officiers du Roi de Suède, l'un le Comte *Poniatoski*, l'autre le Comte de *Spare*, avec quelques Cozaques du parti de *Charles XII*. Mes mémoires disent que ces Généraux conseillérent au grand Visir de ne point combattre, de couper l'eau & les vivres aux ennemis, & de les forcer à se rendre prisonniers ou de mourir. D'autres mémoires prétendent qu'au contraire ils animerent le Grand-Visir à détruire avec le sabre une armée fatiguée & languissante qui périssait déjà par la disette. La premiere idée parait plus circonspecte, la seconde plus conforme au caractere des Généraux élevés par *Charles XII*.

Le fait est que le Grand-Visir tomba sur l'arriere-garde, au point du jour. Cette arriere-garde était en désordre Les Turcs ne rencontrerent d'abord devant eux qu'une ligne de quatre cens hommes; on se forma avec célérité. Un Général Allemand nommé *Alard* eut la gloire de faire des dispositions si rapides & si bonnes, que les Russ-

ſes réſiſterent pendant trois heures à l'armée Ottomane ſans perdre de terrein.

La diſcipline à laquelle le Czar avait acoutumé ſes troupes, le paya bien de ſes peines. On avait vû à Narva ſoixante mille hommes défaits par huit mille, parce qu'ils étaient indiſciplinés ; & ici on voit une arriere-garde d'environ huit mille Ruſſes ſoutenir les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuer ſept mille hommes, & les forcer à retourner en arriere.

Après ce rude combat, les deux armées ſe retrancherent pendant la nuit : mais l'armée Ruſſe reſtait toujours enfermée, privée de proviſions & d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, & ne pouvait aprocher du fleuve ; car ſitôt que quelques ſoldats hazardaient d'aller puiſer de l'eau, un corps de Turcs poſté à la rive oppoſée faiſait pleuvoir ſur eux le plomb & le fer d'une artillerie nombreuſe chargée à cartouche. L'armée Turque qui avait attaqué les Ruſſes, continuait toujours de ſon côté à la foudroyer par ſon canon.

Il était probable qu'enfin les Ruſſes allaient être perdus ſans reſſource par leur poſition, par l'inégalité du nombre & par la diſette. Les eſcarmouches continuaient toujours ; la cavalerie du Czar preſque toute démontée, ne pouvait plus être d'aucun ſecours, à moins qu'elle ne combat-

tit à pied ; la ſituation paraiſſait déſeſpérée. Il ne faut que jetter les yeux ſur cette carte exacte du camp du Czar, & l'armée Ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de poſition plus dangereuſe, que la retraite était impoſſible, qu'il fallait remporter une victoire complette, ou périr juſqu'au dernier, ou être eſclave des Turcs.

Toutes les relations, tous les mémoires du tems conviennent unanimement, que le Czar incertain s'il tenterait le lendemain le ſort d'une nouvelle bataille, s'il expoſerait ſa femme, ſon armée, ſon Empire, & le fruit de tant de travaux, à une perte qui ſemblait inévitable, ſe retira dans ſa tente, accablé de douleur, & agité de convulſions dont il était quelquefois attaqué, & que ſes chagrins redoublaient. Seul, en proie à tant d'inquiétudes cruelles, ne voulant que perſonne fut témoin de ſon état, il défendit qu'on entrât dans ſa tente. Il vit alors quel était ſon bonheur d'avoir permis à ſa femme de le ſuivre. *Catherine* entra malgré la défenſe.

Une femme qui avait affronté la mort pendant tous ces combats, expoſée comme un autre au feu d'artillerie des Turcs, avait le droit de parler. Elle perſuada ſon époux de tenter la voie de la négociation.

C'eſt la coutume immémoriale dans tout l'Orient, quand on demande audience aux

Souverains, ou à leurs représentants, de ne les aborder qu'avec des présens. *Catherine* rassembla le peu de pierreries qu'elle avait aportées dans ce voyage guerrier, dont toute magnificence & tout luxe étaient bannis; elle y ajouta deux pelisses de renard noir; l'argent comptant qu'elle ramassa fut destiné pour le Kiaia. Elle choisit elle-même un officier intelligent, qui devait avec deux valets porter les présens au Grand-Visir, & ensuite faire conduire au Kiaia en sûreté, le présent qui lui était reservé. Cet officier fut chargé d'une lettre du Maréchal *Sheremetof* à *Méhèmet-Baltagi*. Les mémoires de PIERRE conviennent de la lettre; ils ne disent rien des détails dans lesquels entra *Catherine*; mais tout est assez confirmé par la déclaration de PIERRE lui-même, donnée en 1723. quand il fit couronner *Catherine* Impératrice; *Elle nous a été*, dit-il, *d'un très-grand secours dans tous les dangers, & particulierement à la bataille du Pruth, où notre armée était réduite à vingt-deux mille hommes.* Si le Czar en effet n'avait plus alors que vingt-deux mille combattans, menacés de périr par la faim, ou par le fer, le service rendu par *Catherine* était aussi grand que les bienfaits dont son époux l'avait comblée. Le journal manuscrit (1) de

(1) Pag. 117. du journal de PIERRE *le Grand*.

PIERRE *le Grand* dit que le jour même du grand combat du 20 Juillet, il y avait 31554 hommes d'infanterie, & 6692 de cavalerie, presque tous démontés; il aurait donc perdu seize mille deux cens quarante-six combattans dans cette bataille. Les mêmes mémoires assurent que la perte des Turcs fut beaucoup plus considérable que la sienne, & qu'attaquant en foule & sans ordre, aucun des coups tirés sur eux ne porta à faux. S'il est ainsi, la journée du Pruth du 20 au 21 Juillet, fut une des plus meurtrieres qu'on ait vûe depuis plusieurs siecles.

Il faut ou soupçonner PIERRE *le Grand* de s'être trompé, lorsqu'en couronnant l'Impératrice, il lui témoigne sa reconnoissance, *d'avoir sauvé son armée réduite à vingt-deux mille combattans*; ou accuser de faux son journal, dans lequel il est dit que le jour de cette bataille, son armée du Pruth, indépendamment du corps qui campait sur le Sireth, *montait à 31554 hommes d'infanterie, & à 6692 de cavalerie.* Suivant ce calcul la bataille aurait été plus terrible que tous les historiens, & tous *les mémoires pour & contre ne l'ont raporté jusqu'ici.* Il y a certainement ici quelque mal-entendu; & cela est très-ordinaire dans les récits de campagnes lorsqu'on entre dans les détails: Le plus sûr est de s'en tenir toujours à l'avénement principal, à la Victoi-

te & à la défaite : on ſait rarement avec préciſion ce que l'une & l'autre ont couté.

A quelque petit nombre que l'armée Ruſſe fût réduite, on ſe flatait qu'une réſiſtance ſi intrépide & ſi opiniâtre en impoſait au Grand-Viſir, qu'on obtiendrait la paix à des conditions honorables pour la Porte Ottomane, que ce traité en rendant le Viſir agréable à ſon, maître ne ſerait pas trop humiliant pour l'Empire de Ruſſie. Le grand mérite de *Catherine* fut, ce ſemble, d'avoir vu cette poſſibilité dans un moment où les Généraux paraiſſaient ne voir qu'un malheur inévitable.

Norberg, dans ſon hiſtoire de *Charles XII*, raporte une lettre du Czar au grand Viſir dans laquelle il s'exprime en ces mots : *Si contre mon attente j'ai le malheur d'avoir déplu à ſa Hauteſſe, je ſuis prêt à réparer les ſujets de plainte qu'elle peut avoir contre moi. Je vous conjure, très-noble Général, d'empêcher qu'il ne ſoit répandu plus de ſang, & je vous ſuplie de faire ceſſer dans le moment le feu exceſſif de votre artillerie. Recevez l'ôtage que je viens de vous envoyer.*

Cette lettre porte tous les caracteres de fauſſeté, ainſi que la plûpart des piéces raportées au hazard par *Norberg* : elle eſt datée du 11 Juillet nouveau ſtile ; & on n'écrivit à *Baltagi-Mehémet* que le 21 nouveau ſtile. Ce ne fut point le Czar qui

écrivit, ce fut le Maréchal *Sheremetof*; on ne se servit point, dans cette lettre, de ces expressions, *le Czar a eu le malheur de déplaire à Sa Hautesse*; ces termes ne conviennent qu'à un sujet qui demande pardon à son maître; il n'est point question d'ôtage; on n'en envoya point; la lettre fut portée par un officier, tandis que l'artillerie tonnait des deux côtés. *Sheremetof* dans sa tente, faisait seulement souvenir le Visir de quelques offres de paix que la Porte avait fait au commencement de la campagne par les Ministres d'Angleterre & de Hollande, lorsque le Divan demandait la cession de la citadelle & du port de Taganroc, qui étaient les vrais sujets de la guerre.

Il se passa quelques heures avant qu'on eût une réponse du Grand-Visir. On craignait que le porteur n'eût été tué par le canon, ou n'eût été retenu par les Turcs. On dépêcha un second courier avec un duplicata, & on tint conseil de guerre en présence de *Catherine*. Dix officiers généraux signerent le résultat que voici :

21. Juillet 1711.

» Si l'ennemi ne veut pas accepter les » conditions qu'on lui offre, & s'il de- » mande que nous posions les armes, & » que nous nous rendions à discrétion, » tous les Généraux & les Ministres sont » unanimement d'avis de se faire jour au » travers des ennemis. «

En conséquence de cette résolution, on entoura le bagage de retranchemens, & on s'avança jusqu'à cent pas de l'armée Turque, lorsqu'enfin le Grand-Visir fit publier une suspension d'armes.

Tout le parti Suédois a traité dans ses mémoires ce Visir de lâche & d'infame, qui s'était laissé corrompre. C'est ainsi que tant d'écrivains ont accusé le Comte *Piper* d'avoir reçu de l'argent du Duc de *Marlborough*, pour engager le Roi de Suede à continuer la guerre contre le Czar, & qu'on a imputé à un Ministre de France d'avoir fait à prix d'argent le traité de Seville. De telles accusations ne doivent être avancées que sur des preuves évidentes. Il est très-rare que des premiers Ministres s'abaissent à de si honteuses lâchetés, découvertes tôt ou tard par ceux qui ont donné l'argent, & par les régistres qui en font foi. Un Ministre est toujours un homme en spectacle à l'Europe; son honneur est la base de son crédit; il est toujours assez riche pour n'avoir pas besoin d'être un traître.

La place de Viceroi de l'Empire Ottoman est si belle, les profits en sont si immenses en tems de guerre, l'abondance & la magnificence régnaient à un si haut point dans les tentes de *Baltagi-Méhémet*, la simplicité, & sur-tout la disette étaient si grandes dans l'armée du

Czar, que c'était bien plutôt au Grand-Visir à donner qu'à recevoir. Une légere attention de la part d'une femme qui envoyait des pelisses & quelques bagues, comme il est d'usage dans toutes les cours, ou plutôt dans toutes les Portes orientales, ne pouvait être regardée comme une corruption. La conduite franche & ouverte de *Baltagi Méhémet* semble confondre les accusations dont on a souillé tant d'écrits touchant cette affaire. Le Vice-chancelier *Shaffiroff* alla dans sa tente avec un grand apareil ; tout se passa publiquement, & ne pouvait se passer autrement. La négociation même fut entamée en présence d'un homme attaché au Roi de Suede, & domestique du Comte *Poniatoski*, officier de *Charles XII*, lequel servit d'abord d'interprête, & les articles furent rédigés publiquement par le premier Secretaire du Visiriat, nommé *Hummer Effendi*. Le Comte *Poniatosk* y était présent lui-même. Le présent qu'on faisait au Kiaia fut offert publiquement, & en cérémonie ; tout se passa selon l'usage des Orientaux ; on se fit des présens réciproques ; rien ne ressemble moins à une trahison. Ce qui détermina le Visir à conclure, c'est que dans ce tems-là même le corps d'armée commandé par le Général *Renne*, sur la riviere de Sireth en Moldavie, avait passé trois rivieres, & était alors vers le Danube, où *Renne*

venait de prendre la ville & le château de Brahila, défendus par une garnison nombreuse, commandée par un Pacha. Le *Czar* avait encore un autre corps d'armée qui avançait des frontieres de la Pologne. Il est de plus vrai-semblable que le Visir ne fut pas instruit de la disette que souffraient les Russes. Le compte des vivres & des munitions n'est pas communiqué à son ennemi; on se vante, au contraire, devant lui d'être dans l'abondance, dans le tems qu'on souffre le plus. Il n'y a point de transfuges entre les Turcs & les Russes; la différence des vétemens, de la réligion & du langage, ne le permet pas. Ils ne connaissent point, comme nous, la désertion : aussi le Grand-Visir ne savait pas dans quel état déplorable était l'armée de PIERRE.

Baltagi qui n'aimait pas la guerre, & qui cependant l'avait bien faite, crut que son expédition était assez heureuse s'il remettait aux mains du grand Seigneur les villes & les ports pour lesquels il combattait; s'il renvoyait des bords du Danube en Russie, l'armée victorieuse du Général *Renne*, & s'il fermait à jamais l'entrée des Palus Méotides, le bosphore Gimmérien, la mer noire, à un Prince entreprenant; enfin s'il ne mettait pas des avantages certains au risque d'une nouvelle bataille, (qu'après tout le désespoir pouvait gagner contre

contre la force :) il avait vu ses janissaires repoussés la veille, & il y avait plus d'un exemple de victoires remportées par le petit nombre contre le grand ; telles furent ses raisons : les officiers de *Charles* qui étaient dans son armée, ni le Kan des Tartares ne les aprouverent. L'intérêt des Tartares était de pouvoir exercer leurs pillages sur les frontieres de Russie & de Pologne. L'intérêt de *Charles XII* était de se venger du Czar ; mais le Général, le premier Ministre de l'Empire Ottoman, n'était animé ni par la vengeance particuliére d'un Prince Chrétien, ni par l'amour du butin qui conduisait les Tartares. Dès qu'on fut convenu d'une suspension d'armes, les Russes acheterent des Turcs les vivres dont ils manquaient. Les articles de cette paix ne furent point rédigés comme le voyageur *La Motraye* le raporte, & comme *Norberg* le copie d'après lui. Le Visir, parmi les conditions qu'il exigeait, voulait d'abord que le Czar s'engageât à ne plus entrer dans les intérêts de la Pologne, & c'est sur quoi *Poniatoski* insistait ; mais il étoit au fonds convenable à l'Empire Turc que la Pologne restât désunie & impuissante ; ainsi cet article se réduisit à retirer les troupes Russes des frontieres. Le Kan des Tartares demandait un tribut de quarante mille sequins : ce point fut long-tems débatu, & ne passa point.

Le Visir demanda long-tems qu'on lui livrât *Cantemir*, comme le Roi de Suede s'était fait livrer *Pathull*. *Cantemir* se trouvait précisément dans le même cas où avait été *Mazeppa*. Le Czar avait fait à *Mazeppa* son procès criminel, & l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en userent point ainsi; il ne connaissent ni les procès par coutumace, ni les sentences publiques. Ces condamnations affichées, & les exécutions en effigie, sont d'autant moins en usage chez eux, que leur loi leur défend les représentations humaines, de quelque genre qu'elles puissent être. Ils insisterent en vain sur l extradition de *Cantemir*. PIERRE écrivit ces propres paroles au Vice-chancelier *Shaffirof*.

» J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout » le terrein qui s'étend jusqu'à Cursk; il » me restera l'espérance de le recouvrer; » mais la perte de ma foi est irréparable, » je ne peux la violer. Nous n'avons de » propre que l'honneur; y renoncer c'est ,, cesser d'être Monarque.

Enfin le traité fut conclu & signé près du village nommé *Falksen* sur les bords du Pruth. On convint dans le traité qu'Asop & son territoire seraient rendus avec les munitions & l'artillerie dont il était pourvû avant que le Czar l'eût pris en 1696. que le port de Taganroc sur la mer de Zabache serait démoli, ainsi que celui de Sa-

mara sur la rivière de ce nom, & d'autres petites citadelles. On ajouta enfin un article touchant le Roi de Suede, & cet article même faisait assez voir combien le Visir était mécontent de lui. Il fut stipulé que ce Prince ne serait point inquiété par le Czar, s'il retournait dans ses Etats, & que d'ailleurs le Czar & lui pouvaient faire la paix, s'ils en avaient envie.

Il est bien évident par la rédaction singuliére de cet article, que *Baltagi-Mehemet* se souvenait des hauteurs de *Charles XII.* Qui sait même si ces hauteurs n'avaient pas incliné *Méhémet* du côté de la paix? La perte du Czar était la Grandeur de *Charles*, & il n'est pas dans le cœur humain de rendre puissans ceux qui nous méprisent. Enfin ce Prince qui n'avait pas voulu venir à l'armée du Visir, quand il avait besoin de le ménager, accourut quand l'ouvrage, qui lui ôtait toutes ses espérances, allait être consommé. Le Visir n'alla point à sa rencontre, & se contenta de lui envoyer deux Bachas; & ne vint au devant de *Charles* qu'à quelque distance de sa tente.

La conversation ne se passa, comme on sait, qu'en reproches. Plusieurs historiens ont cru que la réponse du Visir au Roi, quand ce Prince lui reprocha d'avoir pû prendre le Czar prisonnier, & de ne l'avoir pas fait, était la réponse d'un imbé-

cille ; *Si j'avois pris le Czar*, dit-il, *qui aurait gouverné son Empire ?* Il est aisé pourtant de comprendre que c'était la réponse d'un homme piqué ; & ces mots qu'il ajouta, *Il ne faut pas que tous les Rois sortent de chez eux*, montrent assez combien il voulait mortifier l'hôte de Bender.

Charles ne retira d'autre fruit de son voyage que celui de déchirer la robe du Grand-Visir avec l'éperon de ses bottes. Le Visir qui pouvait l'en faire repentir, feignit de ne s'en pas appercevoir, & en cela il était très-supérieur à *Charles*. Si quelque chose put faire sentir à ce Monarque dans sa vie brillante & tumultueuse, combien la fortune peut confondre la grandeur, c'est qu'à Pultava un pâtissier avait fait mettre bas les armes à toute son armée, & qu'au Pruth un fendeur de bois avait décidé du sort du Czar & du sien ; car ce Visir *Baltagi-Méhémet* avait été fendeur de bois dans le sérail, comme son nom le signifie ; & loin d'en rougir, il s'en faisait honneur, tant les mœurs orientales diférent des nôtres.

Le Sultan & tout Constantinople furent d'abord très-contens de la conduite du Visir : on fit des réjouissances publiques une semaine entiére ; le Kiaia de *Méhémet*, qui porta le traité au Divan, fut élevé incontinent à la dignité de Boujouk Imraour,

grand Ecuyer ; ce n'eſt pas ainſi qu'on traite ceux dont on croit être mal ſervi.

Il parait que *Norberg* connoiſſait peu le Gouvernement Ottoman, puiſqu'il dit : *que le grand Seigneur ménageait ſon Viſir, & que Baltagi-Méhémet était à craindre.* Les Janiſſaires ont été ſouvent dangereux aux Sultans ; mais il n'y a pas un exemple d'un ſeul Viſir qui n'ait été aiſément ſacrifié ſur un ordre de ſon maître, & *Méhémet* n'était pas en état de ſe ſoutenir par lui-même. C'eſt de plus ſe contredire, que d'aſſurer dans la même page, que les Janiſſaires étaient irrités contre *Méhémet* & & que le Sultan craignait ſon pouvoir.

Le Roi de Suede fut réduit à la reſſource de cabaler à la Cour Ottomane. On vit un Roi qui avait fait des Rois, s'occuper à faire préſenter au Sultan des mémoires & des placets qu'on ne voulait pas recevoir. *Charles* employa toutes les intrigues, comme un ſujet qui veut décrier un Miniſtre auprès de ſon Maître. C'eſt ainſi qu'il ſe conduiſit contre le Viſir *Méhémet* & contre tous ſes ſucceſſeurs ; tantôt on s'adreſſait à la Sultane Validé par une Juive ; tantôt on employait un eunuque : il y eut enfin un homme qui ſe mêlant parmi les gardes du grand Seigneur, contrefit l'inſenſé, afin d'attirer ſes regards, & de pouvoir lui donner un mémoire du Roi. De toutes ces manœuvres *Charles* ne recueil-

lit d'abord que la mortification de se voir retrancher son Thaim, c'est-à-dire la subsistance que la générosité de la Porte lui fournissait par jour, & qui se montait à quinze cens livres monnoie de France. Le Grand-Visir au lieu de Thaim, lui dépêcha un ordre, en forme de conseil, de sortir de la Turquie.

Charles s'obstina plus que jamais à rester, s'imaginant toujours qu'il rentrerait en Pologne, & dans l'empire Russe avec une armée Ottomane. Personne n'ignore quelle fut enfin en 1714 l'issue de son audace inflexible; comment il se battit contre une armée de Janissaires, de Shapis & de Tartares, avec ses valets de chambre, ses gens de cuisine & d'écurie; qu'il fut captif dans le pays où il avait joui de la plus généreuse hospitalité; qu'il retourna ensuite déguisé en courier dans ses Etats, après avoir demeuré cinq années en Turquie. Il faut avouer que s'il y a eu de la raison dans sa conduite, cette raison n'était pas faite comme celle des autres hommes.



CHAPITRE SECOND

SUITE DE L'AFFAIRE DU PRUTH.

IL eſt utile de rapeller ici un fait déjà raconté dans l'hiſtoire de *Charles XII*. Il arriva pendant la ſuſpenſion d'armes qui précéda le traité du Pruth, que deux Tartares ſurprirent deux officiers Italiens de l'armée du Czar, & vinrent les vendre à un officier des Janiſſaires ; le Viſir punit cet attentat contre la foi publique par la mort des deux Tartares. Comment accorder cette délicateſſe ſi ſévére avec la violation du droit des gens, dans la perſonne de l'Ambaſſadeur *Tolstoy*, que le même Grand-Viſir avait fait arrêter dans les rues de Conſtantinople ? Il y a toujours une raiſon des contradictions dans la conduite des hommes. *Baltagi-Méhémet*, était piqué contre le Kan des Tartares, qui ne voulait pas entendre parler de paix ; & il voulut lui faire ſentir qu'il était le maître.

Le Czar après la paix ſignée ſe retira par Jaſſi juſques ſur la frontiere, ſuivi d'un corps de 8000 Turcs, que le Viſir envoya, non-ſeulement pour obſerver la marche de

l'armée Russe, mais pour empêcher que les Tartares vagabonds ne l'inquiétassent.

PIERRE accomplit d'abord le traité, en faisant démolir la forteresse de Samara & de Kamienska; mais la reddition d'Asoph & la démolition de Tangaroc souffrit plus de difficultés: il falait aux termes du traité distinguer l'artillerie & les munitioins d'Asoph qui appartenaient aux Turcs, de celles que le Czar y avait mises depuis qu'il avait conquis cette place. Le gouverneur traîna en longueur cette négociation, & la Porte en fut justement irritée. Le Sultan était impatient de recevoir les clefs d'Asoph; le Visir les promettait; le Gouverneur différait toujours. *Baltagi-Méhémet* en perdit les bonnes graces de son maître, & sa place; le Kan des Tartares & ses autres ennemis prévalurent contre lui: il fut envelopé dans la disgrace de plusieurs Bachas; mais le grand Seigneur qui connaissait sa fidélité, ne lui ôta ni son bien ni sa vie; il fut envoyé à Mytilène, où il commanda. Cette simple déposition, cette conservation de sa fortune, & sur-tout ce commandement dans Mytilène, démentent évidemment tout ce que *Norberg* avance pour faire croire que ce Visir avait été corrompu par l'argent du Czar.

Novemb. 1711.

Norberg dit que le Bostangi-Bachi qui vint lui redemander le Bul de l'Empire, & lui signifier son arrêt, le déclara *traître & dé-*

désobéissant à son maître, vendu aux ennemis à prix d'argent, & coupable de n'avoir point veillé aux intérêts du Roi de Suede. Premiérement ces sortes de déclarations ne sont point du tout en usage en Turquie : les ordres du Sultan sont donnés en secret & exécutés en silence. Secondement si le Visir avait été déclaré *traître, rebelle & corrompu*, de tels crimes auraient été punis par la mort, dans un pays où ils ne sont jamais pardonnés. Enfin, s'il avait été puni pour n'avoir pas assez ménagé l'intérêt de *Charles XII*, il est clair que ce Prince aurait eu en effet à la porte Ottomane un pouvoir qui devait faire trembler les autres Ministres ; ils devaient en ce cas implorer sa faveur & prévenir ses volontés ; mais au contraire, *Jussuf Pacha*, Aga des Janissaires, qui succéda à *Méhémet-Baltagi* dans le Visiriat, pensa hautement comme son prédécesseur sur la conduite de ce Prince ; loin de le servir, il ne songea qu'à se défaire d'un hôte dangereux ; & quand *Poniastoki*, le confident & le compagnon de *Charles XII*, vint complimenter ce Visir sur sa nouvelle dignité, il lui dit : *Payen je t'avertis qu'à la premiere intrigue que tu voudras tramer, je te ferai jetter dans la mer, une pierre au cou.*

Ce compliment que le Comte *Poniatoski* raporte lui-même dans les mémoires qu'il fit à ma requisition, ne laisse aucun

doute ſur le peu d'influence que *Charles XII* avait à la Porte. Tout ce que *Norberg* a raporté des affaires de Turquie, paraît d'un homme paſſionné, & mal informé. Il faut ranger parmi les erreurs de l'eſprit de parti, & parmi les menſonges politiques, tout ce qu'il avance ſans preuve de la prétendue corruption d'un Grand-Viſir, c'eſt-à-dire, d'un homme qui diſpoſait de plus de ſoixante millions par an, ſans rendre compte. J'ai encore entre les mains la lettre que le Comte *Poniatoski* écrivit au Roi *Staniſlas* immédiatement après la paix du Pruth : il reproche à *Baltagi-Méhémet* ſon éloignement pour le Roi de Suede, ſon peu de goût pour la guerre, ſa facilité : mais il ſe garde bien de l'accuſer de corruption ; il ſavait trop ce que c'eſt que la place d'un Grand-Viſir, pour penſer que le Czar pût mettre un prix à la trahiſon du Viceroi de l'Empire Ottoman.

Shaffirof & *Sheremetof* demeurés en ôtage à Conſtantinople ne furent point traités comme ils l'auraient été s'ils avaient été convaincus d'avoir acheté la paix, & d'avoir trompé le Sultan de concert avec le Viſir ; ils demeurerent en liberté dans la ville, eſcortés de deux compagnies de Janiſſaires.

L'Ambaſſadeur *Tolſtoy* étant ſorti des ſept tours immédiatement après la paix du Pruth, les Miniſtres d'Angleterre & de Hollande s'entremirent auprès du nouveau

Visir pour l'exécution des articles.

Asoph venait enfin d'être rendu aux Turcs; on démolissait les forteresses stipulées dans le traité. Quoique la Porte Ottomane n'entre guéres dans les différends des Princes Chrétiens, cependant elle était flattée alors de se voir arbitre entre la Russie, la Pologne & le Roi de Suede: elle voulait que le Czar retirât ses troupes de la Pologne, & délivrât la Turquie d'un voisinage si dangereux; elle souhaitait que *Charles* retournât dans ses Etats, afin que les Princes Chrétiens fussent continuellement divisés; mais jamais elle n'eut l'intention de lui fournir une armée. Les Tartares désiraient toujours la guerre, comme les artisans veulent exercer leurs professions lucratives. Les Janissaires la souhaitaient, mais plus par haine contre les Chrétiens, par fierté, par amour pour la licence que par d'autres motifs. Cependant les négociations des Ministres Anglais & Hollandais prévalurent contre le parti opposé. La paix du Pruth fut confirmée; mais on ajouta dans le nouveau traité, que le Czar retirerait dans trois mois toutes ses troupes de la Pologne, & que l'Empereur Turc renverrait incessamment *Charles XII*.

On peut juger, par ce nouveau traité, si le Roi de Suede avait à la Porte autant de pouvoir qu'on l'a dit. Il était évidemment sacrifié par le nouveau Visir *Jussuf*

Pacha, ainſi que par *Baltagi-Méhemet*. Ses hiſtoriens n'ont eû d'autre reſſource pour couvrir ce nouvel affront, que d'accuſer *Juſſuf* d'avoir été corrompu, ainſi que ſon prédéceſſeur. De pareilles imputations tant de fois renouvellées ſans preuve, ſont bien plutôt les cris d'une cabale impuiſſante que les témoignages de l'hiſtoire. L'eſprit de parti obligé d'avouer les faits en altere les circonſtances & les motifs ; & malheureuſement c'eſt ainſi que toutes les hiſtoires contemporaines parviennent falſifiées à la poſtérité, qui ne peut plus guéres démêler la vérité du menſonge.



CHAPITRE TROISIEME.

Mariage du Czarovitz, & *déclaration solemnelle du mariage de* PIERRE *avec* Catherine, *qui reconnaît son frere.*

CETTE malheureuse campagne du Pruth fut plus funeste au Czar, que ne l'avait été la bataille de Narva; car après Narva il avait sû tirer parti de sa défaite même, réparer toutes ses pertes, & enlever l'Ingrie à *Charles II*. Mais après avoir perdu par le traité de Palksen avec le Sultan ses ports & ses forteresses sur les Palus Méotides, il fallut renoncer à l'Empire sur la mer noire. Il lui restait un champ assez vaste pour ses entreprises; il avait à perfectionner tous ses établissemens en Russie, ses conquêtes sur la Suéde à poursuivre, le Roi *Auguste* à rafermir en Pologne, & ses alliés à ménager. Les fatigues avaient altéré sa santé; il fallut qu'il allât aux eaux de Carelsbad en Bohême; mais pendant qu'il prenait les eaux, il faisait attaquer la Poméranie; Stralsund était bloqué, & cinq petites villes étoient prises.

La Poméranie est la province d'Allemagne la plus septentrionale, bornée à l'orient par la Prusse & la Pologne, à l'occi-

dent par le Brandebourg, au midi par le Meklembourg, & au nord par la mer Baltique: elle eut presque de siecle en siecle différens maîtres. *Gustave Adolphe* s'en empara dans la fameuse guerre de trente ans, & enfin elle fut cédée solemnellement aux Suédois par le traité de Vestphalie, à la réserve de l'Evêché de Camin & de quelques petites places situées dans la Poméranie ultérieure. Toute cette province devait naturellement apartenir à l'Electeur de Brandebourg, en vertu des pactes de famille faits avec les Ducs de Poméranie. La race de ces Ducs s'était éteinte en 1737; par conséquent, suivant les loix de l'Empire, la maison de Brandebourg avait un droit évident sur cette province; mais la nécessité, la premiere des loix, l'emporta dans le traité d'Osnabruck sur les pactes de famille, & depuis ce tems, la Poméranie presque toute entiere avait été le prix de la valeur Suédoise.

Le projet du Czar étoit de dépouiller la couronne de Suéde de toutes les provinces qu'elle possédait en Allemagne; il falait pour remplir ce dessein, s'unir avec les Electeurs de Brandebourg & d'Hanovre, & avec le Dannemarc. PIERRE écrivit tous les articles qu'il projettait avec ces Puissances, & tout le détail des opérations nécessaires pour se rendre maître de la Poméranie.

Pendant ce tems-là même il maria dans Torgau son fils *Alexis*, avec la Princesse de *Volfenbutel* sœur de l'Imperatrice d'Allemagne, épouse de *Charles VI*; mariage qui fut depuis si funeste, & qui coûta la vie aux deux époux.

25. Oct. 1711.

Le Czarovitz était né du premier mariage de PIERRE avec *Euxodie Lapukin*, mariée, comme on l'a dit, en 1689. Elle était alors confinée dans un couvent à Susdal. Son fils *Alexis Petrovitz*, né le premier Mars 1690. était dans sa 22e. année. Ce Prince n'était pas encore connu en Europe. Un Ministre dont on a imprimé des mémoires sur la cour de Russie, dit dans une lettre écrite à son maître, datée du 25 Août 1711 » que ce Prince » était grand & bien fait, qu'il ressemblait » beaucoup à son pere, qu'il avait le cœur » bon, qu'il était plein de piété, qu'il avait » lu cinq fois l'Ecriture-sainte, qu'il se plai» sait fort à la lecture des anciennes histoi» res grecques : il lui trouva l'esprit éten» du & facile ; il dit que ce Prince sait les » Mathématiques, qu'il entend bien la » guerre, la navigation, la science de l'hy» draulique, qu'il sait l'Allemand, qu'il » aprend le Français ; mais que son pere » n'a jamais voulu qu'il fît ce qu'on apelle » ses exercices.

Voilà un portrait bien différent de celui que le Czar lui-même fit quelque tems

après de ce fils infortuné : nous verrons avec quelle douleur son pere lui reprocha tous les défauts contraires aux bonnes qualités que ce Ministre admire en lui.

C'est à la postérité à décider entre un étranger qui peut juger légérement, où flatter le caractere d'*Alexis*, & un pere qui a cru devoir sacrifier les sentimens de la nature au bien de son Empire. Si le Ministre n'a pas mieux connu l'esprit d'*Alexis* que sa figure, son témoignage a peu de poids : il dit que ce Prince était grand & bien fait : les mémoires que j'ai reçus de Pétersboug, disent qu'il n'étoit ni l'un ni l'autre.

Catherine sa belle-mere n'assista point à ce mariage ; car quoiqu'elle fût regardée comme Czarine, elle n'était point reconnue solemnellement en cette qualité, & le titre d'Altesse qu'on lui donnait à la cour du Czar lui laissait encore un rang trop équivoque, pour qu'elle signât au contrat, & pour que le cérémonial Allemand lui accordât une place convenable à sa dignité d'épouse du Czar PIERRE. Elle était alors à Thorn dans la Prusse Polonaise. Le Czar envoya d'abord les deux nouveaux époux à Volfembutel, & reconduisit bientôt la Czarine à Pétersbourg avec cette rapidité & cette simplicité d'apareil qu'il mettait dans tous ses voyages.

9 Janv. 1712.

Ayant fait le mariage de son fils, il déclara plus solemnellement le sien, & le célé-

bra à Pétersbourg. La cérémonie fut aussi auguste qu'on peut la rendre dans un pays nouvellement créé, dans un tems où les finances étaient dérangées par la guerre soutenue contre les Turcs, & par celle qu'on faisait encore au Roi de Suéde. Le Czar ordonna seul la fête, & y travailla lui-même selon sa coutume. Ainsi *Catherine* fut reconnue publiquement Czarine, pour prix d'avoir sauvé son époux & son armée. Les acclamations avec lesquelles ce mariage fut reçu dans Péterbourg étoient sincéres : mais les aplaudissemens des sujets aux actions d'un Prince absolu sont toujours suspects : ils furent confirmés par tous les esprits sages de l'Europe, qui virent avec plaisir, presque dans le même-tems, d'un côté, l'héritier de cette vaste monarchie n'ayant de gloire que celle de sa naissance, marié à une Princesse ; & de l'autre un conquérant, un législateur partageant publiquement son lit & son trône avec une inconnue, captive à Mariembourg, & qui n'avait que du mérite. L'approbation même est devenue générale, à mesure que les esprits se sont plus éclairés par cette saine philosophie qui a fait tant de progrès depuis 40 ans, philosophie sublime & circonspecte, qui aprend à ne donner que des respects extérieurs à toute espece de grandeur & de puissance, & à réserver les respects véritables pour les talens, & pour les services.

19. Fev. 1712.

Je dois fidelement raporter ce que je trouve, concernant ce mariage, dans les dépêches du Comte de *Bassevitz*, conseiller aulique à Vienne, & long-tems Ministre de Holstein à la cour de Russie. C'était un homme de mérite, plein de droiture & de candeur, & qui a laissé en Allemagne une mémoire précieuse. Voici ce qu'il dit dans ses lettres. „ La Czarine avait été » non-seulement nécessaire à la gloire de » PIERRE, mais elle l'était à la conserva» tion de sa vie. Ce Prince était malheu» reusement sujet à des convulsions dou» loureuses, qu'on croyait être l'effet d'un » poison qu'on lui avait donné dans sa jeu» nesse. *Catherine* seule avait trouvé le » secret d'apaiser ses douleurs par des soins » pénibles, & des attentions recherchées, » dont elle seule était capable, & se don» nait toute entiere à la conservation d'u» ne santé aussi précieuse à l'Etat qu'à el» le-même. Ainsi le Czar ne pouvant vivre » sans elle, la fit compagne de son lit & de » son trône. « Je me borne à raporter ses propres paroles.

La fortune, qui dans cette partie du monde avait produit tant de scènes extraordinaires à nos yeux, & qui avait élevé l'Impératrice *Catherine* de l'abaissement, de la calamité, au plus haut degré d'élévation, la servit encore singulierement quelques annés après la solemnité de son mariage.

Voici ce que je trouve dans le manuſcrit curieux d'un homme qui était alors au ſervice du Czar, & qui parle comme témoin.

pag. 56. du mſſ.

Un envoyé du Roi *Auguſte* à la cour du Czar, retournant à Dreſde par la Courlande, entendit dans un cabaret un homme qui paraiſſait dans la miſere, & à qui on faiſait l'accueil inſultant que cet état n'inſpire que trop aux autres hommes. Cet inconnu piqué, dit que l'on ne le traiterait pas ainſi s'il pouvait parvenir à être préſenté au Czar, & que peut-être il auroit dans ſa cour de plus puiſſantes protections qu'on ne penſait.

L'envoyé du Roi *Auguſte* qui entendit ce diſcours, eut la curioſité d'interroger cet homme, & ſur quelques réponſes vagues qu'il en reçut, l'ayant conſidéré plus attivement, il crut démêler dans ſes traits quelque reſſemblances avec l'Impératrice. Il ne put s'empêcher, quand il fut à Dreſde, d'en écrire à un de ſes amis à Péterſbourg. La lettre tomba dans les mains du Czar. Ce Prince envoya ordre au Prince *Repnin* gouverneur de Riga, de tâcher de découvrir l'homme dont il était parlé dans la lettre. Le Prince *Repnin* fit partir un homme de confiance pour Mittau en Courlande; on découvrit l'homme; il s'apelait *Charles Scavronsky*; il était fils d'un gentilhomme de Lithuanie, mort dans les guerres de Pologne, qui avait laiſſé deux enfans

au berceau, un garçon & une fille. L'un & l'autre n'eurent d'éducation que celle qu'on peut recevoir de la nature dans l'abandon général de toutes choses. *Scayronsky* séparé de sa sœur dès la plus tendre enfance, savait seulement qu'elle avait été prise dans Marienbourg en 1704. & il la croyait encore auprès du Prince *Menzikoff*, où il pensait qu'elle avait fait quelque fortune.

Le Prince *Repnin*, suivant les ordres exprès de son maître, fit conduire à Riga *Scavronski*, sous prétexte de quelque délit dont on l'accusait; on fit contre lui une espece d'information, & on l'envoya sous bonne garde à Pétersbourg, avec ordre de le bien traiter sur la route.

Quand il fut arrivé à Pétersbourg, on le mena chez un maître d'hôtel du Czar, nommé *Shepleff*. Ce maître d'hôtel instruit du rôle qu'il devait jouer, tira de cet homme beaucoup de lumieres sur son état, & lui dit enfin que l'accusation qu'on avait intentée contre lui à Riga était très-grave, mais qu'il obtiendroit justice, qu'il devait présenter une requête à sa Majesté, qu'on dresserait cette requête en son nom, & qu'on ferait ensorte qu'il pût la lui donner lui-même.

Le lendemain le Czar alla dîner chez *Shepleff*; on lui présenta *Scavronski*: ce Prince lui fit beaucoup de questions, & demeura convaincu par la naïveté de ses

réponſes, qu'il était le propre frere de la Czarine. Tous deux avaient été dans leur enſance en Livonie. Toutes les réponſes que fit *Scavronski* aux queſtions du Czar, ſe trouvaient conformes à ce que ſa femme lui avait dit de ſa naiſſance & des premiers malheurs de ſa vie.

Le Czar ne doutant plus de la vérité, propoſa le lendemain à ſa femme d'aller dîner avec lui chez ce même *Shepleff*: il fit venir au ſortir de table ce même homme qu'il avait interrogé la veille. Il vint vêtu des mêmes habits qu'il avait portés dans le voyage; le Czar ne voulut point qu'il parût dans un autre état auquel ſa mauvaiſe fortune l'avait accoutumé.

Il l'interrogea encore devant ſa femme. Le manuſcrit porte qu'à la fin il lui dit ces propres mots: *Cet homme eſt ton frere: allons, Charles, baiſe la main de l'Impératrice, & embraſſe ta ſœur.*

L'auteur de la relation ajoute que l'Imratrice tomba en défaillance, & que lorſqu'elle eut reprit ſes ſens, le Czar lui dit: *Il n'y a là rien que de ſimple; ce gentilhomme eſt mon beau-frere; s'il a du mérite, nous en ferons quelque choſe; s'il n'en a point, nous n'en ferons rien.*

Il me ſemble qu'un tel diſcours montre autant de grandeur que de ſimplicité, & que cette grandeur eſt très-peu commune. L'auteur dit que *Scavronski* reſta long-tems

chez *Shepleff*, qu'on lui assigna une pension considérable, & qu'il vécut très-retiré. Il ne pousse pas plus loin le récit de cette avanture, qui servit seulement à découvrir la naissance de *Catherine* : mais on sait d'ailleurs que ce Gentilhomme fut créé Comte, qu'il épousa une fille de qualité, & qu'il eut deux filles mariées aux premiers Seigneurs de Russie. Je laisse au peu de personnes qui peuvent être instruites de ces détails, à démêler ce qui est vrai dans cette avanture, & ce qui peut y avoir été ajouté. L'auteur du manuscrit ne paraît pas avoir raconté ces faits dans la vue de débiter du merveilleux à ses lecteurs, puisque son mémoire n'était point destiné à voir le jour. Il écrit à un ami avec naïveté ce qu'il dit avoir vû. Il se peut qu'il se trompe sur quelques circonstances, mais le fonds paraît très-vrai ; car si ce gentilhomme avait sû qu'il était frere d'une personne si puissante, il n'aurait pas attendu tant d'années pour se faire reconnaître. Cette reconnoissance, toute singuliere qu'elle paraît, n'est pas si extraordinaire que l'élévation de *Catherine* : l'une & l'autre sont une preuve frapante de la destinée, & peuvent servir à nous faire suspendre notre jugement, quand nous traitons de fables tant d'événemens de l'antiquité moins opposés peut-être à l'ordre commun des choses que toute l'histoire de cette Impératrice.

Les fêtes que PIERRE donna pour le mariage de son fils & le sien, ne furent pas des divertissemens passagers, qui épuisent le trésor, & dont le souvenir reste à peine. Il acheva la fonderie des canons & les bâtimens de l'amirauté ; les grands chemins furent perfectionnés ; de nouveaux vaisseaux furent bâtis ; il creusa des canaux ; la bourse & les magasins furent achevés, & le commerce maritime de Pétersbourg commença à être dans sa vigueur. Il ordonna que le Sénat de Moscou fut transporté à Pétersbourg ; ce qui s exécuta au mois d'Avril 1712. Par-là cette nouvelle ville devint comme la capitale de l'Empire. Plusieurs prisonniers Suédois furent employés aux embellissemens de cette Ville, dont la fondation était le fruit de leur défaite.



CHAPITRE QUATRIEME.

PRISE DE STETIN.

Descente en Finlande. Evénemens de 1712.

PIERRE se voyant heureux dans sa maison, dans son gouvernement, dans ses guerres contre *Charles XII*, dans ses négociations avec tous les Princes qui voulaient chasser les Suédois du continent, & les renfermer pour jamais dans la presqu'Isle de la Scandinavie ; il portait toutes ses vues sur les côtes occidentales du Nord de l'Europe, & oubliait les Palus Méotides & la mer noire. Les clefs d'Asoph longtems refusées au Bacha qui devait entrer dans cette place au nom du grand Seigneur, avaient été enfin rendues ; & malgré tous les soins de *Charles XII*, malgré toutes les intrigues de ses partisans à la cour Ottomane, malgré même plusieurs démonstrations d'une nouvelle guerre, la Russie & la Turquie étaient en paix.

Charles XII restait toujours obstinément à Bender, & faisait dépendre sa fortune & ses espérances du caprice d'un grand Visir, tandis que le Czar menaçait toutes ses provinces, armait contre lui le Dannemarc & Hanovre,

Hanovre, était prêt de faire déclarer la Prusse, & réveillait la Pologne & la Saxe.

La même fierté inflexible que *Charles* mettait dans sa conduite avec la Porte, dont il dépendait, il la déployait contre ses ennemis éloignés, réunis pour l'accabler. Il bravait du fond de sa retraite, dans les déserts de la Bessarabie, & le Czar, & les Rois de Pologne, de Dannemarc & de Prusse, & l'Electeur de Hanovre devenu bientôt après Roi d'Angleterre, & l'Empereur d'Allemagne qu'il avait tant offensé quand il traversa la Silésie en vainqueur. L'Empereur s'en vangeait en l'abandonnant à sa mauvaise fortune, & en ne donnant aucune protection aux Etats que la Suede possédait encore en Allemagne.

Il eût été aisé de dissiper la ligue qu'on formait contre lui. Il n'avait qu'à céder Stétin en Poméranie au premier Roi de Prusse *Frédéric*, Electeur de Brandebourg, qui avait des droits très-légitimes sur cette partie de la Poméranie : mais il ne regardait pas alors la Prusse comme une Puissance préponderante : ni *Charles*, ni personne, ne pouvait prévoir que le petit Royaume de Prusse presque désert, & l'Electorat de Brandebourg deviendraient formidables. Il ne voulut consentir à aucun accommodement, & résolu de rompre, plutôt que de plier, il ordonna qu'on résistât de tous côtés, sur mer & sur terre. Ses Etats étaient presqu'épuisés d'hom-

mes & d'argent ; cependant on obéit : Le Sénat de Stokolm équipa une flotte de treize vaisseaux de ligne ; on arma des milices ; chaque habitant devint soldat. Le courage & la fierté de *Charles XII.* semblerent animer tous ses sujets, presqu'aussi malheureux que leur maître.

Il est difficile de croire que *Charles* eût un plan réglé de conduite. Il avait encore un parti en Pologne, qui aidé des Tartares de Crimée pouvait ravager ce malheureux pays, mais non pas remettre le Roi *Stanislas* sur le trône ; son espérance d'engager la Porte Ottomane à soutenir ce parti, & de prouver au Divan qu'il devait envoyer deux cens mille hommes à son secours, sous prétexte que le Czar défendait en Pologne son allié *Auguste*, était une espérance chimérique.

Il attendoit à Bender l'effet de tant de vaines intrigues ; & les Russes, les Danois, les Saxons étaient en Poméranie. PIERRE mena son épouse à cette expédition. Déjà le Roi de Dannemarc s'était emparé de Stade, ville maritime du Duché de Brême ; les armées Russe, Saxone, & Danoise étaient devant Stralsund.

Septem. 1712.

Ce fut alors que le Roi *Stanislas* voyant l'état déplorable de tant de provinces, l'impossibilité de remonter sur le trône de Pologne, & tout en confusion par l'absence obstinée de *Charles XII*, assembla les Gé-

Octob. 1712.

néraux Suédois qui défendaient la Poméranie avec une armée d'environ dix à onze mille hommes, ſeule & derniére reſſource de la Suede dans ces provinces.

Il leur propoſa un accommodement avec le Roi *Auguſte*, & offrit d'en être la victime. Il leur parla en Français ; voici les propres paroles dont il ſe ſervit, & qu'il leur laiſſa par un écrit que ſignerent neuf officiers généraux, entre leſquels ils ſe trouvait un *Patkul*, couſin germain de cet infortuné *Patkul* que *Charles XII.* avait fait expirer ſur la roue.

» J'ai ſervi juſqu'ici d'inſtrument à la » gloire des armes de la Suede ; je ne pré» tends pas être le ſujet funeſte de leur perte. » Je me déclare de ſacrifier ma couronne (1) » & mes propres intérêts à la conſervation » de la perſonne ſacrée du Roi, ne voyant » pas humainement d'autre moyen pour » le retirer de l'endroit où il ſe trouve.

Ayant fait cette déclaration, il ſe diſpoſa à partir pour la Turquie, dans l'eſpérance de fléchir l'opiniâtreté de ſon bienfaiteur ; & de le toucher par ce ſacrifice. Sa mauvaiſe fortune le fit arriver en Beſſarabie,

(1) On a cru devoir laiſſer la déclaration du Roi *Staniſlas* telle qu'il la donna, mot pour mot : il y a des fautes de langue : *je me déclare de ſacrifier* n'eſt pas Français ; mais la piéce en eſt plus autentique, & n'en eſt pas moins reſpectable.

précisément dans le tems même que *Charles* après avoir promis au Sultan de quitter son azile, & ayant reçu l'argent & l'escorte nécessaire pour son retour, mais s'étant obstiné à rester & à braver les Turcs & les Tartares, soutint contre une armée entière, aidé de ses seuls domestiques, ce combat malheureux de Bender, où les Turcs pouvant aisément le tuer, se contenterent de le prendre prisonnier. *Stanislas* arrivant dans cette étrange conjoncture, fut arrêté lui même; ainsi deux Rois Chrétiens furent à la fois captifs en Turquie.

Dans ce tems où toute l'Europe était troublée, & où la France achevait contre une partie de l'Europe une guerre non moins funeste, pour mettre sur le trône d'espagne le petit-fils de *Louis XIV*, l'Angleterre donna la paix à la France, & la victoire que le Maréchal de *Villars* remporta à Denain en Flandre, sauva cet Etat de ses autres ennemis. La France était depuis un siécle l'allié de la Suede, il importait que son alliée ne fut pas privée de ses possessions en Allemagne. *Charles* trop éloigné, ne savait pas même encore à Bender ce qui se passait en France.

La Régence de Stokolm hazarda de demander de l'argent à la France épuisée, dans un tems où *Louis XIV* n'avait pas même de quoi payer ses domestiques. Elle fit partir un Comte de *Sparre* chargé de

cette négociation qui ne devait pas réussir. *Sparre* vint à Versailles, & représenta au Marquis de *Torci* l'impuissance où l'on était de payer la petite armée Suédoise qui restait à *Charles XII* en Poméranie, qu'elle était prête à se dissiper faute de paye, que le seul allié de la France allait perdre des provinces dont la conservation était nécessaire à la balance générale, qu'à la vérité *Charles XII* dans ses victoires avait trop négligé le Roi de France, mais que la générosité de *Louis XIV* était aussi grande que les malheurs de *Charles*. Le Ministre Français fit voir au Suédois l'impuissance où l'on était de secourir son maître, & *Sparre* désespérait du succès.

Un particulier de Paris fit ce que *Sparre* désesperait d'obtenir. Il y avait à Paris un Banquier nommé *Samuel Bernard*, qui avait fait une fortune prodigieuse, tant par les remises de la Cour dans les pays étrangers, que par d'autres entreprises; c'était un homme enyvré d'une espece de gloire rarement attachée à sa profession, qui aimait passionnément toutes les choses d'éclat, & qui savait que tôt ou tard le Ministere de France rendait avec avantage ce qu'on hazardait pour lui. *Sparre* alla dîner chez lui, il le flatta, & au sortir de table le Banquier fit délivrer au Comte de *Sparre* six cens mille livres; après quoi il alla chez le Ministre Marquis de *Torci*, &

lui dit, » J'ai donné en votre nom deux
» cens mille écus à la Suede ; vous ; vous
» me les ferez rendre quand vous pourrez.

Le Comte de *Steimbock* , Général de l'armée de *Charles* n'attendait pas un tel secours ; il voyait ses troupes sur le point de se mutiner , & n'ayant à leur donner que des promesses, voyant grossir l'orage autour de lui, craignant enfin d'être enveloppé par trois armées , de Russes , de Danois , de Saxons , il demanda un armistice, jugeant que *Stanislas* allait abdiquer , qu'il fléchirait la hauteur de *Charles XII.* qu'il falait au moins gagner du tems & sauver ses troupes par les négociations. Il envoya donc un co[illegible]r à Bender pour représenter au Roi l'Etat déplorable de ses finances , de ses affaires, & de ses troupes, & pour l'instruire qu'il se voyait forcé à cet armistice, qu'il serait trop heureux d'obtenir. Il n'y avait pas trois jours que ce courier était parti , & *Stanislas* ne l'était pas encore quand *Steimbock* reçut ces deux cens mille écus du banquier de Paris ; c'était alors un trésor préjudicieux dans un pays ruiné. Fort de ce secours , avec lequel on remédie à tout, il encouragea son armée ; il eut des munitions, des recruës ; il se vit à la tête de douze mille hommes , & renonçant à toute suspension d'armes , il ne chercha plus qu'à combattre.

C'était ce même *Steimbock* qui en 1710.

aprés la défaite de Pultava, avait vengé la Suede sur les Danois, dans une irruption qu'ils avaient faite en Scanie : il avait marché contre eux avec de simples milices, qui n'avaient que des cordes pour bandoliéres, & avait remporté une victoire complette. Il était comme tous les autres Généraux de *Charles XII.* actif & intrépide ; mais sa valeur était souillée par la férocité. C'est lui qui après un combat contre les Russes, ayant ordonné qu'on tuât tous les prisonniers, aperçut un officier Polonais du parti du Czar qui se jettait à l'étrier de *Stanislas*, & que ce Prince tenait embrassé pour lui sauver la vie ; *Steimbock* le tua d'un coup de pistolet entre les bras du Prince, comme il est raporté dans la vie de *Charles XII.* & le Roi *Stanislas* a dit à l'auteur, qu'il aurait cassé la tête à *Steimbock*, s'il n'avait été retenu par son respect & par sa reconnaissance pour le Roi de Suede.

Le Général *Steimbock* marcha donc dans le chemin de Vismar, aux Russes, aux Saxons & aux Danois réunis. Il se trouva vis-à-vis l'armée Danoise & Saxonne, qui précédait les Russes éloignés de trois lieues. Le Czar envoye trois couriers coup sur coup au Roi de Dannemark, pour le prier de l'attendre & pour l'avertir du danger qu'il court, s'il combat les Suédois sans être supérieur en forces. Le Roi de Dannemark

ne voulut point partager l'honneur d'une victoire qu'il croyait sûre : il s'avança contre les Suédois, & les attaqua près d'un endroit nommé Gadebush. On vit encore à cette journée quelle était l'inimitié naturelle entre les Suédois & les Danois. Les officiers de ces deux nations s'acharnaient les uns contre les autres, & tombaient morts percés de coups.

Steimbock remporta la victoire avant que les Russes pussent arriver à portée du champ de bataille, il reçut quelques jours après la réponse du Roi son maître qui condamnait toute idée d'armistice ; il disait qu'il ne pardonnerait cette démarche honteuse qu'en cas qu'elle fût réparée, & que fort ou faible il falait vaincre ou périr. *Steimbock* avait déjà prévenu cet ordre par la victoire.

Mais cette victoire fut semblable à celle qui avait consolé un moment le Roi *Auguste*, quand dans le cours de ses infortunes, il gagna la bataille de Calish contre les Suédois vainqueurs de tous côtés. La victoire de Calish ne fit qu'aggraver les malheurs d'*Auguste*, & celle de Gadebush recula seulement la perte de *Steimbock* & de son armée.

Le Roi de Suede en apprenant la victoire de *Steimbock* crut ses affaires rétablies : il se flatta même de faire déclarer l'Empire Ottoman, qui menaçait encore le Czar d'une nouvelle guerre ; & dans cette espéran-

ce, il ordonna à ſon Général *Steimbock* de ſe porter en Pologne, croyant toujours, au moindre ſuccès, que le tems de Narva & ceux où il faiſait des loix, allaient renaître. Ces idées furent bientôt après confondues par l'affaire de Bender, & par ſa captivité chez les Turcs.

Tout le fruit de la victoire de Gadebush fut d'aller réduire en cendres pendant la nuit la petite ville d'Altena, peuplée de commerçans, & de manufacturiers; ville ſans défenſe, qui n'ayant point pris les armes ne devait point être ſacrifiée : elle fut entiérement détruite; pluſieurs habitans expirerent dans les flammes; d'autres échapés nuds à l'incendie, vieillards, femmes, expirerent de froid & de fatigues aux portes de Hambourg. (1) Tel a été ſouvent le ſort de pluſieurs milliers d'hommes, pour les querelles de deux hommes. *Steimbock* ne recueillit que cet affreux avantage. Les Ruſſes, les Danois, les Saxons le pourſuivirent ſi vivement après ſa victoire, qu'il fut obligé de demander un azile dans Toninge, fortereſſe de Holſtein, pour lui & pour ſon armée.

Le pays de Holſtein était alors un des plus dévaſtés du Nord, & ſon Souverain

(1) Le chapelain confeſſeur *Norbeg* dit froidement dans ſon hiſtoire que le Général *Steimbock* ne mit le feu à la ville, que parce qu'il n'avait pas de voitures pour emporter les meubles.

un des plus malheureux princes. C'était le propre neveu de *Charles XII*, c'était pour son pere, beau-frere de ce Monarque, que *Charles* avait porté ses armes jusques dans Copenhague avant la bataille de Narva : c'était pour lui qu'il avoit fait le traité de Travendal, par lequel les Ducs de Holstein étaient rentrés dans leurs droits.

Ce pays est en partie le berceau des Cimbres & de ces anciens Normands, qui conquirent la Neustrie en France, l'Angleterre entiere, Naples, & Sicile. On ne peut aujourd'hui être moins en état de faire des conquêtes que l'est cette partie de l'ancienne Chersonèse Cimbrique : deux petits Duchés la composent ; Slesvig appartenant au Roi de Dannemark & au Duc en commun ; Gottorp, au Duc de Holstein seul. Slesvig est une Principauté souveraine, Holstein est membre de l'Empire d'Allemagne qu'on appelle Empire Romain.

Le Roi de Dannemark & le Duc de Holstein-Gottrop étaient de la même maison ; mais le Duc neveu de *Charles XII.* & son héritier présomptif, était né l'ennemi du Roi de Dannemark qui accablait son enfance. Un frère de son pere, Evêque de Lubec, Administrateur des Etats de cet infortuné pupille, se voyait entre l'armée Suédoise qu'il n'osait secourir, & l'armée Russe, Danoise & Saxonne qui menaçaient. Il fallait pourtant tâcher de sauver les troupes de

Charles XII, sans choquer le Roi de Dannemark, devenu maître du pays, dont il épuisait toute la substance.

L'Evêque Administrateur du Holstein était entiérement gouverné par ce fameux Baron de *Goertz*, (1) le plus délié & le plus entreprenant des hommes, d'un esprit vaste & fécond en ressources, ne trouvant jamais rien de trop hardi, ni de trop difficile, aussi insinuant dans les négociations qu'audacieux dans les projets; sachant plaire, sachant persuader, & entraînant les esprits par la chaleur de son génie, après les avoir gagnés par la douceur de ses paroles. Il eut depuis sur *Charles XII.* le même ascendant qui lui soumettait l'Evêque Administrateur du Holstein, & l'on sait qu'il paya de sa tête l'honneur qu'il eut de gouverner le plus inflexible & le plus opiniâtre Souverain qui jamais ait été sur le trône.

Goertz s'aboucha secrettement à Usum avec *Steimbock*, & lui promit qu'il lui livrerait la forteresse de Toninge, sans compromettre l'Evêque Administrateur son maître; & dans le même tems, il fit assurer le Roi de Dannemark qu'on ne la livrerait pas. C'est ainsi que presque toutes les négociations se conduisent; les affaires d'Etat étant d'un autre ordre que celles des particuliers, l'honneur des Ministres con-

Mémoires secrets de *Bassevitz* 21. Janvier.

(1) Nous prononçons *Gueurts*.

ſiſtant uniquement dans le ſuccès, & l'honneur des particuliers dans l'obſervation de leurs paroles.

Steimbock ſe préſenta devant Toninge; le Commandant de la ville refuſe de lui ouvrir les portes : ainſi on met le Roi de Dannemark hors d'état de ſe plaindre de l'Evêque Adminiſtrateur; mais *Goertz* fait donner un ordre au nom du Duc mineur, de laiſſer entrer l'armée Suédoiſe dans Toninge. Le Secrétaire du Cabinet nommé *Stamke* ſigne le nom du Duc de Holſtein: par-là *Goertz* ne compromet qu'un enfant qui n'avait pas encore le droit de donner ſes ordres : il ſert à la fois le Roi de Suede, auprès duquel il voulait ſe faire valoir, & l'Evêque adminiſtrateur ſon maître, qui parait ne pas conſentir à l'admiſſion de l'armée Suédoiſe. Le Commandant de Toninge aiſément gagné livra la ville aux Suédois, & *Goertz* ſe juſtifia comme il put auprès du Roi de Dannemark, en proteſtant que tout avait été fait malgré lui.

Mémoires de *Baſſevitz*.

L'armée Suédoiſe retirée en partie dans la ville, & en partie ſous ſon canon, ne fut pas pour cela ſauvée : le Général *Steimbock* fut obligé de ſe rendre priſonnier de guerre avec onze mille hommes, de même qu'environ ſeize mille s'étaient rendus après Pultava.

Il fut ſtipulé que *Steimbock*, ſes officiers & ſoldats, pourraient être rançonnés ou

échangés ; on fixa la rançon de *Steimbock* à huit mille écus d'Empire ; c'eſt une bien petite ſomme, cependant on ne put la trouver, & *Steimbock* reſta captif à Copenhague juſqu'à ſa mort.

Les Etats de Holſtein demeurerent à la diſcrétion d'un vainqueur irrité. Le jeune Duc fut l'objet de la vengeance du Roi de Dannemark, pour prix de l'abus que *Goertz* avait fait de ſon nom ; les malheurs de *Charles XII* retombaient ſur toute ſa famille.

Goertz voyant ſes projets évanouis, toujours occupé de jouer un grand rôle dans cette confuſion, revint à l'idée qu'il avait eue d'établir une neutralité dans les Etats de Suede en Allemagne.

Le Roi de Dannemark était près d'entrer dans Toninge. *George* Electeur de Hanovre voulait avoir les Duchés de Brême & de Verden, avec la ville de Stade. Le nouveau Roi de Pruſſe *Féderic Guillaume* jettait la vue ſur Stetin. PIERRE I. ſe diſpoſait à ſe rendre maître de la Finlande. Tous les Etats de *Charles XII*, hors la Suede, étaient des dépouilles qu'on cherchait à partager ; comment accorder tant d'intérêts avec une neutralité ? *Goertz* négocia en même-tems avec tous les Princes qui avaient intérêt à ce partage : il courait jour & nuit d'une province à une autre, il engagea le Gouverneur de Brême & de Ver-

den à remettre ces deux Duchés à l'Electeur de Hanovre en ſequeſtre, afin que les Danois ne les priſſent pas pour eux : il fit tant qu'il obtint du Roi de Pruſſe, qu'il ſe chargeroit conjointement avec le Holſtein du ſéqueſtre de Stetin & de Viſmar ; moyennant quoi le Roi de Dannemark laiſſerait le Holſtein en paix, & n'entrerait pas dans Toninge. C'était aſſurément un étrange ſervice à rendre à *Charles XII.* que de mettre ſes places entre les mains de ceux qui pourraient les garder à jamais : mais *Goertz* en leur remettant ces villes comme en otage, les forçait à la neutralité, du moins pour quelque tems ; il eſpérait qu'enſuite il pourrait faire déclarer Hanovre & le Brandebourg en faveur de la Suede : il faiſait entrer dans ſes vues le Roi de Pologne, dont les Etats ruinés avaient beſoin de la paix : enfin il voulait ſe rendre néceſſaire à tous les Princes. Il diſpoſait du bien de *Charles XII.* comme un tuteur qui ſacrifie une partie du bien d'un pupille ruiné pour ſauver l'autre, & d'un pupille qui ne peut faire ſes affaires par lui-même ; tout cela ſans miſſion, ſans autre garantie de ſa conduite qu'un plein-pouvoir d'un Evêque de Lubec, qui n'était nullement autoriſé lui-même par *Charles XII.*

Tel a été ce *Goertz*, que juſqu'ici on n'a pas aſſez connu. On a vû des premiers Miniſtres de grands Etats, comme un *Oxenſ-*

tiern, un *Richelieu*, un *Alberoni*, donner le mouvement à une partie de l'Europe; mais que le Conseiller privé d'un Evêque de Lubec en ait fait autant qu'eux, sans être avoué de personne, c'était une chose inouie.

Il réussit d'abord : il fit un traité avec le Roi de Prusse, par lequel ce Monarque s'engageait, en gardant Stetin en sequestre, à conserver à *Charles XII.* le reste de la Poméranie. En vertu de ce traité, *Goertz* fit proposer au Gouverneur de la Poméranie (*Mayerfeld*) de rendre la place de Stetin au Roi de Prusse pour le bien de la paix, croyant que le Suédois, Gouverneur de Stetin, pourrait être aussi facile que l'avait été le Holstenois, Gouverneur de Tonninge : mais les officiers de *Charles XII.* n'étaient pas accoutumés à obéir à de pareils ordres. *Mayerfeld* répondit, qu'on n'entrerait dans Stetin que sur son corps & sur des ruines. Il informa son maître de cette étrange proposition. Le courier trouva *Charles XII.* captif à Démirtash, après son avanture de Bender. On ne savait alors si *Charles* ne resterait pas prisonnier des Turcs toute sa vie, si on ne le reléguerait pas dans quelque Isle de l'Archipel ou de l'Asie. *Charles* de sa prison manda à *Mayerfeld* ce qu'il avait mandé à *Steimbock*, qu'il fallait mourir plutôt que de plier sous ses ennemis, & lui ordonna d'être

Juin 1713.

auffi inflexible qu'il l'était lui-même.

Goertz voyant que le Gouverneur de Stetin dérangeait ses mesures, & ne voulait entendre parler ni de neutralité ni de sequestre, se mit dans la tête non-seulement de faire sequestrer cette ville de Stetin, mais encore Stralsund; & il trouva le secret de faire avec le Roi de Pologne, Electeur de Saxe, le même traité pour Stralsund qu'il avait fait avec l'Electeur de Brandebourg pour Stetin. Il voyait clairement l'impuissance des Suédois, de garder ces places sans argent & sans armée, pendant que le Roi était captif en Turquie, & il comptait écarter le fléau de la guerre de tout le Nord, au moyen de ces sequestres. Le Dannemark lui-même se prêtait enfin aux négociations de *Goertz*; il gagna absolument l'esprit du Prince *Menzikoff* Général & favori du Czar: il lui persuada qu'on pourrait céder le Holstein à son maître; il flatta le Czar de l'idée de percer un canal du Holstein dans la mer Baltique, entreprise si conforme au goût de ce fondateur, & sur-tout d'obtenir une puissance nouvelle, en voulant bien être un des Princes de l'Empire d'Allemagne, & en acquerant aux dietes de Ratisbonne un droit de suffrage qui serait toujours soutenu par le droit des armes.

Juin 1713.

On ne peut ni se plier en plus de manieres, ni prendre plus de formes différentes,

ni jouer plus de rôles que ce fit négociateur volontaire : il alla jusqu'à engager le Prince *Menzikoff* à ruiner cette même ville de Stetin qu'il voulait sauver, à la bombarder, afin de forcer le Commandant *Mayerfeld* à la remettre en sequestre ; & il osait ainsi outrager le Roi de Suéde, auquel il voulait plaire, & à qui en effet il ne plut que trop dans la suite pour son malheur.

Quand le Roi de Prusse vit qu'une armée Russe bombardoit Stetin, il craignit que cette ville ne fût perdue pour lui, & ne restât à la Russie. C'était où *Goertz* l'attendait. Le Prince *Menzikoff* manquoit d'argent, il lui fit prêter 400000 écus par le Roi de Prusse ; il fit parler ensuite au Gouverneur de la place : *Lequel aimez-vous mieux*, lui dit-on, *ou de voir Stetin en cendres sous la domination de la Russie, ou de la confier au Roi de Prusse qui la rendra au Roi votre maître ?* Le Commandant se laissa enfin persuader, il se rendit ; *Menzikoff* entra dans la place, & moyennant les 400000 écus, il la remit avec tout le territoire entre les mains du Roi de Prusse, qui pour la forme y laissa entrer deux bataillons de Holstein, & qui n'a jamais rendu depuis cette partie de la Poméranie.

Dès-lors le second Roi de Prusse, successeur d'un Roi faible & prodigue, jetta les fondemens de la grandeur où son pays

parvint dans la suite, par la discipline militaire, & par l'œconomie.

Le Baron de *Goertz* qui fit mouvoir tant de ressorts, ne put venir à bout d'obtenir que les Danois pardonnassent à la province de Holstein, ni qu'ils renonçassent à s'emparer de Toninge : il manqua ce qui paraissait être son premier but, mais il réussit à tout le reste, & sur-tout à devenir un personnage important dans le Nord, ce qui était en effet sa vue principale.

Déjà l'Electeur de Hanovre s'était assuré de Brême & de Verden dont *Charles XII* était dépouillé ; les Saxons étaient devant la ville de Vismar; Stetin était entre les mains du Roi de Prusse; les Russes allaient assiéger Stralsund avec les Saxons, & ceux-ci étaient déjà dans l'Ile de Rugen; & le Czar au milieu de tant de négociations était descendu en Finlande, pendant qu'on disputait ailleurs sur la neutralité & sur les partages. Après avoir lui-même pointé l'artillerie devant Stralsund, abandonnant le reste à ses Alliés, & au Prince *Menzikoff*, il s'était embarqué dans le mois de Mai sur la mer Baltique, & montant un vaisseau de cinquante canons qu'il avait fait construire lui-même à Pétersbourg, il vogua vers la Finlande, suivi de 92 galeres, & de 110 demi-galeres, qui portaient seize mille combattans.

Septemb. 1713.

La descente se fit à Elsinford, qui est

22. Mai N.S. 1713.

dans la partie la plus méridionale de cette froide & ſtérile contrée, par le ſoixante-uniéme degré.

Cette deſcente réuſſit malgré toutes les difficultés. On feignit d'attaquer par un endroit, on deſcendit par un autre : on mit les troupes à terre, & l'on prit la ville. Le Czar s'empara de Borgo, d'Abo, & fut maître de toute la côte. Il ne paraiſſait pas que les Suédois euſſent déſormais aucune reſſource ; car c'était dans ce tems là même que l'armée de Suédoiſe commandée par *Steimbok*, ſe rendait priſonniere de guerre.

Tous ces deſaſtres de *Charles XII.* furent ſuivis, comme nous l'avons vû, de la perte de Brême, de Verden, de Stetin, d'une partie de la Pomeranie ; & enfin le Roi *Staniſlas* & *Charles* lui-même étaient priſonniers en Turquie ; cependant il n'était point encore détrompé de l'idée de retourner en Pologne à la tête d'une armée Ottomane, de remettre *Staniſlas* ſur le trône, & de faire trembler tous ſes ennemis.



CHAPITRE CINQUIEME.

SUCCÈS DE PIERRE LE GRAND.

Retour de Charles XII *dans ses Etats.*

1713 & 1714. PIERRE suivant le cours de ses conquêtes, perfectionnait l'établissement de sa marine, faisoit venir douze mille familles à Pétersbourg, tenait tous ses Alliés attachés à sa fortune & à sa personne, quoiqu'ils eussent tous des intérêts divers, & des vûes opposées. Sa flotte menaçait à la fois toutes les côtes de la Suéde, sur les golfes de Finlande & de Botnie.

L'un de ses Généraux de terre, le Prince *Galitzin*, formé par lui-même, comme ils l'étaient tous, avançait d'Elsinford où le Czar avait débarqué, jusqu'au milieu des terres vers le bourg de Tavasthus : c'était un poste qui couvrait la Botnie. Quelques régimens Suédois, avec huit mille hommes de milice, le défendaient. Il falut livrer une bataille ; les Russes la gagnerent entierement ; ils dissiperent toute l'armée Suédoise, & pénétrerent jusqu'à *Vaza* ; de

13 Mars 1714.

ſorte qu'ils furent les maîtres de quatre-vingt lieues de pays.

Il reſtait aux Suédois une armée navale, avec laquelle ils tenaient la mer. PIERRE ambitionnait depuis long-tems de ſignaler la marine qu'il avait créée. Il était parti de Pétersbourg, & avait raſſemblé une flotte de ſeize vaiſſeaux de ligne, 180 galeres propres à manœuvrer à travers les rochers qui entourent l'Ile d'Aland, & les autres Iſles de la mer Baltique, non loin du rivage de la Suéde, vers laquelle il rencontra la flotte Suédoiſe. Cette flotte était plus forte en grands vaiſſeaux que la ſienne, mais inférieure en galeres; plus propre à combattre en pleine mer qu'à travers des rochers. C'était une ſupériorité que le Czar ne devait qu'à ſon ſeul génie. Il ſervait dans ſa flotte en qualité de Contre-Amiral, & recevait les ordres de l'Amiral *Apraxin*. PIERRE voulait s'emparer de l'Iſle d'Aland, qui n'eſt éloignée de la Suéde que de douze lieues. Il falait paſſer à la vue de la flotte des Suédois : ce deſſein hardi fut exécuté; les galeres s'ouvrirent le paſſage ſous le canon ennemi, qui ne plongeait pas aſſez. On entra dans Aland, & comme cette côte eſt hériſſée d'écueils preſque toute entiere, le Czar fit tranſporter à bras quatre-vingt petites galeres par une langue de terre, & on les remit à flot dans la mer qu'on nomme de

Hango, où étaient ses gros vaisseaux. *Erenschild* Contre-Amiral des Suédois crut qu'il allait prendre aisément, ou couler à fond ces quatre-vingt galeres; il avança de ce côté pour les reconnaître; mais il fut reçu avec un feu si vif, qu'il vit tomber presque tous ses soldats & tous ses matelots. On lui prit les galeres & les prames qu'il avait amenées, & le vaisseau qu'il montait; il se sauvait dans une chaloupe, mais il y fut blessé; enfin obligé de se rendre, on l'amena sur la galere où le Czar manœuvrait lui-même. Le reste de la flotte Suédoise regagna la Suéde. On fut consterné dans Stokolm, & on ne s'y croyait pas en sûreté.

8. Août.

Pendant ce tems-là même, le Colonel *Schouvalow Neushlof*, attaquait la seule forteresse qui restait à prendre sur les côtes occidentales de la Finlande, & la soumettait au Czar malgré la plus opiniâtre résistance.

Cette journée d'Aland fut, après celle de Pultava, la plus glorieuse de la vie de PIERRE. Maître de la Finlande dont il laissa le gouvernement au Prince *Galitzin*, vainqueur de toutes les forces navales de la Suéde; & plus respecté que jamais de ses Alliés, il retourna dans Pétersbourg, quand la saison devenue très-orageuse ne lui permit plus de rester sur les mers de Finlande & de Botnie. Son bonheur vou-

15. Sept.

lut encore qu'en arrivant dans sa nouvelle capitale, la Czarine accoucha d'une Princesse, mais qui mourut un an après. Il institua l'ordre de Ste *Catherine*, en l'honneur de son épouse, & célébra la naissance de sa fille par une entrée triomphale. C'était de toutes les fêtes auxquelles il avait accoutumé ses peuples, celle qui leur était devenue la plus chere. Le commencement de cette fête fut d'amener dans le port de Cronslot neuf galeres Suédoises, sept prames remplies de prisonniers, & le vaisseau du Contre-Amiral *Erenschild.*

Le vaisseau amiral de Russie était chargé de tous les canons; des drapeaux, & des étendards pris dans la conquête de la Finlande. On aporta toutes ces dépouilles à Pétersbourg, où l'on arriva en ordre de bataille. Un arc de triomphe que le Czar avait dessiné selon sa coutume, fut décoré des emblêmes de toutes ses victoires: les vainqueurs passerent sous cet arc triomphal; l'Amiral *Apraxin* marchait à leur tête, ensuite le Czar en qualité de Contre-Amiral, & tous les autres officiers selon leur rang; on les présenta tous au Vice-Roi *Romadonoski*, qui dans ces cérémonies representait le maître de l'Empire. Ce Vice-Czar distribua à tous les officiers des médailles d'or; tous les soldats & les matelots en eurent d'argent. Les Suédois pri-

ſonniers paſſerent ſous l'arc de triomphe, & l'Amiral *Erenſchild* ſuivait immédiatement le Czar ſon vainqueur. Quand on fut arrivé au trône où le Vice-Czar était, l'Amiral *Apraxin* lui preſenta le Contre-Amiral PIERRE, qui demanda à être créé Vice-Amiral pour prix de ſes ſervices : on alla aux voix, & l'on croit bien que toutes les voix lui furent favorables.

Après cette cérémonie qui comblait de joie tous les aſſiſtans, & qui inſpirait à tout le monde l'émulation, l'amour de la patrie & celui de la gloire, le Czar prononça ce diſcours, qui mérite de paſſer à la derniere poſtérité.

» Mes freres, eſt-il quelqu'un de vous » qui eût penſé il y a vingt ans, qu'il com» battrait avec moi ſur la mer Baltique, » dans des vaiſſeaux conſtruits par vous» mêmes, & que nous ſerions établis dans » ces contrées, conquiſes par nos fatigues » & par notre courage ?.... On place » l'ancien ſiege des ſciences dans la Grece ; » elles s'établirent enſuite dans l'Italie, d'où » elles ſe répandirent dans toutes les parties » de l'Europe ; c'eſt à preſent notre tour, » ſi vous voulez ſeconder mes deſſeins, en » joignant l'étude à l'obéiſſance. *Les arts » circulent dans le monde, comme le ſang » dans le corps humain ; & peut-être ils » établiront leur empire parmi nous pour » retourner dans la Grece leur ancienne*

» patrie

» patrie. J'ose espérer que nous ferons un
» jour rougir les nations les plus civilisées,
» par nos travaux & par notre solide gloire.

C'est-là le précis véritable de ce discours digne d'un fondateur. Il a été énervé dans toutes les traductions : mais le plus grand mérite de cette harangue éloquente, est d'avoir été prononcé par un Monarque victorieux, fondateur & législateur de son Empire.

Les vieux Boiards écoutérent cette harangue avec plus de regret pour leurs anciens usages, que d'admiration pour la gloire de leur maître ; mais les jeunes en furent touchés jusqu'aux larmes.

Ces tems furent encore signalés par l'arrivée des Ambassadeurs Russes, qui revinrent de Constantinople, avec la confirmation de la paix avec les Turcs. Un Ambassadeur de Perse était arrivé quelque tems auparavant de la part de *Cha-Ussin* ; il avait amené au Czar un éléphant & cinq lions. Il reçut en même-tems une Ambassade du Kan des Usbeks, *Mékémet Bahadir*, qui lui demandait sa protection contre d'autres Tartares. Du fond de l'Asie & de l'Europe, tout rendait hommage à sa gloire.

1714.
15. Dec.

La Régence de Stokolm désespérée de l'état déplorable de ses affaires, & de l'absence de son Roi qui abandonnait le soin de ses Etats, avait pris enfin la résolution de ne le plus consulter ; & immédiatement

après la victoire navale du Czar, elle avait demandé un passeport au Vainqueur pour un officier chargé de propositions de paix. Le passeport fut envoyé ; mais dans ce tems-là même la Princesse *Ulrique Eléonore*, sœur de *Charles XII*, reçut la nouvelle que le Roi son frere se *disposait* enfin à quitter la Turquie, & à revenir *se* défendre. On n'osa pas alors envoyer au Czar le négociateur qu'on avait nommé en secret : on supporta la mauvaise fortune, & l'on attendit que *Charles XII* se présentât pour la réparer.

En effet *Charles* après cinq années & quelques mois de séjour en Turquie, en partit sur la fin d'Octobre 1714. On sait qu'il mit dans son voyage la même singularité qui caractérisait toutes ses actions. Il arriva à Stralsund le 22 Novembre 1714. Dès qu'il y fut, le Baron de *Goertz* se rendit auprès de lui ; il avait été l'*instrument* d'une partie de ses malheurs ; mais il se justifia avec tant d'adresse, & lui fit concevoir de si hautes espérances, qu'il gagna sa confiance comme il avait gagné celle de tous les Ministres, & de tous les Princes avec lesquels il avait négocié ; il lui fit espérer qu'il détacherait les alliés du Czar, & qu'alors on pourroit faire une paix honorable, ou du moins une guerre égale. Dès ce moment *Goertz* eut sur l'esprit de *Charles*, beaucoup plus d'empire

que n'en avait jamais eu le Comte *Piper*.

La premiere chose que fit *Charles* en arrivant à Stralsund, fut de demander de l'argent aux bourgeois de Stokolm. Le peu qu'ils avaient fut livré ; on ne sçavait rien refuser à un Prince qui ne demandait que pour donner, qui vivait aussi durement que les simples soldats, & qui exposait comme eux sa vie. Ses malheurs, sa captivité, son retour, touchaient ses sujets & les étrangers : on ne pouvait s'empêcher de le blâmer, ni de l'admirer, ni de le plaindre, ni de le secourir. Sa gloire était d'un genre tout opposé à celle de PIERRE ; elle ne consistait ni dans l'établissement des arts, ni dans la législation, ni dans la politique, ni dans le commerce ; elle ne s'étendait pas au de-là de sa personne : son mérite était une valeur au-dessus du courage ordinaire ; il défendait ses Etats avec une grandeur d'ame égale à cette valeur intrépide ; & ç'en était assez pour que les nations fussent frapées de respect pour lui. Il avait plus de partisans que d'alliés.



CHAPITRE SIXIEME.

Etat de l'Europe, au retour de Charles XII. *Siege de Stralsund, &c.*

LOrsque *Charles XII* revint enfin dans ses Etats à la fin de 1714, il trouva l'Europe Chrétienne dans un état bien différent de celui où il l'avait laissée. La Reine *Anne* d'Angleterre était morte, après avoir fait la paix avec la France. *Louis XIV* assurait l'Espagne à son petit-fils, & forçait l'Empereur d'Allemagne *Charles VI* & les Hollandais à souscrire à une paix nécessaire ; ainsi toutes les affaires du midi de l'Europe prenaient une face nouvelle.

Celles du Nord étaient encore plus changées ; PIERRE en était devenu l'arbitre. L'Electeur de Hanovre appellé au Royaume d'Angleterre, voulait agrandir ses terres d'Allemagne aux dépens de la Suéde, qui n'avait acquis des domaines Allemands que par les conquêtes du grand *Gustave*. Le Roi de Dannemark prétendait reprendre la Scanie, la meilleure province de la Suéde, qui avait autrefois appartenu aux Danois. Le Roi de Prusse héritier des Ducs de Poméranie, prétendait rentrer au moins dans une partie de cette province. D'un autre côté, la mai-

son de *Holstein* opprimée par le Roi de Dannemark, & le Duc de Meklembourg en guerre presqu'ouverte avec ses sujets, imploraient la protection de PIERRE PREMIER. Le Roi de Pologne Electeur de Saxe, desirait qu'on annexât la Courlande à la Pologne ; ainsi de l'Elbe jusqu'à la mer Baltique, PIERRE était l'apui de tous les Princes, comme *Charles* en avait été la terreur.

On négocia beaucoup depuis le retour de *Charles*, & on n'avança rien. Il crut qu'il pourrait avoir assez de vaisseaux de guerre & d'armateurs pour ne point craindre la nouvelle puissance maritime du Czar. A l'égard de la guerre de terre, il comptait sur son courage ; & *Goertz* devenu tout d'un coup son premier Ministre, lui persuada qu'il pourroit subvenir aux frais avec une monnoie de cuivre qu'on fit valoir quatre-vingt-seize fois autant que sa valeur naturelle ; ce qui est un prodige dans l'histoire des gouvernemens. Mais dès le mois d'Avril 1715 les vaisseaux de PIERRE prirent les premiers armateurs Suédois qui se mirent en mer ; & une armée Russe marcha en Poméranie.

Avril 1715.

Les Prussiens, les Danois & les Saxons se joignirent devant Stralsund. *Charles XII* vit qu'il n'était revenu de sa prison de Demirtash & de Demirtoca vers la mer noire, que pour être assiégé sur le rivage de la mer Baltique.

On a déjà vu dans son histoire avec quelle valeur fiere & tranquille il brava dans Stralsund tous ses ennemis réunis. On n'y ajoutera ici qu'une petite particularité qui marque bien son caractere. Presque tous ses principaux officiers ayant été tués ou blessés dans le siége, le Colonel Baron de *Reichel*, après un long combat, accablé de veilles & de fatigues, s'étant jetté sur un banc pour prendre une heure de repos, fut appellé pour monter la garde sur le rempart ; il s'y traîna en maudissant l'opiniâtreté du Roi, & tant de fatigues si intolérables & si inutiles ; le Roi qui l'entendit courut à lui, & se dépouillant de son manteau qu'il étendit devant lui ; « Vous n'en pouvez plus, lui dit-il, » mon cher *Reichel* ; j'ai dormi une » heure, je suis frais, je vais monter la garde » pour vous ; dormez, je vous éveillerai » quand il en sera tems. » Après ces mots il l'envelopa malgré lui, le laissa dormir, & alla monter la garde.

Ce fut pendant ce siége de Stralsund, que le nouveau Roi d'Angleterre Electeur de Hanovre acheta du Roi de Dannemark la province de Brême & de Verden, avec la ville de Stade, que les Danois avaient prises sur *Charles XII*. Il en coûta au Roi *George* huit cens mille écus d'Allemagne. On trafiquait ainsi des Etats de *Charles*, tandis qu'il défendait Stralsund pied à pied. Enfin cette ville n'étant plus qu'un monceau de ruines,

Octobre 1715.

ses officiers le forcerent d'en sortir. Quand il fut en sûreté, son Général *Duker* rendit ces ruines au Roi de Prusse.

Decemb. 1715.

Quelque tems après *Duker* s'étant présenté devant *Charles XII*, ce Prince lui fit des reproches d'avoir capitulé avec ses ennemis. » J'aimais trop votre gloire, lui répondit *Duker*, » pour vous faire l'affront de tenir » dans une ville dont votre Majesté était » sortie. Au reste, cette place ne demeura que jusqu'en 1721 aux Prussiens, qui la rendirent à la paix du Nord.

Pendant ce siege de Stralsund, *Charles* reçut encore une mortification, qui eût été plus douloureuse, si son cœur avait été sensible à l'amitié autant qu'il l'était à la gloire. Son premier Ministre, le Comte *Piper*, homme célebre dans l'Europe, toujours fidele à son Prince, (quoi qu'en ayent dit tant d'auteurs indiscrets, sur la foi d'un seul mal informé) *Piper*, dis-je, était la victime depuis la bataille de Pultava. Comme il n'y avait point de cartel entre les Russes & les Suédois, il était resté prisonnier à Moscou; & quoiqu'il n'eût point été envoyé en Sibérie comme tant d'autres, son état était à plaindre. Les finances du Czar n'étaient point alors administrées aussi fidélement qu'elles devaient l'être, & tous ses nouveaux établissemens exigeaient des dépenses auxquelles il avoit peine à suffire; il devait une somme d'argent assez considérable aux Hollan-

dais, au ſujet de deux de leurs vaiſſeaux marchands brûlés ſur les côtes de la Finlande. Le Czar prétendit que c'était aux Suédois à payer cette ſomme, & voulut engager le Comte *Piper* à ſe charger de cette dette : on le fit venir de Moſcou à Pétersbourg, on lui offrit ſa liberté en cas qu'il pût tirer ſur la Suede environ ſoixante mille écus en lettres de change. On dit qu'il tira en effet cette ſomme ſur ſa femme à Stokolm, qu'elle ne fut en état ni peut-être en volonté de donner, que le Roi de Suede ne fit aucun mouvement pour la payer. Quoiqu'il en ſoit, le Comte *Piper* fut enfermé dans la forterèſſe de Schluſſelbourg, où il mourut l'année d'après à l'âge de 70 ans. On rendit ſon corps au Roi de Suede, qui lui fit faire des obſeques magnifiques ; triſtes & vains dédommagemens de tant de malheurs & d'une fin ſi déplorable.

PIERRE était ſatisfait d'avoir la Livonie, l'Eſtonie, la Carélie, l'Ingrie, qu'il regardait comme des provinces de ſes Etats, & d'y avoir ajouté encore preſque toute la Finlande, qui ſervait de gage en cas qu'on pût parvenir à la paix. Il avait marié une fille de ſon frere avec le Duc de Meklembourg *Charles Léopold*, au mois d'Avril de la même année, de ſorte que tous les Princes du Nord étaient ſes alliés ou ſes créatures. Il contenait en Pologne les en-

1715.

nemis du Roi *Auguste* : une de ses armées d'environ 18000 hommes y dissipait sans effort toutes ces confédérations si souvent renaissantes dans cette patrie de la liberté & de l'anarchie. Les Turcs fideles enfin aux traités, laissaient à sa puissance & à ses desseins toute leur étendue.

Dans cet état florissant presque tous les jours étaient marqués par de nouveaux établissemens, pour la marine, pour les troupes, le commerce, les loix ; il composa lui-même un code militaire pour l'infanterie.

8. Nov.

Il fondait une académie de marine à Pétersbourg. *Lange* chargé des intérêts du commerce, partait pour la Chine, par la Sibérie. Des Ingénieurs levaient des cartes dans tout l'empire ; on bâtissait la maison de plaisance de Petershof ; & dans le même tems on élevait des forts sur l'Irtish ; on arrêtait les brigandages des peuples de la Boukarie ; & d'un autre côté les Tartares de Kouban étaient réprimés.

1715.

Il semblait que ce fut le comble de la prospérité que dans la même année il lui nâquit un fils de sa femme *Catherine*, & un héritier de ses Etats dans un fils du Prince *Alexis*. Mais l'enfant que lui donna la Czarine fut bientôt enlevé par la mort ; & nous verrons que le sort d'*Alexis* fut trop funeste pour que la naissance d'un fils de ce Prince pût être regardé comme un bonheur.

Les couches de la Czarine interrompirent les voyages qu'elle faisait continuellement avec son Epouse sur terre & sur mer ; & dès qu'elle fut relevée, elle l'accompagna dans des courses nouvelles.

CHAPITRE SEPTIEME.

PRISE DE VISMAR.

Nouveaux voyages du Czar.

VIsmar était alors assiégé par tous les alliés du Czar. Cette ville qui devait naturellement appartenir au Duc de Meklembourg, est située sur la mer Baltique, à 7 lieues de Lubeck, & pourrait lui disputer son grand commerce ; elle était autrefois une des plus considérables villes Anséatiques, & les Ducs de Meklembourg y exerçaient le droit de protection, beaucoup plus que celui de la souveraineté. C'était encore un de ces domaines d'Allemagne qui étaient demeurés aux Suédois par la paix de Vestphalie. Il fallut enfin se rendre comme Stralsund ; les alliés du Czar se hâterent de s'en rendre maîtres avant que ses troupes fussent arrivées ; mais PIERRE étant venu lui-même devant la place

après la capitulation qui avait été faite sans lui, fit la garnison prisonniere de guerre. Il fut indigné que ses alliés laissassent au Roi de Dannemark une ville qui devait appartenir au Prince auquel il avait donné sa niece; & ce refroidissement dont le Ministre *Goertz* profita bientôt, fut la premiere source de la paix qu'il projetta de faire entre le Czar & *Charles XII*.

Fevrier 1716.

Goertz dès ce moment fit entendre au Czar que la Suede était assez abaissée, qu'il ne fallait pas trop élever le Dannemark & la Prusse. Le Czar entrait dans ses vues; il n'avait jamais fait la guerre qu'en politique, au lieu que *Charles XII* ne l'avait faite qu'en guerrier. Dès-lors il n'agit plus que mollement contre la Suede; & *Charles XII*, malheureux par-tout en Allemagne, résolut, par un de ces coups désespérés que le succès seul peut justifier, d'aller porter la guerre en Norvége.

Le Czar cependant voulut faire en Europe un second voyage. Il avait fait le premier en homme qui s'était voulu instruire des arts; il fit le second en Prince, qui cherchait à pénétrer le secret de toutes les Cours. Il mena sa femme à Copenhague, à Lubeck, à Schverin, à Neustadt; il vit le Roi de Prusse dans la petite ville d'Aversberg; de-là ils passerent à Hambourg, à cette ville d'Altena que les Suédois avaient brulée, & qu'on rebâtissait. Descendant l'Elbe jusqu'à

Stade, ils passerent par Brême, où le Magistrat donna un feu d'artifice, & une illumination dont le dessein formait en cent endroits ces mots: *Notre Libérateur vient nous voir.* Enfin il revit Amsterdam, & cette petite chaumiere de Sardam, où il avait apris l'art de la construction des vaisseaux, il y avait environ dix-huit années: il trouva cette chaumiere changée en une maison agréable & commode, qui subsiste encore, & qu'on nomme la *maison du Prince.*

17. Dec. 1716.

On peut juger avec quelle idolâtrie il fut reçu par un peuple de commerçans & de gens de mer, dont il avait été le compagnon; ils croyaient voir dans le vainqueur de Pultava, leur éleve, qui avait fondé chez lui le commerce & la marine, & qui avait apris chez eux à gagner des batailles navales; ils le regardaient comme un de leurs concitoyens devenu Empereur.

Il parait dans la vie, dans les voyages, dans les actions de PIERRE *le grand*, comme dans celles de *Charles XII*, que tout est éloigné de nos mœurs, peut-être un peu trop efféminées; & c'est par celà même que l'histoire de ces deux hommes célebres excite tant notre curiosité.

L'Epouse du Czar était demeurée à Schverin malade, fort avancée dans sa nouvelle grossesse; cependant, dès qu'elle put se mettre en route, elle voulût aller trouver le Czar en Hollande: les douleurs la sur-

prirent à Vesel, où elle accoucha d'un Prince qui ne vécut qu'un jour. Il n'est pas dans nos usages qu'une femme malade voyage immédiatement après ses couches : la Czarine au bout de dix jours arriva dans Amsterdam : elle voulut voir cette chaumiere de Sardam, dans laquelle le Czar avait travaillé de ses mains. Tous deux allerent sans appareil, sans suite, avec deux domestiques, dîner chez un riche charpentier de vaisseaux de Sardam nommé *Kalf*, qui avait le premier commercé à Pétersbourg. Le fils revenait de France où PIERRE voulait aller. La Czarine & lui écouterent avec plaisir l'avanture de ce jeune homme, que je ne raporterais pas, si elle ne faisait connaître des mœurs entiérement opposées aux nôtres.

14. Janv. 1717.

Ce fils du Charpentier *Kalf* avait été envoyé à Paris par son Pere, pour y apprendre le français ; & son pere avait voulu qu'il y vécût honorablement. Il ordonna que le jeune homme quittât l'habit plus que simple, que tous les citoyens de Sardam portent, & qu'il fit à Paris une dépense plus convenable à sa fortune qu'à son éducation ; connaissant assez son fils pour croire que ce changement ne corromprait pas sa frugalité & la bonté de son caractere.

Kalf signifie *veau* dans toutes les langues du Nord ; le voyageur prit à Paris le nom de *Du Keau* ; il vécut avec quelque magni-

ficence ; il fit des liaiſons. Rien n'eſt plus commun à Paris que de prodiguer les titres de Marquis & de Comte, à ceux qui n'ont pas même une terre ſeigneuriale, & qui ſont à peine gentilshommes. Ce ridicule a toujours été toléré par le Gouvernement, afin que les rangs étant plus confondus, & la Nobleſſe plus abaiſſée, on fût déſormais à l'abri des guerres civiles, autrefois ſi fréquentes. Le titre de haut & puiſſant Seigneur a été pris par des annoblis, par des roturiers qui avoient acheté chérement des offices. Enfin les noms de Marquis, de Comte, ſans Marquiſat & ſans Comté, comme de Chevalier ſans ordre, & d'Abbé ſans Abbaye, ſont ſans aucune conſéquence dans la nation.

Les amis & les domeſtiques de *Kalf* l'appellerent toujours *le Comte Du Veau*; il ſoupa chez les Princeſſes, & joua chez la Ducheſſe de *Berri* : peu d'étrangers furent plus fêtés. Un des jeunes Marquis, qui avait été de tous ſes plaiſirs, lui promit de l'aller voir à Sardam, & tint parole. Arrivé dans ce village, il fit demander la maiſon du Comte de *Kalf*. Il trouva un attelier de conſtructeur de vaiſſeaux, & le jeune *Kalf* habillé en matelot Hollandais, la hache à la main, conduiſant les ouvrages de ſon pere. *Kalf* reçut ſon hôte avec toute la ſimplicité antique, qu'il avait repriſe, & dont il ne s'écarta jamais. Un lecteur ſage peut par-

donner cette petite digreſſion, qui n'eſt que la condamnation des vanités & l'éloge des mœurs.

Le Czar reſta trois mois en Hollande. Il ſe paſſa pendant ſon ſéjour des choſes plus ſérieuſes que l'avanture de *Kalf*. La Haye, depuis la paix de Nimegue, de Riſvick & d'Utrecht, avait conſervé la réputation d'être le centre des négociations de l'Europe: cette petite ville, ou plutôt ce village, le plus agréable du Nord, était principalement habité par des Miniſtres de toutes les Cours, & par des voyageurs qui venaient s'inſtruire à cette école. On jettait alors les fondemens d'une grande révolution dans l'Europe. Le Czar informé des commencemens de ces orages prolongea ſon ſéjour dans les Pays-bas, pour être plus à portée de voir ce qui ſe tramait à la fois au Midi & au Nord, & pour ſe préparer au parti qu'il devait prendre.



CHAPITRE HUITIEME.

Suite des voyages de PIERRE le Grand. *Conspiration de* Goertz. *Réception de* PIERRE *en France.*

IL voyait combien ses alliés étaient jaloux de sa puissance, & qu'on a souvent plus de peine avec ses amis qu'avec ses ennemis.

Le Meklembourg était un des principaux sujets de ces divisions presque toujours inévitables entre des Princes voisins qui partagent des conquêtes. PIERRE n'avait point voulu que les Danois prissent Vismar pour eux, encore moins qu'ils démolissent les fortifications ; cependant ils avaient fait l'un & l'autre.

Le Duc de Meklembourg, mari de sa niece, & qu'il traitait comme son gendre, était ouvertement protégé par lui contre la Noblesse du pays ; & le Roi d'Angleterre protégeait la Noblesse. Enfin il commençait à être très-mécontent du Roi de Pologne, ou plutôt de son premier Ministre le *Comte Flemming*, qui voulait secouer le joug de la dépendance, imposé par les bienfaits & par la force.

Les Cours d'Angleterre, de Pologne, de Dannemark, de Holstein, de Meklem-

bourg, de Brandebourg, étaient agitées d'intrigues & de cabales.

A la fin de 1716 & au commencement de 1717, *Goertz*, qui, comme le disent les mémoires de *Bassevitz*, était las de n'avoir que le titre de Conseiller de Holstein, & de n'être qu'un Plénipotentiaire secret de *Charles XII*, avait fait naître la plûpart de ces intrigues, & il résolut d'en profiter pour ébranler l'Europe. Son dessein était de raprocher *Charles XII* du Czar, non-seulement de finir leur guerre, mais de les unir, de remettre *Stanislas* sur le trône de Pologne, & d'ôter au Roi d'Angleterre *George premier* Brême & Verden, & même le trône d'Angleterre, afin de le mettre hors d'état de s'approprier les dépouilles de *Charles*.

Il se trouvait dans le même tems un Ministre de son caractere, dont le projet était de bouleverser l'Angleterre & la France : c'était le Cardinal *Alberoni*, plus maître alors en Espagne que *Goertz* ne l'était en Suede, homme aussi audacieux, & aussi entreprenant que lui, mais beaucoup plus puissant, parce qu'il était à la tête d'un Royaume plus riche, & qu'il ne payait pas ses créatures en monnoye de cuivre.

Goertz des bords de la mer Baltique se lia bientôt avec la Cour de Madrid. *Alberoni* & lui furent également d'intelligence avec tous les Anglais errans qui tenaient

pour la maison *Stuard*. *Goertz* courut dans tous les Etats où il pouvait trouver des ennemis du Roi *George*, en Allemagne, en Flandre, en Lorraine, & enfin à Paris sur la fin de l'année 1716. Le Cardinal *Alberoni* commença par lui envoyer dans Paris même un million de livres de France, pour commencer à mettre le feu aux poudres ; c'était l'expression d'*Alberoni*.

Goertz voulait que *Charles* cédât beaucoup à PIERRE pour reprendre tout le reste sur ses ennemis, & qu'il pût en liberté faire une descente en Ecosse, tandis que les partisans des *Stuards* se declareraient efficacement en Angleterre, après s'être tant de fois montrés inutilement. Pour remplir ces vues, il était nécessaire d'ôter au Roi régnant d'Angleterre son plus grand appui, & cet appui était le Régent de France. Il était extraordinaire qu'on vît la France unie avec un Roi d'Angleterre, comme le petit-fils de *Louis XIV* que cette même France avait mis sur le trône d'espagne aux prix de ses trésors & de son sang, malgré tant d'ennemis conjurés ; mais tout était sorti alors de sa route naturelle ; & les intérêts du Régent n'étaient pas les intérêts du Royaume. *Alberoni* ménagea dès-lors une conspiration en France, contre ce même Régent. Les fondemens de toute cette vaste entreprise furent jettés presque aussitôt que le plan en eut été formé. *Goertz*

fut le premier dans ce secret, & devait aller déguisé en Italie pour s'aboucher avec le Prétendant auprès de Rome, & de là revoler à la Haye, y voir le Czar, & terminer tout auprès du Roi de Suede.

Celui qui écrit cette histoire est si instruit de ce qu'il avance, que *Goertz* lui proposa de l'accompagner dans ses voyages, & que tout jeune qu'il était alors, il fut un des premiers témoins d'une grande partie de ces intrigues.

Goertz était revenu en Hollande à la fin de 1716. muni des lettres de change d'*Alberoni*, & du plein pouvoir de *Charles*. Il est très-certain que le Parti du Prétendant devait éclater, tandis que *Charles* descendrait de la Norvége dans le Nord d'Ecosse. Ce Prince qui n'avait pû conserver ses Etats dans le continent, allait envahir & bouleverser ceux d'un autre, & de la prison de Demirtash en Turquie, & des cendres de Stralsund, on eût pû le voir couronner le fils de *Jacques second* à Londres, comme il avait couronné *Stanislas* à Varsovie.

Le Czar qui savait une partie des entreprises de *Goertz*, en attendait le dévelopement, sans entrer dans aucun de ses plans, & sans les connaître tous ; il aimait le grand & l'extraordinaire autant que *Charles XII*, *Goertz* & *Alberoni* ; mais il l'aimait en fondateur d'un Etat, en Législateur, en vrai

politique ; & peut-être *Alberoni*, *Goertz* & *Charles* même, étaient-ils plutôt des hommes inquiets qui tentaient de grandes avantures, que des hommes profonds qui prissent des mesures justes: peut-être après tout leurs mauvais succès les ont-ils fait accuser de témérité.

Quand *Goertz* fut à la Haye, le Czar ne le vit point ; il aurait donné trop d'ombrage aux Etats Généraux, ses amis, attachés au Roi d'Angleterre. Ses Ministres ne virent *Goertz* qu'en secret, avec les plus grandes précautions, avec ordre d'écouter tout & de donner des espérances sans prendre aucun engagement, & sans le compromettre. Cependant les clairvoyans s'apercevaient bien à son inaction, pendant qu'il eût pû descendre en Scanie avec sa flotte & celle de Dannemarck, à son refroidissement envers ses alliés, aux plaintes qui échapaient à leurs Cours, & enfin à son voyage même, qu'il y avait dans les affaires un grand changement qui ne tarderait pas à éclater.

Au mois de Janvier 1717 un paquebot Suédois, qui portait des lettres en Hollande, ayant été forcé par la tempête de relâcher en Norvége, les lettres furent prises. On trouva dans celles de *Goertz* & de quelques Ministres, de quoi ouvrir les yeux sur la révolution qui se tramait. La Cour de Dannemarck communiqua les lettres à

celle d'Angleterre. Auſſi-tôt on fait arrêter à Londres le Miniſtre Suédois *Gillembourg* ; on ſaiſit ſes papiers , & on y trouve une partie de ſa correſpondance avec les *Jacobites.*

Le Roi *George* écrit incontinent en Hollande ; il requiert que ſuivant les traités qui lient l'Angleterre & les Etats Généraux à leur ſûreté commune , le Baron de *Goertz* ſoit arrêté. Ce Miniſtre qui ſe faiſait par-tout des créatures , fut averti de l'ordre ; il part incontinent ; il était déjà dans Arnheim ſur les frontiéres , lorſque les officiers & les gardes qui couraient après lui , ayant fait une diligence peu commune en ce pays-là , il fut pris , ſes papiers ſaiſis , ſa perſonne traitée durement ; le Secretaire *Stank*, celui-là même qui avait contrefait le ſeing du Duc Holſtein dans l'affaire de Tonninge , plus maltraité encore. Enfin le Comte de *Gillembourg* envoyé de Suede en Angleterre , & le Baron de *Goertz* avec des lettres de Miniſtre Plénipotentiaire de *Charles XII* furent interrogés , l'un à Londres , l'autre à Arnheim , comme des criminels. Tous les Miniſtres de ſouverains criérent à la violation du droit des gens.

Fevrier 1717.

Ce droit qui eſt plus ſouvent reclamé que bien connu , & dont jamais l'étendue & les limites n'ont été fixées , a reçu dans tous les tems bien des atteintes. On a chaſ-

fé plusieurs Ministres des Cours où ils réfidaient ; on a plus d'une fois arrêté leurs personnes ; mais jamais encore on n'avait interrogé des Ministres étrangers comme des sujets du pays. La cour de Londres & les Etats passérent par dessus toutes les régles, à la vue du péril qui menaçait la maison de *Hanovre* : mais enfin ce danger étant découvert, cessait d'être danger, du moins dans la conjoncture présente.

Il faut que l'historien *Norberg* ait été bien mal informé, qu'il ait bien mal connu les hommes & les affaires, ou qu'il ait été bien aveuglé par la partialité, ou du moins bien gêné par sa cour, pour essayer de faire entendre que le Roi de Suede n'était pas entré très-avant dans le complot.

L'affront fait à ses Ministres affermit en lui la résolution de tout tenter pour détrôner le Roi d'Angleterre. Cependant il fallut qu'une fois en sa vie il usât de dissimulation, qu'il désavouât ses Ministres auprès du Régent de France qui lui donnait un subside, & auprès des Etats Généraux qu'il voulait ménager : il fit moins de satisfaction au Roi *George*. *Goertz* & *Gillembourg* ses Ministres furent retenus près de six mois, & ce long outrage confirma en lui tous ses desseins de vengeance.

PIERRE au milieu de tant d'allarmes & tant de jalousies, ne se commettant en rien, attendant tout du tems, & ayant mis

un assez bon ordre dans ses vastes Etats, pour n'avoir rien à craindre du dédans ni du dehors, résolut enfin d'aller en France: il n'entendait pas la langue du pays, & par-là il perdrait le plus grand fruit de son voyage; mais il pensait qu'il y avait beaucoup à voir, & il voulut apprendre de près, en quels termes était le Régent de France avec l'Angleterre, & si ce Prince était affermi.

PIERRE *le Grand* fut reçu en France comme il devait l'être. On envoya d'abord le Maréchal de *Tessé* avec un grand nombre de Seigneurs, un escadron des gardes, & les carosses du Roi à sa rencontre. Il avait fait, selon sa coutume, une si grande diligence, qu'il était déjà à Gournay lorsque les équipages arriverent à Elbeuf. On lui donna sur la route toutes les fêtes qu'il voulut bien recevoir. On le reçut d'abord au Louvre, où le grand appartement était préparé pour lui, & d'autres pour toute sa suite, pour les Princes *Kourakin* & *Dolgorouki*, pour le Vice-Chancelier Baron *Shaffirof*, pour l'Ambassadeur *Tolstoi*, le même qui avait essuié tant de violations du droit des gens en Turquie. Toute cette cour devait être magnifiquement logée & servie; mais PIERRE étant venu pour voir ce qui pouvait lui être utile, & non pour essuier de vaines cérémonies qui gênaient sa simplicité, & qui consumaient un

tems précieux, alla se loger le soir même à l'autre bout de la ville, au palais, ou hôtel de *Lesdiguière*, appartenant au Maréchal de *Villeroi*, où il fut traité, & défrayé comme au Louvre. Le lendemain, le Régent de France vint le saluer à cet hôtel: le surlendemain on lui amena le Roi encore enfant, conduit par le Maréchal de *Villeroi* son Gouverneur, de qui le pere avait été gouverneur de *Louis XIV*. On épargna adroitement au Czar la gêne de rendre la visite immédiatement après l'avoir reçue; il y eut deux jours d'intervalle; il reçut les respects du Corps de ville, & alla le soir voir le Roi: la maison du Roi était sous les armes; on mena ce jeune Prince jusqu'au carosse du Czar. PIERRE étonné, & inquiété de la foule qui se pressait autour de ce Monarque enfant, le prit & le porta quelque tems dans ses bras.

8. Mai 1717.

Des Ministres plus rafinés que judicieux ont écrit que le Maréchal de *Villeroi* voulant faire prendre au Roi de France la main & le pas, l'Empereur de Russie se servit de ce stratagême pour déranger ce cérémonial par un air d'affection & de sensibilité: c'est une idée absolument fausse: *la* politique française, & ce qu'on devait à PIERRE *le Grand*, ne permettaient pas qu'on changeât en dégoût les honneurs qu'on lui rendait. Le cérémonial consistait à faire pour un grand Monarque & pour un grand

grand homme, tout ce qu'il eût desiré lui même, s'il avait fait attention à ces détails. Il s'en faut beaucoup que les voyages des Empereurs *Charles IV*., *Sigismond* & *Charles V* en France ayent eu une célébrité comparable à celle du séjour qu'y fit PIERRE *le Grand*: ces Empereurs n'y vinrent que par des intérêts de politique, & n'y parurent pas dans un tems où les arts perfectionnés pussent faire de leur voyage une époque mémorable: mais quand PIERRE *le Grand* alla diner chez le Duc d'*Antin* dans le palais de Petitbourg, à trois lieües de Paris, & qu'à la fin du repas il vit son portrait qu'on venait de peindre, placé tout d'un coup dans la salle, il sentit que les Français savaient mieux qu'aucun peuple du monde recevoir un hôte si digne.

Il fut encore plus surpris, lorsqu'allant voir fraper des médailles dans cette longue galerie du Louvre, où tous les artistes du Roi sont honorablement logés, une médaille qu'on frapait étant tombée, & le Czar s'empressant de la ramasser, il se vit gravé sur cette médaille, avec un renommée sur le revers, posant un pied sur le globe, & ces mots de *Virgile* si convenables à PIERRE *le Grand*: *vires acquirit eundo*: illusion également fine & noble, & également convenable à ses voyages & à sa gloire; on lui présenta de ces médailles

d'or, à lui, & à tous ceux qui l'accompagnaient. Allait-il chez les artistes ? on mettait à ses pieds tous les chefs-d'œuvres, & on le suppliait de daigner les recevoir. Allait-il voir les hautes-lisses des *Gobelins*, les tapis de la Savonnerie, les ateliers des sculpteurs, des peintres, des orfévres du Roi, des fabricateurs d'instrumens de mathématique ? tout ce qui semblait mériter son approbation lui était offert de la part du Roi.

PIERRE était méchanicien, artiste, géomêtre. Il alla à l'Académie des Sciences, qui se para pour lui de tout ce qu'elle avait de plus rare; mais il n'y eut rien d'aussi rare que lui-même; il corrigea de sa main plusieurs fautes de Géographie dans les cartes qu'on avait de ses États, & surtout dans celles de la mer Caspienne. Enfin il daigna être un des membres de cette Académie, & entretint depuis une correspondance suivie d'expériences & de découvertes, avec ceux dont il voulait bien être le simple confrère. Il faut remonter aux *Pytagores*, & aux *Anacarsis*, pour trouver de tels voyageurs., & ils n'avaient pas quitté un Empire pour s'instruire.

On ne peut s'empêcher de remettre ici sous les yeux du lecteur, ce transport, dont il fut saisi, en voyant le tombeau du Cardinal de *Richelieu*; peu frapé de la beauté de ce chef-d'œuvre de sculpture,

il ne le fut que de l'image d'un Miniſtre qui s'était rendu célébre dans l'Europe en l'agitant, & qui avait rendu à la France ſa gloire perdue après la mort de *Henri IV*. On ſait qu'il embraſſa ſa ſtatuë, & qu'il s'écria, *Grand homme, je t'aurais donné la moitié de mes Etats, pour apprendre de toi à gouverner l'autre*. Enfin, avant de partir, il voulut voir cette célébre Madame de *Maintenon*, qu'il ſavait être veuve en effet de *Louis XIV* & qui touchait à ſa fin. Cette eſpéce de conformité entre le mariage de *Louis XIV* & le ſien, excitait vivement ſa curioſité : mais il y avait entre le Roi de France & lui cette différence, qu'il avait épouſé publiquement une héroïne, & que *Louis XIV* n'avait eu en ſecret qu'une femme aimable. La Czarine n'était pas de ce voyage : il avait trop craint les embarras du cérémonial, & la curioſité d'une cour peu faite pour ſentir le mérite d'une femme, qui des bords du Pruth à ceux de Finlande, avait affronté la mort à côté de ſon Epoux ſur mer & ſur terre.



CHAPITRE NEUVIEME.

RETOUR DU CZAR DANS SES ETATS.

Sa politique, ses occupations.

LA démarche que la Sorbonne fit auprès de lui, quand il alla voir le mausolée du Cardinal de *Richelieu*, mérite d'être traitée à part.

Quelques Docteurs de Sorbonne voulurent avoir la gloire de réunir l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine. Ceux qui connaissent l'antiquité, savent assez que le Christianisme est venu en Occident par les Grecs d'Asie, que c'est en Orient qu'il est né, que les premiers Peres, les premiers Conciles, les premieres liturgies, les premiers rites, tout est de l'Orient; qu'il n'y a pas même un seul terme de dignité & d'office qui ne soit grec, & qui n'atteste encore aujourd'hui la source dont tout nous est venu. L'Empire Romain ayant été divisé, il était impossible qu'il n'y eût tôt ou tard deux religions, comme deux Empires, & qu'on ne vit entre les Chrétiens d'Orient & d'Occident, le même schisme

qu'entre les Osmanlis & les Persans.

C'est ce schisme que quelques Docteurs de l'Université de Paris crurent éteindre tout-d'un-coup, en donnant un mémoire à PIERRE *le Grand.* Le Pape *Léon IX* & ses successeurs n'avaient pû en venir à bout avec des Légats, des Conciles, & même de l'argent. Ces Docteurs auraient dû savoir que PIERRE *le Grand*, qui gouvernait son Eglise, n'était pas homme à reconnaître le Papé; en vain ils parlerent dans leur mémoire des libertés de l'Eglise Gallicane, dont le Czar ne se souciait guéres; en vain ils dirent que les Papes doivent être soumis aux Conciles, & que le jugement d'un Pape n'est point une régle de foi; ils ne réussirent qu'à déplaire beaucoup à la Cour de Rome par leur écrit, sans plaire à l'Empereur de Russie ni à l'Eglise Russe.

Il y avoit dans ce plan de réunion, des objets de politique qu'ils n'entendoient pas, & des points de controverse qu'ils disaient entendre, & que chaque partie explique comme il lui plaît. Il s'agissait du S. Esprit qui procéde du Pere & du Fils selon les Latins, & qui procéde aujourd'hui du Pere par le Fils selon les Grecs, après n'avoir long-tems procédé que du Pere : ils citaient *S. Epiphane*, qui dit, *que le S. Esprit n'est pas frere du fils ni petit fils du Pere.*

Mais le Czar en partant de Paris, avait d'autres affaires qu'à vérifier des passages de *S. Epiphane.* Il reçut avec bonté le mémoire des Docteurs. Ils écrivirent à quelques Evêques Russes, qui firent une réponse polie; mais le plus grand nombre fut indigné de la proposition.

Ce fut pour dissiper les craintes de cette réunion, qu'il institua quelque-tems après la fête comique du conclave, lorsqu'il eut chassé les Jesuites de ses Etats en 1718.

Il y avait à sa Cour un vieux fou nommé *Jotof*, qui lui avait apris à écrire, & qui s'imaginait avoir mérité par ce service les plus importantes dignités. PIERRE qui adoucissait quelquefois les chagrins du Gouvernement, par des plaisanteries convenables à un peuple non encore entiérement réformé par lui, promit à son maître à écrire de lui donner une des premieres dignités du monde; il le créa Knés Papa; avec deux mille roubles d'apointement, & lui assigna une maison à Pétersbourg, dans le quartier des Tartares; des boufons l'installerent en cérémonie; il fut harangué par quatre bégues; il créa des Cardinaux, & marcha en procession à leur tête. Tout ce sacré collége était yvre d'eau de vie. Après la mort de ce *Jotof*, un officier nommé *Buturlin* fut créé Pape. Moscou & Pétersbourg ont vu trois fois renouveller cette cérémonie, dont le ri-

ticule semblait être sans conséquence, mais qui en effet confirmait les peuples dans leur aversion pour une Eglise qui prétendait un pouvoir suprême, & dont le Chef avait anatématisé tant de Rois. Le Czar vengeait en riant vingt Empereurs d'Allemagne, dix Rois de France, & une foule de Souverains. C'est-là tout le fruit que la *Sorbonne* recueillit de l'idée peu politique de réunir les Eglises Grecque & & Latine.

Le voyage du Czar en France fut plus utile par son union avec ce Royaume commerçant, & peuplé d'hommes industrieux, que par la prétendue réunion de deux Eglises rivales, dont l'une maintiendra toujours son antique indépendance, & l'autre sa nouvelle supériorité.

PIERRE ramena à sa suite plusieurs artisans Français, ainsi qu'il en avait amené d'Angleterre ; car toutes les nations chez lesquelles il voyagea, se firent un honneur de le seconder dans son dessein de porter tous les arts dans une patrie nouvelle, & de concourir à cette espece de création.

Il minuta dès-lors un traité de commerce avec la France, & le remit entre les mains de ses Ministres en Hollande, dès qu'il y fut de retour. Il ne put être signé par l'Ambassadeur de France *Chateauneuf*, que le 15 Août 1717 à la Haye. Ce traité ne 1717.

concernait pas ſeulement le commerce, il regardait la paix du Nord. Le Roi de France, l'Electeur de Brandebourg, accepterent le titre de médiateurs qu'il leur donna. C'était assez faire sentir au Roi d'Angleterre qu'il n'était pas content de lui, & c'était combler les eſpérances de *Goertz*, qui mit dès-lors tout en œuvre pour réunir PIERRE & *Charles*, pour ſuſciter à *George* de nouveaux ennemis, & pour prêter la main au Cardinal *Alberoni*, d'un bout de l'Europe à l'autre. Le Baron de *Goertz* vit alors publiquement à la Haye les Miniſtres du Czar; il leur déclara qu'il avait un plein pouvoir de conclure la paix de la Suéde.

Le Czar laiſſait *Goertz* préparer toutes leurs batteries ſans y toucher, prêts à faire la paix avec le Roi de Suéde, mais auſſi à continuer la guerre; toujours lié avec le Dannemark, la Pologne, la Pruſſe, & même en aparence avec l'Electeur de Hanovre.

Il parait évidemment qu'il n'avait d'autre deſſein arrêté, que celui de profiter des conjonctures. Son principal objet était de perfectionner tous ſes nouveaux établiſſemens. Il ſavoit que les négociations, les intérêts des Princes, leurs ligues, leurs amitiés, leurs défiances, leurs inimitiés, éprouvent preſque tous les ans des viciſſitudes, & que ſouvent il ne reſte aucune

trace de tant d'efforts de politique. Une seule manufacture bien établie, fait quelquefois plus de bien à un Etat, que vingt traités.

PIERRE ayant rejoint sa femme qui l'attendait en Hollande, continua ses voyages avec elle. Ils traverserent ensemble la Vestphalie, & arriverent à Berlin sans aucun apareil. Le nouveau Roi de Prusse n'était pas moins ennemi des vanités du cérémonial, & de la magnificence que le Monarque de Russie. C'était un spectacle instructif pour l'étiquette de Vienne & d'Espagne, pour le *ponctilio* d'Italie, & pour le goût du luxe qui régne en France, qu'un Roi qui ne se servait jamais que d'un fauteuil de bois, qui n'était vêtu qu'en simple soldat, & qui s'était interdit toutes les délicatesses de la table, & toutes les commodités de la vie.

Le Czar & la Czarine menaient une vie aussi simple & aussi dure, & si *Charles XII* s'était trouvé avec eux, on eût vû ensemble quatre têtes couronnées, entourées de moins de faste qu'un Evêque Allemand, ou qu'un Cardinal de Rome. Jamais le luxe & la mollesse n'ont été combattus par de si nobles exemples.

Il faut avouer qu'un de nos citoyens s'attirerait parmi nous de la considération, & serait regardé comme un homme extraordinaire, s'il avait fait une fois en

ſa vie par curioſité, la cinquieme partie des voyages que fit PIERRE pour le bien de ſes Etats. De Berlin il va à Dantzic avec ſa femme; il protége à Mittau la Ducheſſe de Courlande ſa niéce devenue veuve : il viſite toutes ſes conquêtes, donne de nouveaux réglemens dans Pétersbourg, va dans Moſcou, y fait rebâtir des maiſons de particuliers tombées en ruine : de-là il ſe tranſporte à Czariſin ſur le Volga, pour arrêter les incurſions des Tartares de Cuban : il conſtruit des lignes du Volga au Tanaïs, & fait élever des forts de diſtance en diſtance d'un fleuve à l'autre. Pendant ce tems-là même, il fait imprimer le code militaire qu'il a compoſé : une chambre de Juſtice eſt établie pour examiner la conduite de ſes Miniſtres, & pour remettre de l'ordre dans les finances; il pardonne à quelques coupables, il en punit d'autres; le Prince *Menzikoff* même fut un de ceux qui eurent beſoin de ſa clémence : mais un jugement plus *ſévére* qu'il ſe crut obligé de rendre contre ſon propre fils, remplit d'amertume une vie ſi glorieuſe.



CHAPITRE DIXIEME.

CONDAMNATION
DU
PRINCE ALEXIS PETROVITZ.

PIERRE *le Grand* avait en 1689. à l'âge de dix-sept ans, épousé *Eudoxie Théodore* ou *Theodoruna Lapouckin*. Elevée dans tous les préjugés de son pays, & incapable de se mettre au-dessus d'eux comme son épouse; les plus grandes contradictions qu'il éprouva, quand il voulut créer un Empire & former des hommes, vinrent de sa femme; elle étoit dominée par la superstition, si souvent attachée à son sexe. Toutes les nouveautés utiles lui semblaient des sacriléges, & tous les étrangers dont le Czar se servait pour exécuter ses grands desseins, lui paraissaient des corrupteurs.

Ses plaintes publiques encourageaient les factieux, & les partisans des anciens usages. Sa conduite d'ailleurs ne réparait pas des fautes si graves. Enfin le Czar fut obligé de la répudier en 1696. & de l'enfermer dans un couvent à Susdal, où on

lui fit prendre le voile sous le nom d'*Héléne*.

Le fils qu'elle lui avait donné en 1690. naquit malheureusement avec le caractere de la mere, & ce caractere se fortifia par la premiere éducation qu'il reçut. Mes mémoires disent, qu'elle fut confiée à des superstitieux qui lui gâterent l'esprit pour jamais. Ce fut en vain qu'on crut corriger ces premieres impressions, en lui donnant des précepteurs étrangers; cette qualité même d'étrangers le révolta. Il n'était pas né sans ouverture d'esprit; il parlait & écrivait bien l'Allemand; il dessinait; il apprit un peu de mathématique: mais ces mêmes mémoires qu'on ma confiés assurent que la lecture des livres ecclésiastiques fut ce qui le perdit. Le jeune *Alexis* crut voir dans ces livres la réprobation de tout ce que faisait son pere. Il y avait des Prêtres à la tête des mécontens, & il se laissa gouverner par les Prêtres.

Ils lui persuadaient que toute la nation avait les entreprises de PIERRE en horreur, que les fréquentes maladies du Czar ne lui promettaient pas une longue vie; que son fils ne pouvait esperer de plaire à la nation, qu'en marquant son aversion pour les nouveautés. Ces murmures & ces conseils ne formaient pas une faction ouverte, une conspiration; mais tout semblait y tendre, & les esprits étaient échauffés.

Le mariage de PIERRE avec *Catherine* 1707, & les enfans qu'il eut d'elle, achevérent d'aigrir l'esprit du jeune Prince. PIERRE tenta tous les moyens de le ramener; il le mit même à la tête de la régence pendant une année; il le fit voyager; il le maria en 1711 à la fin de la campagne du Pruth, avec la Princesse de *Brunsvic*, ainsi que nous l'avons raporté. Ce mariage fut très-malheureux. *Alexis* âgé de vingt-deux ans, se livra à toutes les débauches de la jeunesse, & à toute la grossiereté des anciennes mœurs, qui lui étaient si cheres. Ces déréglemens l'abrutirent. Sa femme méprisée, maltraitée, manquant du nécessaire, privée de toute consolation, languit dans le chagrin, & mourut enfin de douleur en 1715, le premier de Novembre.

Elle laissait au Prince *Alexis* un fils, dont elle venait d'accoucher, & ce fils devait être un jour l'héritier de l'Empire, suivant l'ordre naturel. PIERRE sentait avec douleur, qu'après lui tous ses travaux seraient détruits par son propre sang. Il écrivit à son fils après la mort de la Princesse, une lettre également pathétique & menaçante; elle finissait par ces mots: *J'attendrai encor un peu de tems, pour voir si vous voulez vous corriger; sinon, sachez que je vous priverai de la succession, comme on retranche un membre inutile. N'ima-*

ginez pas que je ne veuille que vous intimider ; ne vous reposez pas sur le titre de mon fils unique ; car si je n'épargne pas ma propre vie pour ma patrie & pour le salut de mes peuples, comment pourrai-je vous épargner ? Je préférerai de les transmettre plutôt à un étranger qui le mérite, qu'à mon propre fils qui s'en rend indigne.

Cette lettre est d'un pere, mais encore plus d'un Législateur ; elle fait voir d'ailleurs que l'ordre de la succession n'était point invariablement établi en Russie, comme dans d'autres Royaumes, par ces loix fondamentales qui ôtent aux peres le droit de deshériter leurs fils ; & le Czar croyait sur-tout avoir la prérogative de disposer d'un Empire qu'il avait fondé.

Dans ce tems-là même, l'Impératrice *Catherine* accoucha d'un Prince, qui mourut depuis en 1719. Soit que cette nouvelle abattit le courage d'*Alexis*, soit imprudence, soit mauvais conseil, il écrivit à son pere qu'il renonçait à la couronne, & à toute espérance de regner. *Je prends Dieu à témoin*, dit-il, *& je jure sur mon ame, que je ne prétendrai jamais à la succession. Je mets mes enfans entre vos mains, & je ne demande que mon entretien pendant ma vie.*

Son pere lui écrivit une seconde fois. » Je remarque, dit-il, que vous ne parlez

» dans votre lettre que de la succession,
» comme si j'avais besoin de votre consen-
» tement. Je vous ai remontré quelle
» douleur votre conduite m'a causée pen-
» dant tant d'années, & vous ne m'en par-
» lez pas. Les exhortations paternelles ne
» vous touchent point. Je me suis déter-
» miné à vous écrire encore pour la dernie-
» re fois. Si vous méprisez mes avis de
» mon vivant, quel cas en ferez-vous après
» ma mort ? quand vous auriez presente-
» ment la volonté d'être fidele à vos pro-
» messes, ces grandes barbes pourront vous
» tourner à leur fantaisie, & vous forceront
» à les violer..... Ces gens-là ne s'apuyent
» que sur vous. Vous n'avez aucune re-
» connoissance pour celui qui vous a don-
» né la vie. L'assistez-vous dans ses tra-
» vaux, depuis que vous êtes parvenu à
» un âge mur ? Ne blâmez-vous pas, ne
» détestez-vous pas tout ce que je peux
» faire pour le bien de mes peuples ? J'ai
» sujet de croire, que si vous me survivez,
» vous détruirez mon ouvrage. Corri-
» gez-vous, rendez-vous digne de la suc-
» cession, ou faites-vous moine. Répon-
» dez, soit par écrit, soit de vive voix,
» sinon j'agirai avec vous comme avec un
» malfaiteur.

Cette lettre était dure ; il était aisé au Prince de répondre qu'il changerait de conduite ; mais il se contenta de répondre

en quatre lignes à son pere, qu'il voulait se faire moine.

Cette résolution ne paraissait pas naturelle; & il paraît étrange que le Czar voulût voyager, en laissant dans ses Etats un fils si mécontent & si obstiné : mais aussi ce voyage même prouve que le Czar ne voyait pas de conspiration à craindre de la part de son fils.

Il alla le voir avant de partir pour l'Allemagne & pour la France; le Prince malade, ou feignant de l'être, le reçut au lit, & lui confirma, par les plus grands sermens, qu'il voulait se retirer dans un cloître. Le Czar lui donna six mois pour se consulter, & partit avec son épouse.

A peine fut-il à Copenhague, qu'il apprit (ce qu'il pouvait présumer) qu'*Alexis* ne voyait que des mécontens qui flattaient ses chagrins. Il lui écrivit qu'il eût à choisir du couvent ou du trône, & que s'il voulait lui succéder, il fallait qu'il vînt le trouver à Copenhague.

Les confidens du Prince lui persuaderent qu'il serait dangereux pour lui de se trouver loin de tout conseil, entre un pere irrité & une marâtre. Il feignit donc d'aller trouver son pere à Copenhague; mais il prit le chemin de Vienne, & alla se mettre entre les mains de l'Empereur *Charles VI* son beau-frere, comptant y demeurer jusqu'à la mort du Czar.

C'était à peu près la même avanture que celle de *Louis XII* lorsqu'étant encore Dauphin, il quitta la cour de *Charles VII* son pere, & se retira chez le Duc de Bourgogne. Le Dauphin était bien plus coupable que le Czarovitz, puisqu'il s'était marié malgré son pere, qu'il avait levé des troupes, qu'il se retirait chez un Prince naturellement ennemi de *Charles VII* & qu'il ne revint jamais à sa cour, quelque instance que son pere pût lui faire.

Alexis au contraire ne s'était marié que par ordre du Czar, ne s'était point révolté, n'avait point levé de troupes, ne se retirait point chez un Prince ennemi, & retourna aux pieds de son pere sur la premiere lettre qu'il reçut de lui. Car dès que PIERRE sut que son fils avait été à Vienne, qu'il s'était retiré dans le Tyrol, & ensuite à Naples, qui appartenait alors à l'Empereur *Charles VI*, il dépêcha le Capitaine aux Gardes *Romanzoff* & le Conseiller privé *Tolstoi*, chargés d'une lettre écrite de sa main, dattée de Spa du 21 Juillet n. st. 1717. Ils trouvérent le Prince à Naples dans le château St. Elme, & lui remirent la lettre : elle était conçue en ces termes.

.... » Je vous écris pour la derniére
» fois, pour vous dire que vous ayez à
» exécuter ma volonté, que *Tolstoi* &
» *Romanzoff* vous annonceront de ma

» part. Si vous m'obéissez, je vous assure
» & promets à Dieu que je ne vous pu-
» nirai pas, & que si vous revenez, je vous
» aimerai plus que jamais; mais que si vous
» ne le faites pas, je vous donne comme
» pere, en vertu du pouvoir que j'ai re-
» çu de Dieu, ma malédiction éternelle;
» & comme votre Souverain, je vous as-
» sure que je trouverai bien les moyens de
» vous punir; en quoi j'espére que Dieu
» m'assistera, & qu'il prendra ma juste
» cause en main.

» Au reste, souvenez-vous que je ne
» vous ai violenté en rien. Avais je besoin
» de vous laisser le libre choix du parti
» que vous vouliez prendre. Si j'avais vou-
» lu vous forcer, n'avais-je pas en main
» la puissance? Je n'avais qu'à comman-
» der, & j'aurais été obéi.

Le Viceroi de Naples persuada aisément *Alexis* de retourner auprès de son pere. C'était une preuve incontestable que l'Empereur d'Allemagne ne voulait prendre avec ce jeune Prince aucun engagement, dont le Czar eût à se plaindre. *Alexis* avait voyagé avec sa maîtresse *Aphrosine*; il revint avec elle.

On pouvoit le considérer comme un jeune homme mal conseillé, qui était allé à Vienne & à Naples, au lieu d'aller à Copenhague. S'il n'avait fait que cette seule faute, commune à tant de jeunes gens,

elle était bien pardonnable. Son pere prenait Dieu à témoin, que non-seulement il lui pardonnerait, mais qu'il l'aimerait plus que jamais. *Alexis* partit sur cette assurance; mais par l'instruction des deux envoyés qui le ramenérent, & par sa lettre même du Czar, il paraît que le pere exigea que le fils déclarât ceux qui l'avaient conseillé, & qu'il exécutât son serment de renoncer à la succession.

Il semblait difficile de concilier cette exhérédation avec l'autre serment que le Czar avait fait dans sa lettre d'aimer son fils plus jamais. Peut-être que le pere combattu entre l'amour paternel & la raison du Souverain, se bornait à aimer son fils retiré dans un cloître; peut-être espérait-il encore le ramener à son devoir, & le rendre digne de cette succession même, en lui faisant sentir la perte d'une couronne. Dans des conjonctures si rares, si difficiles, si douloureuses, il est aisé de croire que ni le cœur du pere, ni celui du fils, également agités, nétaient d'abord bien d'accord avec eux-mêmes.

Le Prince arrive le 13 Fevrier 1717. n. st. à Moscou, où le Czar était alors. Il se jette le jour même aux genoux de son pere; il a un très-long entretien avec lui: le bruit se répand aussi-tôt dans la ville, que le pere & le fils sont réconciliés, que tout est oublié; mais le lendemain on fait pren-

dre les armes aux régimens des gardes, à la pointe du jour ; on fait sonner la grosse cloche de Moscou. Les Boyards, les conseillers privés sont mandés dans le château ; les Evêques, les Archimandrites & deux Religieux de *St. Basile*, Professeurs en Théologie, s'assemblent dans l'Eglise cathédrale. *Alexis* est conduit sans épée & comme prisonnier dans le château, devant son pere. Il se prosterne en sa présence, & lui remet en pleurant un écrit, par lequel il avoue ses fautes, se déclare indigne de lui succéder, & pour toute grace lui demande la vie.

Le Czar après l'avoir relevé, le conduisit dans un cabinet, où il lui fit plusieurs questions. Il lui déclara que s'il célait quelque chose touchant son évasion, il y allait de sa tête. Ensuite on ramena le Prince dans la salle où le Conseil était assemblé ; là on lut publiquement la déclaration du Czar déjà dressée.

Le pere, dans cette piéce, reproche à son fils tout ce que nous avons détaillé ; son peu d'application à s'instruire, ses liaisons avec les partisans des anciennes mœurs, sa mauvaise conduite avec sa femme. *Il a violé*, dit-il, *la foi conjugale, en s'attachant à une fille de la plus basse extraction, du vivant de son épouse.* Il est vrai que PIERRE avait répudié sa femme en faveur d'une captive ; mais cette cap-

tive était d'un mérite supérieur, & il était justement mécontent de sa femme qui était sa sujette. *Alexis* au contraire avait négligé sa femme pour une jeune inconnue qui n'avait de mérite que sa beauté. Jusques-là on ne voit que des fautes de jeune homme qu'un pere doit reprendre & qu'il peut pardonner.

Il lui reproche ensuite d'être allé à Vienne, se mettre sous la protection de l'Empereur. Il dit qu'*Alexis a calomnié son pere*, en faisant entendre à l'Empereur *Charles VI* qu'il était persécuté, qu'on le forçait à renoncer à son héritage; qu'enfin il a prié l'Empereur de le protéger à main armée.

On ne voit pas d'abord comment l'Empereur aurait pû faire la guerre au Czar pour un tel sujet, & comment il eût pû interposer autre chose que des bons offices entre le pere irrité & le fils désobéissant. Aussi *Charles VI* s'était contenté de donner une retraite au Prince, & on l'avait renvoyé, quand le Czar instruit de sa retraite l'avait redemandé.

PIERRE ajoute dans cette piéce terrible, qu'*Alexis* avait persuadé à l'Empereur *qu'il n'était pas en sureté de sa vie*, s'il revenait en Russie. C'était en quelque façon justifier les plaintes d'*Alexis*, que de le faire condamner à mort après son retour, & surtout après avoir promis de lui pardonner;

mais nous verrons pour quelle cause le Czar fit ensuite porter ce jugement mémorable. Enfin on voyait dans cette grande assemblée un Souverain absolu plaider contre son fils.

» Voilà, dit-il, de quelle maniére notre » fils est revenu ; & quoiqu'il ait mérité la » mort par son évasion, & par ses calom» nies, cependant notre tendresse pater» nelle lui pardonne ses crimes : mais con» sidérant son indignité & sa conduite dé» réglée, nous ne pouvons en conscience » lui laisser la succession au trône, pré» voyant trop qu'après nous sa conduite » dépravée détruirait la gloire de la nation, » & ferait perdre tant d'Etats reconquis » par nos armes. Nous plaindrions sur-tout » nos sujets, si nous les rejettions par un » tel successeur dans un état beaucoup plus » mauvais qu'ils n'ont été.

» Ainsi par le pouvoir paternel, en vertu » duquel, selon les droits de notre Empi» re, chacun même de nos sujets peut des» hériter un fils comme il lui plaît, & en » vertu de la qualité de Prince Souverain, » & en considération du salut de nos Etats, » nous privons notre dit fils *Alexis* de la » succession après nous à notre trône de » Russie, à cause de ses crimes & de son » indignité, quand même il ne subsisterait » pas une seule personne de notre famille » après nous. . . . .

» Et nous constituons & déclarons suc-
» cesseur audit trône après nous, notre se-
» cond fils (1) PIERRE, quoiqu'encore
„ jeune, n'ayant pas de successeur plus âgé.

» Donnons à notre susdit fils *Alexis* no-
» tre malédiction paternelle, si jamais, en
» quelque tems que ce soit, il prétend à la-
» dite succession, ou la recherche.

» Desirons aussi de nos fideles sujets de
» l'état Ecclésiastique & séculier, & de
» tout autre état, & de la nation entiere,
» que selon cette constitution, & suivant
» notre volonté, ils reconnaissent & con-
» siderent notredit fils PIERRE, désigné
» par nous à la succession, pour légitime
» successeur, & qu'en conformité de cette
» presente constitution, ils confirment le
» tout par serment devant le saint Autel, sur
» les Sts. Evangiles, en baisant la Croix.

„ Et tous ceux qui s'opposeront jamais en
„ quelque tems que ce soit, à notre volon-
„ té, & qui dès aujourd'hui oseront consi-
„ dérer notre fils *Alexis* comme successeur
„ ou l'assister à cet effet, nous les déclarons
„ traîtres envers nous & la patrie; & avons
„ ordonné que la presente soit par-tout pu-
„ bliée, afin que personne n'en prétende
„ cause d'ignorance. Fait à Moscou le 13
„ n. st. Fevrier 1718. Signé de notre main
„ & scellé de notre sceau.

(1) C'est ce même fils de l'Impératrice *Catheri-ne* qui mourut en 1719 le 15 Avril.

Il paraît que ces actes étaient préparés, ou qu'ils furent dressés avec une extrême célérité, puisque le Prince *Alexis* était revenu le 13 & que son exhérédation en faveur du fils de *Catherine* est du 14.

Le Prince de son côté signa qu'il renonçait à la succession. " Je reconnais, dit-il, „ cette exclusion pour juste ; je l'ai méritée „ par mon indignité, & je jure, au Dieu „ tout-puissant en Trinité, de me soumet- „ tre en tout à la volonté paternelle, &c.

Ces actes étant signés, le Czar marcha à la cathédrale ; on les y lut une seconde fois, & tous les Ecclésiastiques mirent leurs approbations & leurs signatures au bas d'une autre copie. Jamais Prince ne fut déshérité d'une maniere si autentique. Il y a beaucoup d'Etats où un tel acte ne serait d'aucune valeur ; mais en Russie, comme chez les anciens Romains, tout pere avait le droit de priver son fils de sa succession, & ce droit était plus fort dans un Souverain que dans un sujet, & sur-tout dans un Souverain tel que PIERRE.

Cependant il étoit à craindre qu'un jour ceux mêmes qui avaient animé le Prince contre son pere, & conseillé son évasion, ne tâchassent d'anéantir une renonciation imposée par la force, & de rendre au fils aîné la couronne transférée au cadet d'un second lit. On prévoyait en ce cas une guerre civile, & la destruction inévitable de tout

ce

ce que PIERRE avait de grand & d'utile. Il fallait décider entre les intérêts de près de dix-huit millions d'hommes que contenait alors la Russie, & un seul homme qui n'était pas capable de les gouverner. Il était donc important de connaître les mal-intentionnés; & le Czar menaça encore une fois son fils de mort, s'il lui cachait quelque chose. En conséquence le Prince fut donc interrogé juridiquement par son pere, & ensuite par des commissaires.

Une des charges qui servirent à sa condamnation fut une lettre d'un Résident de l'Empereur, nommé *Beyer*, écrite de Pétersbourg après l'évasion du Prince; cette lettre portait qu'il y avait de la mutinerie dans l'armée Russe, assemblée dans le Meklembourg, que plusieurs officiers parlaient d'envoyer la nouvelle Czarine *Catherine* & son fils, dans la prison où était la Czarine répudiée, & de mettre *Alexis* sur le trône quand on l'auroit retrouvé. Il y avait en effet alors une sédition dans cette armée du Czar, mais elle fut bientôt réprimée. Ces propos vagues n'eurent aucune suite. *Alexis* ne pouvait les avoir encouragés; un Etranger en parlait comme d'une nouvelle: La lettre n'était point adressée au Prince *Alexis* & il n'en avait qu'une copie qu'on lui avait envoyée de Vienne.

Une accusation plus grave fut une minute de sa propre main d'une lettre écrite de Vien-

ne aux Sénateurs & aux Archevêques de Russie : les termes en étaient forts : *Les mauvais traitemens continuels que j'ai essuyés sans les avoir mérités, m'ont obligé de fuir : peu s'en est fallu qu'on ne m'ait mis dans un couvent. Ceux qui ont enfermé ma mere ont voulu me traiter de même. Je suis sous la protection d'un grand Prince. Je vous prie de ne me point abandonner à présent.* Ce mot d'*à présent* qui pouvait être regardé comme séditieux, était rayé, & ensuite remis de sa main, & puis rayé encore ; ce qui marquait un jeune homme troublé, se livrant à son ressentiment, & s'en repentant au moment même. On ne trouva que la minute de ces lettres ; elles n'étaient jamais parvenues à leur destination, & la Cour de Vienne les retint ; preuve assez forte que cette Cour ne voulait pas se brouiller avec celle de Russie, & soutenir à main armée le fils contre le pere.

On confronta au Prince plusieurs témoins l'un d'eux nommé *Afanassief* soutint qu'il lui avait entendu dire autrefois : *Je dirai quelque chose aux Evêques, qui le rediront aux Curés, les Curés aux Paroissiens, & on me fera régner, fut ce malgré moi.*

Sa propre maîtresse *Aphrosine* déposa contre lui. Toutes les accusations n'étaient pas bien précises ; nul projet digéré, nulle intrigue suivie, nulle conspiration, aucune association, encore moins de préparatifs.

C'était un fils de famille mécontent & dépravé, qui se plaignait de son pere, qui le fuyait, & qui espérait sa mort; mais ce fils de famille était l'héritier de la plus vaste Monarchie de notre hémisphere, & dans sa situation & dans sa place, il n'y avait point de petite faute.

Accusé par sa maîtresse, il le fut encore au sujet de l'ancienne Czarine sa mere, & de *Marie* sa sœur. On le chargea d'avoir consulté sa mere sur son évasion, & d'en avoir parlé à la Princesse *Marie*. Un Evêque de Rostou, confident de tous trois, fut arrêté, & déposa que ces deux Princesses prisonnieres dans un couvent, avaient espéré un changement qui les mettrait en liberté, & avaient par leurs conseils, engagé le Prince à la fuite. Plus leurs ressentimens étaient naturels, plus ils étaient dangereux. On verra à la fin de ce chapitre quel était cet Evêque, & quelle avait été sa conduite.

Alexis nia d'abord plusieurs faits de cette nature, & par cela même il s'exposait à la mort, dont son pere l'avait menacé, en cas qu'il ne fit pas un aveu général & sincere.

Enfin il avoua quelques discours peu respectueux qu'on lui imputait contre son pere, & il s'excusa sur la colere & sur l'yvresse.

Le Czar dressa lui-même de nouveaux articles d'interrogatoire. Le quatrieme était ainsi conçu.

Quand vous avez vu par la lettre de Beyer,

qu'il y avait une révolte à l'armée du Meklembourg, vous en avez eu de la joie; je crois que vous aviez quelque vue, & que vous vous feriez déclaré pour les rebelles même de mon vivant.

C'était interroger le Prince fur le fond de fes fentimens fecrets. On peut les avouer à un pere dont les confeils les corrigent, & les cacher à un juge qui ne prononce que fur les faits avérés. Les fentimens cachés du cœur ne font pas l'objet d'un procès criminel. *Alexis* pouvait les nier, les déguifer aifément; il n'était pas obligé d'ouvrir fon ame; cependant il répondit par écrit: *Si les rebelles m'avaient appellé de votre vivant, j'y ferais apparemment allé, fuppofé qu'ils euffent été affez forts.*

Il eft inconcevable qu'il ait fait cette réponfe de lui-même, & il ferait auffi extraordinaire, du moins fuivant les mœurs de l'Europe, qu'on l'eût condamné fur l'aveu d'une idée qu'il aurait pû avoir un jour dans un cas qui n'eft point arrivé.

A cet étrange aveu de fes plus fecrettes penfées qui ne s'étaient point échapées audelà du fond de fon ame, on joignit des preuves, qui en plus d'un pays ne font pas admifes au tribunal de la juftice humaine.

Le Prince accablé hors de fes fens, recherchant dans lui-même, avec l'ingénuité de la crainte, tout ce qui pouvait fervir à

le perdre, avoua enfin que dans la confession il s'était accusé devant Dieu, à l'Archiprêtre *Jaques*, d'avoir souhaité la mort de son pere, & que le Confesseur *Jaques* lui avait répondu, *Dieu vous le pardonnera, nous lui en souhaitons autant.*

Toutes les preuves qui peuvent se tirer de la confession, sont inadmissibles par les canons de notre Eglise ; ce sont des secrets entre Dieu & le pénitent. L'Eglise Grecque ne croit pas, non plus que la Latine, que cette correspondance intime & sacrée entre un pécheur & la Divinité soit du ressort de la justice humaine : mais il s'agissoit de l'Etat & d'un Souverain. Le prêtre *Jaques* fut appliqué à la question, & avoua ce que le Prince avait révélé. C'était une chose rare dans ce procès de voir le Confesseur accusé par son pénitent, & le pénitent par sa maîtresse. On peut encore ajouter à la singularité de cette avanture, que l'Archevêque de Rézan ayant été impliqué dans les accusations, ayant autrefois, dans les premiers éclats des ressentimens du Czar contre son fils, prononcé un sermon trop favorable au jeune Czarovitz, ce Prince avoua dans ses interrogatoires, qu'il comptait sur ce Prélat ; & ce même Archevêque de Rézan fut à la tête des Juges Ecclésiastiques, consultés par le Czar sur ce procès criminel, comme nous l'allons voir bientôt.

Il y a une remarque essentielle à faire dans

cet étrange procès, très-mal digéré dans la grossiere histoire de PIERRE I par le prétendu Boyar *Nesterusanoy*, & cette remarque la voici.

Dans les réponses que fit *Alexis* au premier interrogatoire de son pere, il avoue que quand il fut à Vienne, où il ne vit point l'Empereur, il s'adressa au Comte de *Schonborn*, Chambellan; que ce Chambellan lui dit: *L'Empereur ne vous abandonnera pas, & quand il en sera tems, après la mort de votre pere, il vous aidera à monter sur le trône main armée. Je lui répondis*, ajoute l'accusé, *Je ne demande pas cela; que l'Empereur m'accorde se protection, je n'en veux pas davantage.* Cette déposition est simple, naturelle, porte un grand caractere de vérité: car c'eût été le comble de la folie de demander des troupes à l'Empereur pour aller tenter de détrôner son pere; & personne n'eût osé faire ni au Prince *Eugene*, ni au conseil, ni à l'Empereur une proposition si absurde. Cette déposition est du mois de Février; & quatre mois après au premier Juillet, dans le cours & sur la fin de ces procédures, on fait dire au Czarovitz, dans ses dernieres réponses par écrit:

» Ne voulant imiter mon pere en rien, » je cherchais à parvenir à la succession de » quelque autre maniere que ce fût, *excep-* » *té de la bonne façon.* Je la voulais avoir » par une assistance étrangére; & si j'y

» étais parvenu, & que l'Empereur eût
» mis en exécution *ce qu'il m'avait promis*,
» de me procurer la couronne de Russie,
» même à main armée, je n'aurais rien
» épargné pour me mettre en possession de
» la succession. Par exemple, si l'Empe-
» reur avait demandé en échange des trou-
» pes de mon pays pour son service, con-
» tre qui que ce fût de ses ennemis, où de
» grosses sommes d'argent, j'aurais fait tout
» ce qu'il aurait voulu, & j'aurais donné
» de grands présens à ses Ministres & à ses
» Généraux. J'aurais entretenu à mes dé-
» pens les troupes auxiliaires qu'il m'aurait
» données pour me mettre en possession
» de la Couronne de Russie; & en un
» mot rien ne m'aurait couté pour accom-
„ plir en cela ma volonté."

Cette derniére déposition du Prince paraît bien forcée; il semble qu'il fasse des efforts pour se faire croire coupable: ce qu'il dit est même contraire à la vérité dans un point capital. Il dit que l'Empereur lui avoit promis de lui *procurer la couronne à main armée*: cela était faux. Le Comte de *Schonborn* lui avait fait espérer qu'un jour après la mort du Czar, l'Empereur l'aiderait à soutenir le droit de sa naissance; mais l'Empereur ne lui avait rien promis. Enfin il ne s'agissait pas de se révolter contre son pere, mais de lui succéder après sa mort.

Il dit dans ce dernier interrogatoire, *ce qu'il crut qu'il eût fait, s'il avait eu à disputer son héritage; héritage auquel il n'avait point juridiquement renoncé avant son voyage à Vienne & à Naples.* Le voilà donc qui dépose une seconde fois, non pas ce qu'il a fait, & ce qui peut être soumis à la rigueur des loix, mais ce qu'il imagine qu'il eût pû faire un jour, & qui par conséquent ne semble soumis à aucun tribunal; le voilà qui s'accuse deux fois des pensées secrettes qu'il a pû concevoir pour l'avenir. On n'avait jamais vu auparavant dans le monde entier un seul homme jugé & condamné sur les idées inutiles qui lui sont venues dans l'esprit, & qu'il n'a communiquées à personne. Il n'est aucun tribunal en Europe où l'on écoute un homme qui s'accuse d'une pensée criminelle, & l'on prétend même que Dieu ne les punit que quand elles sont accompagnées d'une volonté déterminée.

On peut répondre à ces considérations si naturelles, qu'*Alexis* avait mis son pere en droit de le punir, par sa réticence sur plusieurs complices de son évasion; sa grace était attachée à un aveu général, & il ne le fit que quand il n'était plus tems. Enfin après un tel éclat, il ne paraissait pas dans la nature humaine, qu'il fut possible qu'*Alexis* pardonnât un jour au frere en faveur duquel il était deshérité; & il

valait mieux, disait-on, punir un coupable que d'exposer tout l'Empire. La rigueur de la justice s'accordait avec la raison d'Etat.

Il ne faut pas juger des mœurs & des loix d'une nation par celles des autres; le Czar avait le droit fatal mais réel, de punir de mort son fils pour sa seule évasion; il s'en explique ainsi dans sa déclaration aux Juges & aux Evêques.

» Quoique selon toutes les loix divines » & humaines, & sur-tout suivant celles de » Russie, qui excluent toute jurisdiction » entre un pere & un enfant parmi les par- » ticuliers, nous ayons un pouvoir assez » abondant & absolu de juger notre fils, » suivant ses crimes, selon notre volonté, » sans en demander avis à personne; ce- » pendant comme on n'est point aussi clair- » voyant dans ses propres affaires que dans » celles des autres, & comme les Médecins » même les plus experts ne risquent point » de se traiter eux-mêmes, & qu'ils en ap- » pellent d'autres dans leurs maladies; crai- » gnant de charger ma conscience de quel- » que péché, je vous expose mon état, „ & je demande du reméde; car j'ap- „ préhende la mort éternelle, si ne con- „ naissant peut être point la qualité de mon „ mal, je voulais m'en guérir seul, vu „ principalement que j'ai juré sur les juge- „ mens de Dieu, & que j'ai promis par „ écrit le pardon de mon fils, & je l'ai

„ ensuite confirmé de bouche, au cas qu'il
„ me dit la vérité.

„ Quoique mon fils ait violé sa promes-
„ se, toutefois pour ne m'écarter en rien
„ de mes obligations, je vous prie de
„ penser à cette affaire & de l'examiner
„ avec la plus grande attention, pour
„ voir ce qu'il a *mérité*. *Ne me flattez point*
„ *n'appréhendez pas*, que *s'il ne mérite*
„ qu'une légere punition, & que vous le
„ jugiez ainsi, cela me soit désagréable;
„ car je vous jure par le grand Dieu & par
„ *ses* Jugemens, que vous n'avez absolu-
„ ment rien à en craindre.

„ N'ayez point d'inquiétude sur ce que
„ vous devez juger le fils de votre souve-
„ rain: mais sans avoir égard à la person-
„ ne, rendez justice, & ne perdez pas
„ votre ame & la mienne. Enfin, que no-
„ tre conscience ne nous reproche rien au
„ jour terrible du Jugement, & que notre
„ patrie ne soit point lezée. "

Le Czar fit au Clergé une déclaration à peu près semblable; ainsi tout se passa avec la plus grande autenticité, & PIERRE mit dans toutes ses démarches une publicité qui montrait la persuasion intime de sa justice.

Ce procès criminel de l'héritier d'un si grand Empire, dura depuis la fin de Fevrier jusqu'au 5 Juillet n. st. Le Prince fut interrogé plusieurs fois; il fit les aveux

qu'on exigeait : nous avons rapporté ceux qui sont essentiels.

Le premier Juillet le Clergé donna son sentiment par écrit. Le Czar en effet ne lui demandait que son sentiment, & non pas une sentence. Le début mérite l'attention de l'Europe.

„ Cette affaire, disent les Evêques & les Archimandrites, „ n'est point du tout
„ du ressort de la jurisdiction ecclésiastique,
„ & le pouvoir absolu établi dans l'empire
„ de Russie n'est point soumis au jugement
„ des sujets ; mais le Souverain y a l'au-
„ torité d'agir suivant son bon plaisir, sans
„ qu'aucun inférieur y intervienne.

Après ce préambule, on cite le *Lévitique*, où il est dit que celui qui aura maudit son pere ou sa mere, sera puni de mort ; & l'Evangile de *St. Matthieu*, qui rapporte cette loi févere du *Lévitique*. On finit, après plusieurs autres citations, par ces paroles très-remarquables.

„ Si Sa Majesté veut punir celui qui est
„ tombé, selon ses actions, & suivant la
„ mesure de ses crimes, il a devant lui des
„ exemples de l'ancien Testament ; s'il
„ veut faire miséricorde, il a l'exemple de
„ JESUS-CHRIST même, qui reçoit le fils
„ égaré revenant à la repentance ; qu'il lais-
„ se libre la femme surprise en adultére,
„ laquelle a mérité la lapidation selon la
„ Loi ; qui préfére la miséricorde au sacri-

„ fice, il a l'exemple de *David*, qui veut
„ épargner *Abſalon* ſon fils & ſon perſé-
„ cuteur ; car il dit à ſes Capitaines qui
„ voulaient l'aller combattre, *Epargnez*
„ *mon fils Abſalon* : le pere le voulut épar-
„ gner lui-même, mais la juſtice divine ne
„ l'épargna point.

„ Le cœur du Czar eſt entre les mains de
„ Dieu ; qu'il choiſiſſe le parti auquel la
„ main de Dieu le tournera. "

Ce ſentiment fut ſigné par huit Evêques,
quatre Archimandrites, & deux Profeſ-
ſeurs ; & comme nous l'avons déjà dit, le
Métropolite de Rézan, avec qui le Prince
avait été en intelligence, ſigna le premier.

Cet avis du Clergé fut incontinent pré-
ſenté au Czar. On voit aiſément que le
Clergé voulait le porter à la clémence ; &
rien n'eſt plus beau peut-être que cette op-
poſition de la douceur de JESUS-CHRIST
à la rigueur de la loi Judaïque ; miſe ſous
les yeux d'un pere qui faiſait le procès à
ſon fils.

Le jour même, on interrogea encore
Alexis pour la derniére fois ; & il mit par
écrit ſon dernier aveu ; c'eſt dans cette con-
feſſion qu'il s'accuſe, „ d'avoir été *bigot*
„ dans ſa jeuneſſe, d'avoir fréquenté les
„ Prêtres & les Moines, d'avoir bu avec
„ eux, d'avoir reçu d'eux les impreſſions
„ qui lui donnérent de l'horreur pour les
„ devoirs de ſon état, & même pour la
„ perſonne de ſon pere.

S'il fit cet aveu de son propre mouvement cela prouve qu'il ignorait le conseil de clémence que venait de donner ce même Clergé qu'il accusait ; & cela prouve encore davantage combien le Czar avait changé les moeurs des prêtres de son pays, qui de la grossiéreté & de l'ignorance étaient parvenus en si peu de tems, à pouvoir rédiger un écrit, dont les plus illustres Peres de l'Eglise n'auraient désavoué ni la sagesse ni l'éloquence.

C'est dans ces derniers aveux qu'*Alexis* déclare ce qu'on a déja raporté, qu'il voulait arriver à la succession, *de quelque maniere que ce fût, excepté de la bonne.*

Il semblait par cette derniere confession, qu'il craignait de ne s'être pas assez chargé, assez rendu criminel dans les premieres, & qu'en se donnant à lui-même les noms de *mauvais caractere*, de *méchant esprit*, en imaginant ce qu'il aurait fait s'il avait été le maître, il cherchait avec un soin pénible à justifier l'arrêt de mort qu'on allait prononcer contre lui. En effet, cet arrêt fut porté le 5 Juillet. Il se trouvera dans toute son étendue à la fin de cette histoire. On se contentera d'observer ici, qu'il commence, comme l'avis du Clergé, par déclarer qu'un tel jugement n'a jamais appartenu à des sujets, mais au seul Souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu seul. Ensuite après avoir ex-

posé toutes les charges contre le Prince; les Juges s'expriment ainsi : *Que penser de son dessein de rebellion, tel qu'il n'y en eut jamais de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son Souverain, comme pere de la patrie, & pere selon la nature?*

Peut-être ces mots furent mal traduits d'après le procès criminel imprimé par ordre du Czar; car assurément il y a de plus grandes rebellions dans le monde, & on ne voit point par les actes, que jamais le Czarovitz eût conçu le dessein de tuer son pere. Peut-être entendait-on par ce mot de *parricide* l'aveu que ce Prince venait de faire, de s'être confessé un jour, d'avoir souhaité la mort à son pere & à son Souverain. Mais l'aveu secret, dans la confession, d'une pensée secrette, n'est pas un double parricide.

Quoiqu'il en soit, il fut jugé à mort unanimement, sans que l'arrêt prononçât le genre du supplice. De cent quarante-quatre Juges, il n'y en eut pas un seul qui imaginât seulement une peine moindre que la mort. Un écrit Anglais, qui fit beaucoup de bruit dans ce tems-là, *porte*, que si tel procès avait été jugé au Parlement d'Angleterre, il ne se serait pas trouvé parmi cent quarante-quatre Juges, un seul qui eût prononcé la plus legere peine.

Rien ne fait mieux connaître la différence des tems & des lieux. *Manlius* aurait pû être condamné lui-même à mort, par les loix d'Angleterre, pour avoir fait périr son fils, & il fut respecté par les Romains séveres. Les loix ne punissent point en Angleterre l'évasion d'un Prince de Galles, qui comme Pair du Royaume est maître d'aller où il veut. Les loix de la Russie ne permettent pas au fils du Souverain de sortir du Royaume malgré son pere. Une pensée criminelle sans aucun effet, ne peut être punie ni en Angleterre, ni en France, elle peut l'être en Russie. Une désobeissance longue, formelle, & réitérée, n'est parmi nous qu'une mauvaise conduite qu'il faut réprimer ; mais c'était un crime capital, dans l'héritier d'un vaste Empire, dont cette désobéissance même eût produit la ruine. Enfin, le Czarovitz était coupable envers toute la nation, de vouloir la replonger dans les ténébres dont son pere l'avait tirée.

Tel était le pouvoir reconnu du Czar ; qu'il pouvait faire mourir son fils coupable de désobéissance, sans consulter personne ; cependant il s'en remit au jugement de tous ceux qui représentaient la nation ; ainsi ce fut la nation elle-même, qui condamna ce Pierre, & PIERRE eut tant de confiance dans l'équité de sa conduite ; qu'en faisant imprimer & traduire le pro-

cès, il se soumit lui-même au jugement de tous les peuples de la terre.

La loi de l'histoire ne nous a permis de rien déguiser, ni de rien affaiblir dans le recit de cette tragique avanture. On ne savait dans l'Europe qui on devait plaindre davantage, ou un jeune Prince accusé par son pere, & condamné à *la mort* par ceux qui devaient être un jour ses sujets, ou un pere qui se croyait obligé de sacrifier son propre fils au salut de son Empire.

On publia dans plusieurs livres que le Czar avait fait venir d'Espagne le procès de *Don Carlos*, condamné à mort par *Philippe II.* Mais il est faux qu'on eût jamais fait le procès à *Don Carlos*. La conduite de PIERRE I fut entierement différente de celle de *Philippe*. L'Espagnol ne fit jamais connaître ni pour quelle raison il avait fait arrêter son fils, ni comment ce Prince était mort. Il écrivit à ce sujet des lettres au Pape & à l'Impératrice, absolument contradictoire. Le Prince d'Orange, *Guillaume*, accusa publiquement *Philippe* d'avoir sacrifié son fils & sa femme à sa jalousie, & d'avoir moins été un juge sévére qu'un mari jaloux & cruel, & un pere dénaturé & parricide. *Philippe* se laissa accuser, & garda le silence. PIERRE, au contraire ne fit rien qu'au grand jour, publia hautement qu'il préférait sa nation à son propre fils, s'en remit au jugement du

Clergé & des Grands, rendit le monde entier juge des uns & des autres, & de lui-même.

Ce qu'il y eut encore d'extraordinaire dans cette fatalité, c'est que la Czarine *Catherine*, haïe du Czarovitz, & menacée ouvertement du sort le plus triste, si jamais ce Prince régnait, ne contribua pourtant en rien à son malheur, & ne fut ni accusée ni même soupçonnée par aucun Ministre étranger résidant à eette Cour, d'avoir fait la plus legere démarche contre un beau-fils dont elle avait tout à craindre. Il est vrai qu'on ne dit point qu'elle ait demandé grace pour lui : mais tous les mémoires de ce tems-là, & sur-tout ceux du Comte de *Bassevitz*, assurent unanimement qu'elle plaignit son infortune.

J'ai en main les mémoires d'un Ministre public, où je trouve ces propres mots : » J'étais présent quand le Czar dit au Duc » de Holstein, que *Catherine* l'avait prié » d'empêcher qu'on ne prononçât au Czarovitz sa condamnation. *Contentez-vous*, » me dit-elle, *de lui faire prendre le froc*, » *parce que cet opprobre d'un arrêt de mort* » *signifié, rejaillira sur votre petit fils*.

Le Czar ne se rendit point aux prieres de sa femme ; il crut qu'il était important que la sentence fût prononcée publiquement au Prince, afin qu'après cet acte solemnel, il ne pût jamais revenir contre un

arrêt auquel il avait acquiefcé lui-même ; & qui le rendant mort civilement le mettait pour jamais hors d'état de réclamer la couronne.

Cependant après la mort de PIERRE, fi un parti puiffant fe fût élevé en faveur d'*Alexis*, cette mort civile l'aurait-elle empêcher de régner ?

L'arrêt fut prononcé au Prince. Les mêmes mémoires m'apprennent qu'il tomba en convulfion à ces mots ? *Les loix divines & eccléfiaftiques, civiles & militaires, condamnent à mort fans miféricorde ceux dont les attentats contre leur pere & leur Souverain font manifeftes.* Ses convulfions fe tournerent, dit-on, en apoplexie ; on eut peine à le faire revenir. Il reprit un peu fes fens, & dans cet intervale de vie & de mort, il fit prier fon pere de venir le voir. Le Czar vint, les larmes coulerent des yeux du pere & du fils infortuné ; le condamné demanda pardon, le pere pardonna publiquement. L'extrême-onction fut adminiftrée folennellement au malade agonifant. Il mourut en préfence de toute la cour, le lendemain de cet arrêt funefte. Son corps fut porté d'abord à la cathédrale, & dépofé dans un cercueil ouvert. Il y refta quatre jours expofé à tous les regards, & enfin il fut inhumé dans l'Eglife de la citadelle, à côté de fon époufe. Le Czar & la Czarine affiftérent à la cérémonie.

On est indispensablement obligé ici d'imiter, si on ose le dire, la conduite du Czar, c'est-à-dire, de soumettre au jugement du public tous les faits qu'on vient de raconter avec la fidélité la plus scrupuleuse, & non-seulement ces faits, mais les bruits qui coururent, & ce qui fut imprimé sur ce triste sujet par les auteurs les plus accrédités. *Lamberti*, le plus impartial de tous & le plus exact, qui s'est borné à rapporter les piéces originales & authentiques concernant les affaires de l'Europe, semble s'éloigner ici de cette impartialité, & de ce discernement qui fait son caractere; il s'exprime en ces termes: „ La Czarine „ craignant toujours pour son fils, n'eut „ point de relâche qu'elle n'eut porté le „ Czar à faire au fils aîné le procès, & à „ le faire condamner à mort; ce qui est „ étrange, c'est que le Czar après lui avoir „ donné lui-même le knout, qui est une „ question, lui coupa aussi lui-même la „ tête. Le corps du Czarovitz fut exposé „ en public, & la tête tellement adaptée „ au corps, que l'on ne pouvait pas dis„ cerner qu'elle en avait été séparée. Il „ arriva quelques-tems après, que le fils „ de la Czarine vint à décéder, à son „ grand regret, & à celui du Czar. Ce „ dernier qui avait décolé de sa propre „ main son fils aîné, réfléchissant qu'il n'a„ vait point de successeur, devint de mau-

„ vaiſe humeur. Il fut informé dans ce
„ tems-là, que la Czarine avait des intri-
„ gues ſecrettes & illégitimes avec le Prince
„ *Menzikoff*. Cela joint aux réflexions que
„ la Czarine était la cauſe qu'il avait ſacri-
„ fié lui-même ſon fils aîné, il médita de
„ faire raſer la Czarine, & de l'enfermer
„ dans un couvent, ainſi qu'il avait fait ſa
„ premiere femme, qui y était encore. Le
„ Czar avait accoutumé de mettre ſes pen-
„ ſées journaliéres ſur des tablettes ; il y
„ avait mis ſon dit deſſein ſur la Czarine.
„ Elle avait gagné des Pages qui entraient
„ dans la chambre du Czar. Un de ceux-
„ ci qui était accoutumé à prendre les ta-
„ blettes ſous la toilette, pour les faire voir
„ à la Czarine, prit celles où il y avait le
„ deſſein du Czar. Dès que cette Princeſſe
„ l'eut parcouru, elle en fit part à *Men-*
„ *zikoff*; & un jour ou deux après le Czar
„ fut pris d'une maladie inconnue & vio-
„ lente, qui le fit mourir. Cette maladie
„ fut attribuée au poiſon, puiſqu'on vit ma-
„ nifeſtement qu'elle était ſi violente & ſu-
„ bite, qu'elle ne pouvait venir que d'une
„ d'une telle ſource qu'on dit être aſſez uſi-
„ tée en Moſcovie.

Ces accuſations conſignées dans *les mé-moires de Lamberti*, ſe répandirent dans toute l'Europe. Il reſte encore un grand nombre d'imprimés & de manuſcrits qui pourraient faire paſſer ces opinions à la derniere poſtérité.

Je crois qu'il eſt de mon devoir de dire ici ce qui eſt parvenu à ma connaiſſance. Je certifie d'abord que celui qui dit à *Lamberti* l'étrange anecdote qu'il rapporte, était à la vérité né en Ruſſie, mais non d'une famille du pays, qu'il ne réſidait point dans cet Empire, au tems de la cataſtrophe du Czarovitz ; il en était abſent depuis plusieurs années. Je l'ai connu autrefois ; il avait vu *Lamberti* dans la petite ville de Noyon, où cet écrivain était retiré, & où j'ai été ſouvent. Ce même homme m'a avoué qu'il n'avait parlé à *Lamberti* que *des bruits qui couraient alors*.

Qu'on voie par cet exemple combien il était plus aiſé autrefois à un ſeul homme d'en flétrir un autre dans la mémoire des nations, lorſqu'avant l'imprimerie, les hiſtoires manuſcrites, conſervées dans peu de mains, n'étaient ni expoſées au grand jour, ni contredites par les contemporains, ni à la portée de la critique univerſelle, comme elles ſont aujourd'hui. Il ſuffiſait d'une ligne dans *Tacite* ou dans *Suetone*, & même dans les auteurs des légendes, pour rendre un Prince odieux au monde, & pour perpétuer ſon oprobre de ſiecle en ſiecle.

Comment ſe ſerait-il pu faire que le Czar eût tranché de ſa main la tête de ſon fils, à qui on donna l'extrême-onction, en préſence de toute la Cour ? était-il ſans tête quand on répandit l'huile ſur ſa tête même. En

quel tems put-on recoudre cette tête à son corps ? Le Prince ne fut pas laissé seul un moment, depuis la lecture de son arrêt jusqu'à sa mort.

Cette anecdote que son pere se servit du fer, détruit celle qui se servit du poison. Il est vrai qu'il est très-rare qu'un jeune homme expire d'une révolution subite causée par la lecture d'un arrêt de mort, & surtout d'un arrêt auquel il s'attendait; mais enfin les Médecins avouent que la chose est possible.

Si le Czar avait empoisonné son fils, comme tant d'écrivains l'ont débité, il perdait par-là le fruit de tout ce qu'il avait fait pendant le cours de ce procès fatal, pour convaincre l'Europe du droit qu'il avait de punir : tous les motifs de la condamnation devenaient suspects, & le Czar se condamnait lui-même : s'il eût voulu la mort d'*Alexis*, il eût fait exécuter l'arrêt ; n'en était-il pas le maître absolu ? Un homme prudent, un Monarque, sur qui la terre a les yeux, se résout-il à faire empoisonner lâchement celui qu'il peut faire périr par le glaive de la justice ? Veut-on se noircir dans la postérité par le titre d'empoisonneur & de parricide, quand on peut si aisément ne se donner que celui d'un Juge sévere ?

Il paraît qu'il résulte de tout ce que j'ai rapporté, que PIERRE fut plus Roi que pere, & qu'il sacrifia son propre fils aux

intérêts d'un fondateur & d'un législateur, & à ceux de sa nation, qui retombait dans l'état dont il l'avait tirée, sans cette sévérité malheureuse. Il est évident qu'il n'immola point son fils à une marâtre, & à l'enfant mâle qu'il avait d'elle, puisqu'il le menaça souvent de le desheriter, avant que *Catherine* lui eût donné ce fils, dont l'enfance infirme était menacée d'une mort prochaine, & qui mourut en effet bientôt après. Si PIERRE avait fait un si grand éclat, uniquement pour complaire à sa femme, il eût été faible, insensé & lâche, & certes il ne l'était pas. Il prévoyait ce qu'il arriverait à ses fondations & à sa nation, si l'on suivait après lui ses vues. Toutes ses entreprises ont été perfectionnées selon ses prédictions ; sa nation est devenue célebre & respectée dans l'Europe, dont elle était auparavant séparée ; & si *Alexis* eût regné, tout aurait été détruit. Enfin quand on considére cette catastrophe, les cœurs sensibles frémissent, & les sévéres approuvent.

Ce grand & terrible événement est encore si frais dans la mémoire des hommes, on en parle si souvent avec étonnement, qu'il est absolument nécessaire d'examiner ce qu'en ont dit les auteurs contemporains. Un de ces écrivains faméliques, qui prennent hardiment le titre d'historien, parle ainsi dans son livre, dédié au Comte de

Bruhl, premier Miniſtre du Roi de Pologne, dont le nom peut donner du poids à ce qu'il avance : *Toute la Ruſſie eſt perſuadée que le* Czarovitz *ne mourut que du poiſon préparé par la main d'une marâtre.* Cette accuſation eſt détruite par l'aveu que fit le Czar au Duc de Holſtein, que la Czarine *Catherine* lui avait conſeillé d'enfermer dans un cloître ſon fils condamné.

A l'égard du poiſon donné depuis par cette Impératrice même à PIERRE ſon époux, ce conte ſe détruit lui-même par le ſeul recit de l'avanture du page & des tablettes. Un homme s'aviſe-t-il d'écrire ſur ſes tablettes : *Il faut que je me reſſouvienne de faire enfermer ma femme ?* Sont-ce là de ces détails qu'on puiſſe oublier, & dont on ſoit obligé de tenir regiſtre ? Si *Catherine* avait empoiſonné ſon beau-fils & ſon mari, elle eût fait d'autres crimes : non-ſeulement on ne lui a jamais reproché aucune cruauté, mais elle ne fut connue que par ſa douceur & par ſon indulgence.

Il eſt néceſſaire à preſent de faire voir ce qui fut la premiere cauſe de la conduite d'*Alexis*, de ſon évaſion, de ſa mort & de celle des complices qui périrent par la main du bourreau. Ce fut l'abus de la Religion, ce furent des prêtres & des moines ; & cette ſource de tant de malheurs eſt aſſez indiquée dans quelques aveux d'*Alexis*,

d'*Alexis*, que nous avons rapportés, & ſur-tout dans cette expreſſion de l'Empereur PIERRE dans une lettre à ſon fils: *Ces longues barbes pourront vous tourner à leur fantaiſie.*

Voici preſque mot à mot comment les mémoires d'un Ambaſſadeur à Pétersbourg expliquent ces paroles. Pluſieurs Eccléſiaſtiques, dit-il, attachés à leur ancienne barbarie, & plus encore à leur autorité qu'ils perdaient à meſure que la nation s'éclairait, languiſſaient après le regne d'*Alexis*, qui leur promettait de les replonger dans cette barbarie ſi chere. De ce nombre était *Dozithée*, Evêque de Roſtou. Il ſuppoſa une révélation de *St. Démétrius*. Ce Saint lui était apparu, & l'avait aſſuré de la part de Dieu, que PIERRE n'avait pas trois mois à vivre, qu'*Eudoxie* renfermée dans le couvent de Suſdal & Religieuſe ſous le nom d'*Héléne*, ainſi que la Princeſſe *Marie*, ſœur du Czar, devait monter ſur le trône, & régner conjointement avec ſon fils *Alexis*. *Eudoxie* & *Marie* eurent la faibleſſe de croire cette impoſture; elles en furent ſi perſuadées, qu'*Héléne* quitta dans ſon couvent l'habit de Religieuſe, reprit le nom d'*Eudoxie*, ſe fit traiter de Majeſté, & fit effacer des prieres publiques le nom de ſa rivale *Catherine*; elle ne parut plus que revêtue des anciens habits de cérémonie, que por-

taient les Czarines. La tréſoriere du couvent ſe déclara contre cette entrepriſe. *Eudoxie* répondit hautement : » PIERRE a » puni les Strellits, qui avaient outragé ſa » mere, mon fils *Alexis* punira quiconque aura inſulté la ſienne. « Elle fit renfermer la tréſoriere dans ſa cellule. Un officier nommé *Etienne Glebo* fut introduit dans le couvent. *Eudoxie* en fit l'inſtrument de ſes deſſeins, & l'attacha à elle par ſes faveurs. *Glebo* répand dans la petite ville de Suſdal & dans les environs, la prédiction de *Dozithée.* Cependant les trois mois s'écoulerent. *Euxodie* reproche à l'Evêque que le Czar eſt encore envie. » Les péchés de mon pere en ſont cauſe, » dit *Dozithée* ; il eſt en Purgatoire, & » il m'en a averti. « Auſſi-tôt *Euxodie* fait dire *mille meſſes des morts* ; *Dozithée* l'aſſure qu'elles operent ; il vient au bout d'un mois lui dire, que ſon pere a déjà la tête hors du Purgatoire ; un mois après le défunt n'en a plus que juſqu'à la ceinture ; enfin il ne tient plus au Purgatoire que par les pieds ; & quand les pieds ſeront dégagés, ce qui eſt le plus difficile, le Czar PIERRE mourra infailliblement.

La Princeſſe *Marie*, perſuadée *par Dozithée*, ſe livra à lui, à condition que le pere du Prophête ſortirait inceſſamment du Purgatoire, & que la prédiction s'accomplirait ; & *Glebo* continua ſon commerce avec l'ancienne Czarine.

Ce fut principalement sur la foi de ces prédictions, que le Czarovitz s'évada, & alla attendre la mort de son pere, dans les pays étrangers. Tout cela fut bientôt découvert. *Dozithée* & *Glebo* furent arrêtés ; les lettres de la Princesse *Marie* à *Dozithée*, & d'*Hélène* à *Glebo*, furent lues en plein Sénat. La Princesse *Marie* fut enfermée à Schlusselbourg ; l'ancienne Czarine transférée dans un autre couvent, où elle fut prisonniere. *Dozithée* & *Glebo*, tous les complices de cette vaine & superstitieuse intrigue, furent appliqués à la question, ainsi que les confidens de l'évasion d'*Alexis*. Son Confesseur, son Gouverneur, son Maréchal de cour moururent tous dans les supplices.

On voit donc à quel prix cher & funeste PIERRE *le Grand* acheta le bonheur qu'il procura à ses peuples ; combien d'obstacles publics & secrets il eut à surmonter, au milieu d'une guerre longue & difficile, des ennemis au-dehors, des rebelles au-dedans, la moitié de sa famille animée contre lui, la plupart des prêtres obstinément déclarés contre ses entreprises, presque toute la nation irritée long-tems contre sa propre félicité, qui ne lui était pas encore sensible ; des préjugés à détruire dans les têtes, le mécontentement à calmer dans les cœurs. Il fallait qu'une génération nouvelle, formée par

ſes ſoins, embraſſât enfin les idées de bonheur & de gloire, que n'avaient pû ſupporter leurs peres.

CHAPITRE ONZIEME.

Travaux & établiſſemens vers l'an 1718 & ſuivans.

PENDANT cette horrible cataſtrophe, il parut bien que PIERRE n'était que le pere de ſa patrie ; & qu'il conſidérait ſa nation comme ſa famille. Les ſuplices dont il avait été obligé de punir la partie de la nation qui vouloit empêcher l'autre d'être heureuſe, étaient des ſacrifices faits au public par une néceſſité douloureuſe.

1718. Ce fut dans cette année 1718, époque de l'exhérédation & de la mort de ſon fils aîné, qu'il procura le plus d'avantage à ſes ſujets, par la police générale, auparavant inconnue, par les manufactures & les fabriques en tout genre, ou établies ou perfectionnées par les branches nouvelles d'un commerce qui commençait à fleurir, & par ces canaux qui joignent les fleuves, les mers & les peuples que la nature a ſéparés. Ce ne ſont pas-là de ces événemens frapans qui charment le commun des lecteurs, de ces intrigues de cour qui amuſent la malignité, de ces grandes révolutions qui intéreſſent la curioſité or-

dinaire des hommes ; mais ce sont les ressorts véritables de la félicité publique, que les yeux philosophiques aiment à considérer.

Il y eut donc un Lieutenant Général de la police de tout l'Empire, établi à Pétersbourg à la tête d'un tribunal, qui veillait au maintien de l'ordre d'un bout de la Russie à l'autre. Le luxe dans les habits, & les jeux de hazard, plus dangereux que le luxe, furent sévérement défendus. On établit des écoles d'Arithmétique déjà ordonnées en 1716 dans toutes les villes de l'Empire. Les maisons pour les orphelins & pour les enfans trouvés déjà commencées, furent achevées, dotées & remplies.

Nous joindrons ici tous les établissemens utiles, auparavant projettés, & finis quelques années après. Toutes les grandes villes furent délivrées de la foule odieuse de ces mendians, qui ne veulent avoir d'autre métier que celui d'importuner ceux qui en ont, & de traîner, aux dépens des autres hommes, une vie misérable & honteuse ; abus trop souffert dans d'autres Etats.

Les riches furent obligés de bâtir à Pétersbourg des maisons régulieres, suivant leur fortune. Ce fut une excellente police, de faire venir sans frais tous les matériaux à Pétersbourg, par toutes les barques & chariots qui revenaient à vuide des provinces voisines.

Les poids & les mesures furent fixés & rendus uniformes, ainsi que les loix. Cette uniformité tant désirée & si inutilement dans des Etats dès long-tems policés, fut établie en Russie sans difficulté & sans murmure ; & nous pensons que parmi nous cet établissement salutaire serait impraticable. Le prix des denrées nécessaires fut réglé ; ces fanaux que *Louis XIV* établit le premier dans Paris, qui ne sont pas même encore connus à Rome, éclairerent pendant la nuit la ville de Pétersbourg : les pompes pour les incendies, les barrieres dans les rues solidement pavées ; tout ce qui regarde la sûreté, la propreté & le bon ordre, les facilités pour le commerce intérieur, les priviléges à donnés des étrangers, & les réglemens qui empêchaient l'abus de ces priviléges ; tout fit prendre à Pétersbourg & à Moscou une face nouvelle.

On perfectionna plus que jamais les fabriques des armes, sur-tout celle que le Czar avait formée à dix milles environ de Pétersbourg ; il en était le premier Intendant ; mille ouvriers y travaillaient souvent sous ses yeux. Il allait donner ses ordres lui-même à tous les entrepreneurs des moulins à grains, à poudre, à scie ; aux directeurs des fabriques de corderies & de voiles, des briqueteries, des ardoises, des manufactures de toiles ; beaucoup d'ouvriers de toute espéce lui arriverent de France :

c'était le fruit de son voyage.

Il établit un tribunal de commerce dont les membres étaient mi-partie nationaux & étrangers, afin que la faveur fût égale pour tous les fabriquans & pour tous les Artistes. Un Français forma une manufacture de très-belles glaces à Pétersbourg, avec les secours du Prince *Menzikoff*. Un autre fit travailler à des tapisseries de haute-lisse sur le modéle de celle des *Gobelins* ; & cette manufacture est encore aujourd'hui très-encouragée. Un troisiéme fit réussir les fileries d'or & d'argent, & le Czar ordonna qu'il ne serait employé par année dans cette manufacture que quatre mille marcs, soit d'argent, soit d'or, afin de n'en point diminuer la masse dans ses Etats.

Il donna trente mille roubles, c'est-à-dire cent cinquante mille livres de France, avec tous les matériaux, & tous les instrumens nécessaires à ceux qui entreprirent les manufactures de draperies & des autres étoffes de laine. Cette liberalité utile le mit en état d'habiller ses troupes de draps faits dans son pays : auparavant on tirait ces draps de Berlin & d'autres pays étrangers.

On fit à Moscou d'aussi belles toiles qu'en Hollande, & à sa mort il y avait déjà à Moscou & à Jaroslau quatorze fabriques de toiles de lin & de chanvre.

On n'aurait certainement pas imaginé autrefois, lorsque la soie était vendue en

Europe au poids de l'or, qu'un jour au-delà du lac Ladoga, sous un climat glacé, & dans des marais inconnus, il s'éléverait une ville opulente & magnifique, dans laquelle la soie de Perse se manufacturerait aussi-bien que dans Ispahan. PIERRE l'entreprit & y réussit. Les mines de fer furent exploitées mieux que jamais; on découvrit quelques mines d'or & d'argent ; & un Conseil des mines fut établi pour constater si les exploitations donneraient plus de profit qu'elles ne couteraient de dépense.

Pour faire fleurir tant de manufactures, tant d'arts différens, tant d'entreprises, ce n'était pas assez de signer des patentes & de nommer des inspecteurs ; il falait dans ces commencemens qu'il vit tout par ses yeux & qu'il travaillât même de ses mains, comme on l'avait vu auparavant construire des vaisseaux, les appareiller & les conduire. Quand il s'agissait de creuser des canaux dans des terres fangeuses & presque impraticables, on le voyait quelquefois se mettre à la tête des travailleurs, fouiller la terre & la transporter lui-même.

Il fit cet année 1718 le plan du canal & des écluses de Ladoga. Il s'agissait de faire communiquer la Néva à une autre riviére navigable, pour amener facilement les marchandises à Pétersbourg, sans faire un grand détour par le lac Ladoga, trop sujet aux tempêtes, & souvent impratica-

ble pour les barques ; il nivela lui-même le terrein ; on conserve encore les Instrumens dont il se servit pour ouvrir la terre, & la voiturer ; cet exemple fut suivi de toute sa Cour, & hâta un ouvrage qu'on regardait comme impossible : il a été achevé après sa mort, car aucune de ses entreprises reconnues possibles n'a été abandonnée.

Le grand canal de Cronstadt, qu'on met aisément à sec, & dans lequel on carene & on radoube les vaisseaux de guerre, fut aussi commencé dans le tems même des procédures contre son fils.

Il bâtit cette même année la Ville neuve de Ladoga. Bientôt il tira ce canal qui joint la mer Caspienne au golfe de Finlande & à l'Océan ; d'abord les eaux de deux riviéres qu'il fit communiquer, reçoivent les barques qui ont remonté le Volga : de ces riviéres on passe par un autre canal dans le lac d'Ilmen ; on entre ensuite dans le canal de Ladoga, d'où les marchandises peuvent être transportées par la grande mer dans toutes les parties du monde.

Occupé de ces travaux qui s'exécutaient sous ses yeux, il portait ses soins jusqu'au Camchatka à l'extrémité de l'Orient, & il fit bâtir deux forts dans ce pays, si longtems inconnu au reste du monde. Cependant des Ingénieurs tirés de son Académie de marine établie en 1715, marchaient

déjà dans tout l'Empire pour lever des cartes exactes, & pour mettre sous les yeux de tous les hommes cette vaste étendue des contrées qu'il avait policées & enrichies.

CHAPITRE DOUZIEME.

DU COMMERCE.

Le commerce extérieur était presque tombé entiérement avant lui ; il le fit renaître. On sait assez que le commerce a changé plusieurs fois son cours dans le monde. La Russie Méridionale était avant *Tamerlan* l'entrepôt de la Grece, & même des Indes ; les Génois étaient les principaux facteurs. Le Tanaïs & le Boristhêne étaient chargés des productions de l'Asie. Mais lorsque *Tamerlan* eut conquis, sur la fin du quatorzieme siécle, la Chersonèse Taurique, appellée depuis la Crimée, lorsque les Turcs furent maîtres d'Azoph, cette grande branche du commerce du monde fut anéantie. PIERRE avait voulu la faire revivre en se rendant maître d'Azoph. La malheureuse campagne du Pruth lui fit perdre cette ville, & avec elle toutes les vues du commerce par la mer noire ; il restait à

s'ouvrir la voie d'un négoce non moins étendu par la mer Caſpienne. Déjà dans le ſeiziéme ſiécle & au commencement du dix-ſeptiéme, les Anglais qui avaient fait naître le commerce à Archangel, l'avaient tenté ſur la mer Caſpienne ; mais toutes ces épreuves furent inutiles.

Nous avons déjà dit que le pere de PIERRE *le Grand* avait fait bâtir un vaiſſeau par un Hollandais pour aller trafiquer d'Aſtracan ſur les côtes de la Perſe : le vaiſſeau fut brûlé par la rebelle *Steinkorazin*. Alors toutes les eſpérances de négocier en droiture avec les Perſans s'évanouirent. Les Arménirens qui ſont les facteurs de cette partie de l'Aſie ; furent reçus par PIERRE *le Grand* dans Aſtracan ; on fut obligé de paſſer par leurs mains, & de leur laiſſer tout l'avantage du commmerce ; c'eſt ainſi que dans l'Inde on en uſe avec les Banians, & que les Turcs, ainſi que beaucoup d'Etats Chrétiens, en uſent encore avec les Juifs ; car ceux qui n'ont qu'une reſſource, ſe rendent toujours très-ſavans dans l'art qui leur eſt néceſſaire : les autres peuples deviennent volontairement tributaires d'un ſçavoir faire qui leur manque.

PIERRE avait déjà remédié à cet inconvénient, en faiſant un traité avec l'Empereur de Perſe, par lequel toute la ſoie qui ne ſerait pas deſtinée aux manufactures Perſanes, ſerait livrée aux Arméniens

d'Astracan, pour être par eux transportée en Russie.

Les troubles de la Perse détruisirent bientôt cet arrangement. Nous verrons comment le Sha, ou Empereur Persan, *Hussein*, persécuté par des rebelles, implora l'assistance de PIERRE, & comment PIERRE après avoir soutenu des guerres si difficiles contre les Turcs & contre les Suédois, alla conquérir trois provinces de Perse; mais il n'est ici question que du commerce.

Du Commerce avec la Chine.

L'entreprise de négocier avec la Chine semblait devoir être la plus avantageuse. Deux Etats immenses qui se touchent, & dont l'un posséde réciproquement ce qui manque à l'autre, paraissaient être tous deux dans l'heureuse nécessité de lier une correspondance utile, sur-tout depuis la paix jurée solemnellement entre l'Empire Russe, & l'Empire Chinoise en l'an 1689, selon notre maniére de compter.

Les premiers fondemens de ce commerce avaient été jettés dès l'année 1653. Il se forma dans Tobol des Compagnies de Sibériens & de familles de Boukarie *établies* en Sibérie. Ces caravanes passérent par les plaines de Kalmoucks, traversérent ensuite les déserts, jusqu'à la Tartarie Chinoise, & firent des profits considérables.

mais les troubles ſurvenus dans le pays des Calmoucks, & les querelles des Ruſſes & des Chinois pour les frontiéres, dérangérent ces entrepriſes.

Après la paix de 1689, il était naturel que les deux nations convinſſent d'un lieu neutre, où les marchandiſes ſeraient portées. Les Siberiens, ainſi que tous les autres peuples, avaient plus beſoin des Chinois que les Chinois n'en avaient d'eux : ainſi on demanda la permiſſion à l'Empereur de la Chine d'envoyer des caravanes à Pekin, & on l'obtint aiſément au commencement du ſiécle où nous ſommes.

Il eſt très-remarquable que l'Empereur *Camhi* avait permis qu'il y eût déja dans un fauxbourg de Pekin une Egliſe Ruſſe, deſſervie par quelques prêtres de Sibérie, aux dépens même du tréſor impérial. *Camhi* avait eu l'indulgence de bâtir cette Egliſe en faveur de pluſieurs familles de la Sibérie Orientale, dont les unes avaient été faites priſonnieres avant la paix de 1680, & les autres étaient des transfuges. Aucune d'elles après la paix de Nipchou, n'avait voulu retourner dans ſa patrie : le climat de Pekin, la douceur des mœurs Chinoiſes, la facilité de ſe procurer une vie commode par un peu de travail, les avaient toutes fixées à la Chine. Leur petite Egliſe Grecque n'était point dangereuſe au repos de l'Empire, comme l'ont été les établiſſemens des Jéſui-

tes. L'Empereur *Camhi* favorisait d'ailleurs la liberté de conscience : cette tolérance fut établie de tout tems dans toute l'Asie, ainsi qu'elle le fut autrefois dans la terre entiére jusqu'au tems de l'Empereur Romain *Théodose Ier*. Ces familles Russes s'étant mêlées depuis aux familles Chinoises, ont abandonné leur Christianisme, mais leur Eglise subsiste encore.

Il fut établi que les caravanes de Sibérie jouiraient toujours de cette Eglise quand elles viendraient aporter des fourures, & d'autres objets de commerce à Pekin : le voyage, le séjour & le retour se faisaient en trois années. Le Prince *Gagarin*, Gouverneur de la *Sibérie*, fut vingt ans à la tête de ce commerce. Les caravanes étaient quelquefois très-nombreuses, & il était difficile de contenir la populace qui composait le plus grand nombre.

On passait sur les terres d'un prêtre Lama, espece de Souverain, qui réside sur la riviére d'Orkon, & qu'on appelle le *Koutoukas* : c'est un Vicaire du grand Lama, qui s'est rendu indépendant, en changeant quelque chose à la religion du pays, dans laquelle l'ancienne opinion Indienne de la mytempsy-cose est l'opinion dominante : on ne peut mieux comparer ce prêtre qu'aux Evêques Luthériens de Lubek & d'Osnabruk, qui ont secoué le joug de l'Evêque de Rome. Ce Prélat Tartare fut

insulté par les Caravanes ; les Chinois le furent aussi. Le commerce fut encore dérangé par cette mauvaise conduite ; & les Chinois menacérent de fermer l'entrée de leur empire à ces caravanes, si on n'arrêtait pas ces désordres. Le commerce avec la Chine était alors très-avantageux aux Russes ; ils raportaient de l'or, de l'argent, & des pierreries. Le plus gros rubis qu'on connaisse dans le monde, fut aporté de la Chine au Prince *Gagarin*, passa depuis dans les mains de *Menzikoff*, & est actuellement un des ornemens de la Couronne Impériale.

Les vexations du Prince *Gagarin* nuisirent beaucoup au commerce qui l'avait enrichi : mais enfin elles le perdirent lui-même : il fut accusé devant la Chambre de justice établie par le Czar, & on lui trancha la tête une année après que le Czarovitz fut condamné, & que la plûpart de ceux qui avaient eu des liaisons avec ce Prince furent exécutés à mort.

En ce tems-là même, l'Empereur *Camhi* se sentant affaiblir, & ayant l'expérience que les Mathématiciens d'Europe étaient plus savans que les Mathématiciens de la Chine, crut que les Médecins d'Europe valaient aussi mieux que les siens ; il fit prier le Czar par les Ambassadeurs qui revenaient de Pekin à Péterbourg, de lui envoyer un Médecin. Il se trouve un Chirurgien Anglais

à Pétersbourg, qui s'offrit à faire ce personnage ; il partit avec un nouvel Ambassadeur & avec *Laurent Lange*, qui a laissé une description de ce voyage. Cette ambassade fut reçue & défrayée avec magnificence. Le Chirurgien Anglais trouva l'Empereur en bonne santé, & passa pour un Médecin très-habile. La caravane qui suivit cette ambassade, gagna beaucoup; mais de nouveaux excès commis par cette caravane même, indisposerent tellement les Chinois, qu'on renvoya *Lange*, alors Résident du Czar auprès de l'Empereur de la Chine, & qu'on renvoya avec lui tous les Marchands de Russie.

L'Empereur *Camhi* mourut ; son fils *Yontchin*, aussi sage, & plus ferme que son pere, celui-là même qui chassa les Jésuites de son Empire, comme le Czar les en avait chassés en 1718, conclut avec PIERRE un traité, par lequel les caravanes Russes ne commerceraient plus que sur les frontieres des deux Empires. Il n'y a que les facteurs dépêchés au nom du Souverain, ou de la Souveraine de la Russie, qui aient la permission d'entrer dans Pekin ; ils y sont logés dans une vaste maison que l'Empereur *Camhi* avait assignée autrefois aux Envoyés de la Corée. Il y a long-tems qu'on n'a fait ni de caravannes ni de facteurs de la Couronne pour la ville de Pekin. Ce commerce est languissant, mais prêt à se ranimer.

Du commerce de Pétersbourg & des autres ports de l'Empire.

On voyait dès-lors plus de deux cens vaisseaux étrangers aborder chaque année à la nouvelle ville Impériale. Ce commerce s'est accru de jour en jour, & a valu plus d'une fois cinq millions (argent de France) à la Couronne. C'était beaucoup plus que l'intérêt des fonds que cet établissement avait coûté. Ce commerce diminua beaucoup celui d'Archangel : & c'est ce que voulait le fondateur, parce qu'Archangel est trop impraticable, trop éloigné de toutes les nations, & que le commerce qui se fait sous les yeux d'un Souverain appliqué est toujours plus avantageux. Celui de la Livonie resta toujours sur le même pied. La Russie en général a trafiqué avec succès ; mille à douze cens vaisseaux tous les ans sont entrés dans ses ports, & PIERRE a sçu joindre l'utilité à la gloire.



CHAPITRE TREIZIEME.

DES LOIX.

ON sait que les bonnes loix sont rares, mais que leur exécution l'est encore davantage. Plus un Etat est vaste & composé de nations diverses, plus il est difficile de les réunir par une même jurisprudence. Le pere du Czar PIERRE avait fait rédiger un Code sous le titre d'*Oulogénie* ; il était même imprimé, mais il s'en fallait beaucoup qu'il pût suffire.

PIERRE avait, dans ses voyages, amassé des matériaux pour rebâtir ce grand édifice qui croulait de toutes parts : il tira des instructions du Dannemark, de la Suede, de l'Angleterre, de l'Allemagne, de la France, & prit de ces différentes nations ce qu'il crut qui convenait à la sienne.

Il avait une cour de Boyards, qui décidait en dernier ressort des affaires contentieuses : le rang & la naissance y donnaient séance, il fallait que la science la donnât : cette Cour fut cassée.

Il créa un Procureur général, auquel il joignit quatre Assesseurs, dans chacun des Gouvernemens de l'Empire : ils furent chargés de veiller à la conduite des Ju-

ges, dont les sentences ressortirent au Sénat qu'il établit : chacun de ces Juges fut pourvu d'un exemplaire de l'*Oulogénie*, avec les additions & les changemens nécessaires, en attendant qu'on pût rédiger un corps complet de loix.

Il défendit à tous ces Juges, sous peine de mort, de recevoir ce que nous appellons *des épices* : elles sont médiocres chez nous mais il serait bon qu'il n'y en eût point. Les grands fraix de notre justice sont les salaires des subalternes, la multiplicité des écritures, & sur-tout cet usage onéreux dans les procédures de composer les lignes de trois mots, & d'accabler ainsi sous un tas immense de papiers les fortunes des citoyens. Le Czar eut soin que les frais fussent médiocres, & la justice prompte. Les Juges, les Greffiers eurent des apointemens du trésor public, & n'acheterent point leurs charges.

Ce fut principalement dans l'année 1718, pendant qu'il instruisait solemnellement le procès de son fils, qu'il fit ces réglemens. La plupart des loix qu'il porta, furent tirées de celles de la Suede, & il ne fit point de difficulté d'admettre dans les tribunaux les prisonniers Suédois instruits de la jurisprudence de leur pays, & qui ayant apris la langue de l'Empire voulurent rester en Russie.

Les causes des particuliers ressortirent au Gouverneur de la province, & à ses Asses-

ſeurs ; enſuite on pouvait en appeller au Sénat ; & ſi quelqu'un après avoir été condamné par le Sénat en appellait au Czar même, il était déclaré digne de mort, en cas que ſon appel fût injuſte : mais pour tempérer la rigueur de cette loi, il créa un maître général des requêtes, qui recevait les placets de tous ceux qui avaient au Sénat où dans les cours inférieures, des affaires ſur leſquelles la loi ne s'était pas encore expliquée.

Enfin il acheva en 1722 ſon nouveau Code, & il défendit ſous peine de mort, à tous les Juges de s'en écarter, & de ſubſtituer leur opinion particuliere à la loi générale Cette ordonnance terrible fut affichée, & l'eſt encore dans tous les tribunaux de l'Empire.

Il créait tout. Il n'y avait pas juſqu'à la ſocieté qui ne fut ſon ouvrage. Il régla les rangs entre les hommes ſuivant leurs emplois, depuis l'Amiral & le Maréchal juſqu'à l'Enſeigne, ſans aucun égard pour la naiſſance.

Ayant toujours dans l'eſprit, & voulant aprendre à ſa nation que des ſervices étaient préférables à des ayeux, les rangs furent auſſi fixés pour les femmes, & quiconque dans une aſſemblée prenait une place qui ne lui était pas aſſignée, payait une amende.

Par un reglement plus utile, tout ſoldat qui devenait officier devenait Gentilhom-

me, & tout Boyard flétri par la Justice devenait roturier.

Après la rédaction de ces loix & de ces réglemens, il arriva que l'augmentation du commerce, l'accroissement des villes & des richesses, la population de l'Empire, les nouvelles entreprises, la création de nouveaux emplois, amenerent nécessairement une multitude d'affaires nouvelles, & de cas imprévus, qui tous étaient la suite des succès mêmes de PIERRE dans la réforme générale de ses Etats.

L'Impératrice *Elisabeth* acheva le corps des Loix que son pere avait commencé; & ces loix se sont ressenties de la douceur de son regne.



CHAPITRE QUATORZIEME.

DE LA RELIGION.

DANS ce tems-là même, PIERRE travaillait plus que jamais à la réforme du Clergé. Il avait aboli le Patriarchat, & cette acte d'autorité ne lui avait pas gagné le cœur des Ecclésiastiques. Il voulait que l'administration Impériale fut toute-puissante, & que l'administration Ecclésiastique fut respectée & obéissante. Son dessein était d'établir un Conseil de Religion toujours subsistant, qui dépendît du Souverain, & qui ne donnât de loix à l'Eglise, que celles qui seraient approuvées par le maître de tout l'Etat, dont l'Eglise fait partie. Il fut aidé dans cette entreprise par un Archevêque de Novogorod, nommé *Théophane Procop*, ou *Procopvitz*, c'est-à-dire, fils de *Procop*.

Ce Prélat était savant & sage ; ses voyages en diverses parties de l'Europe l'avaient instruit des abus qui y regnent : le Czar qui en avait été témoin lui-même, avait dans tous ses établissemens ce grand avantage, de pouvoir, sans contradiction, choisir l'utile, & éviter le dangereux. Il travailla lui-même en 1718 & 1719 avec cet Archevêque. Un Synode perpétuel fut établi, composé

de douze membres, ſoit Evêques, ſoit Archimandrites, tous choiſis par le Souverain. Ce College fut augmenté depuis juſqu'à quatorze.

Les motifs de cet établiſſement furent expliqués par le Czar dans un diſcours préliminaire : le plus remarquable, & le plus grand de ces motifs, eſt « qu'on n'a point à » craindre, ſous l'adminiſtration d'un Colle» ge de Prêtres, les troubles & les ſoulève» mens qui pourraient arriver ſans le gouver» nement d'un ſeul Chef Eccléſiaſtique ; » que le peuple toujours enclin à la ſuperſti» tion, pourrait, en voyant d'un côté un » Chef de l'Etat, & de l'autre un Chef de » l'Egliſe, imaginer qu'il y a en effet deux » puiſſances. Il cite ſur ce point important l'exemple des longues diviſions entre l'Empire & le Sacerdoce qui ont enſanglanté tant de Royaumes.

Il penſait & il diſait publiquement que l'idée des deux puiſſances fondée ſur l'allégorie de deux épées qui ſe trouverent chez les Apôtres, était une idée abſurde.

Le Czar attribua à ce tribunal le droit eccléſiaſtique de régler toute la diſcipline, l'examen des mœurs & de la capacité de ceux qui ſont nommés aux Evêchés par le Souverain, le jugement définitif des cauſes religieuſes dans leſquelles on appellait autrefois au Patriarche, la connaiſſance des revenus des Monaſteres & des diſtributions des aumônes.

Cette assemblée eut le titre de *très-saint Synode*, titre qu'avaient pris les Patriarches. Ainsi le Czar rétablit en effet la dignité Patriarchale, partagée en quatorze membres, mais tous dépendans du Souverain, & tous faisant serment de lui obéir, serment que les Patriarches ne faisoient pas. Les membres de ce sacré Synode assemblés avaient le même rang que les Sénateurs ; mais aussi ils dépendaient du Prince, ainsi que le Sénat.

Cette nouvelle administration, & le nouveau Code Ecclésiastique, ne furent en vigueur, & ne reçurent une forme constante, que quatre ans après, en l'année 1722. Pierre voulut d'abord que le Synode lui présentât ceux qu'il jugerait les plus dignes des Prélatures. L'Empereur choisissait un Evêque, & le Synode le sacrait. Pierre présidait souvent à cette assemblée. Un jour qu'il s'agissait de présenter un Evêque, le Synode remarqua qu'il n'avait encore que des ignorans à présenter au Czar ; *Eh bien*, dit-il, *il n'y a qu'à choisir le plus honnête homme, cela vaudra bien un savant.*

Il est à remarquer que dans l'Eglise Grecque, il n'y a point de ce que nous appellons *Abbés séculiers* : le petit collet n'y est connu que par son ridicule ; mais par un autre abus, (puisqu'il faut que tout soit abus dans le monde) les Prélats sont tirés de l'ordre monastique. Les premiers moi-

nes n'étaient que des féculiers, les uns dévots, les autres fanatiques, qui fe retiraient dans des déferts : ils furent raffemblés enfin pas *S. Bafile*, reçurent de lui une régle, firent des vœux, & furent comptés pour le dernier Ordre de la Hiérarchie, par lequel il faut commencer pour monter aux dignités. C'eft ce qui remplit de moines la Gréce & l'Afie. La Ruffie en était inondée; ils étaient riches, puiffans; & quoique très-ignorans, ils étaient à l'avénement de PIERRE, prefque les feuls qui fuffent écrire : ils en avaient abufé dans les premiers tems, où ils furent fi étonnés, & fi fcandalifés des innovations que faifait PIERRE en tout genre. Il avait été obligé en 1703 de défendre l'encre & les plumes aux moines : il fallait une permiffion expreffe de l'Archimandrite, qui répondait de ceux à qui il la donnait.

PIERRE voulut que cette ordonnance fubfiftât. Il avait voulu d'abord qu'on n'entrât dans l'ordre monaftique qu'à l'âge de cinquante ans, mais c'était trop tard; la vie de l'homme eft trop courte, on n'avait pas le tems de former des Evêques; il régla avec fon Synode, qu'il ferait permis de fe faire moine à trente ans paffés, mais jamais au-deffous : défenfe aux militaires & aux cultivateurs d'entrer jamais dans un couvent, à moins d'un ordre exprès de l'Empereur ou du Synode; jamais un

homme marié ne peut être reçu dans un monaſtere, même après le divorce, à moins que ſa femme ne ſe faſſe auſſi religieuſe de ſon plein conſentement, & qu'ils n'aient point d'enfans. Quiconque eſt au ſervice de l'Etat ne peut ſe faire moine, à moins d'une permiſſion expreſſe. Tout moine doit travailler de ſes mains à quelque métier. Les Religieuſes ne doivent jamais ſortir de leur monaſtere; on leur donne la tonſure à l'âge de cinquante ans, comme aux Diaconeſſes de la primitive Egliſe; & ſi avant d'avoir reçu la tonſure, elles veulent ſe marier, non-ſeulement elles le peuvent, mais on les y exhorte: réglement admirable, dans un pays où la population eſt beaucoup plus néceſſaire que les monaſteres.

PIERRE voulut que ces malheureuſes filles, que Dieu a fait naître pour peupler l'Etat, & qui par une dévotion mal entendue enſéveliſſent dans les cloîtres la race dont elles devaient être meres, fuſſent du moins de quelque utilité à la ſociété qu'elle trahiſſent: il ordonna qu'elles fuſſent toutes employées à des ouvrages de la main, convenables à leur ſexe. L'Impératrice *Catherine* ſe chargea de faire venir des ouvriers du Brabant & de la Hollande; elle les diſtribua dans les monaſteres, & on y fit bientôt des ouvrages dont *Catherine* & les Dames de ſa Cour ſe parerent.

Il n'y a peut-être rien au monde de plus sage que toutes ces institutions ; mais ce qui mérite l'attention de tous les siecles, c'est le réglement que PIERRE porta lui-même, & qu'il adressa au Synode en 1724. Il fut aidé en cela par *Theophane Procopvitz*. L'ancienne institution Ecclésiastique est très-savamment expliquée dans cet écrit ; l'oisiveté monachale y est combattue avec force ; le travail non-seulement recommandé, mais ordonné ; & la principale occupation doit être de servir les pauvres : il ordonne, que les soldats invalides soient répartis dans les couvens ; qu'il y ait des Religieux préposés pour avoir soin d'eux ; que les plus robustes cultivent les terres appartenantes aux couvens : Il ordonne la même chose dans les monasteres des filles ; les plus fortes doivent avoir soin des jardins ; les autres doivent servir les femmes & les filles malades, qu'on améne du voisinage dans le couvent. Il entre dans les plus petits détails de ces différens services. Il destine quelques monasteres de l'un & de l'autre sexe, à recevoir les orphelins, & à les élever.

1724.

Il semble en lisant cette ordonnance de PIERRE *le Grand* du 31 Janvier 1724, qu'elle soit composée à la fois par un Ministre d'Etat, & par un Pere de l'Eglise.

Presque tous les usages de cette Eglise sont différens des nôtres. Dès qu'un hom-

me eſt ſous-diacre parmi nous, le mariage lui eſt interdit; & c'eſt un ſacrilége pour lui de ſervir à peupler ſa patrie. Au contraire, ſi-tôt qu'un homme eſt ordonné ſous-diacre en Ruſſie, on l'oblige de prendre une femme : il devient Prêtre, Archiprêtre : mais pour devenir Evêque, il faut qu'il ſoit veuf & moine.

PIERRE défendit à tous les Curés d'employer plus d'un de leurs enfans au ſervice de leur Egliſe, de peur qu'une famille trop nombreuſe ne tyranniſât la paroiſſe; & il ne leur fut permis d'employer plus d'un de leurs enfans, que quand la paroiſſe le demandait elle-même. On voit que dans les plus petits détails de ces ordonnances eccléſiaſtiques, tout eſt dirigé au bien de l'Etat, & qu'on prend toutes les meſures poſſibles pour que les prêtres ſoient conſidérés, ſans être dangereux, & qu'ils ne ſoient ni avilis, ni puiſſans.

Je trouve dans des mémoires curieux compoſés par un officier fort aimé de PIERRE *le Grand*, qu'un jour on liſait à ce Prince le chapitre du *Spectateur Anglais*, qui contient un parallele entre lui & *Louis XIV* : il dit, après l'avoir écouté, » Je ne crois pas mériter la préférence „ qu'on me donne ſur ce Monarque : „ mais j'ai été aſſez heureux pour lui être „ ſupérieur dans un point eſſentiel; j'ai „ forcé mon Clergé à l'obéiſſance & à la

„ paix, & *Louis XIV* s'est laissé subju-
„ guer par le sien.

Un Prince qui passait les jours au milieu des fatigues de la guerre, & les nuits à rédiger tant de loix, à policer un si vaste Empire, à conduire tant d'immenses travaux dans l'espace de deux mille lieues, avait besoin de délassemens. Les plaisirs ne pouvaient être alors ni aussi nobles, ni aussi délicats qu'ils le sont devenus depuis. Il ne faut pas s'étonner si PIERRE s'amusait à sa fête des Cardinaux, dont nous avons déjà parlé, & quelques autres divertissemens de cette espece; ils furent quelquefois aux dépens de l'Eglise Romaine, pour laquelle il avait une aversion, très-pardonnable à un Prince du rite Grec, qui veut être le maître chez lui. Il donna aussi de pareils spectacles aux dépens des moines de sa patrie, mais des anciens moines qu'il voulait rendre ridicules, tandis qu'il réformait les nouveaux.

Nous avons déjà vu qu'avant qu'il promulguât ses loix Ecclésiastiques, il avait créé Pape un de ses fous, & qu'il avait celébré la fête du Conclave. Ce fou, nommé *Sotof*, était âgé de quatre-vingt-quatre ans. Le Czar imagina de lui faire épouser une veuve de son âge, & de célébrer solemnellement cette nôce; il fit faire l'invitation par quatre bégues; des vieillards décrépits conduisaient la mariée; quatre

des plus gros hommes de Russie servaient de coureurs : la musique était sur un char conduit par des ours, qu'on piquait avec des pointes de fer, & qui par leurs mugissemens formaient une basse digne des airs qu'on jouait sur le chariot. Les mariés furent bénis dans la cathédrale par un prêtre aveugle & sourd, à qui on avait mis des lunettes. La procession, le mariage, le repas des nôces, le deshabillé des mariés, la cérémonie de les mettre au lit, tout fut également convenable à la boufonnerie de ce divertissement.

Une telle fête nous paraît bien bizarre; mais l'est elle plus que nos divertissemens du Carnaval? est-il plus beau de voir cinq cens personnes portant sur le visage des masques hideux, & sur le corps des habits ridicules, sauter toute une nuit dans une salle sans se parler?

Nos anciennes fêtes des fous & de l'âne & de l'Abbé des cornards dans nos Eglises, étaient-elles plus majestueuses, & nos comédies de la *Mere sotte*, montraient-elles plus de génie?



CHAPITRE QUINZIEME.

Des Négociations d'Aland. De la mort de Charles XII, &c. *De la paix de Neustad.*

CES travaux immenses du Czar, ce détail de tout l'Empire Russe, & le malheureux procès du Prince *Alexis*, n'étaient pas les seules affaires qui l'occupassent; il fallait se couvrir au-dehors, en réglant l'intérieur de ses Etats. La guerre continuait toujours avec la Suede, mais mollement, & rallentie par les espérances d'une paix prochaine.

Il est constant que dans l'année 1717, le Cardinal *Albéroni*, premier Ministre de *Philippe V*, Roi d'Espagne, & le Baron de *Goertz*, devenu maître de l'esprit de *Charles XII*, avaient voulu changer la face de l'Europe, en réunissant PIERRE avec *Charles*, en détrônant le Roi d'Angleterre, *George premier*, en rétablissant *Stanislas* en Pologne, tandis qu'*Albéroni* donnerait à *Philippe* son maître la régence de la France. *Goertz* s'était, comme on a vu, ouvert au Czar même. *Albéroni* avait entamé une négociation avec le Prince *Kourakin*, Ambassadeur du Czar à la Haye, par l'Ambassadeur d'Espagne

Baretti Landi, Mantouan, transplanté en Espagne ainsi que le Cardinal.

C'étaient des étrangers qui voulaient tout bouleverser pour des maîtres dont ils n'étaient pas nés sujets, ou plutôt pour eux-mêmes. *Charles XII* donna dans tous ces projets, & le Czar se contenta de les examiner. Il n'avait fait dès l'année 1716 que de faibles efforts contre la Suede, plutôt pour la forcer à acheter la paix par la cession des provinces qu'il avait conquises, pour achever de l'accabler.

Déjà l'activité du Baron de *Goertz* avait obtenu du Czar qu'il envoyât des Plénipotentiaires dans l'Isle d'Aland, pour traiter de cette paix. L'Ecossais *Bruce*, grand Maître d'Artillerie en Russie, & le célébre *Osterman*, qui depuis fut à la tête des affaires, arriverent au congrès, précisément dans le tems qu'on arrêtait le Czarowitz dans Moscou. *Goertz* & *Gillembourg* étaient déjà au congrès de la part de *Charles XII*; tous deux impatiens d'unir ce Prince avec PIERRE, & de se venger du Roi d'Angleterre. Ce qui était étrange, c'est qu'il y avoit un congrès, & point d'armistice. La flotte du Czar croisait toujours sur les côtes de Suede, & faisait des prises : il prétendait par ces hostilités, accélérer la conclusion d'une paix si nécessaire à la Suede, & qui devait être si glorieuse à son vainqueur.

Déjà, malgré les petites hostilités qui duraient encore, toutes les aparences d'une paix prochaine étaient manifestes. Les préliminaires étaient des actions de générosité, qui font plus d'effet que des signatures. Le Czar renvoya sans rançon le Maréchal *Erenchild*, que lui-même avait fait prisonnier, & le Roi de Suede rendit de même les Généraux *Trubekoy* & *Gollovin*, prisonniers en Suede depuis la journée de Narva.

Les négociations avançaient ; tout allait changer dans le Nord. *Goertz*, proposait au Czar l'acquisition du Meklembourg. Le Duc *Charles* qui possédait ce Duché, avait épousé une fille du Czar *Ivan*, frere aîné de PIERRE. La Noblesse de son pays était soulevée contre lui. PIERRE avait une armée dans le Meklembourg, & prenait le parti du Prince qu'il regardait comme son gendre. Le Roi d'Angleterre Electeur de Hanovre se déclarait pour la Noblesse : c'était encore une maniere de mortifier le Roi d'Angleterre, en assurant le Meklembourg à PIERRE, déjà maître de la Livonie, & qui allait devenir plus puissant en Allemagne qu'aucun Electeur. On donnait en équivalent au Duc de Meklembourg, le Duché de Courlande, une partie de la Prusse, aux dépens de la Pologne, à laquelle on rendait le Roi *Stanislas*. Brême & Verden devaient revenir à la Sue-

de ; mais on ne pouvait en dépouiller le Roi *George premier* que par la force des armes. Le projet de *Goertz* était donc, comme on l'a déjà dit, que PIERRE & *Charles XII*, unis non-seulement par la paix, mais par une alliance offensive, envoyassent en Ecosse une armée. *Charles XII* aprés avoir conquis la Norvége, devait descendre en personne dans la Grande Bretagne, & se flattait d'y faire un nouveau Roi, après en avoir fait un en Pologne. Le Cardinal *Albéroni* promettait des subsides à PIERRE & à *Charles* Le Roi *George* en tombant, entraînait probablement dans sa chûte le Régent de France son allié, qui demeurant sans suport, était livré à l'Espagne triompante, & à la France soulevée.

Albéroni & *Goertz* se croyaient sur le point de bouleverser l'Europe d'un bout à l'autre. Une balle de coulevrine, lancée au hazard des bastions de Fridericshal en Norvége, confondit tous ces projets ; *Charles XII* fut tué ; la flotte d'Espagne fut battue par les Anglais, la conjuration fomentée en France, découverte & dissipée ; *Albéroni* chassé d'Espagne, *Goertz* décapité à Stokholm ; & de toute cette ligue terrible, à peine commencée, il ne resta de puissant que le Czar, qui ne s'étant compromis avec personne, donna la loi à tous ses voisins.

Toutes les mesures furent changées en

Suede après la mort de *Charles XII* : il avait été despotique ; & on n'élut sa sœur *Ulrique* Reine, qu'à condition qu'elle renoncerait au despotisme. Il avait voulu s'unir avec le Czar contre l'Angleterre & ses alliés, & le nouveau Gouvernement Suédois s'unit à ces alliés contre le Czar.

Le Congrès d'Aland ne fut pas à la vérité rompu ; mais la Suede liguée avec l'Angleterre, espéra que des flottes Anglaises envoyées dans la Baltique, lui procureraient une paix plus avantageuse. Les troupes Hannovriennes entrerent dans les Etats du Duc de Meklembourg ; mais les troupes du Czar les en chasserent.

Février 1716.

Il entretenait aussi un corps de troupes en Pologne, qui en imposait à la fois aux partisans d'*Auguste*, & à ceux de *Stanislas* ; & à l'égard de la Suede, il tenait une flotte prête, qui devait ou faire une descente sur les côtes, ou forcer le Gouvernement Suédois à ne pas faire languir le Congrès d'Aland. Cette flotte fut composée de douze grands vaisseaux de ligne, de plusieurs du second rang, de frégates, & de galeres : le Czar en était le Vice-Amiral, commandant toujours sous l'Amiral *Apraxin*.

Une escadre de cette flotte se signala d'abord contre une escadre Suédoise, & après un combat opiniâtre, prit un vaisseau & deux frégates. PIERRE qui encourageait par tous les moyens possibles la marine qu'il

avait créé, donna soixante mille livres de notre monnoie aux Officiers de l'escadre, des médailles d'or, & sur tout des marques d'honneur.

Dans ce tems-là même, la flotte Anglaise, sous le commandement de l'Amiral *Norris*, entra dans la mer Baltique, pour favoriser les Suédois. PIERRE eut assez de confiance dans sa nouvelle marine, pour ne se pas laisser imposer par les Anglais; il tint hardiment la mer, & envoya demander à l'Amiral Anglais, s'il venait simplement comme ami des Suédois, ou comme ennemi de la Russie. L'Amiral répondit qu'il n'avait point encore d'ordre positif. PIERRE malgré cette réponse équivoque, ne laissa pas de tenir la mer.

Les Anglais en effet n'étaient venus que dans l'intention de se montrer, & d'engager le Czar par ces démonstrations, à faire aux Suédois des conditions de paix acceptables. L'Amiral *Norris* alla à Copenhague, & les Russes firent quelques descentes en Suede dans le voisinage même de Stokholm; ils ruinerent des forges de cuivre; ils brulerent près de quinze mille maisons, & causerent assez de mal pour faire souhaiter aux Suédois que la paix fût incessamment conclue.

Juillet 1719.

En effet, la nouvelle Reine de Suede pressa le renouvellement des négociations; *Osterman* même fut envoyé à Stokholm; les choses resterent dans cet état pendant toute l'année 1719.

L'année ſuivante, le Prince de Heſſe, mari de la Reine de Suede, devenu Roi de ſon chef, par la ceſſion de ſa femme, commença ſon regne par l'envoi d'un Miniſtre à Pétersbourg, pour hâter cette paix tant déſirée: mais au milieu de ces négociations la guerre durait toujours.

La flotte Anglaiſe ſe joignit à la Suédoiſe, mais ſans commettre encore d'hoſtilités; il n'y avait point de rupture déclarée entre la Ruſſie & l'Angleterre; l'Amiral *Norris* offrait la médiation de ſon Maître, mais il l'offrait à main armée; & cela même arrêtait les négociations. Telle eſt la ſituation des côtes de la Suede, & de celles des nouvelles provinces de Ruſſie ſur la mer Baltique, que l'on peut aiſément inſulter celles de Suede, & que les autres ſont d'un abord très-difficile. Il y parut bien, lorſque l'Amiral *Norris* ayant levé le maſque, fit enfin une deſcente, conjointement avec les Suédois, dans une petite Iſle de l'Eſtonie nommée Narguen, appartenante au Czar: ils brûlerent une cabane; mais les Ruſſes dans le même tems deſcendirent vers Vaſa, brûlerent quarante & un villages & plus de mille maiſons, & cauſerent dans tout le pays un dommage inexprimable. Le Prince *Galitzin* prit quatre frégates Suédoiſes à l'abordage; il ſemblait que l'Amiral Anglais ne fût venu que pour voir de ſes yeux à quel point le Czar avait

Juin 1720.

rendu sa marine redoutable. *Norris* ne fit presque que se montrer à ces mêmes mers sur lesquelles on menait les quatre frégates Suédoises en triomphe au port de Cronslot devant Pétersbourg. Il paraît que les Anglais en firent trop s'ils n'étaient que médiateurs, & trop peu s'ils étaient ennemis.

Novemb. 1720. Enfin, le nouveau Roi de Suede demanda une suspension d'armes ; & n'ayant pû réussir jusqu'alors par les menaces de l'Angleterre, il employa la médiation du Duc d'*Orléans*, Régent de France : ce Prince allié de la Russie & de la Suede, eut l'honneur de la conciliation : il envoya *Campredon* Plénipotentiaire à Pétersbourg, & delà à Stokholm. Le Congrès s'assembla dans Neustadt, petite ville de Finlande ; mais le Czar ne voulut accorder l'armistice que quand on fut sur le point de conclure, & de signer. Il avait une armée en Finlande, prête à subjuguer le reste de cette province ; ses escadres menaçaient continuellement la Suede ; il fallait que la paix ne se fit que suivant ses volontés. On souscrivit enfin à tout ce qu'il voulut : on lui céda à perpétuité tout ce qu'il avait conquis, depuis les frontiéres de la Courlande jusqu'au fond du Golfe de Finlande, & par-delà encore, le long du pays de Kexholm, & cette liziére de la Finlande même, qui se prolonge des environs de Kexholm au Nord : ainsi il resta Souverain reconnu de

Février 1721.

la Livonie, de l'Estonie, de l'Ingrie, de la Carelie, du pays de Vibourg, & des Isles voisines, qui lui assuraient encore la domination de la mer, comme les Isles d'Oesel, de Dago, de Mône, & beaucoup d'autres. Le tout formait une étendue de trois cens lieues communes, sur des largeurs inégales, & composait un grand Royaume, qui était le prix de vingt années de peines.

Cette paix de Neustad fut signée le 10 Septembre 1721 n. st. par son Ministre *Osterman*, & le Général *Bruce*.

10 Sept. 1721.

PIERRE eut d'autant plus de joie, que se voyant délivré de la nécessité d'entretenir de grandes armées vers la Suede, libre d'inquiétude avec l'Angleterre & avec ses voisins, il se voyait en état de se livrer tout entier à la reforme de son Empire, déjà si bien commencée, & à faire fleurir en paix les Arts & le Commerce, introduits par ses soins avec tant de travaux.

Dans les premiers transports de sa joie, il écrivit à ses Plénipotentiaires : » Vous » avez dressé le traité comme si nous l'a» vions rédigé nous-même, & si nous vous » l'avions envoyé pour le faire signer aux » Suédois ; ce glorieux événement sera tou» jours présent à notre mémoire.

Des fêtes de toute espéce signalerent la satisfaction des peuples dans tout l'Empire, & sur-tout à Pétersbourg. Les pompes triomphales que le Czar avait étalées pendant la

guerre n'approchaient pas des réjouiſſances paiſibles, au-devant deſquelles tous les citoyens allaient avec tranſport : cette paix était le plus beau de ſes triomphes ; & ce qui plût bien plus encore que toutes ces fêtes éclatantes, ce fut une rémiſſion entiere pour tous les coupables détenus dans les priſons, & l'abolition de tout ce qu'on devait d'impôts au tréſor du Czar dans toute l'étendue de l'Empire, juſqu'au jour de la publication de la paix. On briſa les chaînes d'une foule de malheureux : les voleurs publics, les aſſaſſins, les criminels de Léze-Majeſté furent ſeuls exceptés.

Ce fut alors que le Sénat & le Synode décernérent à PIERRE les titres de *Grand*, d'*Empereur*, & de *pere de la patrie*. Le Chancelier *Golofkim* porta la parole au nom de tous les ordres de l'Etat dans l'Egliſe Cathédrale ; les Sénateurs criérent enſuite trois fois, *Vive notre Empereur, & notre pere* ; & ces acclamations furent ſuivies de celles du peuple. Les Miniſtres de France, d'Allemagne, de Pologne, de Dannemarck, de Hollande, la félicitérent le même jour, le nommérent de ces titres qu'on venait de lui donner, & reconnurent Empereur celui qu'on avait déjà *déſigné* publiquement par ce titre en *Hollande*, après la bataille de Pultava. Les noms de *Pere*, & de *Grand* étaient des noms glorieux, que perſonne ne pouvait lui diſpu-

ter dans l'Europe ; celui d'*Empereur* n'était qu'un titre honorifique, décerné par l'usage à l'Empereur d'Allemagne, comme Roi titulaire des Romains ; & ces appellations demandent du tems pour être formellement usitées dans les Chancelleries des Cours, où l'étiquette est différente de la gloire. Bientôt après PIERRE fut reconnu Empereur par toute l'Europe excepté par la Pologne, que la discorde divisait toujours, & le Pape, dont le suffrage est devenu fort inutile, depuis que la Cour Romaine a perdu son crédit à mesure que les nations se sont éclairées.



CHAPITRE SEIZIEME.

DES CONQUÊTES EN PERSE.

LA ſituation de la Ruſſie eſt telle, qu'elle a néceſſairement des intérêts à ménager avec tous les peuples qui habitent vers le cinquantieme degré de latitude. Quand elle fut mal gouvernée, elle fut en proie tour à tour aux Tartares, aux Suédois, aux Polonais ; & ſous un Gouvernement ferme & vigoureux, elle fut redoutable à toutes les nations. PIERRE avait commencé ſon regne par un traité avantageux avec la Chine. Il avait à la fois combattu les Suédois & les Turcs : il finit par conduire des armées en Perſe.

La Perſe commençait à tomber dans cet état déplorable où elle eſt encore de nos jours. Qu'on ſe figure la guerre de trente ans dans l'Allemagne, les tems de la Fronde, les tems de la *St. Barthelemi*, & de *Charles VI*, & du Roi *Jean* en France, les guerres civiles d'Angleterre, la longue dévaſtation de la Ruſſie entiére par les Tartares, ou ces mêmes Tartares envahiſſant

la Chine ; on aura quelque idée des fléaux qui ont désolé la Perse.

Il suffit d'un Prince faible & inappliqué, & d'un sujet puissant & entreprenant, pour plonger un Royaume entier dans cet abyme de désastres. Le Sha, ou Sphac, ou Sophi de Perse *Hussein*, descendant du grand Sha *Abas*, était alors sur le trône : il se livrait à la mollesse ; son premier Ministre commit des injustices & des cruautés que la faiblesse d'*Hussein* toléra : voilà la source de quarante ans de carnage.

La Perse, de même que la Turquie, a des provinces différemment gouvernées ; elle a des sujets immédiats, des vassaux, des Princes tributaires, des peuples mêmes à qui la Cour payait un tribut sous le nom de pension ou de subside ; tels étaient, par exemple, les peuples du Daguestan, qui habitent les branches du Mont-Caucase, à l'occident de la Mer Caspienne : ils faisaient autrefois partie de l'ancienne Albanie ; car tous les peuples ont changé leurs noms & leurs limites ; ces peuples s'appellent aujourd'hui les Lesguis ; ce sont des montagnards plutôt sous la protection que sous la domination de la Perse : on leur payait des subsides pour défendre ces frontiéres.

A l'autre extrémité de l'Empire vers les Indes, était le Prince de Candahar, qui commandait à la milice des Aguans. Ce

Prince était un vassal de la Perse, comme les Hospodars de Valachie & de Moldavie sont Vassaux de l'Empire Turc : ce vasselage n'est point héréditaire ; il ressemble parfaitement aux anciens Fiefs établis dans l'Europe par les espéces de Tartares qui bouleversérent l'Empire Romain. La milice des Aguans gouvernée par le Prince de Candahar était celle de ces mêmes Albanois des côtes de la mer Caspienne, voisins du Daguestan, mêlés de Circasses & de Géorgiens, pareils aux anciens Mammelucs qui subjuguérent l'Egypte : on les appella les Aguans par corruption. *Timur*, que nous nommons *Tamerlan*, avait mené cette milice dans l'Inde, & elle resta établie dans cette Province de Candahar, qui tantôt appartint à l'Inde, tantôt à la Perse. C'est par ces Aguans & par ces Lesguis que la révolution commença.

Myr Vets, ou *Mirivitz*, Intendant de la province, préposé uniquement à la levée des tributs, assassina le Prince de Candahar, souleva la milice, & fut maître du Candahar, jusqu'à sa mort arrivée en 1717. Son frere lui succéda paisiblement, en payant un léger tribut à la Porte Persane. Mais le fils de *Mirivitz*, né avec la même ambition que son pere, assassina son oncle, & voulut devenir un conquérant. Ce jeune homme s'appellait *Myr Mahmoud*; mais il ne fut connu en Europe que sous le

nom de ſon pere qui avait commencé la rébellion. *Mahmoud* joignit à ſes Aguans ce qu'il put ramaſſer de Guébres, anciens Perſes diſperſés autrefois par le Galife *Omar*, toujours attachés à la Religion des Mages, ſi floriſſante autrefois ſous *Cyrus*, & toujours ennemis ſecrets des nouveaux Perſans. Enfin il marcha dans le cœur de la Perſe, à la tête de cent mille combattans.

Dans le même tems les Leſguis ou Albanois, à qui le malheur des tems n'avait pas permis qu'on payât leurs ſubſides, deſcendirent en armes de leurs montagnes, de ſorte que l'incendie s'alluma des deux bouts de l'Empire juſqu'à la capitale.

Ces Leſguis ravagérent tout le pays qui s'étend le long du bord occidental de la mer Caſpienne juſqu'à Derbent, ou la porte de fer. Dans cette contrée qu'ils dévaſtérent, eſt la ville de Shamachie, à quinze lieues communes de la mer : on prétend que c'eſt l'ancienne demeure de *Cyrus*, à laquelle les Grecs donnérent le nom de *Cyropolis* ; car nous ne connaiſſons que par les Grecs la poſition & les noms de ce pays, & de même que les Perſans n'eurent jamais de Prince qu'ils appellaſſent *Cyrus*, ils eurent encore moins de ville qui s'appellât *Cyropolis*. C'eſt ainſi que les Juifs, qui ſe mêlérent d'écrire quand ils furent établis dans Alexandrie, imaginérent une

ville de Scithopolis, bâtie, disaient-ils, par les Scithes auprès de la Judée; comme si les Scithes & les anciens Juifs avaient pû donner des noms Grecs à des villes.

Cette ville de Shamachie était opulente. Les Arméniens voisins de cette partie de la Perse y faisaient un commerce immense, & PIERRE venait d'y établir à ses frais une Compagnie de marchands Russes, qui commençait à être florissante. Les Lesguis surprirent la ville, la saccagérent, égorgérent tous les Russes qui trafiquaient sous la protection de *Sha Hussein*, & pillérent leurs magazins; dont on fit monter la perte à près de quatre millions de roubles.

PIERRE envoya demander satisfaction à l'Empereur *Hussein*, qui disputait encore sa Couronne, & au Tyran *Mahmoud* qui l'usurpait. *Hussein* ne put lui rendre justice, & *Mahmoud* ne la voulut pas. PIERRE résolut de faire justice lui-même, & de profiter des désordres de la Perse.

Myr Mahmoud poursuivait toujours en Perse le cours de ses conquêtes. Le Solphi aprenant que l'Empereur de Russie se préparait à entrer dans la mer Caspienne, pour venger le meurtre de ses sujets égorgés dans Shamachie, le pria secrettement, par la voye d'un Arménien, de venir en même-tems au secours de la Perse.

PIERRE méditait depuis long-tems le projet de dominer sur la mer Caspienne par une

puissante marine, & de faire passer par ses États le commerce de la Perse & d'une partie de l'Inde. Il avait fait sonder les profondeurs de cette mer, examiner les côtes & dresser des cartes exactes. Il partit donc pour la Perse le 15 Mai 1722. Son Epouse l'accompagna dans ce voyage comme dans les autres. On descendit le Volga jusqu'à la ville d'Astrakan. De là il courut faire rétablir les canaux qui devaient joindre la mer Caspienne, la mer Baltique & la mer Blanche; ouvrage qui a été achevé en partie sous le regne de son petit-fils.

Pendant qu'il dirigeait ses ouvrages, son infanterie, ses munitions étaient déjà sur la mer Caspienne. Il avait vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille Dragons, quinze mille Cosaques: trois mille matelots manœuvraient & pouvaient servir de soldats dans les descentes. La cavalerie prit le chemin de terre par des deserts où l'eau manque souvent; & quand on a passé ces deserts, il faut franchir les montagnes du Caucase, où trois cens hommes pourraient arrêter une armée; mais dans l'Anarchie où était la Perse, on pouvait tout tenter.

Le Czar vogua environ cent lieues au midi d'Astrakan, jusqu'à la petite ville d'Andréhof. On est étonné de voir le nom d'*André* sur le rivage de la mer d'Hircanie; mais quelques Géorgiens, autrefois espece de Chrétiens avaient bâti cette ville, & les Per-

sans l'avaient fortifiée ; elle fut aisément p
se. De là on s'avança toujours par ter
dans le Daguestan ; on répandit des mai
festes en Persan & en Turc : il était néce
saire de ménager la Porte Ottomane, q
comptait parmi ses sujets, non-seulemer
les Circasses & les Géorgiens voisins de c
pays, mais encore quelques grands vassau
rangés depuis peu sous la protection de l
Turquie.

Entre autres il y en avait un fort puissant
nommé *Mahoud d'Utmich*, qui prenait le
titre de Sultan, & qui osa attaquer les troupes de l'Empereur Russe ; il fut défait entiérement, & la relation porte qu'on fit de son pays *un feu de joie*.

14. Sept. 1722. Bientôt PIERRE arriva à Derbent, que les Persans & les Turcs appellent *Demir-capi*, la porte de fer : elle est ainsi nommée, parce qu'en effet il y avait une porte de fer du côté du midi. C'est une ville longue & étroite, qui se joint par en haut à une branche escarpée du Caucase, & dont les murs sont baignés à l'autre bout par les vagues de la mer qui s'élevent souvent au-dessus d'eux dans les tempêtes. Ces murs pourraient passer pour une merveille de l'antiquité, hauts de quarante pieds & larges de six, *flanqués* de tours quarrées, à cinquante pieds l'une de l'autre : tout cet ouvrage parait d'une seule piece ; il est bâti de grez & de coquillages broyés qui ont servi de mortier, & le

tout

tout forme une masse plus dure que le marbre ; on peut y entrer par mer, mais la ville du côté de terre paraît inexpugnable. Il reste encore les débris d'une ancienne muraille, semblable à celle de la Chine, qu'on avait bâtie dans les tems de la plus haute antiquité ; elle était prolongée des bords de la mer Caspienne à ceux de la mer noire, & c'était probablement un rempart élevé par les anciens Rois de Perse, contre cette foule de Hordes Barbares qui habitaient entre ces deux mers.

La tradition Persane porte, que la ville de Derbent fut en partie réparée & fortifiée par *Alexandre Arrien*, *Quinte-Curce* disent qu'en effet *Alexandre* fit relever cette ville : ils prétendent à la vérité, que ce fut sur les bords du Tanaïs, mais c'est que de leur tems les Grecs donnaient le nom de Taïs au fleuve Cyrus, qui passe auprès de la ville. Il serait contradictoire qu'*Alexandre* eût bâti la porte Caspienne sur un fleuve dont l'embouchure est dans le Pont Euxin.

Il y avait autrefois trois ou quatre autres portes Caspiennes en différens passages, toutes vraisemblablement construites dans la même vue : car tous les peuples qui habitent l'Occident, l'Orient & le Septentrion de cette mer, ont toujours été des Barbares redoutables au reste du Monde ; & c'est delà principalement que sont partis tous ces ef-

ſains de Conquérans qui ont ſubjugué l'Aſie & l'Europe.

Qu'il me ſoit permis de remarquer ici combien les Auteurs ſe ſont plû dans tous les tems à tromper les hommes, & combien ils ont préféré une vaine éloquence à la vérité. *Quinte-Curce* met dans la bouche de je ne ſçais quels Scithes un diſcours admirable, plein de modération & de philoſophie, comme ſi les Tartares de ces climats euſſent été autant de ſages, & comme ſi *Alexandre* n'avait pas été le Général nommé par les Grecs, contre le Roi de Perſe, Seigneur d'une grande partie de la Scithie méridionale & des Indes. Les Rhéteurs qui ont cru imiter *Quinte-Curce*, ſe ſont efforcés de nous faire regarder ces ſauvages du Caucaſe & des deſerts, affamés de rapine & de carnage, comme les hommes du monde les plus juſtes; & ils ont peint *Alexandre* vengeur de la Grece, & vainqueur de celui qui voulait l'aſſervir, comme un brigand qui courait le Monde ſans raiſon & ſans juſtice.

On ne ſonge pas que ces Tartares ne furent jamais que des deſtructeurs, & qu'*Alexandre* bâtit des villes dans leur propre pays; c'eſt en quoi j'oſerais comparer PIERRE *le Grand* à *Alexandre*; auſſi actif, auſſi ami des Arts utiles, plus appliqué à la légiſlation, il voulut changer comme lui le commerce du Monde, & bâtit ou répara autant de villes qu'*Alexandre*.

Le Gouverneur de Derbent à l'approche de l'armée Ruſſe ne voulut point ſoutenir de ſiege, ſoit qu'il crut ne pouvoir ſe défendre, ſoit qu'il préférât la protection de l'Empereur PIERRE à celle du Tyran *Mahmoud*: il apporta les clefs d'argent de la ville & du château : l'armée entra paiſiblement dans Derbent, & alla camper ſur le bord de la mer.

L'uſurpateur *Mahmoud*, déjà maître d'une grande partie de la Perſe, voulut en vain prévenir le Czar & l'empêcher d'entrer dans Derbent. Il excita les Tartares voiſins; il accourut lui-même; mais Derbent était déjà rendu.

PIERRE ne put alors pouſſer plus loin ſes conquêtes. Les bâtimens qui apportaient de nouvelles proviſions, des chevaux, des recrues, avaient péri vers Aſtrakan, & la ſaiſon s'avançait: il retourna à Moſcou & y entra en triomphe : là ſelon ſa coutume, il rendit ſolemnellement compte de ſon expédition au Vice-Czar *Romadanoski*, continuant juſqu'au bout cette ſinguliere comédie, qui ſelon ce qui eſt dit dans ſon éloge prononcée à Paris à l'Académie des Sciences, aurait dû être jouée devant tous les Monarques de la terre.

5. Janv

La Perſe était encore partagée entre *Huſſein* & l'uſurpateur *Mahmoud*. Le premier cherchait à ſe faire un appui de l'Empereur de Ruſſie; le ſecond craignait en lui un ven-

geur qui lui arracherait le fruit de sa rebellion. *Mahmoud* fit ce qu'il put pour soulever la Porte Ottomane contre PIERRE : il envoya une Ambassade à Constantinople ; les Princes du Dagustan, sous la protection du Grand-Seigneur, dépouillés par les armes de la Russie, demanderent vengeance. Le Divan craignit pour la Georgie que les Turcs comptaient au nombre de leurs Etats.

Le Grand-Seigneur fut prêt de déclarer la guerre. La Courde Vienne & celle de Paris l'en empêcherent. L'Empereur d'Allemagne notifia, que si les Turcs attaquaient la Russie, il serait obligé de la défendre. Le Marquis de *Bonac*, Ambassadeur de France à Constantinople, apuya habilement par ses représentations les menaces des Allemands : il fit sentir que c'était même l'intérêt de la Porte, de ne pas souffrir qu'un rebelle usurpateur de la Perse, enseignât à détrôner les Souverains ; que l'Empereur Russe n'avait fait que ce que le Grand-Seigneur auroit dû faire.

Pendant ces négociations délicates, le rebelle *Myr-Mahmoud* s'était avancé aux portes de Derbent : il ravagea les pays voisins, afin que les Russes n'eussent pas de quoi subsister. La partie de l'ancienne Hyrcanie, aujourd'hui Guilan, fut saccagée, & ces peuples désespérés se mirent d'eux-mêmes sous la protection des Russes qu'ils regarderent comme leurs libérateurs.

Ils suivaient en cela l'exemple du Sophi

même. Ce malheureux Monarque avait envoyé un Ambassadeur à PIERRE *le Grand*, pour implorer solemnellement son secours. A peine cet Ambassadeur fut-il en route, que le rebelle *Myr Mahmoud* se saisit d'Ispahan & de la personne de son maître.

Le fils du Sophi détrôné, & prisonnier, nommé *Thamaseb*, échapa au Tyran, rassembla quelques troupes, & combattit l'usurpateur. Il ne fut pas moins ardent que son pere à presser PIERRE *le Grand* de le protéger, & envoya à l'Ambassadeur les mêmes instructions que *Sha Hussein* avait données.

Cet Ambassadeur Persan, nommé *Ismaël-beg*, n'était pas encore arrivé, & sa négociation avait déjà réussi. Il sçut en abordant à Astrakan que le Général *Matuskin* allait partir avec de nouvelles troupes pour renforcer l'armée du Daguestan. On n'avait point encore pris la ville de Baku ou Bachu, qui donne à la mer Caspienne le nom de mer de *Bachu* chez les Persans. Il donna au Général Russe une lettre pour les habitans, par laquelle il les exhortait au nom de son maître à se soumettre à l'Empereur de Russie. L'Ambassadeur continua sa route pour Pétersbourg, & le Général *Matuskin* alla mettre le siége devant la ville de Bachu. L'Ambassadeur Persan arriva à sa Cour en même-tems que la nouvelle de la prise de la ville.

Août 1723.

Cette ville est près de Shamachie, où les facteurs Russes avaient été égorgés; elle

n'eſt pas ſi peuplée & ſi opulente que Shamachie, mais elle eſt renommée pour le Naphte qu'elle fournit à toute la Perſe. Jamais traité ne fut plutôt conclu que celui d'*Iſmaël-beg*. L'Empereur PIERRE pour venger la mort de ſes ſujets, & pour ſecourir le Sophi *Thamaſeb* contre l'uſurpateur promettait de marcher en Perſe avec des armées ; & le nouveau Sophi lui cédait non-ſeulement les villes de Baçhu & de Derbent, mais les Provinces de Guilain, de Mazanderan, & d'Aſterabath.

Septem. 1723.

Le Guilan eſt, comme nous l'avons déjà dit, l'Hircanie méridionale ; le Mazanderan qui la touche, eſt le pays des Mardes ; Aſterabat joint le Mazanderan ; & c'étaient les trois provinces principales des anciens Rois Mèdes ; de ſorte que PIERRE ſe voyait maître, par ſes armes & par les traités, du premier royaume de *Cyrus*.

Il n'eſt pas inutile de dire que dans les articles de cette convention, on régla le prix des denrées qu'on devait fournir à l'armée. Un chameau ne devait couter que ſoixante francs de notre monnoie (douze roubles :) la livre de pain ne revenait pas à cinq liards, la livre de bœuf à peu près à ſix : ce prix était une preuve évidente de l'abondance qu'on voyait en ces pays, des vrais biens qui ſont ceux de la terre, & de la diſette de l'argent qui n'eſt qu'un bien de convention.

Tel était le fort miférable de la Perfe, que le malheureux Sophi *Thamafeb*, errant dans fon Royaume, pourfuivi par le rebelle *Mahmoud*, affaffin de fon pere & de fes freres, était obligé de conjurer à la fois la Ruffie & la Turquie, de vouloir bien prendre une partie de fes Etats, pour lui conferver l'autre.

L'Empereur PIERRE, le Sultan *Achmet trois*, & le Sophi *Thamafeb*, convinrent donc que la Ruffie garderait les trois provinces dont nous venons de parler, & que la Porte Ottomane aurait Casbin, Tauris, Erivan, outre ce qu'elle prenait alors fur l'ufurpateur de la Perfe. Ainfi ce beau Royaume était à la fois démembré par les Ruffes, par les Turcs, & par les Perfans mêmes.

L'Empereur PIERRE régna ainfi jufqu'à fa mort du fond de la mer Baltique par-delà les bornes méridionales de la mer Cafpienne. La Perfe continua d'être la proie des révolutions & des ravages. Les Perfans auparavant riches & polis furent plongés dans la mifere & dans la barbarie, tandis que la Ruffie parvint de la pauvreté & de la groffiéreté à l'opulence & à la politeffe. Un feul homme, parce qu'il avait un génie actif & ferme, éleva fa patrie; & un feul homme, parce qu'il était faible & indolent, fit tomber la fienne.

Nous fommes encore très-mal informés du détail de toutes les calamités qui ont dé-

ſolé la Perſe ſi long-tems ; on a prétendu que le malheureux *Sha Huſſein* fut aſſez lâche pour mettre lui-même ſa mitre Perſanne, ce que nous appellons la Couronne, ſur la tête de l'uſurpateur *Mahmoud.* On dit que ce *Mahmoud* tomba enſuite en démence ; ainſi un imbécile & un fou décidérent du ſort de tant de milliers d'hommes. On ajoute que *Mahmoud* tua de ſa main dans un accès de folie, tous les fils & les neveux du Sha *Huſſein*, au nombre de cent, qu'il ſe fit réciter l'Evangile de *Saint Jean* ſur la tête, pour ſe purifier & pour ſe guérir. Ces contes Perſans ont été débités par nos moines, & imprimés à Paris.

Ce Tyran, qui avait aſſaſſiné ſon oncle, fut enfin aſſaſſiné à ſon tour par ſon neveu *Eshreff*, qui fut auſſi cruel & auſſi tyran que *Mahmoud.*

Le Sha *Thamaſeb* implora toujours l'aſſiſtance da la Ruſſie. C'eſt ce même *Thamaſeb*, ou *Thamas*, ſecouru depuis, & rétabli par le célébre *Kouli-Kan*, & enſuite détrôné par *Kouli-Kan* même.

Ces révolutions & les guerres que la Ruſſie, eut enſuite à ſoutenir contre les Turcs dont elle fut victorieuſe, l'évacuation des trois provinces de Perſe, qui coutaient à la Ruſſie beaucoup plus qu'elles ne rendaient, ne ſont pas des événemens qui concernent PIERRE *le Grand ;* ils n'arrivérent que pluſieurs années après ſa mort ;

il suffit de dire qu'il finit sa carriere militaire par ajouter trois provinces à son Empire du côté de la Perse, lorsqu'il venait d'en ajouter trois autres vers les frontieres de la Suéde.

CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

Couronnement & Sacre de l'Impératrice Catherine Iere. *Mort de* PIERRE le Grand.

PIERRE, au retour de son expédition de Perse, se vit plus que jamais l'arbitre du Nord. Il se déclara le protecteur de la famille de ce même *Charles XII*, dont il avait été dix-huit ans l'ennemi. Il fit venir à la Cour le Duc de Holstein, neveu de ce Monarque ; il lui destina sa fille aînée, & se prépara dès-lors à soutenir ses droits sur le Duché de Holstein-Slesvik ; il s'y engagea même dans un traité d'alliance qu'il conclut avec la Suéde. Fevrier 1724.

Il continuait les travaux commencés dans toute l'étendue de ses Etats, jusqu'au fond du Kamshatka ; & pour mieux diriger ces travaux, il établissait à Pétersbourg son Académie des Sciences. Les arts florissaient de tous côtés ; les manufactures étaient encouragées, la marine augmentée, les ar- Fevrier 1724.

mées bien entretenues, les loix obſervées : il jouiſſait en paix de ſa gloire ; il voulut la partager d'une maniere nouvelle, avec celle qui en réparant le malheur de la campagne du Pruth, avait, diſait-il, contribué à cette gloire même.

18 Mai 1724. Ce fut à Moſcou qu'il fit couronner & ſacrer ſa femme *Catherine*, en préſence de la Ducheſſe de Courlande, fille de ſon frere aîné, & du Duc de Holſtein qu'il allait faire ſon gendre. La déclaration qu'il publia mérite attention ; on y rapelle l'uſage de pluſieurs Rois Chrétiens, de faire couronner leurs épouſes ; on y rapelle les exemples des Empereurs, *Baſilide*, *Juſtinien*, *Héraclius*, & *Léon* le philoſophe. L'Empereur y ſpécifie les ſervices rendus à l'Etat par *Catherine*, & ſur-tout dans la guerre contre les Turcs, lorſque ſon armée réduite, dit-il, à vingt-deux mille hommes, en avait plus de deux cens mille à combattre. Il n'était point dit dans cette ordonnance que l'Impératrice dût régner après lui ; mais il y préparait les eſprits par cette cérémonie inuſitée dans ſes états.

Ce qui pouvait peut-être encore faire regarder *Catherine*, comme deſtinée à poſſéder le trône après ſon époux, c'eſt que lui-même marcha devant elle à pied le jour du couronnement, en qualité de Capitaine d'une nouvelle Compagnie qu'il créa, ſous le nom de *Chevaliers de l'Impératrice*.

Quand on fut arrivé à l'Eglise, PIERRE lui posa la Couronne sur la tête ; elle voulut lui embrasser les genoux, il l'en empêcha ; & au sortir de la cathédrale, il fit porter le sceptre & le globe devant elle. La fête fut digne en tout d'un Empereur. PIERRE étalait dans les occasions d'éclat autant de magnificence qu'il mettait de simplicité dans sa vie privée.

Ayant couronné sa femme, il se résolut enfin à donner sa fille aînée *Anne Pétrona* au Duc de Holstein. Cette Princesse avait beaucoup de traits de son pere ; elle était d'une taille majestueuse & d'une grande beauté. On la fiança au Duc de Holstein, mais sans grand appareil. PIERRE sentait déjà sa santé très-altérée, & un chagrin domestique, qui peut-être aigrit encore le mal dont il mourut, rendit ces derniers tems de sa vie peu convenable à la pompe des fêtes.

24 Nov. 1724.

Catherine avait un jeune chambellan, nommé *Moens de la Croix*, né en Russie, d'une famille Flamande : il était d'une figure distinguée ; sa sœur, madame de *Balc* était dame d'atour de l'Impératrice ; tous deux gouvernaient sa maison. On les accusa l'un & l'autre auprès de l'Empereur : ils furent mis en prison, & on leur fit leur procès pour avoir reçu des présens. Il avait été défendu dès l'an 1714, à tout homme en place d'en recevoir, sous peine d'infa-

Mémoires du Comte de Bassevitz.

mie & de mort; & cette défense avait été plusieurs fois renouvellée.

Le frere & la sœur furent convaincus : tous ceux qui avaient ou acheté, ou récompensé leurs services, furent nommés dans la sentence, excepté le Duc de Holstein, & son Ministre le Comte de *Bassevitz* : il est vraisemblable même, que des présens faits par ce Prince à ceux qui avaient contribué à faire réussir son mariage, ne furent pas regardés comme une chose criminelle.

Moens fut condamné à perdre la tête, & sa sœur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette Dame, l'un Chambellan, & l'autre Page, furent dégradés & envoyés en qualité de simples soldats dans l'armée de Perse.

Ces sévérités qui révoltent nos mœurs étaient peut-être nécessaires dans un pays où le maintien des loix semblait exiger une rigueur effrayante. L'Impératrice demanda la grace de sa Dame d'atours, & son mari irrité la refusa. Il cassa dans sa colere une glace de Venise, & dit à sa femme : » Tu » vois qu'il ne faut qu'un coup de ma main » pour faire rentrer cette glace dans la » poussiere dont elle est sortie «. *Catherine* le regarda avec une douleur attendrissante, & lui dit : » Hé bien, vous avez cassé ce » qui faisait l'ornement de votre palais,

» croyez-vous qu'il en devienne plus » beau « ? Ces paroles appaiserent l'Empereur ; mais toute la grace que sa femme put obtenir de lui, fut que sa Dame d'atours ne recevrait que cinq coups de knout au lieu de onze.

Je ne rapporterais pas ce fait s'il n'était attesté par un Ministre, témoin oculaire, qui lui-même, ayant fait des présens au frere & à la sœur, fut peut-être une des principales causes de leur malheur. Ce fut cette avanture qui enhardit ceux qui jugent de tout avec malignité, à débiter que *Catherine* hâta les jours d'un mari qui lui inspirait plus de crainte par sa colere, que de reconnaissance par ses bienfaits.

On se confirma dans ces soupçons cruels par l'empressement qu'eut *Catherine* de rappeller sa dame d'atours immédiatement après la mort de son époux, & de lui donner toute sa faveur. Le devoir d'un Historien est de rapporter ces bruits publics qui ont éclaté dans tous les tems & dans tous les états à la mort des Princes enlevés par une mort prématurée, comme si la nature ne suffisait pas à nous détruire ; mais le même devoir exige qu'on fasse voir combien ces bruits étaient téméraires & injustes.

Il y a une distance immense entre le mécontentement passager que peut causer un mari sévére, & la résolution désespérée

d'empoisonner un époux & un maître, auquel on doit tout. Le danger d'une telle entreprise eût été aussi grand que le crime. Il y avait alors un grand parti contre *Catherine*, en faveur du fils de l'infortuné Czarovitz. Cependant, ni cette faction, ni aucun homme de la Cour ne soupçonnerent *Catherine*, & les bruits vagues qui coururent ne furent que l'opinion de quelques étrangers mal instruits, qui se livrerent sans aucune raison à ce plaisir malheureux de supposer de grands crime à ceux qu'on croit intéressés à les commettre. Cet intérêt même était fort douteux dans *Catherine* ; il n'était pas sûr qu'elle dût succéder ; elle avait été couronnée, mais seulement en qualité d'épouse du Souverain, & non comme devant être Souveraine après lui.

La déclaration de PIERRE n'avait ordonné cet appareil que comme une cérémonie, & non comme un droit de régner : elle rappellait les exemples des Empereurs Romains qui avaient fait couronner leurs épouses, & aucune d'elles ne fut maîtresse de l'Empire. Enfin, dans le tems même de la maladie de PIERRE, plusieurs crurent que la Princesse *Anne Pétrôna* lui succéderait, conjointement avec le Duc de Holstein son époux, ou que l'Empereur nommerait son petit-fils pour son successeur : ainsi, bien loin que *Cathe-*

rine eût intérêt à la mort de l'Empereur, elle avait besoin de sa conservation.

Il était constant que PIERRE était attaqué depuis long-tems d'un abscès & d'une rétention d'urine, qui lui causait des douleurs aiguës. Les eaux minérales d'Olonitz, & d'autres qu'il mit en usage, ne furent que d'inutiles secours : on le vit s'affaiblir sensiblement depuis le commencement de l'année 1724. Ses travaux, dont il ne se relâcha jamais, augmenterent son mal, & hâterent sa fin : son état parut bientôt mortel ; il ressentit des chaleurs brûlantes qui le jettaient dans un délire presque continuel : il voulut écrire dans un moment d'intervalle que lui laisserent ses douleurs, mais sa main ne forma que des caracteres illisibles, dont on ne put déchifrer que ces mots en Russe ; *Rendez tout à...*

Janvier 1725.

Mémoires mss. du Comte de *Bassevitz*.

Il cria qu'on fit venir la Princesse *Anne Pétrôna*, à laquelle il voulait dicter ; mais lorsqu'elle parut devant son lit, il avait déjà perdu la parole, & il tomba dans une agonie qui dura seize heures. L'Impératrice *Catherine* n'avait pas quitté son chevet depuis trois nuits : il mourut enfin entre ses bras le 28 Janvier, vers les quatre heures du matin.

28 Janv. 1752. Mort de PIERRE le Grand.

On porta son corps dans la grande salle du palais, suivi de toute la famille Impériale, du Sénat, de toutes les personnes

de la premiere diſtinction & d'une foule de peuple : il fut expoſé ſur un lit de parade, & tout le monde eut la liberté de l'approcher, & de lui baiſer la main, juſqu'au jour de ſon enterrement qui ſe fit le $\frac{10}{21}$ Mars 1725.

On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé ſon épouſe *Catherine* héritiere de l'Empire par ſon teſtament ; mais la vérité eſt qu'il n'avait point fait de teſtament, ou que du moins il n'en a jamais paru ; négligence bien étonnante dans un légiſlateur, & qui prouve qu'il n'avait pas cru ſa maladie mortelle.

On ne ſavait point à l'heure de ſa mort qui remplirait ſon trône ; il laiſſait *Pierre* ſon petit-fils, né de l'infortuné *Alexis* ; il laiſſait ſa fille aînée la Ducheſſe de Holſtein. Il y avait une faction conſidérable en faveur du jeune PIERRE. Le Prince *Menzikoff*, lié avec l'Impératrice *Catherine* dans tous les tems, prévint tous les partis & tous les deſſeins. PIERRE était prêt d'expirer, quand *Menzikoff* fit paſſer l'Impératrice dans une ſalle où leurs amis étaient déjà aſſemblés ; on fait tranſporter le tréſor à la fortereſſe, on s'aſſure des gardes ; le Prince *Menzikoff* gagna l'Archevêque de Novogorod ; *Catherine* tint avec eux, & avec un ſecrétaire de confiance nommé *Macarof*, un Conſeil ſecret, où aſſiſta le Miniſtre du Duc de Holſtein.

L'Impératrice, au fortir de ce Confeil, revint auprès de fon époux mourant, qui rendit les derniers foupirs entre fes bras. Auffi-tôt les Sénateurs, les Officiers Généraux accoururent au palais ; l'Impératrice les harangua, *Menzikoff* répondit en leur nom ; on délibéra pour la forme hors de la préfence de l'Impératrice. L'Archevêque de Plefcou *Théophane*, déclara que l'Empereur avait dit la veille du couronnement de *Catherine*, qu'il ne la couronnait que pour la faire régner après lui ; toute l'affemblée figna la proclamation, & *Catherine* fuccéda à fon époux le jour même de fa mort.

PIERRE *le Grand* fut regretté en Ruffie de tous ceux qu'il avait formés, & la génération qui fuivit celle des partifans des anciennes mœurs, le regarda bientôt comme fon pere. Quand les étrangers ont vu que tous fes établiffemens étaient durables, ils ont eu pour lui une admiration conftante, & ils ont avoué qu'il avait été infpiré plutôt par une fageffe extraordinaire, que par l'envie de faire des chofes étonnantes. L'Europe a reconnu qu'il avait aimé la gloire, mais qu'il l'avait mife à faire du bien, que fes défauts n'avaient jamais affaibli fes grandes qualités, qu'en lui l'homme eut fes taches, & que le Monarque fut toujours grand ; il a forcé la nature en tout, dans fes fujets, dans lui-même, &

ſur la terre & ſur les eaux : mais il l'a forcé pour l'embellir. Les arts qu'il a tranſplantés de ſes mains dans des pays dont pluſieurs alors étaient ſauvages, ont en fructifiant rendu témoignage à ſon génie, & éternisé ſa mémoire ; ils paraiſſent aujourd'hui originaires des pays mêmes où il les a portés. Loix, police, politique, diſcipline militaire, marine, commerce, manufactures, ſciences, beaux arts, tout s'eſt perfectionné ſelon ſes vues ; & par une ſingularité dont il n'eſt point d'exemple, ce ſont quatre femmes montées après lui ſucceſſivement ſur le trône, qui ont maintenu tout ce qu'il acheva, & ont perfectionné tout ce qu'il entreprit.

Le Palais a eu des révolutions après ſa mort, l'Etat n'en a éprouvé aucune. La ſplendeur de cet Empire s'eſt augmentée ſous *Catherine premiere* ; il a triomphé des Turcs & des Suédois ſous *Anne Pétrona* ; il a conquis ſous *Eliſabeth* la Pruſſe, & une partie de la Poméranie, il a joui d'abord de la paix, & il a vu fleurir les arts ſous *Catherine ſeconde*.

C'eſt aux hiſtoriens nationaux d'entrer dans tous les détails des fondations, des loix, des guerres & des entrepriſes de PIERRE *le Grand* ; ils encourageront leurs compatriotes, en célébrant tous ceux qui ont aidé ce Monarque dans ſes travaux guerriers & politiques. Il ſuffit à un étran-

ger, amateur desintéressé du mérite, d'avoir essayé de montrer ce que fut le grand homme qui apprit de *Charles XII.* à le vaincre, qui sortit deux fois de ses Etats pour les mieux gouverner, qui travailla de ses mains à presque tous les arts nécessaires pour en donner l'exemple à son peuple, & qui fut le fondateur & le pere de son Empire.

Les Souverains des Etats depuis long-tems policés se diront à eux-mêmes. » Si dans » les climats glacés de l'ancienne Scithie, » un homme aidé de son seul génie a fait » de si grandes choses, que devons-nous » faire dans des Royaumes où les travaux » accumulés de plusieurs siécles nous ont » rendu tout facile.

FIN.

PIECES ORIGINALES

Selon les traductions faites alors par l'ordre de PIERRE Ier.

CONDAMNATION D'ALEXIS.

Le 24 Juin 1718.

EN vertu de l'ordonnance expresse, émanée de sa Majesté Czarienne, & signée de sa propre main le 13 Juin dernier, pour le jugement du Czarewitz *Alexis Pétrowitz*, sur ses transgressions, & ses crimes contre son Pere & son Seigneur, les soussignés *Ministres*, *Sénateurs*, *Etats Ministres & Civil*, après s'être assemblés plusieurs fois dans la chambre de la Régence du Sénat à *Pétersbourg*, ayant oui plus d'une fois la lecture qui a été faite des originaux & des extraits des témoignages qui ont été rendus contre lui, comme aussi des lettres d'exhortation de Sa Majesté Czarienne au Czarewitz, & des réponses qu'il y a faites, écrites de sa propre main, & des autres actes appartenant au procès, de même que des informations criminelles, & des

confeſſions & des déclarations du Czare-witz, tant écrites de ſa propre main, que faites de bouche à ſon Seigneur & Pere, & devant les ſouſſignés établis par l'autorité de Sa Majeſté Czarienne, à l'effet du préſent jugement : ils ont déclaré & reconnu, que, quoique ſelon les droits de l'Empire Ruſſien, il n'ait jamais appartenu à eux, étant ſujets naturels de la domination ſouveraine de Sa Majeſté Czarienne, de prendre connaiſſance d'une affaire de cette nature, qui ſelon ſon importance, dépend uniquement de la volonté abſolue du Souverain, dont le pouvoir ne dépend que de Dieu ſeul, & n'eſt point limité par aucune loi : ſe ſoumettant pourtant à ladite ordonnance de Sa Majeſté Czarienne leur Souverain, qui leur donne cette liberté, & après de mures réflexions, & en conſcience chrétienne, ſans crainte, ni flatterie, & ſans avoir égard à la perſonne, n'ayant devant les yeux que les loix divines applicables au cas préſent, tant de l'ancien que du nouveau Teſtament, les ſaintes Ecritures de l'Evangile & des Apôtres, comme auſſi les canons & les régles des conciles, l'autorité des ſaints Peres, & des Docteurs de l'Egliſe ; prenant auſſi des lumiéres des conſidérations des Archevêques & du Clergé aſſemblés à *Pétersbourg* par ordre de Sa Majeſté Czarienne, leſquelles ſont tranſcrites ci-deſſus, & ſe conformant aux loix de tou-

te la Russie, & en particulier aux constitutions de cet Empire, aux loix militaires, & aux statuts qui sont conformes aux loix de beaucoup d'autres Etats, sur-tout à celles des anciens Empereurs Romains & Grecs, & d'autres Princes Chrétiens. Les soussignés ayant été aux avis sont convenus unanimement, sans contradiction, & ils ont prononcé que le Czarewitz *Alexis Petrowitz est digne de mort* pour ses crimes susdits, & pour ses transgressions capitales contre son Souverain & son Pere, étant fils & sujet de Sa Majesté Czarienne; ensorte que, quoique Sa Majesté Czarienne ait promis au Czarewitz, par la lettre qu'il lui a envoyée par Monsieur *Tolstoy* Conseiller privé, & par le Capitaine *Romanzoff*, datée de *Spua* le 10 Juillet 1717, de lui pardonner son évasion, s'il retournait de son bon gré & volontairement, ainsi que le Czarewitz même l'a avoué avec remerciment dans sa réponse à cette lettre, écrite de Naples le 4 Octobre 1717, où il a marqué qu'il remerciait Sa Majesté Czarienne pour le pardon qui lui était donné seulement pour son évasion volontaire, il s'en est rendu indigne depuis par ses oppositions aux volontés de son Pere & par ses autres transgressions qu'il a renouvellées & continuées, comme il est amplement déduit dans le Manifeste, publié par Sa Majesté Czarienne, le 3 Fevrier de la présente année,

& parce qu'entr'autres choses il n'est pas retourné de son bon gré.

Et quoique Sa Majesté Czarienne à l'arrivée du Czarewitz à Moscou, avec son écrit de confession de ses crimes, & où il en demandait pardon, eût pitié de lui, comme il est naturel à un pere d'en avoir de son fils, & qu'à l'audience qu'elle lui donna dans la salle du château le même jour trois de Février, elle lui promit le pardon de toutes ses transgressions ; Sa Majesté Czarienne ne lui fit cette promesse qu'avec cette condition expresse qu'elle exprima en presence de tout le monde, savoir, que lui Czarewitz, déclarerait sans aucune restriction ni réserve, tout ce qu'il avait commis & tramé jusqu'à ce jour-là contre Sa Majesté Czarienne, & qu'il découvrirait toutes les personnes qui lui ont donné des conseils, ses complices, & généralement tous ceux qui ont sû quelques choses de ses desseins & de ses menées ; mais que s'il celait quelqu'un, ou quelque chose, le pardon serait nul & demeurerait révoqué ; ce que le Czarewitz reçut alors & accepta, au moins en apparence, avec des larmes de reconnaissance, & il promit par serment de déclarer tout sans réserve. En confirmation de quoi il baisa la sainte Croix & les saintes Ecritures dans l'église cathédrale.

Sa Majesté Czarienne lui confirma aussi

la même chose de sa propre main le lendemain, dans les articles d'interrogatoire insérés ci-dessus, qu'elle lui fit donner, ayant écrit à leur tête ce qui suit.

Comme vous avez reçu hier votre pardon, à condition que vous déclareriez toutes les circonstances de votre évasion, & ce qui y a du rapport; mais que si vous céliez quelques choses, vous seriez privé de la vie; & comme vous avez déjà fait de bouche quelque déclaration, vous devez pour une plus ample satisfaction, & pour votre décharge, les mettre par écrit selon les points marqués ci-dessous.

Et à la conclusion, il était encore écrit de la main de Sa Majesté Czarienne dans le septieme article.

Déclarez tout ce qui a du raport à cette affaire, quand même cela ne serait point spécifié ici, & purgez-vous comme dans la sainte confession; mais si vous cachez ou célez quelque chose qui se découvre dans la suite, ne m'imputez rien. Car il vous a été déclaré hier devant tout le monde, qu'en ce cas-là le pardon que vous avez reçu sera nul & révoqué.

Nonobstant cela, le Czarewitz a parlé dans ses réponses & dans ses confessions, sans aucune sincérité; il a célé & caché non-seulement beaucoup de personnes, mais aussi des affaires capitales, & ses transgressions, & en particulier ses desseins de rebellion

rebellion contre ſon Pere & ſon Seigneur, & ſes mauvaiſes pratiques qu'il a tramées & entretenues long-tems pour tâcher d'uſurper le Trône de ſon Pere, même de ſon vivant, par différentes mauvaiſes voies, & ſous de méchans prétextes, fondant ſon eſpérance & les ſouhaits qu'il faiſait de la mort de ſon Pere & ſon Seigneur, ſur la déclaration dont il ſe flattait du petit peuple en ſa faveur.

Tout cela a été découvert enſuite par les informations criminelles, après qu'il a refuſé de le déclarer lui-même, comme il a paru ci-deſſus.

Ainſi il eſt évident par toutes ces démarches du Czarewitz, & par les déclarations qu'il a données par écrit & de bouche; & en dernier lieu par celle du 22 Juin de la preſente année, qu'il n'a point voulu que la ſucceſſion à la couronne lui vint après la mort de ſon Pere, de la maniere que ſon Pere aurait voulu la lui laiſſer, ſelon l'ordre de l'équité, & par les voies & les moyens que Dieu a preſcrits: mais qu'il l'a deſirée, & qu'il a eu deſſein d'y parvenir, même du vivant de ſon Pere & ſon Seigneur, contre la volonté de Sa Majeſté Czarienne, & en s'oppoſant à tout ce que ſon Pere voulait, & non-ſeulement par des ſoulevemens de rebelles qu'il eſpérait, mais encore par l'aſſiſtance de l'Empereur, & avec une armée étran-

gere qu'il s'était flatté d'avoir à sa disposition, au prix même du renversement de l'Etat, de l'aliénation de tout ce qu'on aurait pu lui demander de l'Etat pour cette assistance.

L'exposé qu'on vient de faire, fait donc voir que le Czarewitz en cachant tous ses pernicieux desseins, & en célant beaucoup de personnes qui ont été d'intelligence avec lui, comme il a fait jusqu'au dernier examen, & jusqu'à ce qu'il a été pleinement convaincu de toutes ses machinations, a eu en vue de se réserver des moyens pour l'avenir, quand l'occasion se presenterait favorable, de reprendre ses desseins, & de pousser à bout l'exécution de cette horrible entreprise contre son Pere & son Seigneur, & contre tout cet Empire.

Il s'est rendu par-là indigne de la clémence & du pardon qui lui a été promis par son Seigneur & son Pere ; il l'a aussi avoué lui-même, tant devant Sa Majesté Czarienne, qu'en presence de tous les Etats Ecclésiastiques & Séculiers, & publiquement devant toute l'assemblée : & il a aussi declaré verbalement & par écrit devant les Juges soussignés, établis par Sa Majesté Czarienne, que tout ce que dessus était véritable & manifeste par les effets qui en avaient paru.

Ainsi puisque les susdites loix Divines & Ecclésiastiques, les Civiles & Militai-

res, & particuliérement les deux derniéres, condamnent à mort sans miséricorde, non-seulement ceux dont les attentats contre leur Pere & Seigneur ont été manifestés par des évidences, ou prouvés par des écrits; mais même ceux dont les attentats n'ont été que dans l'intention de se rebeller, ou d'avoir formé de simples desseins de tuer leur Souverain ou d'usurper l'Empire; Que penser d'un dessein de rebellion, tel qu'on n'a guere oui parler de semblable dans le monde, joint à celui d'un horrible double parricide contre son Souverain, premiérement comme son Pere de la Patrie, & encore comme son Pere selon la nature; (un Pere très-clément qui a fait élever le Czarewitz depuis le berceau avec des soins plus que paternels, avec une tendresse & une bonté qui ont paru en toutes rencontres, qui a tâché de le former pour le Gouvernement, & de l'instruire avec des peines incroyables & une application infatigable dans l'art militaire, pour le rendre capable & digne de la succession d'un si grand Empire) à combien plus forte raison un tel dessein a-t-il mérité une punition de mort?

C'est avec un cœur affligé & des yeux pleins de larmes, que nous, comme serviteurs & sujets, prononçons cette sentence, considérant qu'il ne nous appartient point en cette qualité d'entrer en jugement

de si grande importance, & particulierement de prononcer une sentence contre le fils du très-souverain & très-clément Czar notre Seigneur. Cependant sa volonté étant que nous jugions : nous déclarons par la presente notre véritable opinion, & nous prononçons cette condamnation avec une conscience si pure & si chrétienne, que nous croyons pouvoir la soutenir devant le terrible, le juste & l'impartial jugement du grand Dieu.

Soumettant au reste cette sentence que nous rendons, & cette condamnation que nous faisons, à la souveraine puissance, à la volonté, & la clémente révision de Sa Majesté Czarienne notre très-clément Monarque.



PAIX DE NEUSTADT.

AU NOM DE LA TRÈS-SAINTE ET INDIVISIBLE TRINITÉ.

SOIT notoire par les presentes, que comme il s'est élevé il y a plusieurs années une guerre sanglante, longue & onéreuse entre Sa Majesté le feu Roi Charles XII de glorieuse mémoire, Roi de Suede, des Gots & des Vandales, &c. ses Successeurs, au Trône de Suéde, Madame Ulrique, Reine du Suéde, des Gots & des Vandales, &c. & le Royaume de Suéde, d'une part; & entre Sa Majesté Czarienne PIERRE Ier, Empereur de toute la Russie, &c. & l'Empire de Russie, de l'autre part: les deux Parties ont trouvé à propos de travailler aux moyens de mettre fin à ces troubles, & par conséquent à l'effusion de tant de sang innocent; & il a plu à la Providence Divine de disposer les esprits des deux parties à faire assembler leurs Ministres Plénipotentiaires, pour traiter & conclure une paix ferme, sincére & stable, & une amitié éternelle entre les deux Etats, provin-

ces, pays, vaſſaux, ſujets & habitans; ſavoir, M. Jean Lilienſted, Conſeiller de Sa Majeſté le Roi de Suede, de ſon Royaume & de ſa Chancellerie, & Mr. le Baron Otto Reinhol Stroemfeld, Intendant des Mines de cuivre & des fiefs des Dalders, de la part de ſadite Majeſté; & de la part de Sa Majeſté Czarienne, Mr. le Comte Jacob Daniel Bruce, ſon Aide-de-Camp Général, Préſident des Colleges des minéraux & des Manufactures, & Chevalier des Ordres de S. André & de l'Aigle Blanc, & Mr. Henri-Jean Frederic Oſterman, Conſeiller Privé de la Chancellerie de Sa Majeſté Czarienne: leſquels Miniſtres Plénipotentiaires s'étant aſſemblés à Neuſtadt, ont fait l'échange de leurs pouvoirs; & après avoir imploré l'aſſiſtance divine, ils ont mis la main à cet important & très-ſalutaire ouvrage, & ont conclu, par la grace & la bénédiction de Dieu, la Paix ſuivante, entre la Couronne de Suede & Sa Majeſté Czarienne.

Art. I. IL y aura dès à préſent, & juſqu'à perpétuité, une Paix inviolable par terre & par mer, de même qu'une ſincere union & une amitié indiſſoluble, entre Sa Majeſté le Roi Fréderic premier Roi de Suede, des Gots & des Vandales, ſes Succeſſeurs à la Couronne & au Royaume de Suede, ſes domaines, provinces, pays, villes, vaſſaux, ſujets & habitans, tant dans

l'Empire Romain, que hors dudit Empire, d'une part, & Sa Majesté Czarienne PIERRE I, Empereur de toute la Russie, &c. ses Successeurs au Trône de Russie, & tous ses pays, villes, vassaux, sujets & habitans, d'autre part : De sorte qu'à l'avenir, les deux parties pacifiantes ne commettront ni ne permettront qu'il se commette aucune hostilité, secrettement ou publiquement, directement ou indirectement, soit par les leurs ou par les autres : elles ne donneront non plus aucun secours aux ennemis d'une des deux parties pacifiantes, sous quelque prétexte que ce soit, & ne feront avec eux aucune alliance qui soit contraire à cette paix : mais elles entretiendront toujours entre elles une amitié sincére, & tâcheront de maintenir l'honneur, l'avantage & la sûreté mutuelle; comme aussi de détourner, autant qu'il leur sera possible, les dommages & les troubles dont l'une des deux parties pourrait être menacée par quelque autre Puissance.

II. Il y a de plus, de part & d'autre, une Amnistie générale des hostilités commises pendant la guerre, soit par les armes ou par d'autres voies, de sorte qu'on ne s'en ressouviendra ni s'en vengera jamais ; particuliérement à l'égard de toutes les personnes d'Etat & des sujets, de quelque nation que ce soit, qui sont entrés au service de l'une des deux parties pendant la

guerre, & qui par cette démarche se sont rendus ennemis de l'autre partie; excepté les Cosaques Russiens qui ont passé au service du Roi de Suéde, Sa Majesté Czarienne n'a pas voulu accorder qu'ils fussent compris dans cette Amnistie générale, nonobstant toutes les instances qui ont été faites de la part du Roi de Suéde en leur faveur.

III. Toutes les hostilités, tant par mer que par terre, cesseront ici & dans le grand Duché de Finlande, dans 15 jours, ou plutôt s'il est possible, après la signature de cette Paix; mais dans les autres endroits, dans trois semaines, ou plutôt, s'il est possible, après qu'on aura fait l'échange de part & d'autre: pour cet effet, on publiera d'abord la conclusion de la paix. Et au cas qu'après l'expiration de ce terme, on vint à commettre quelque hostilité par mer ou par terre, de l'un ou de l'autre côté, de quelque nom que ce soit, par ignorance de la paix conclue, cela ne portera aucun préjudice à la conclusion de cette paix; mais on sera obligé de restituer & les hommes & les effets pris & enlevés après ce tems-là.

IV. Sa Majesté le Roi de Suéde céde par les présentes, tant pour soi-même que pour ses successeurs au Trône & au Royaume de Suéde, à Sa Majesté Czarienne & ses successeurs à l'Empire de Russie, en pleine irrévocable & éternelle possession, les provinces qui ont été conquises & pri-

ſes par les armes de Sa Majeſté Czarienne dans cette guerre, ſur la Couronne de Suéde; ſavoir, la Livonie, l'Eſtonie, l'Ingermanie, & une partie de la Carelie; de même que le diſtrict du fief de Wybours, ſpécifié ci-deſſous dans l'article du réglement des limites; les villes & fortereſſes de Riga, Dunamunde, Pernau, Revel, Dorpt, Nerva, Wybourg, Kexholm, & les autres villes, fortereſſes, ports, places, diſtricts, rivages, & côtes apartenans auxdites provinces; comme auſſi les iſles d'Oeſel, Dagoe, Moen, & toutes les autres Iſles depuis la frontiére de Courlande, ſur les côtes de Livonie, Eſtonie & Ingermanie, & du côté oriental de Revel, ſur la mer qui va à Wibourg, vers le Midi & l'Orient; avec tous les habitans qui ſe trouvent dans ces Iſles, & dans les ſuſdites provinces, villes & places; & généralement toutes leurs apartenances, dépendances, prérogatives, droits & émolumens, ſans aucune exception, ainſi que la Couronne de Suéde les a poſſédés.

Pour cet effet, Sa Majeſté le Roi de Suéde renonce à jamais de la maniére la plus ſolemnelle, tant pour ſoi, que pour ſes ſucceſſeurs & pour tout le Royaume de Suéde, à toutes les prétentions qu'ils ont eues juſqu'ici, ou peuvent avoir ſur leſdites provinces, iſles, pays & places, dont tous les habitans ſeront, en vertu des

préſentes, déchargés du ſerment qu'ils ont prêté à la Couronne de Suéde ; de ſorte que Sa Majeſté & le Royaume de Suéde ne pourront plus ſe les attribuer dès à préſent, ni les redemander à jamais, ſous quelque prétexte que ce ſoit, mais ils ſeront & reſteront incorporés à perpétuité à l'Empire de Ruſſie ; & Sa Majeſté & le Royaume de Suéde s'engagent par les préſentes, de laiſſer & maintenir toujours Sa Majeſté Czarienne & ſes ſucceſſeurs à l'Empire de Ruſſie dans la paiſible poſſeſſion deſdites provinces, Iſles, pays & places ; & l'on cherchera & remettra à ceux qui ſeront autoriſés de Sa Majeſté Czarienne, toutes les archives & papiers qui concernent principalement ces pays, deſquels ont été enlevés & portés en Suéde pendant cette guerre.

V. Sa Majeſté Czarienne s'engage en échange, & promet de reſtituer & d'évacuer à Sa Majeſté & à la Couronne de Suéde dans le terme de quatre ſemaines après l'échange de la ratification de ce traité de paix, ou plutôt, s'il eſt poſſible, le grand Duché de Finlande, excepté la partie qui en a été réſervée ci-deſſous dans le réglement des limites, laquelle appartiendra à Sa Majeſté Czarienne ; de ſorte que Sa Majeſté Czarienne, & ſes ſucceſſeurs n'auront ni ne feront jamais aucune prétention ſur ledit Duché, ſous quelque pré-

texte que ce soit. Outre cela, Sa Majesté Czarienne s'engage & promet de faire payer promptement, infailliblement, & sans rabais, la somme de deux millions d'écus, aux autorisés du Roi de Suéde, pourvu qu'ils produisent & donnent les quittances valables, dans les termes fixés, & en telles sortes de monnoie, dont on est convenu par un article séparé, lequel est de la même force, comme s'il était inséré ici de mot à mot.

VI. Sa Majesté le Roi de Suéde s'est aussi réservée à l'égard du commerce, la permission pour toujours, de faire acheter annuellement des grains à Riga, Revel & Arensbourg, pour cinquante mille roubles : lesquels grains sortiront desdites places, sans qu'on en paie aucun droit ou autres impôts, pour être transportés en Suéde; moyennant une attestation, par laquelle il paroisse, qu'ils ont été achetés pour le compte de Sa Majesté Suédoise, ou par des sujets qui sont chargés de cet achat de la part de Sa Majesté le Roi de Suéde : ce qui ne se doit pas entendre des années, dans lesquelles Sa Majesté Czarienne se trouverait obligée par manque de récolte, ou par d'autres raisons importantes, de défendre la sortie des grains généralement à toutes les nations.

VII. Sa Majesté Czarienne promet aussi de la maniére la plus solemnelle, qu'elle ne se mêlera point des affaires domestiques

du Royaume de Suéde, ni de la forme de Régence qui a été réglée & établie sous serment, & unanimement par les Etats dudit Royaume: Qu'elle n'assistera personne, en aucune maniére, qui que ce puisse être, ni directement ni indirectement; mais qu'elle tâchera d'empêcher & de prévenir tout ce qui est contraire, pourvû que cela vienne à la connaissance de Sa Majesté Czarienne; afin de donner par-là des marques évidentes d'une amitié sincére & d'un véritable voisin.

VIII. Et comme on a, de part & d'autre, l'intention de faire une paix ferme, sincére & durable, & qu'ainsi il est très-nécessaire de régler tellement les limites, qu'aucune des deux parties ne se puisse donner aucun ombrage, mais que chacune posséde paisiblement ce qui lui a été cédé par ce traité de paix, elles ont bien voulu déclarer, que les deux Empires auront dès-à-présent & à jamais les limites suivantes, qui commencent sur la côte Septentrionale de Sinus Finicus près de Vickolax: d'où elles s'étendent à une demie-lieue du rivage de la mer dans le pays, & à la distance d'une demie-lieue de la mer jusques vis-à-vis de Willayoki, & de-là plus avant dans le pays; en sorte que du côté de la Mer & vis-à-vis de Rohel, il y aura une distance de trois quarts de lieue dans une ligne diamétrale jusqu'au chemin qui va de Wibourg à Lap-

ſtrand, à la diſtance de trois lieues de Wibourg, & qui va dans la même diſtance de trois lieues vers le Nord par Wibourg dans une ligne diamétrale jusqu'aux anciennes limites qui ont été ci-devant entre la Ruſſie & la Suéde, & même avant la réduction du fief de Kexholm ſous la domination du Roi de Suéde. Ces anciennes limites s'étendent du côté du Nord à huit lieues; de-là elles vont dans une ligne diamétrale au travers du fief de Kexholm jusqu'à l'endroit où la mer de Porojeroi, qui commence près du village de Kudumagube, touche les anciennes limites qui ont été entre la Ruſſie & la Suéde; tellement que Sa Majeſté le Roi & le Royaume de Suéde poſſéderont toujours tout ce qui eſt ſitué vers l'Oueſt & le Nord au-delà des limites ſpécifiées, & Sa Majeſté Czarienne & l'Empire de Ruſſie poſſéderont à jamais ce qui qui eſt ſitué en deçà, du côté d'Orient & du Sud. Et comme Sa Majeſté Czarienne céde ainſi à perpétuité à Sa Majeſté le Roi & au Royaume de Suéde une partie du fief de Kexholm, qui appartenait ci-devant à l'Empire de Ruſſie, elle promet de la maniére la plus ſolemnelle, pour ſoi & ſes ſucceſſeurs au Trône de Ruſſie, qu'elle ne redemandera ni ne pourra redemander jamais cette partie du fief de Kexholm, ſous quelque prétexte que ce ſoit; mais ladite partie ſera & reſtera tou-

jours incorporée au Royaume de Suéde.
A l'égard des limites dans les pays des Lapmarques; ils resteront sur le même pied qu'ils étaient avant le commencement de cette guerre entre les deux Empires. On est convenu de plus, de nommer des Commissaires de part & d'autre, immédiatement après la ratification du Traité principal, pour régler les limites de la maniére susdite.

IX. Sa Majesté Czarienne promet en outre, de maintenir tous les habitans des Provinces de Livonie, d'Estonie & d'Oesel, nobles & roturiers, les villes, Magistrats & les corps des métiers, dans l'entiére jouissance des priviléges, coutumes & prérogatives, dont ils ont joui sous la domination du Roi de Suéde.

X. On n'introduira pas non plus la contrainte des consciences, dans les Pays qui ont été cédés; mais on y laissera & maintiendra la Religion Evangélique, de même que les Eglises, les écoles & ce qui en dépend, sur le même pié qu'elles étaient du tems de la derniere Régence du Roi de Suede, à condition que l'on y puisse aussi exercer librement la Religion Grecque.

XI. Quant à la réduction & liquidation qui se firent du tems de la Régence précédente du Roi de Suede en Livonie, Estonie, & Oesel, au grand préjudice des sujets & des habitans de ce pays-là, (ce qui

a porté, de même que l'équité de l'affaire même, le feu Roi de Suede de glorieuse mémoire à donner l'assurance par une patente qui fut publiée le 13 Avril 1700, *que si quelques-uns de ses sujets pouvaient prouver loyalement que les biens qui ont été confisqués étaient les leurs, on leur rendrait justice à cet égard*; & alors plusieurs sujets desdits pays furent remis dans la possession de leurs biens confisqués;) Sa Majesté Czarienne s'engage & promet de faire rendre justice à un chacun, soit qu'il demeure dans le terroir ou hors du terroir, qui a une juste prétention sur des terres en Livonie, Estonie, ou dans la province d'Oesel, & la peut vérifier duement; de sorte qu'ils rentreront alors dans la possession de leurs biens ou terres.

XII. On restituera aussi incessamment, en conformité de l'Amnistie qui a été accordée & réglée ci dessus dans l'article second, à ceux de Livonie, d'Estonie, & de l'Isle d'Oesel, qui ont tenu pendant cette guerre le parti du Roi de Suede, les biens, terres & maisons qui ont été confisqués & donnés à d'autres, tant dans les villes de ces provinces, que dans celles de Nerva & Wibourg, soit qu'ils leur soient dévolus pendant la guerre par héritage ou par d'autres voies, sans aucune exception & restriction; soit que les propriétaires se trouvent à présent en Suede, ou en prison, ou quel-

que autre part, après que chacun se sera auparavant légitimé auprès du Gouvernement général, en produisant ses documens touchant son droit; mais ces propriétaires ne pourront rien prétendre des revenus qui ont été levés par d'autres pendant cette guerre & après la confiscation, ni aucun dédommagement de ce qu'ils ont souffert par la guerre ou autrement. Ceux qui rentrent de cette maniere dans la possession de leurs biens ou terres, seront obligés de rendre hommage à Sa Majesté Czarienne, leur Souverain d'à present, & de se comporter au reste comme de fidelles vassaux & sujets: Après qu'ils auront prêté le serment accoutumé, il leur sera permis de sortir du pays, d'aller demeurer ailleurs dans le pays de ceux qui sont alliés & amis de l'Empire de Russie, & de s'engager au service des Puissances neutres, ou d'y continuer, s'ils s'y sont déjà engagés, suivant qu'ils le jugeront à propos. Mais à l'égard de ceux qui ne veulent pas rendre hommage à sa Majesté Czarienne, on fixe & on leur accorde le terme de trois ans après la publication de la Paix, pour vendre dans ce tems-là leurs biens, terres, & ce qui leur appartient, le mieux qu'ils pourront, sans en payer davantage que ce que chacun doit payer en conformité des ordonnances & statuts du pays. En cas qu'il arrivât à l'avenir, qu'un héritage fut dévolu suivant les droits du

pays à quelqu'un, & que celui-ci n'eût pas prêté le serment de fidélité à Sa Majesté Czarienne, il sera obligé de le faire à l'entrée de son héritage, ou de vendre ces biens dans l'espace d'une année.

De la même maniere, ceux qui ont avancé de l'argent sur des terres situées en Livonie, Estonie, & dans l'Isle d'Oesel, & qui en ont reçu des contrats légitimes, jouiront paisiblement de leurs hypotheques, jusqu'à ce qu'on leur en paie & le capital & l'intérêt; mais ces hypothéquaires ne pourront rien prétendre des intérêts qui sont échus pendant la guerre, & qui ne sont pas peut-être levés; mais ceux qui dans l'un ou l'autre cas ont l'administration des biens susdits seront obligés de rendre hommage à Sa Majesté Czarienne. Tout ceci s'entend aussi de ceux qui restent sous la domination de Sa Majesté Czarienne, lesquels auront la même liberté de disposer des biens qu'ils ont en Suede & dans les Pays qui ont été cédés à la Couronne de Suede par cette paix. D'ailleurs, on maintiendra aussi réciproquement les sujets des parties pacifiantes qui ont de justes prétentions dans les pays des deux puissances, soit au public, ou à des personnes particulieres, & on leur rendra une prompte justice, afin qu'un chacun soit ainsi mis & remis dans la possession de ce qui lui appartient de droit.

XIII. Toutes les contributions en argent

cesseront dans le grand Duché de Finlande, que Sa Majesté Czarienne restitue, suivant l'article V à Sa Majesté le Roi & au Royaume de Suede à compter depuis la date de la signature de ce traité ; mais on y fournira pourtant gratis les vivres & les fourages nécessaires aux troupes de Sa Majesté Czarienne, jusqu'à ce que ledit Duché soit entiérement évacué, sur le même pied que cela s'est pratiqué jusqu'ici ; & l'on défendra & inhibera sous des peines très-rigoureuses, d'enlever à leur délogement aucuns Ministres ni païsans de la nation Finlandoise, malgré eux, ni de leur faire aucun tort. Outre cela, on laissera toutes les Forteresses & Châteaux de Finlande dans le même état où ils sont à present ; mais il sera permis à Sa Majesté Czarienne de faire emporter, en évacuant ledit Pays & Places, tout le gros & petit canon, leurs attirails, magasins, & autres munitions de guerre que Sa Majesté Czarienne y a fait transporter, de quelque nom que ce soit. Pour cette fin & pour le transport du bagage de l'armée les habitans fourniront gratis les chevaux & les chariots nécessaires jusqu'aux frontieres. Même, si l'on ne pouvait pas exécuter tout cela dans le terme stipulé, & qu'on fut obligé d'en laisser une partie en arriere, elle sera bien gardée, & remise ensuite à ceux qui sont autorisés de Sa Majesté Czarienne, dans quelque tems qu'elle le souhaite ; &

en fera aussi transporter ladite partie jusqu'aux frontieres. En cas que les troupes de Sa Majesté Czarienne aient trouvé & envoyé hors du Pays quelques Archives & papiers, touchant le grand Duché de Finlande, elle en fera faire une exacte recherche, & fera rendre de bonne foi ce qui s'en trouvera, à ceux qui sont autorisés de Sa Majesté le Roi de Suede.

XIV. Tous les prisonniers de part & d'autre, de quelque nation, condition & état qu'ils soient, seront élargis immédiatement après la ratification de ce Traité de paix, sans payer aucune rançon; mais il faut qu'un chacun ait auparavant acquitté les dettes qu'il a contractées, ou qu'il donne caution suffisante pour le paiement d'icelles. On leur fournira gratis de part & d'autre, les chevaux & les chariots nécessaires dans le tems fixé pour leur départ, à proportion de la distance des places où ils se trouvent actuellement, jusqu'aux frontieres. Touchant les prisonniers qui ont embrassé le parti de l'un ou de l'autre, ou qui ont dessein de rester dans les Etats de l'une ou de l'autre Partie, ils auront indifféremment cette permission-là. Ceci s'entend aussi de tous ceux qui ont été enlevés de part & d'autre pendant cette guerre, lesquels pourront aussi ou rester où ils sont, ou retourner chez eux; excepté ceux qui ont de leur propre mouvement embrassé la Religion Grecque, Sa Majesté

Czarienne le voulant ainsi; pour laquelle fin les deux parties pacifiantes feront publier & afficher des Edits dans leurs Etats.

XV. Sa Majesté le Roi & la République de Pologne, comme alliés de Sa Majesté Czarienne, sont compris expressément dans cette Paix, & on leur réserve l'accès, tout de même, comme si le Traité de Paix à renouveller entre eux & la Couronne de Suede eût été inséré ici de mot à mot. Pour cette fin, cesseront toutes les hostilités de quelque nom qu'elles soient, par-tout & dans tous les Royaumes, pays, & domaines qui appartiennent aux deux Parties pacifiantes, & qui sont situés tant dans l'Empire Romain que hors de l'Empire Romain, & il y aura une paix stable & durable entre les susdites deux Couronnes. Et comme aucun Ministre Plénipotentiaire de la part de S. M. & de la République de Pologne n'a assisté au Congrès de Paix qui s'est tenu à Neustadt, & qu'ainsi on n'a pû renouveller à la fois la paix entre S. M. le Roi de Pologne & la Couronne de Suede par un Traité solemnel, S. M. le Roi de Suede s'engage & promet, d'envoyer au Congrès de Paix ses Plénipotentiaires, pour entamer les Conférences, dès qu'on aura concerté le lieu du Congrès, afin de conclure sous la médiation de S. M. Czarienne une paix durable entre ces deux Rois, à condition que rien n'y soit contenu qui puisse porter

du préjudice à ce Traité de Paix perpétuelle fait avec S. M. Czarienne.

XVI. On réglera & on confirmera la liberté du Commerce qu'il y aura par mer & par terre, entre les deux Puissances, leurs Etats, Sujets & Habitans, dès qu'il sera possible, par le moyen d'un Traité à part sur ce sujet, à l'avantage des Etats de part & d'autre : mais en attendant, il sera permis aux Sujets Russiens & Suédois de trafiquer librement dans l'Empire de Russie & dans le Royaume de Suede, dès qu'on aura ratifié ce Traité de Paix, en payant les droits ordinaires de toutes sortes de marchandises; de sorte que les Sujets de Russie & de Suede jouiront réciproquement des mêmes priviléges & prérogatives qu'on accorde aux plus grands amis des susdits Etats.

XVII. La Paix étant conclue, on restituera de part & d'autre aux Sujets de Russie & de Suede, non-seulement les magasins qu'ils avaient avant la naissance de la guerre dans certaines villes marchandes de ces deux Puissances, mais on leur permettra aussi d'établir des magazins dans les villes, ports & autres places qui sont sous la domination de S. M. Czarienne & du Roi de Suede.

XVIII. En cas que des vaisseaux de guerre ou marchands Suédois viennent à échouer ou périr par tempête ou par d'autres acci-

dens sur les côtes & rivages de Russie, les sujets de S. M. Czarienne seront obligés de leur donner toute sorte de secours & d'assistance, de sauver l'équipage & les effets, autant qu'il leur sera possible, & de rendre fidellement ce qui a été poussé à terre, s'ils le reclament, moyennant une récompense convenable. Les sujets de S. M. le Roi de Suede en feront autant à l'égard des vaisseaux & des effets Russiens qui ont le malheur d'échouer ou de périr sur les côtes de Suede. Pour laquelle fin, & pour prévenir toute insolence, vol & pillage, qui se commettent ordinairement à l'occasion de ces fâcheux accidens, S. M. Czarienne & le Roi de Suede feront émaner une très-rigoureuse inhibition à cet égard, & feront punir arbitrairement les infracteurs.

XIX. Et pour prévenir aussi par mer toute occasion qui pourrait faire naître quelque mésintelligence entre les deux Parties pacifiantes, autant qu'il est possible, on a conclu & résolu, que si les vaisseaux de guerre Suédois, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent doresnavant une des forteresses de S. M. Czarienne, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la *forteresse* Russienne; & *vice versâ*, si les vaisseaux de guerre Russiens, un ou plusieurs, soit qu'ils soient petits ou grands, passent

doresnavant une des Forteresses de S. M. le Roi de Suede, ils feront la salve de leur canon, & ils seront d'abord resalués de celui de la Forteresse Suédoise. En cas que les Vaisseaux Suédois & Russiens se rencontrent en Mer, ou en quelque Port ou autre endroit, ils se salueront les uns les autres de la salve ordinaire, de la même maniere que cela se pratique en pareil cas entre la Suede & le Dannemarc.

XX. On est convenu de part & d'autre, de ne plus défrayer les Ministres des deux Puissances comme auparavant; leurs Ministres, Plénipotentiaires & Envoyés, sans ou avec Caractere, devant s'entretenir à l'avenir eux-mêmes & toute leur Suite, tant en Voyage qu'à la Cour, & dans la Place où ils ont ordre d'aller résider; mais si l'une ou l'autre des deux parties reçoit à tems la nouvelle de la venue d'un Envoyé, Elles ordonneront à leurs Sujets de lui donner toute l'assistance dont il aura besoin, afin qu'il puisse continuer sûrement sa route.

XXI. De la part de Sa Majesté le Roi de Suede, on comprend aussi dans ce Traité de Paix Sa Majesté le Roi de la *Grande-Bretagne*, à la réserve des griefs qu'il y a entre Sa Majesté Czarienne & ledit Roi, dont on traitera directement, & l'on tâchera de les terminer amiablement. Il sera

permis aussi à d'autres Puissances, qui seront nommées par les deux Parties pacifiantes dans l'espace de trois mois, d'accéder à ce Traité de Paix.

XXII. En cas qu'il survienne à l'avenir quelque différend entre les Etats & les Sujets de *Suede* & de *Russie*, cela ne dérogera pas à ce Traité de Paix éternelle ; mais il aura & tiendra sa force & son effet, & on nommera incessamment des Commissaires de part & d'autre, pour examiner & vuider équitablement le différend.

XXIII. On rendra aussi dès à présent tous ceux qui sont coupables de trahisons, meurtres, vols & autres crimes, & qui passent de la *Suéde* en *Russie*, & de la *Russie* en *Suéde*, seuls ou avec Femmes & Enfans ; en cas que la partie lésée du pays d'où ils se sont évadés, les reclame, de quelque Nation qu'ils soient, & dans le même état où ils étaient à leur arrivée, avec Femmes & Enfans, de même qu'avec tout ce qu'ils ont enlevé, volé ou pillé.

XXIV. L'échange des Ratifications de cet Instrument de Paix se fera à *Neustadt* dans l'espace de trois semaines, à compter de la signature, ou plutôt s'il est possible. En foi de tout ceci, on a adressé deux Exemplaires de la même teneur de ce Traité de Paix, lesquels ont été confirmés par les Ministres Plénipotentiaires de part

part & d'autre, en vertu des Pouvoirs qu'ils avaient de leurs Maîtres, qui les avaient ſignés de leurs mains propres, & y avaient fait appoſer leurs Sceaux. *Fait à* Neuſtadt *le 30 Août 1721. V. St. depuis la Naiſſance notre Sauveur.*

JÉAN LILIENSTED.

OTTO-REINHOLD STROEMFELD.

JACOB-DANIEL BRUCE.

HENRI-JÉAN-FREDERIC OSTERMAN.



ORDONNANCE DE L'EMPEREUR PIERRE I. POUR LE COURONNEMENT DE L'IMPERATRICE CATHERINE.

NOUS PIERRE I. *Empereur & Autocrateur de toute la Russie, &c. Savoir faisons à tous les Ecclésiastiques, Officiers Civils & Militaires, & autres de la Nation Russienne, nos fidèles Sujets. Personne n'ignore l'usage constant & perpétuel établi dans les Royaumes de la Chrétienté, suivant lequel les Potentats font couronner leurs Epouses, ainsi que cela se pratique actuellement, & l'a été diverses fois dans les tems reculés par les Empereurs de la véritable croyance Grècque; savoir, l'Empereur* Basilide, *qui a fait couronner son Epouse* Zenobie; *l'Empereur* Justinien, *son Epouse* Lupicine; *l'Empereur* Heraclius, *son Epouse* Martine; *l'Empereur* Léon *le Philosophe, son Epouse* Marie; *& plusieurs autres qui ont pareillement fait mettre la Cou-*

ronne Impériale sur la tête de leurs Epouses, mais dont Nous ne ferons point mention ici, à cause que cela Nous menerait trop loin.

Il est aussi connu jusqu'à quel point Nous avons exposé notre propre personne, & affronté les dangers les plus éminens, en faveur de notre Patrie, pendant le cours de la dernière Guerre de 21 ans consécutifs ; laquelle Nous avons terminée, par le secours de Dieu, d'une manière si honorable & si avantageuse, que la Russie n'a jamais vu de pareille Paix ; ni acquis la gloire qu'on a remportée par cette Guerre : L'Impératrice Catherine, *notre très-chere Epouse, Nous a été d'un grand secours dans tous ces dangers, non-seulement dans ladite Guerre, mais encore dans quelques autres Expéditions ; où Elle nous a accompagné volontairement ; & Nous a servi de conseil autant qu'il a été possible, nonobstant la faiblesse du Sexe ; particuliérement à la Bataille contre les Turcs sur la Rivière de* Pruth, *où notre Armée était réduite à 22000 hommes, & celle des Turcs composée de 270 mille hommes : Ce fut dans cette circonstance désespérée, qu'Elle signala sur tout son zèle par un courage supérieur à son Sexe, ainsi que cela est connu à toute l'Armée & dans tout notre Empire.*

A CES CAUSES, *& en vertu du pouvoir que Dieu Nous a donné, Nous avons ré-*

Fin de la Table.

10



